

LE COEUR S'IMPOSE, *par* la COMTESSE CLO

K/77/5 Juin 1933

15¢

26e ANNEE

La Revue Populaire



LA
GRANDE
REVUE
CANADIENNE

"C'est
l'assaisonnement
qui fait la
Salade..."
disent les chefs célèbres

C'EST à la maison que se font les meilleurs assaisonnements, ou sauces à salades. Les chefs célèbres et toutes les bonnes cuisinières préparent aussi eux-mêmes leurs sauces à salades, car c'est là l'unique secret de leur goût délicat et particulier.

Avec un peu de soin vous pouvez préparer vous-même, dans votre propre cuisine, des sauces à salades qui égaleront, par leur saveur et leur goût, les créations des chefs européens les plus célèbres.

Comme savent toutes les bonnes cuisinières, les ingrédients jouent souvent un aussi grand rôle que le savoir dans la préparation d'assaisonnements vraiment réussis... et les ingrédients qui entrent dans les assaisonnements faits à la maison se recommandent par leur pureté, leur fraîcheur et leur qualité. Adoptez la Moutarde Keen pour relever vos sauces à salades et leur assurer un goût parfait.

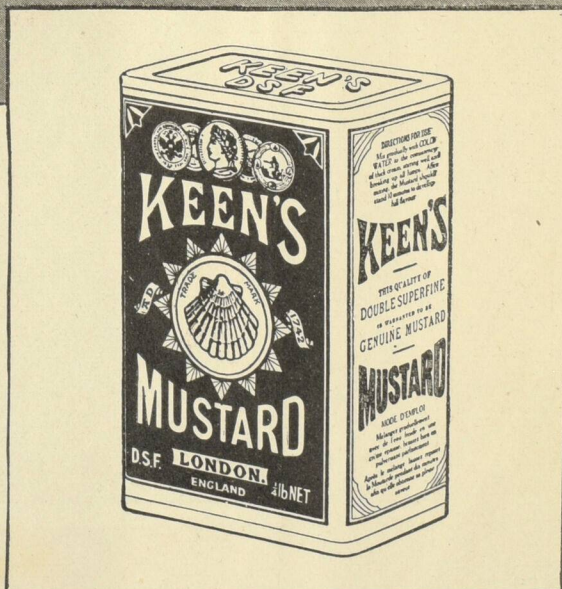
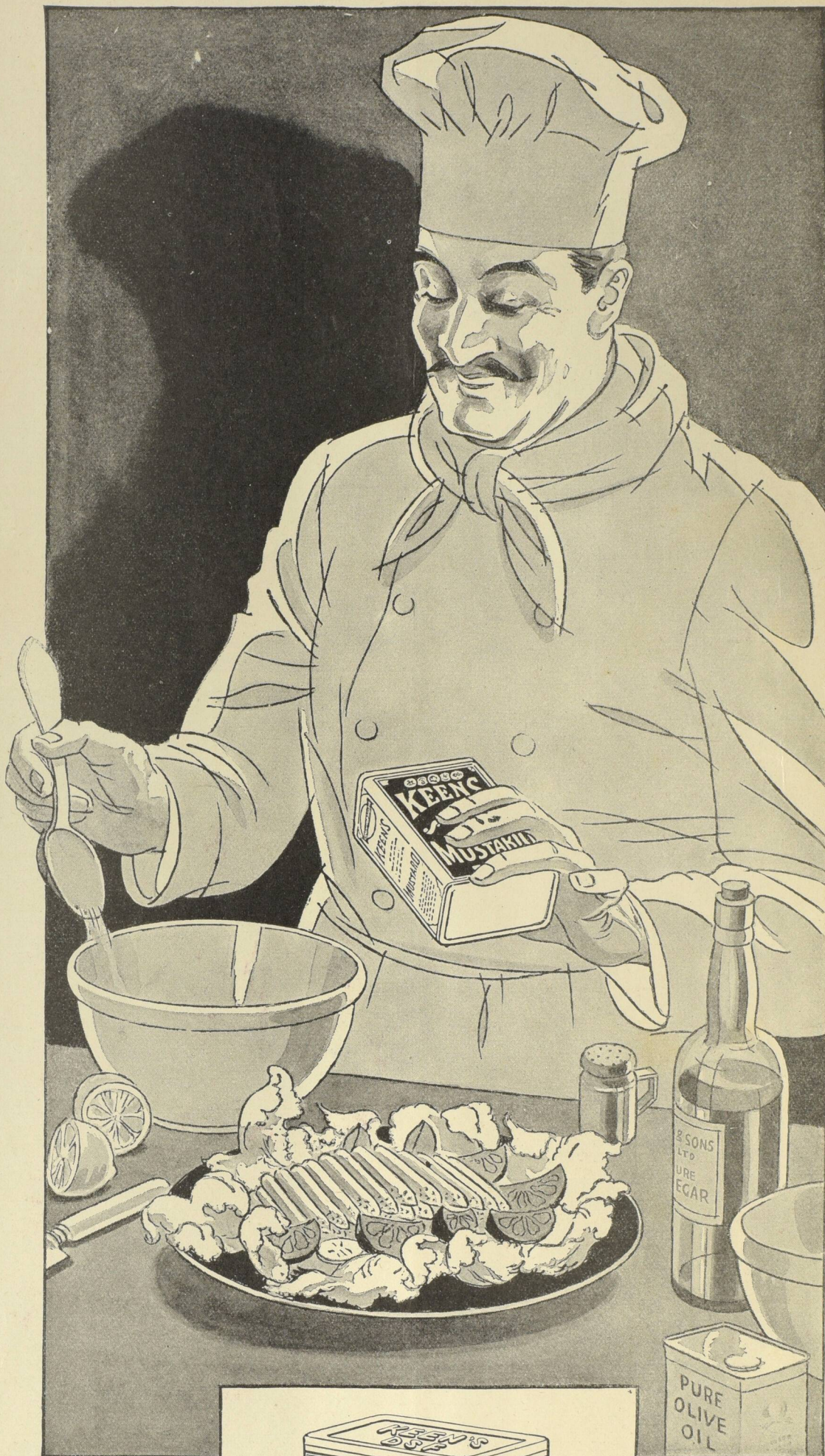
**ESSAYEZ CETTE RECETTE
DE "MAYONNAISE RAPIDE"**

Battez 2 jaunes d'œufs jusqu'au jaune doré avec 1 c. à thé chacun de sel et de sucre en poudre, 3 c. à thé de Moutarde Keen et 2 c. à soupe de vinaigre ou de jus de citron; quand le tout est bien mélangé, ajoutez-y graduellement, en battant, l'huile d'olive ou à salade, à raison de 2 tasses.

Cette Mayonnaise est une des nombreuses recettes du Livre de Recettes Keen — Ecrivez aujourd'hui pour en demander un exemplaire GRATUIT.

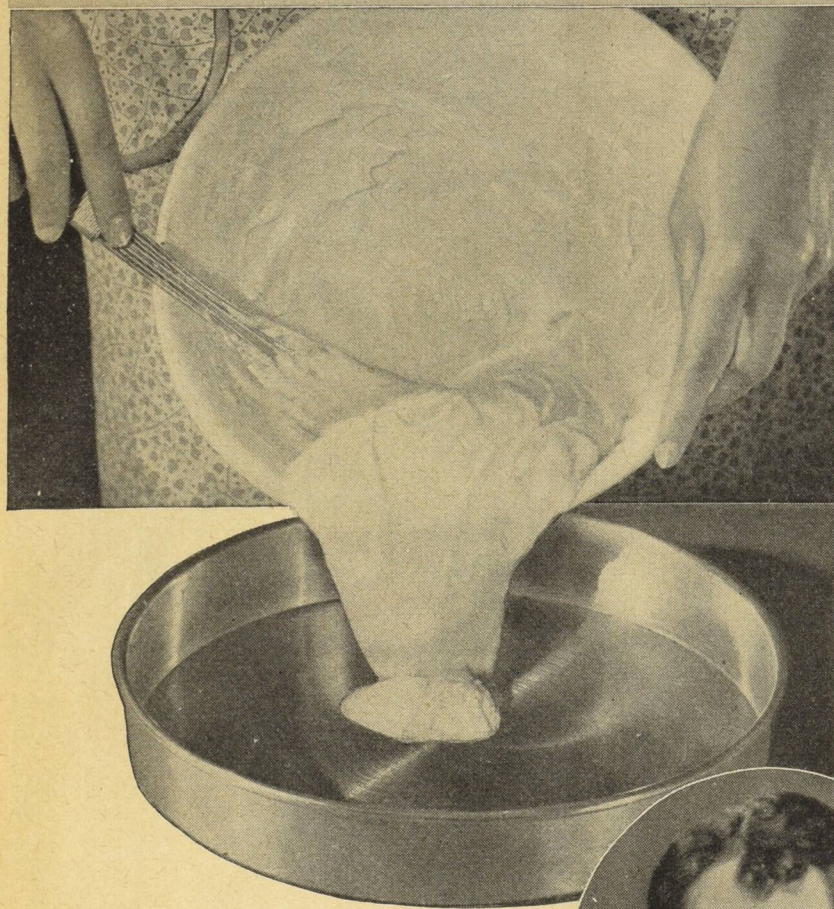
COLMAN-KEEN (CANADA) LIMITED
1000, RUE AMHERST, MONTREAL, P.Q.
TORONTO, ONT. et VANCOUVER, C.B.

**LA MOUTARDE
KEEN**
Facilite la Digestion



Gagnez un prix \$1000 POUR DES NOMS ce mois-ci

Premier prix, \$250 - Deuxième prix, \$100 - Troisième prix, \$50 - 60 prix de \$10 chacun..



Voici la recette de Mme Hunt... Pouvez-vous lui donner un nom?

Mesurez 3 tasses farine à pâtisserie tamisée (ou 2½ tasses farine à pain), ajoutez 3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic" et ¼ c. à thé sel, puis tamisez 3 fois ensemble. Défaites en crème ¾ tasse beurre. Ajoutez graduellement 1½ tasse sucre en poudre et battez léger; ajoutez 2 jaunes d'oeufs, un à la fois et battez, puis ajoutez les ingrédients secs tamisés en alternant avec une tasse de lait. Ajoutez ½ c. à thé vanille et 1 c. à thé d'essence d'amandes. Mélangez bien. Incorporez 4 blancs d'oeufs battus ferme. Cuisez dans des moules à gâteau-étage de 9" bien graissés, durant 20 à 25 min., dans un four chauffé modérément (350° F.).

GARNITURE ET GLAÇAGE

Défaites en crème 4 c. à soupe beurre. Ajoutez graduellement 2 tasses sucre en poudre tamisé. Quand le mélange est bien lié, mettez-en 4 c. à soupe dans un autre bol, puis ajoutez-y

2 jaunes d'oeufs légèrement battus et 1 c. à soupe crème, alternativement avec 1¼ tasse sucre en poudre et ½ c. à thé vanille. Battez léger et lisse.

Au premier mélange ajoutez 1¼ tasse sucre en poudre avec 3 c. à soupe crème, et battez léger et lisse. Ajoutez ½ c. à thé vanille et 1 c. à thé d'essence d'amandes. A la moitié de ce mélange, ajoutez une goutte ou deux de colorant aux fruits rose ou de cochenille.

Ceci donne du blanc, du rose et du jaune pâle, trois teintes qui ajoutent à l'attrait de ce gâteau délicieux. Mettez du mélange jaune entre les couches du gâteau. Couvrez les côtés avec le mélange jaune, recouvrant celui-ci d'une couche de noix de coco déchiquetée. Couvrez le dessus du gâteau abondamment avec les mélanges des 3 couleurs, faisant dedans avec une fourchette des cercles qui mêlent bien ces couleurs.

Pouvez-vous donner un nom approprié au GATEAU

MYSTERE "MAGIC" de Mme Clarry Hunt?

Les Gâteaux Mystère "Magic" intéressent tout le monde. Prenez part à ces concours

COMMENT aimeriez-vous trouver un chèque de \$250 dans votre courrier? Créez un nom approprié pour ce Gâteau Mystère "Magic" et vous aurez autant de chance que quiconque de gagner le premier prix.

Mme Clarry Hunt a créé la recette de ce gâteau expressément pour le Concours "Magic." C'est une recette à la fois attrayante et pratique, qui devra vous inspirer des douzaines de noms parfaitement convenables.

Lisez d'abord cette recette, choisissez vos noms, puis soumettez-les à votre famille afin de décider ainsi en commun lequel vous enverrez au concours. Il n'en coûte rien pour prendre part au concours et vous avez 63 chances de décrocher un prix en argent.

Si vous cuisez à la maison, suivez le conseil de Mme Hunt... employez la "Magic", qui vous assure toujours des résultats parfaits. C'est pour cela que la plupart des autorités en art culinaire au Canada emploient et recommandent *exclusivement* la Poudre à Pâte "Magic", qui se vend plus que toutes les autres marques réunies et que la majorité des ménagères canadiennes préfèrent.

N'oubliez pas que 63 prix en argent sont offerts pour trouver un nom convenant au Gâteau Mystère de Mme Hunt. Vous pouvez sûrement en gagner un en participant à ce concours.



MME CLARRY HUNT, diététiste en chef de Gillett Products, Toronto, est l'une des plus grandes autorités en art culinaire au Canada. Ses recettes du "Livre de Cuisine Magic" sont employées chaque jour dans des milliers de familles canadiennes. Mme Hunt dit: "L'emploi quotidien du produit pendant plusieurs années m'a convaincue que la "Magic" est la meilleure poudre à pâte pour usage à la maison".

REGLES du CONOURS

Lisez-les attentivement

- 1 Seuls les résidents du Canada et de Terre-Neuve peuvent prendre part à ce concours.
- 2 Vous n'avez qu'à donner un nom au gâteau mystère. Un nom seulement par personne.
- 3 Ecrivez en caractères détachés, au haut de votre feuille, et à l'encre (ou au clavigraph) les mots "Gâteau Mystère de Mme Hunt". Ecrivez au dessous le nom suggéré pour le gâteau. Dans le coin inférieur droit écrivez lisiblement vos nom et adresse, mais pas au crayon.
- 4 N'envoyez pas le gâteau, seulement le nom, ainsi que vos nom et adresse. Il n'est pas même nécessaire de cuire le gâteau pour concourir.
- 5 Les membres de notre organisation et leurs parents ne peuvent concourir.
- 6 Le concours se terminera le 30 JUIN 1933. Aucune entrée oblitérée à la poste après minuit, le 30 Juin, ou insuffisamment affranchie, ne sera prise en considération.
- 7 Les juges: Les noms primés seront choisis par un comité de trois juges impartiaux dont les décisions seront finales.
- 8 Les noms des gagnants seront annoncés à tous les concurrents dans le mois qui suivra la fin du concours.
- 9 Dans le cas où deux personnes ou plus suggéreraient le même nom gagnant, le plein montant du prix sera payé à chacun des concurrents ex-aequo.
- 10 Où envoyer les entrées: Adressez-les au Rédacteur du Concours, Gillett Products, Fraser Avenue, Toronto 2.

NOTE: Il y aura encore d'autres Concours de Gâteaux Mystère "Magic." Surveillez l'annonce du prochain dans le numéro de septembre de ce magazine.



Fabrication
canadienne

NE CONTIENT
PAS d'ALUM.
Cette déclaration
sur chaque boîte
est votre garantie
que la Poudre à
Pâte "Magic"
ne contient pas
d'alun ni aucun
ingrédient nuisi-
ble.

GRATIS — LE LIVRE DE CUISINE "MAGIC", pour usage à la maison. Contient des recettes éprouvées pour une foule de mets appétissants. Postez le coupon aujourd'hui même.

GILLETT PRODUCTS
Fraser Ave., Toronto 2.

LP-6

Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit du Livre de Cuisine "Magic".

Nom.....

Adresse.....

Ville ou village.....Prov.....

Studebaker fait de
nouveau l'étonnement
du monde
automobiliste avec une
nouvelle réalisation
sensationnelle !



Automobiles Automatiques !

avec 12 mystérieux "cerveaux mécaniques" !

LES avez-vous vues? Les avez-vous conduites? Ces nouvelles et sensationnelles "automobiles automatiques" Studebaker.

Leur façon de se "conduire toutes seules" est vraiment renversante. Tout ce dont elles sont capables a de quoi étonner. Vous vous rendrez compte, avant d'avoir fait un mille, que ces Studebaker ont ramené la conduite à une simple affaire d'engrenages pour la direction et le changement de vitesses.

Vous passez d'une surprise à une autre en voyant ces 12 mystérieux "cerveaux mécaniques" agir pour vous et pour ainsi dire "penser" pour vous. Un simple tour de clé sur le tablier —

et vous démarrez infailliblement, quelle que soit la température, sans que vous ayez à manoeuvrer l'étouffeur ou à régler l'allumage ou le carburateur.

Etouffez votre moteur, il repart de lui-même automatiquement. Pour arrêter, vous touchez

du pied la pédale des freins et les Freins "Power" — le plus grand perfectionnement mécanique de l'année — bloquent délicatement mais sûrement votre voiture. Pour tout dire, il n'y a rien, dans ces étonnantes nouvelles Studebaker, qui ne se fasse automatiquement.

Mais vous ne saurez apprécier ces merveilles qu'en les conduisant vous-même. Il ne suffit pas d'en entendre parler. Venez nous voir aujourd'hui et nous vous donnerons une démonstration pratique de ces Studebaker. On ne vous aura jamais donné démonstration plus convaincante.

Une performance, un roulement, une facilité de conduite comme vous n'en avez pas la moindre idée! Vous admettrez alors que ces Studebaker aux 12 mystérieux "cerveaux mécaniques" sont appelées à donner le ton à toutes les autos à venir!

\$1175
et plus, f. à b., à l'usine

STUDEBAKER
FABRIQUEE AU CANADA DEPUIS 1912

CANADA MOTOR CAR
3485, Avenue du Parc
Montréal

BENOIT MOTOR SALES, LIMITED
4556, Boulevard Saint-Laurent et 5644, Avenue du Parc, Montréal

JOSEPH GENDRON
1027, rue La Montagne
Montréal

La Revue Populaire

Organe de la Société des Arts et Lettres du Canada

ABONNEMENT Canada

Un an \$1.50
Six mois75

Etats-Unis

Un an \$1.75
Six mois90

26e année, No 6 — Montréal, juin 1933

Directeur: JEAN CHAUVIN

LA REVUE POPULAIRE est
expédiée par la poste entre le
premier et le 5 du mois.

Editeurs-Propriétaires :

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE

975, RUE DE BULLION

MONTREAL : : CANADA

Tél.: LANCASTER 5819

SOMMAIRE

Le Canada donné en exemple aux Etats-Unis, par Louis Sabourin	7
Les muets parleront, par Maurice Brodeur	8
La lumière n'est qu'une illusion de nos yeux, par Fernand de Verneuil	9
Le Port de Montréal, par Jules Jolicoeur	10
Je préfère Québec, par William MacMillan	11
Le refuge des évadés de l'Île du Diable, par Charles Barrette	12
La guérison du cancer par la foudre	13
D'un bout du monde à l'autre bout	14
Nouvelle canadienne :	
L'AMOUR DES AUTRES, par Eva Sénécal	15
Notre roman d'amour complet :	
Le COEUR S'IMPOSE, par la Comtesse Clo	17
Le régime alimentaire de l'enfant, par le docteur Daniel Longpré	45
Livres et Revues, par Jules Jolicoeur	46
Chronique culinaire, par Germaine Taillefer	47
Conte d'enfants	48
La page pour tous	50
La chanson française	51
Le casse-tête de "La Revue Populaire"	54
La petite industrie, par Jean-Marie Gauvreau	55
La RADIO	56
La MODE (Photos Scaioni, Paris)	57
Mots Croisés et Chronique des Timbres	58

Notre roman inédit et complet pour juillet :

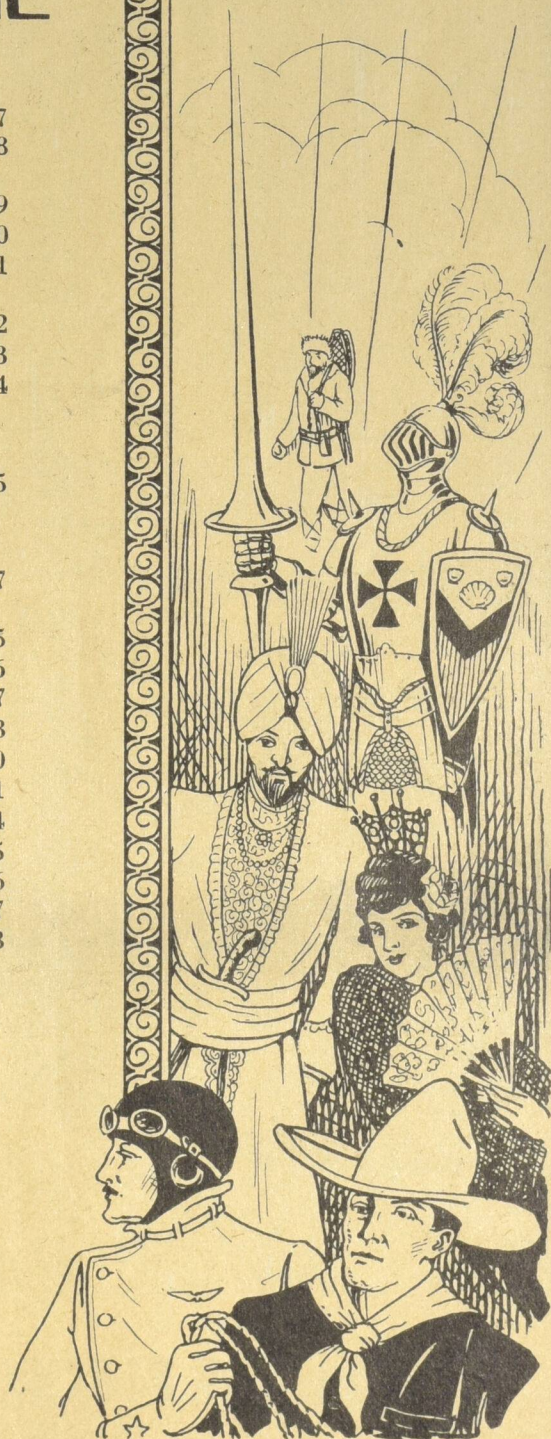
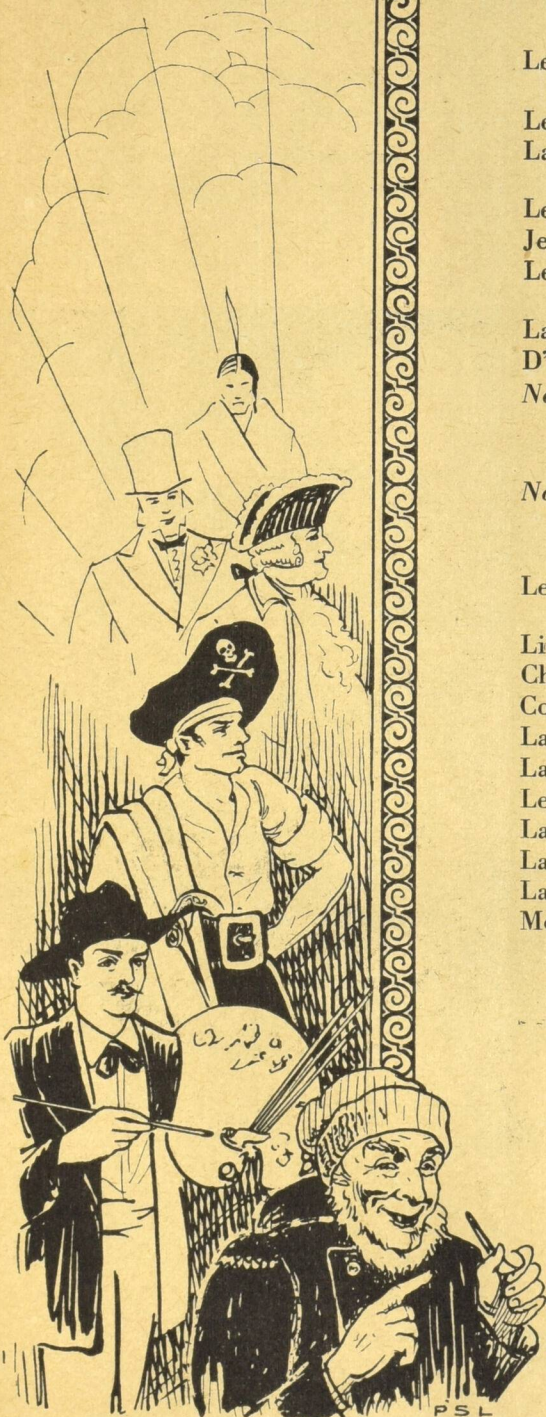
LE RELIQUAIRE

par Yvonne Schultz

TARIF D'ANNONCES FOURNI SUR DEMANDE

Les abonnés changeant de localité sont
priés de nous donner un avis de dix
jour, au moins, et tout changement d'a-
dresse doit nous parvenir avec mention
complète de l'ancienne adresse

Entered March 23, 1908, at the Post
Office of St. Albans, Vt., U. S. A., as
second class matter under the Act of
March 3rd, 1879.





“Partons”

Prenez le chemin long et enchanteur de la possession d'un McLaughlin-Buick

LA possession d'un McLaughlin-Buick pourrait se comparer à une belle route, longue, sûre et de tout repos, se déroulant, comme par enchantement, à travers plusieurs années de service. Le jour de la livraison de votre McLaughlin-Buick en est le point de départ. Elle va se perdre très loin dans le domaine de l'automobilisme le plus agréable, couvrant des milliers de milles additionnels, sans ennuis.

Vous n'avez pas besoin d'être riche pour parcourir ce chemin. Beaucoup de gens riches le choisissent pourtant, à cause de sa beauté. Vous pouvez faire le voyage dans un des quatre Huit en Ligne de McLaughlin-Buick qui sont offerts à partir de \$1,546, livrés à l'usine, Oshawa, Ont., fret et licence en plus.

Il se vend deux fois autant de McLaughlin-Buick que de tout autre Huit en Ligne du même prix ou à peu près. Et sur dix de ces propriétaires, plus de huit achètent toujours des McLaughlin-Buick, ne voulant pas s'écarter de la route McLaughlin-Buick.

Il faut que ce soit une route superbe pour attirer et garder un si grand nombre d'automobilistes avertis, d'année en année—Qu'en pensez-vous?

Nous qui fabriquons cet auto, et qui vous l'offrons, avons une invitation à vous faire: *Prenez le chemin long et enchanteur de la possession d'un McLaughlin-Buick!*

McLAUGHLIN-BUICK HUIT

PRODUIT AU CANADA



LE CANADA DONNÉ EN EXEMPLE

AUX ETATS-UNIS

Etude Economique Par Louis Sabourin

DEVANT les embêtements d'une crise qui prolonge un peu trop sa visite, tous les pays cherchent un moyen élégant de s'en débarrasser sans trop d'esclandres. Il a fallu une désillusion aussi profonde pour voir nos voisins, les citoyens des Etats-Unis, avouer avec la plus grande candeur que tout n'était pas parfait chez eux. Actuellement leurs plus grands maux sont assurément la dégringolade des banques et la faillite de la prohibition. Et le plus étonnant c'est que les principaux journaux des Etats-Unis admirent le système bancaire canadien et le régime québécois de régie des liqueurs alcooliques. Récemment le *New York Times* publiait deux articles très instructifs dont nous donnons le résumé ici.

Sous la signature de Bernhard Ostrolenk, on lisait en substance ce qui suit : Dans les conversations sur la manière dont sont conduites les banques, on ne manque jamais de mentionner le fait que pas une banque canadienne n'a fermé ses portes depuis les quatre années que dure la crise, alors qu'aux Etats-Unis des milliers d'institutions bancaires ont dû suspendre ou arrêter complètement leurs opérations. Quelques chiffres exposeront la gravité de la situation aux Etats-Unis.

Depuis quatre années, 5,738 banques américaines ayant un passif de \$3,500,000,000 ont suspendu leurs paiements. Au Canada, il faut remonter à 1923 pour trouver la dernière faillite de banque, celle de la Home Bank of Canada avec un passif de \$19,600,000. La faillite précédente à celle-ci avait eu lieu en 1914.

Le système bancaire canadien consiste en dix banques possédant 3,970 succursales distribuées dans tout le Dominion. Chacune de ces banques a un actif considérable. Elles détiennent toutes leur charte du gouvernement fédéral, d'après la loi de 1871, loi révisée subsequmment à maintes reprises. La loi ne statue pas sur les fonds de réserves des banques; les directeurs de ces institutions décide eux-mêmes le montant attribué au fonds de réserve. Toutefois, il y a une réserve centrale d'or où les banques peuvent déposer leur or ou des billets du Dominion et



Photo Associated Screen News, Montréal

C'est rue Saint-Jacques, le "Wall Street" de Montréal, que presque toutes les grandes banques du Canada ont leur siège social. Au premier plan, à gauche, la Banque Canadienne Nationale; en face, la Banque de Montréal, qui n'apparaît pas sur la photo; plus loin, le gratte-ciel de la Banque Royale du Canada.

émettre leurs propres billets proportionnellement à leurs dépôts.

Ce qui frappe le plus quand on compare les systèmes bancaires canadien et américain, c'est le nombre des banques en opérations dans chacun de ces deux pays. A la fin de 1932, les Etats-Unis

avaient 18,800 banques, une augmentation de 11,200 depuis 12 ans; au Canada, il n'y en avait que 10 à la même date (12 en 1920) avec 3,970 succursales (4,672 en 1920). Alors qu'aux Etats-Unis, le gouvernement central et les 48 Etats peuvent délivrer des chartes à diffé-

rentes sortes de banques, au Canada, seul le gouvernement fédéral a ce droit.

Le système bancaire canadien a prouvé maintes fois sa solidité. Il s'est aussi merveilleusement adapté aux conditions difficiles d'un pays vaste et peu peuplé. Par contre, il semble qu'une banque centrale comme celle des Etats-Unis lui manque beaucoup. M. Ostrolenk croit que c'est la seule critique sérieuse que l'on puisse formuler contre les banques canadiennes.

Une banque centrale s'occuperait des taux d'escompte et du problème complexe de l'exportation de l'or. Il est évident qu'actuellement le Canada manque d'unité dans ses transactions monétaires avec l'étranger; chaque banque traite ces questions selon ses intérêts ou les idées de ses administrateurs. L'idée d'une banque centrale rencontrerait certainement de l'opposition de la part des banquiers car une telle institution devrait émettre aussi de la monnaie de papier en son nom.

Dans le même numéro du *New York Times*, V. M. Kipp, correspondant de ce journal à Ottawa parle de notre régi québécoise des liqueurs alcooliques.

Huit provinces sur dix au Canada, dit-il, vendent des liqueurs alcooliques comme breuvage. Chaque province a son propre système mais celui de la province de Québec est assurément le plus libéral envers le consommateur. Celui-ci en effet a les plus grandes facilités pour étancher sa soif réelle ou fictive, ce qui est le meilleur moyen de décourager les trafiquants illicites. C'est d'ailleurs le résultat qu'a obtenu le plus complètement possible cette loi manifestement très sensée.

Le système de régie des liqueurs alcooliques dans le Québec comprend deux divisions:

D'abord les spiritueux et les vins sont vendus directement aux consommateurs dans les magasins du gouvernement. Les commis reçoivent un salaire et n'ont aucun intérêt à «pousser» la vente. Ces magasins ont un air de dignité propre à satisfaire les clients les plus exigeants.

(Suite à la page 52)

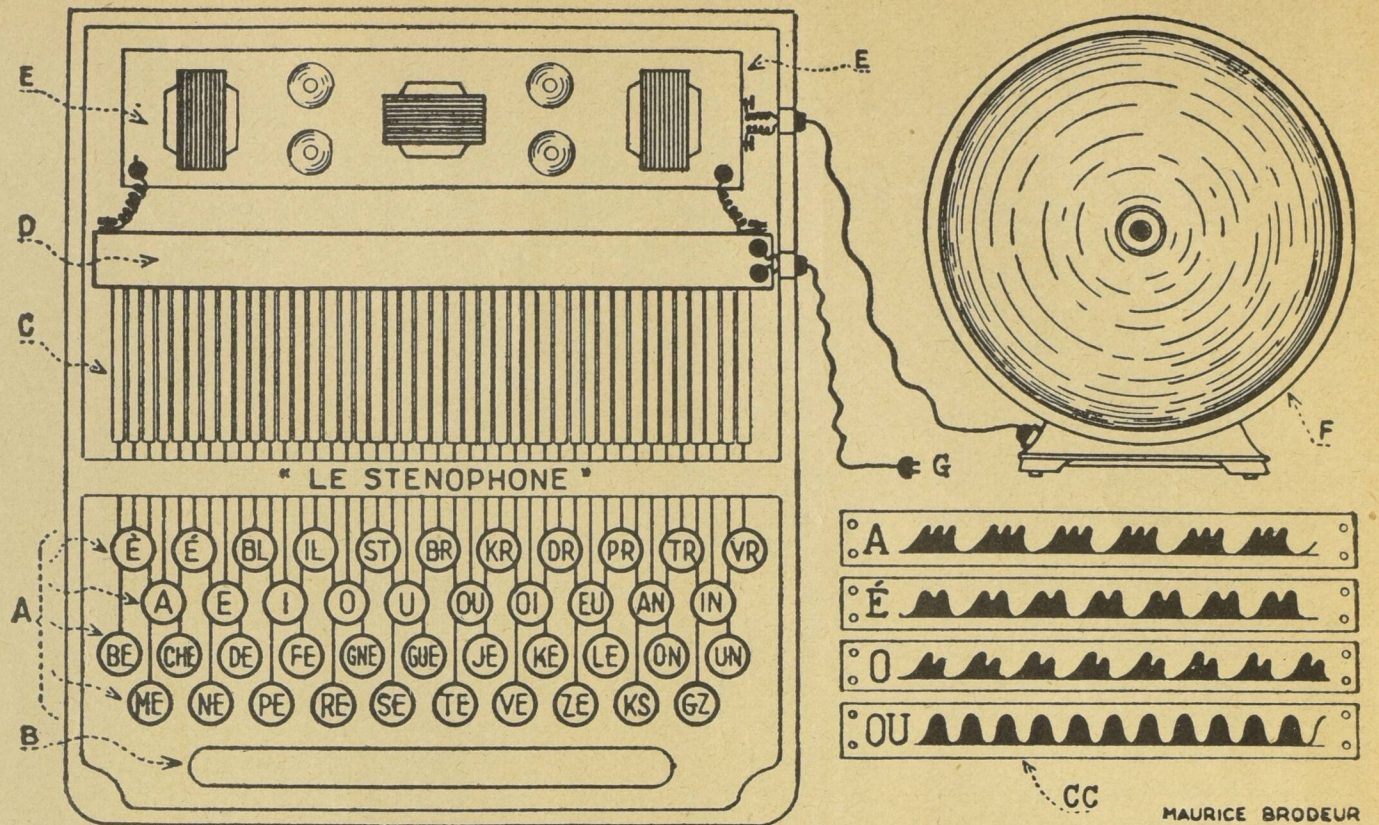
Les Muets Parleront

par
Maurice Brodeur

Le Sténophone, machine parlante à l'usage des muets, vient d'être mis au point par un inventeur canadien, M. Maurice Brodeur, de Québec. L'inventeur a soumis son travail à un important établissement d'électricité canadien qui en étudie le fonctionnement dans ses laboratoires.

LE STENOPHONE est une véritable machine parlante différente des appareils phonographiques actuellement en usage, pour lesquels l'on emploie soit des disques d'ébonite (dispositif Berliner) ou des cylindres de cire durcie (dispositif Edison) dont l'enregistrement des sons se fait au moyen d'une aiguille d'ivoire ou d'une pointe de diamant qui entame légèrement la matière des disques ou des cylindres en y décrivant une ligne ondulée presque imperceptible à l'œil nu, variable de forme, de profondeur ou de largeur, suivant la variation des sons. Aujourd'hui, pour les théâtres du cinéma parlant l'on se sert de plus de plus en plus de film sonore au lieu des disques. Un minuscule rayon de lumière électrique est utilisé pour enregistrer photographiquement les sons, en bordure des images du film cinématographique.

Avant d'être livrés au commerce, ces disques ou ces films sont enregistrés dans les ateliers du fabricant ou dans les studios où l'on tourne les scènes cinématographiques. Pour entendre ce qui y est enregistré l'on installe ces pièces sonores sur des appareils reproducteurs appropriés.



A—Clavier servant à former les mots. B—Touche pour faire la pose entre les phrases. C et CC—Série des pièces phonatrices sur lesquelles sont enregistrés les sons syllabiques. E—Dispositif électrique d'amplification des sons. F—Haut-parleur. G—Prise de courant électrique pour le fonctionnement de l'appareil. Pour obtenir l'inflexion de "voix" des sons syllabiques prononcés par le STENOPHONE, l'opérateur se sert d'un petit dispositif électrique à pédale comportant un rhéostat qui varie la tonalité des sons suivant le mouvement du pied. Cette pédale est reliée à l'instrument par une corde électrique.

Les quelques explications qui précèdent aideront à comprendre la différence qui existe entre ces instruments phonographiques et la nouvelle invention : le STENOPHONE avec lequel l'on peut reproduire des sons sans être obligé de se procurer des disques, des cylindres ou des films sonores. D'autre part, le nouvel appareil ne reproduit pas les sons de la musique mais exclusivement les sons du langage parlé.

La personne qui se sert du STENOPHONE, fait « parler » cet instrument en formant, à volonté, des MOTS, par le seul mouvement des doigts appuyant sur les touches d'un clavier semblable à celui de la machine à écrire et qui, comme elle, porte inscrit sur les touches, des lettres ou caractères pour les distinguer, les unes des autres. En appuyant du doigt, successivement, sur chaque touche du clavier, l'instrument émet un son caractéristique correspondant respectivement à chaque lettre parlée de l'alphabet.

Nous savons que dans le langage parlé, les syllabes des mots sont formées par une ou plusieurs lettres et qu'elles se prononcent par une seule émission de voix. Lorsque l'on prononce, par exemple, le mot CANADA, l'on fait trois émissions de voix, bien distinctes, qui sont pour la première CA, pour la seconde NA et la troisième DA. Dans la première syllabe la lettre C devant A se prononce comme le

son KE qui, combiné avec celui de la lettre A, forme le son syllabique KA; la seconde syllabe NA et la troisième syllabe DA ne sont pas modifiées. En poursuivant l'analyse de chacune des syllabes de ce mot, nous constatons, tout d'abord, que chaque syllabe est composée de deux lettres et que celles-ci se prononcent bien distinctement, quoiqu'imperceptiblement perçues par l'ouïe lorsque la syllabe est prononcée vivement. Toutefois, si elles sont prononcées très lentement, au ralenti, nous distinguons, en prêtant l'oreille, que la première syllabe est composée des sons KE et A, la seconde NE et A, et la troisième DE et A.

C'est absolument de cette façon que l'on décompose les syllabes pour écrire en sténographie. En employant la méthode de prononciation « sténophonique », l'on décompose le mot CANADA en six syllabes de la manière qu'il vient d'être indiqué, à savoir : KE-A, NE-A, DE-A. C'est exactement ce que l'on peut accomplir au moyen du STENOPHONE. A l'instant que l'on appuie sur la touche du clavier marquée KE, l'instrument « prononce » le son KE, il en est ainsi pour les autres sons correspondants aux lettres phoniques A, NE, A. Avec la dextérité et la rapidité des doigts à mouvoir les touches du clavier l'on peut faire « prononcer » par le STENOPHONE le mot CANADA tout comme l'on fait avec les organes vocaux.

Les principaux sons élémentaires (standard) que l'on fait prononcer par le STENOPHONE sont les mêmes que ceux employés pour la méthode d'écriture sténographique. Considérons, à titre d'exemple, l'alphabet syllabique français. Les voyelles sont divisées en trois catégories : les voyelles simples A, E, I, O, U; les voyelles doubles ou diphtongues (réunion de deux sons entendus distinctement mais d'une seule émission de voix) Ou, OI, EU; les voyelles composées ou nasales : AN, IN, ON, UN. Les consonnes sont : BE, CHE, DE, FE, GNE, JE, KE, LE, ME, NE, PE, RE, SE, TE, VE, et ZE. L'Alphabet comprend aussi le son équivalent à un E ouvert è le son équivalent à un E fermé é, et le son double de L mouillée LL. L'équivalent de X est un son double, soit KS ou GZ.

L'on peut donc combiner ces différents sons syllabiques élémentaires au moyen des touches du clavier de façon à faire prononcer par le STENOPHONE tous les mots de la langue française; la méthode de prononciation « sténophonique » pour n'importe quelle autre langue étant la même. L'on ne peut faire « parler » l'instrument qu'une seule langue à la fois; si l'on désire faire prononcer les mots d'une langue différente il faut y apporter les changements nécessaires relativement à l'alphabet.

(Suite à la page 53)

La lumière n'est qu'une illusion de nos yeux

Par Fernand de Verneuil

LE TITRE de cet article a tout l'air d'un paradoxe ou même d'une plaisanterie. Paradoxe peut-être, — la vérité revêt si souvent cette forme-là, — mais non pas plaisanterie car elle serait puérile autant que déplacée en matière scientifique. Si cependant votre esprit se refuse à admettre que la lumière n'est qu'une illusion de nos yeux, admettons qu'elle est une perception d'un de nos sens; c'est moins rude comme définition mais cela reviendra exactement au même ainsi que je vais vous le prouver.

Quand, par une belle nuit étoilée, vous levez les yeux au firmament, vous avez le spectacle d'une multitude d'astres lointains qui brillent d'un éclat plus ou moins vif mais se détachent nettement les uns des autres. Ce sont de minuscules îlots de lumière, des points bien distincts qu'il est possible de compter et que la plaque photographique enregistre avec précision. Les ondes ou rayons émis par ces étoiles parviennent jusqu'à nous, c'est indéniable, puisqu'ils affectent notre oeil ou la plaque photographique; comment se fait-il, alors, qu'ils soient invisibles, même sur la plus petite partie de leur immense parcours, qu'ils ne forment pas de longues traînées lumineuses dans l'espace et qu'entre deux étoiles ce soit l'obscurité?

Une seule réponse est possible: ces rayons ne sont pas lumineux par eux-mêmes, ce sont des vibrations qui cheminent invisiblement dans l'espace et la conséquence obligatoire qui s'impose est celle-ci: telle que nous la définissons communément, la lumière N'EXISTE PAS, les rayons émis par le soleil ne sont pas lumineux et la lampe qui nous éclaire ne répand autour d'elle que des ondes absolument obscures.

S'il en était autrement, si la lumière était réellement lumineuse par elle-même, nous ne verrions plus rien de ce qui nous entoure, pas plus l'objet que nous approcherions le plus près possible de nos yeux que les astres de la voûte étoilée; avec la quantité prodigieuse de sources lumineuses qu'il y a dans l'univers, il y a perpétuellement, partout et dans tous les sens, un afflux et un entrecroisement inimaginables de rayons qui ne laissent libre pas même la plus petite parcelle d'espace. Si donc tous ces rayons étaient réellement

lumineux, l'espace tout entier ne formerait plus qu'une masse compacte de lumière, un éblouissement formidable sans le plus petit point de repère sous forme de simple tache d'ombre. Nous serions, dans ce milieu, toute question de densité mise à part, absolument comme un objet plongé dans le rutillement

d'une masse métallique en fusion. Partout autour de nous, des plus lointains espaces jusqu'au contact immédiat de notre oeil, ce serait l'implacable et infranchissable muraille de lumière.

Pourtant, me direz-vous, la lumière existe bel et bien puisque nous la voyons, puisque nous dis-

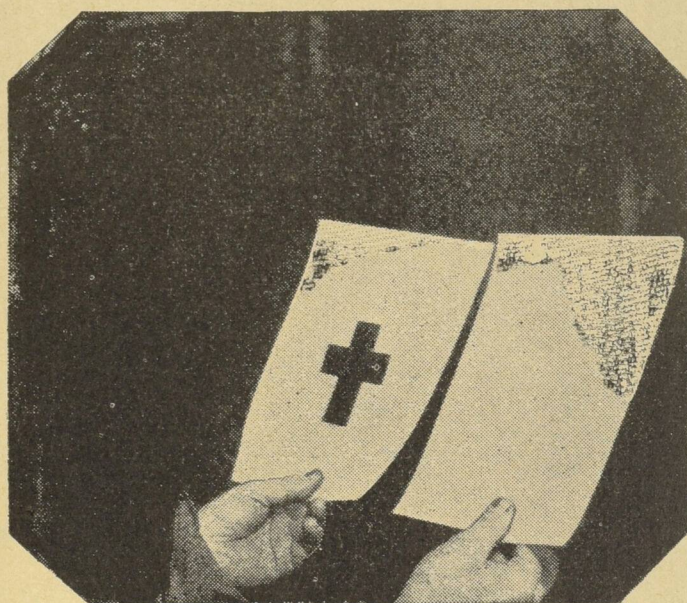
tinguons les objets qu'elle éclaire et les astres ou appareils qui la produisent. Erreur, je vous le répète; il n'y a absolument aucune lumière autour de nous ni dans l'espace, partout c'est l'obscurité profonde, absolue et sans limites: *la lumière n'existe que dans notre oeil*. Les ondes qui nous arrivent des sources que nous appelons lumineuses sont reçues par notre oeil et notre cerveau qui agissent comme transformateurs et nous donnent ainsi le sens de la vision.

Ce sens qui nous permet de découvrir tant de choses autour de nous est d'ailleurs très incomplet et même rudimentaire; il n'admet qu'une très faible partie des rayons nombreux qui fourmillent dans l'espace. On peut assez justement le comparer à un appareil de réception de radio qui n'est sensible qu'à certaines longueurs d'ondes et ne réagit pas avec les autres. Avec un sens de la vision plus affiné nous verrions les rayons X ou Gamma, les ondes de la gravitation et même celles de la pensée. Par contre il est des personnes dont l'oeil «transformateur» a un défaut et qui ne perçoivent pas les ondes de certaines couleurs; ces personnes confondront, par exemple, le vert et le rouge.

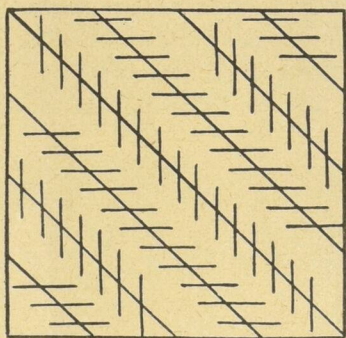
Mais, direz-vous encore, puisque la plaque photographique enregistre l'image d'objets proches ou d'étoiles lointaines, c'est ou bien qu'elle voit comme notre oeil, ou bien que la lumière existe réellement. L'objection n'est pas valable; la plaque n'enregistre pas de lumière proprement dite et qu'elle ne peut pas voir, qui est *inexistante* pour elle, mais un certain rythme de mouvement vibratoire; il se produit alors à sa surface une modification moléculaire qui réfléchit les ondes avec une valeur différente de celle d'arrivée; l'oeil humain fait le reste. Les choses se passent, dans ce cas, comme pour l'oreille avec un disque de phonographe, lequel n'entend pas et n'enregistre donc pas de «son» mais des ondes «muettes» qui ne prennent ensuite leur valeur sonore que dans l'oreille.

Il suffit de bien réfléchir à tout cela, posément, sans se laisser influencer par l'habitude d'un jugement superficiel et nettement antiscientifique pour admettre cette vérité contre laquelle il ne peut pas y avoir d'argument sérieux; la lu-

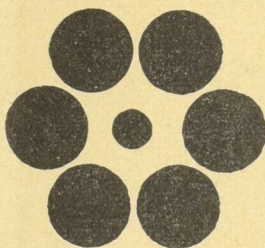
(Suite à la page 49)



Nos yeux nous trompent souvent. En voici quelques preuves: En fixant la croix noire et en reportant le regard sur la feuille blanche on revoit cette croix.



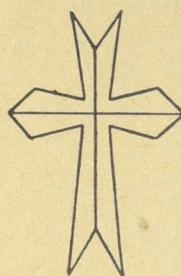
Les lignes horizontales de ce carré sont aussi rigoureusement parallèles.



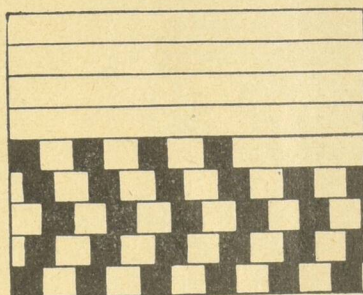
Les deux cercles noirs à l'intérieur d'autres cercles, petits et grands, sont tous deux de même grandeur. Si notre vue est en défaut pour de minimes détails comme ceux-ci, ne peut-elle l'être également en ce qui concerne la lumière elle-même?



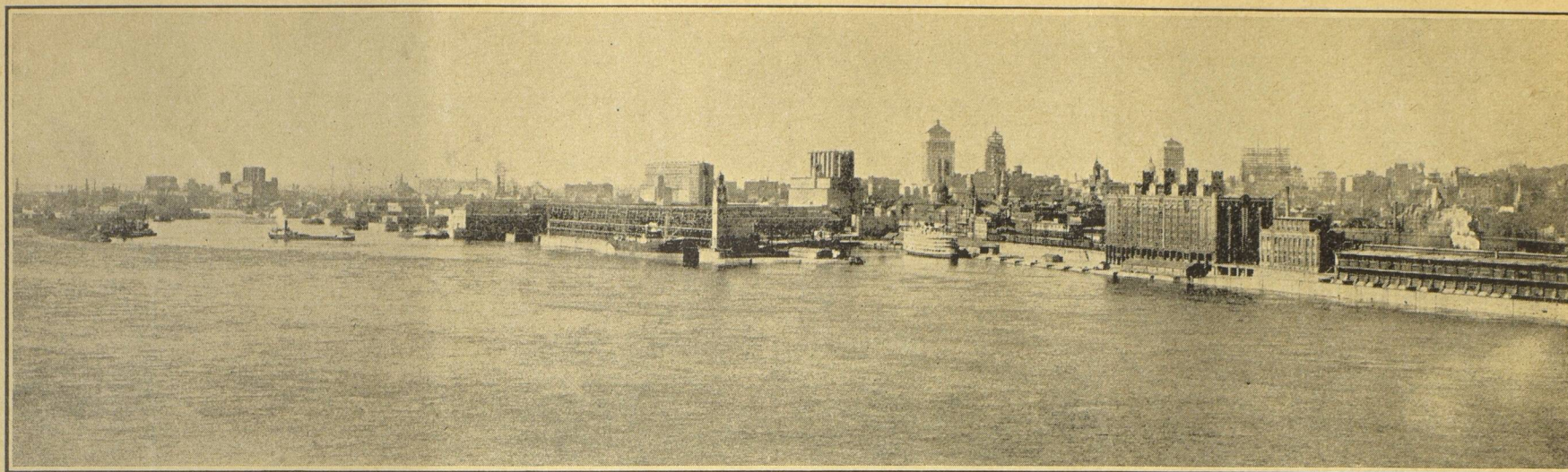
Ces deux barres sont parallèles bien que paraissant divergentes.



Les lignes intérieures de cette croix sont exactement de la même grandeur.



Les lignes diagonales dans le carré sont parallèles malgré leur apparence contraire.



Les murs et bâtiments de béton, — élévateurs, entrepôts et hangars, — du port de Montréal ont remplacé, en bordure du fleuve, les fortifications du vieux Montréal.

LE PORT DE MONTRÉAL

Par Jules Jolicoeur

LE PORT de Montréal, le deuxième en importance de toute l'Amérique du Nord, est une des merveilles du Canada. Bien que situé à mille milles de l'océan, il a réussi à attirer au coeur même du continent les vaisseaux de haute mer de toutes les nations du monde.

Il occupe un territoire d'à peu près seize milles de longueur. L'organisme qui le dirige, la Commission du Havre, possède une autorité suprême à l'intérieur de son territoire et n'est soumise à aucune intervention. Le port est muni de quais et de jetées en béton et de tout l'équipement nécessaire aux multiples opérations qu'il est appelé à effectuer: hangars de transit à deux étages, gigantesques élévateurs à grain, immense entrepôt frigorifique, réseau ferroviaire électrifié, routes et cours pavées et bien éclairées, postes d'entreposage, remorqueurs, dragues, chalands, service d'eau fraîche pour l'approvisionnement des vaisseaux, service de signaux, en un mot tous les aménagements jugés nécessaires pour faciliter et accélérer le mouvement maritime.

Dès l'époque de la fondation de Montréal, on trouve des signes du futur développement du Port de Montréal. Le roi de France, au milieu du dix-septième siècle, en faisant cession de Ville-Marie à la Compagnie de la Nouvelle-France, réserva pour toujours au public les rives du fleuve Saint-Laurent, vis-à-vis la ville. L'étroit chemin de halage, qui longeait alors la rivière, est devenu le Havre de Montréal, sans jamais cesser d'être la propriété du public.

Montréal, comme on sait, est situé à mi-chemin entre les Grands

Lacs et l'embouchure du fleuve St-Laurent. C'est le point terminus logique pour 2,000 milles de trafic fluvial et pour tout commerce d'importation avec le monde entier. L'importance de Montréal comme port de mer est due, en bonne partie, au réseau de canaux canadiens qui ne finissent que là où commence la navigation océa-

nique, c'est-à-dire au port de Montréal.

Ce port, qui est le plus grand port de mer intérieur du monde, offre de plus grands avantages qu'aucun autre de l'Atlantique au commerce canadien et même au commerce des états américains voisins des grands lacs parce qu'il est plus près de l'Europe que Boston,

New-York, Philadelphie, Baltimore.

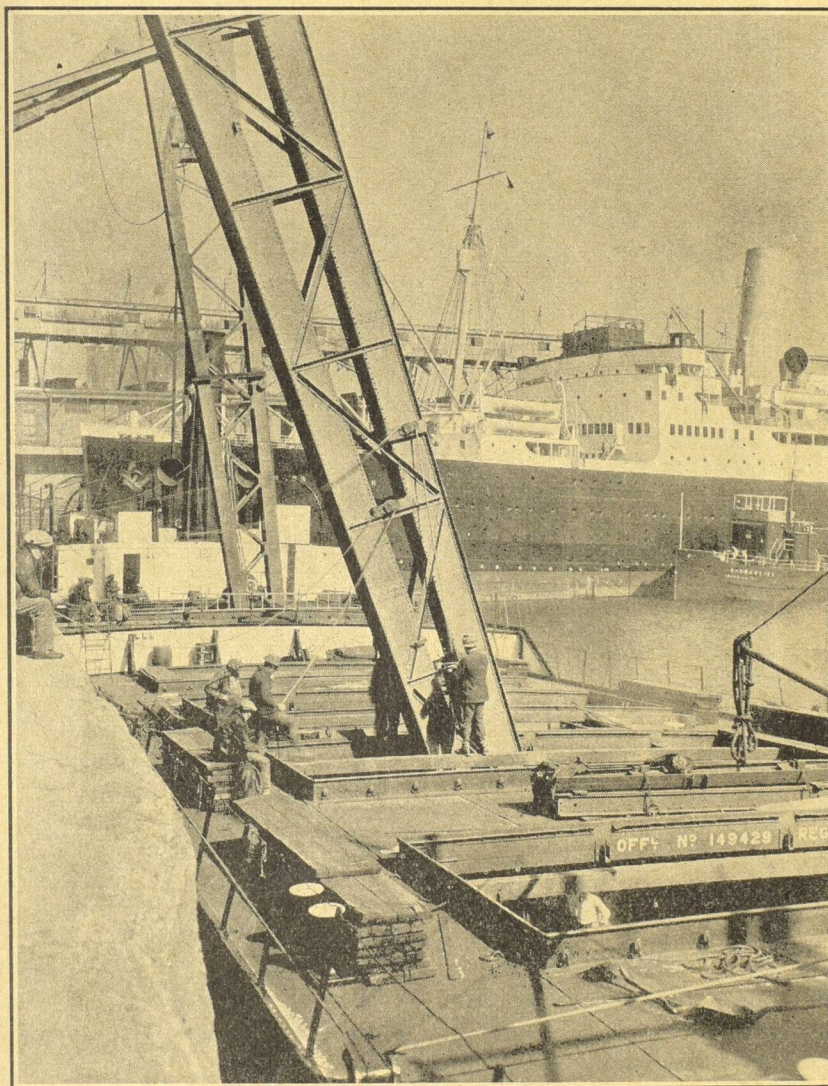
Les navires y viennent de partout. On en voit de Hollande, de Norvège, d'Espagne, du Japon, de la Suède, de l'Amérique du Sud et des parties les plus éloignées de l'univers habité. Le Bassin de la pointe du Moulin-à-Vent est peut-être l'endroit où l'on voit à la fois le plus de drapeaux nationaux différents.

Au cours de l'année dernière, par exemple, le port de Montréal fut visité par 819 navires anglais, 156 norvégiens, 34 italiens, 26 suédois, 25 allemands, 22 danois, 31 hollandais, 16 français, 15 navires des Etats-Unis, 10 grecs, 3 de Danzig et 1 de Belgique, d'Espagne et de Finlande.

Voici encore d'autres renseignements intéressants: Vingt-trois vaisseaux de haute mer peuvent être chargés de grain simultanément. Le Havre a dix milles de quais capables de recevoir à la fois cent vaisseaux. Les vaisseaux n'ont à payer ni droits de tonnage, ni droits de mouillage. Vingt grands hangars de transit, bien éclairés, à deux étages, et six d'un étage, sont à la disposition de ceux qui veulent profiter des facilités du port.

On peut maintenant visiter le port de Montréal sur un yacht, le «Venise» qui fait plusieurs voyages par jour. Confortablement installé dans un beau yacht de plaisance, limité à une trentaine de passagers environ, vous pouvez faire à travers tout le port un voyage à la fois agréable et instructif et qui ne coûte pratiquement rien.

Le port de Montréal se trouve vraiment ainsi à la portée du public, auquel il appartient.



Photos Chemin de fer National du Canada et Associated Screen News.

Le déchargement du blé dans un des bassins du port de Montréal. Le transatlantique dont on voit tout l'avant est le *Duchess of York*, l'un des plus beaux navires du Pacifique Canadien.

JE PRÉFÈRE QUÉBEC

Nous ne vivons peut-être pas dans la métropole financière du Dominion et il se peut que nous résistions trop bien à la vague d'américanisation qui déferle sur notre pays. Il se peut aussi que certaines gens haut-huppées nous qualifient de retardataires et de démodés. Et pourtant, malgré tout cela, nous acceptons notre lot avec joie. L'air sain de cette vieille ville fixée sur son rocher a une saveur, un je ne sais quoi d'impalpable qui fait que la vie et l'amitié semblent y être les plus grands biens.

Grâce à Dieu, les Québécois n'ont pas les mêmes méthodes d'affaires que les Montréalais. Ici, l'amitié est une vertu capitale: le voisin n'est pas une entité platonique. Il demande de vos nouvelles si vous êtes malade, vous consulte sur ses réparations de tuyauterie, accepte sans réserve votre remède favori contre le rhumatis-

me, écoute avec déférence votre opinion sur la politique, et vous donne presque l'accolade quand vous l'appellez par son «p'tit nom».

Le Canadien français a de ces qualités qui durent et c'est lui qui donne à la ville son caractère le plus séduisant. Bon citoyen et hôte parfait il est la politesse en personne.

De toutes façons, il fait bon vivre à Québec. Aucune population sur la machine ronde ne rend service avec tant de bonne humeur, aucune n'est plus loyale et plus sympathique que celle que des Torontonien ignares affectent de mépriser: la population québécoise.

Liseur acharné, le Québécois est plus averti des problèmes du jour que son concitoyen de langue anglaise. Neuf fois sur dix il a l'avantage sur ce dernier de parler l'anglais et le français. Il

aime passionnément la musique, la politique et les carrières professionnelles et connaît ordinairement mieux tout cela que son prétentieux cousin de Toronto.

Gardez votre Montréal ou votre Toronto, votre Winnipeg ou votre Vancouver, je me contente de Québec, ville qui n'a rien de «mécanique» ni d'artificiel.

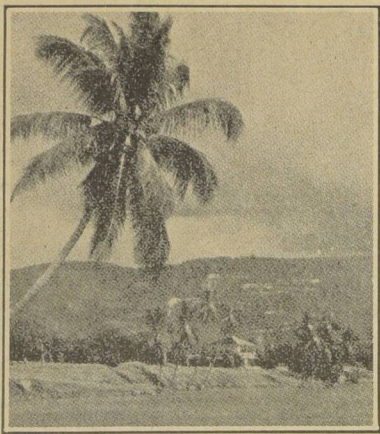
Toronto a son université, Montréal les siennes. Dans la ceinture de ses murs, d'une époque disparue, le vieux Québec renferme cette vénérable institution d'enseignement, l'université Laval. Et remarquez que le Laval de Québec n'est pas le Laval de Montréal. Ici il y a des traditions: chaque pièce et chaque corridor furent témoins d'événements historiques.

Tout le monde sait que Québec est le berceau d'une grande religion, un des plus beaux joyaux de la couronne du Pape. Ses

clochers surmontés de la croix, ses couvents et monastères aux toits inclinés, ses abbés en soutane, ses religieuses à cornettes, ses carillons harmonieux, tels sont les signes extérieurs de cette foi. Mais ce que les étrangers — et surtout les Torontonien — ne peuvent comprendre, c'est la grande tolérance de cette population envers la minorité.

Le principal résident du Palais des Archevêques, au sommet de la Côte de la Montagne, est un Canadien français: ce peuple est certainement le fils chéri de l'Eglise catholique. Bien que natif de Toronto et faisant partie d'une minorité protestante qui comprend moins de cinq pour cent de la population, je ne crains pas de dire que je préfère Québec et ses citoyens à toutes les autres villes du Canada.

(Suite à la page 52)



Trinidad, terre de liberté

LA plus belle île de la mer des Caraïbes, après la Jamaïque, c'est sûrement Trinidad où sont rassemblées, comme en un tableau synthétique, toutes les splendeurs des Antilles. Et cette île est paisible autant qu'elle est belle, ce qui se comprend assez difficilement si peu qu'on en connaisse l'histoire.

Depuis sa découverte, Trinidad a toujours servi de refuge aux gens les moins recommandables du monde. Ce furent d'abord les boucaniers, ces écumeurs de la mer, qui venaient mouiller dans ses eaux abritées où ils attendaient le passage des convois de galions chargés de l'or et de l'argent du Pérou et du Mexique pour les attaquer à l'improviste et, après les avoir vidés de leur cargaison, les coulaient à fond, par soixante brasses d'eau. Après les temps héroïques de la flibusterie arrivèrent les premiers colons: anglais, chinois, syriens, hindous et portugais, — un beau mélange, comme on voit! — attirés là non pas par le charme magique de l'île, mais par l'appât du gain.

Mais les derniers aventuriers qui abordèrent à Trinidad sont bien les plus extraordinaires et les moins recommandables de tous. Nous voulons parler des évadés de la Guyane française, de l'Île du Diable, la colonie pénitentiaire française qui a si mauvaise réputation dans le monde entier. Il en arrive tous les ans, dans de frêles esquifs, chercher refuge sur les plages les plus désertes de l'île.

Avant de parler de ces fugitifs, disons un mot de l'île d'où ils viennent, l'Île du Diable, où la France exile ses plus grands criminels dans l'espoir d'en faire des colons, bien qu'il soit impossible à un être humain, si bien trempé soit-il, de tenir le coup sur cette terre ingrate et maudite. On en reste aux vieilles idées du prince Louis Napoléon, plus tard empereur des Français, à qui il semblait plus moral, plus humain et plus pratique de déporter les condamnés de droit commun dans une colonie

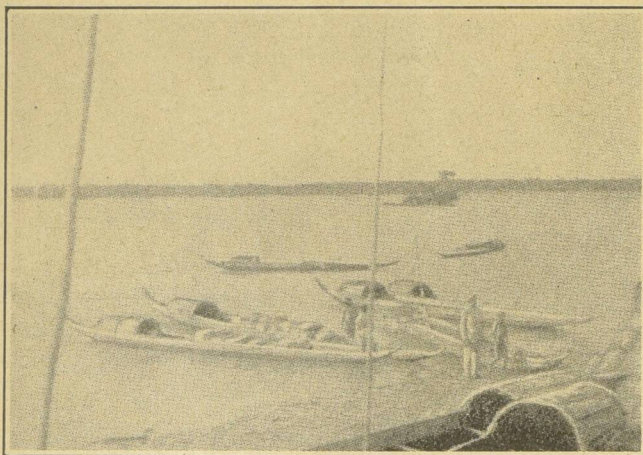
Le Refuge des Evadés de l'Île du Diable

Par Charles Barrette

plutôt que de les tenir enfermés dans des cachots et des oubliettes, en France. Louis Napoléon, qui fut lui-même longtemps prisonnier, parlait d'expérience, et espérait sans doute que cette colonie où l'on exilerait les criminels serait vraiment une terre où une sorte de colonisation fût au moins possible. Mais ce n'est pas du tout ce qui est arrivé, ainsi qu'en témoignent les livres que nous avons reproduits dans *La Revue Populaire*, car l'Île du Diable est un enfer où les détenus ne vivent qu'avec une idée fixe en tête: préparer leur fuite.

leave, qui ne vaut guère mieux que le travail à la chaîne. Et c'est là surtout, dans cette dangereuse oisiveté, qu'ils entendent le mieux l'appel de Paris, de Bordeaux, de Marseille. Partir, s'évader, se livrer à la mer en dépit de tous les dangers qui les guettent et de la mort presque certaine, tel est leur unique désir à ces forçats.

Et Trinidad est là tout proche, première étape sur la longue route qui les ramènera secrètement en France; Trinidad où les planteurs sont riches et dont les femmes, les filles, les fils vont chaque année en Europe, à Londres et à Paris; où

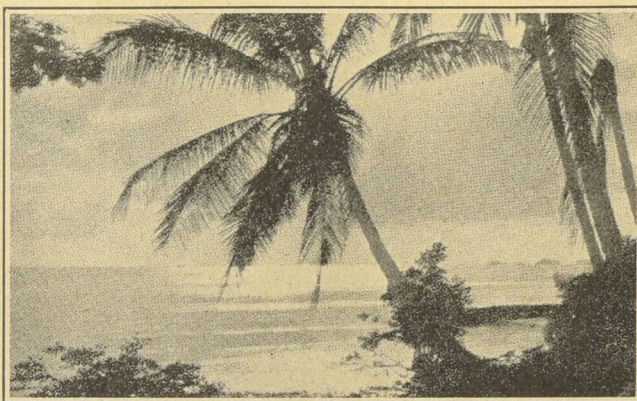


Pirogues dont se servent les évadés de l'Île du Diable pour tenter leur chance. Les uns sont dévorés par les requins, d'autres meurent de faim ou font naufrage; très peu réussissent

Une fois leur sentence expirée, la surveillance autour d'eux se faisant moins étroite, les détenus jouissent d'une demi-liberté. Les uns sont à Cayenne, la capitale de l'île, les autres à Saint-Laurent, etc. Ils sont à peu près libres, disons-nous, mais dans l'impossibilité de sortir de la Guyane, sans le sou, sans emploi, sans rien. C'est une «liberté provisoire», un *ticket-of-*

la culture du sucre, du coco, du café et du copra conduit à la fortune et d'où le bagnard évadé rêve de partir pour l'Europe, sur quelque navire, comme passager ou rat de cale.

Sou par sou, avec l'argent gagné en fabriquant de menus souvenirs, de petites guillottes miniatures et autres jouets aussi réjouissants qu'il arrive à vendre aux visiteurs,



Endroit du littoral de Trinidad où abordent ordinairement les pirogues des évadés, après un voyage d'un mois



Un bagnard de l'Île du Diable interviewé par un journaliste

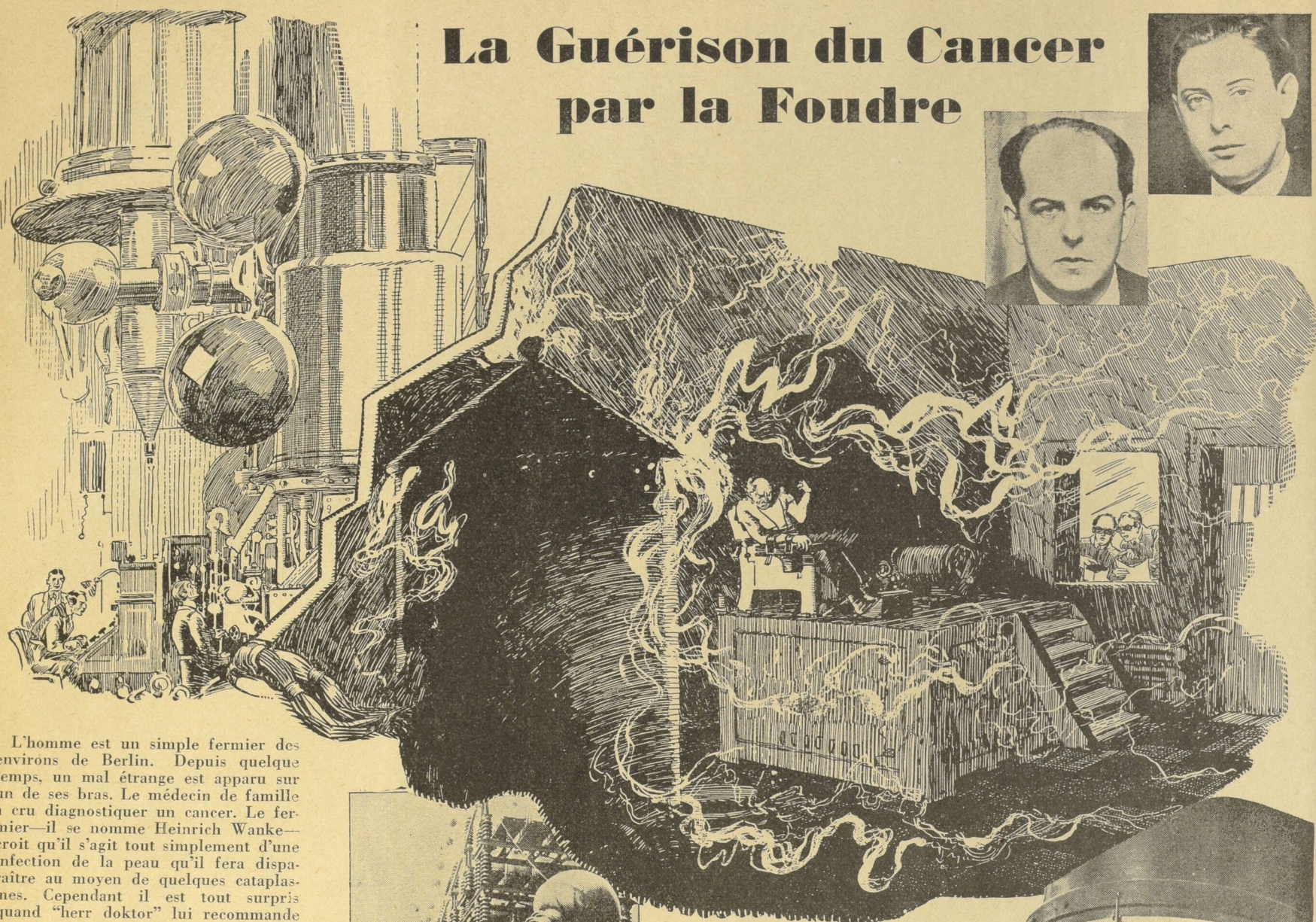
le bagnard en liberté provisoire arrive après des mois et des années à épargner les quelque centaines de francs qui lui permettront d'acheter, à plusieurs naturellement, la grossière embarcation qui assurera sa fuite.

C'est, chaque année, au mois de mai et de juin que les bagnards de l'Île du Diable, ceux-là qui sont prêts, mettent leur projet à exécution. Quelques jours avant la date arrêtée, ils se rendent dans le petit village chinois où, non loin du pénitencier de Saint-Laurent, vivent les Orientaux exilés qui trafiquent avec les nègres. Ces nègres, eux-mêmes descendants d'esclaves, viennent chaque année, à cette saison, vendre aux marchands du village chinois perroquets, animaux en cage, pépites d'or ou échanger leur peu d'argent péniblement gagné contre ce que ces mercantis ont à leur offrir. Ils viennent là dans des embarcations qu'ils se fabriquent eux-mêmes. Ce sont ces embarcations que les Chinois vendront aux bagnards qui veulent fuir.

Le marché conclu, — ce qui ne va pas toujours tout seul, car souvent le marchand chinois empoche des billets de cent francs pour ensuite dénoncer les fugitifs aux gendarmes, — les sept ou huit bagnards chargent leur bateau de bananes, d'eau et quelques autres provisions, et s'embarquent. C'est maintenant vingt jours de haute mer, sans compas, sans abri contre les fureurs des eaux, souvent sans eau fraîche ni nourriture.

Dans un intéressant article du magazine *The Trinidadian* qui vient de paraître à Port-d'Espagne, capitale de cette île, et auquel nous devons la plupart des renseignements contenus ici, son auteur, Gault Macgowan, affirme que cette année déjà soixante fugitifs ont abordé à Trinidad en sept embarcations. Depuis 1930, près de cent ont réussi le coup.

La Guérison du Cancer par la Foudre



L'homme est un simple fermier des environs de Berlin. Depuis quelque temps, un mal étrange est apparu sur un de ses bras. Le médecin de famille a cru diagnostiquer un cancer. Le fermier—il se nomme Heinrich Wanke—croit qu'il s'agit tout simplement d'une infection de la peau qu'il fera disparaître au moyen de quelques cataplasmes. Cependant il est tout surpris quand "herr doktor" lui recommande fortement d'aller consulter un chirurgien célèbre de la capitale. Le mal est-il donc si grave? Cependant, vaguement inquiet, il se rend à Berlin. Des médecins, des spécialistes hochent la tête en regardant le brave homme avec pitié: ils savent que dans un nombre déterminé de jours, ce solide campagnard sera dans les griffes de la mort. Mais ils sont impuissants; il ne peuvent qu'essayer ceci et cela pour prolonger la vie du malheureux. Celui-ci comprend que sa vie tient à ce mal. Il supplie que l'on tente l'impossible pour le guérir.



Un rayon d'espoir apparaît brusquement. Deux savants, les Drs Arno Brasch et Fritz Lange, prétendent, après des années d'expérimentation, tuer le cancer par une décharge très forte d'électricité. Dans leur vaste laboratoire, ils ont construit une petite cabane de cinq pieds carrés, aux murs épais, et entourée de machines étranges et compliquées. Ils n'attendent plus que le patient assez courageux pour se soumettre à ce traitement

absolument radical. Heinrich Wanke apprend ces choses. Spontanément, il se dit prêt à affronter la terrible épreuve.

Wanke est maintenant dans la petite cabane, comme un condamné à mort. Son bras malade est solidement fixé par des anneaux de fer. Le malheureux pense alors à sa femme qui, restée à la ferme, ignore quelle angoisse il traverse en ce moment. Mais c'est un brave qui a vu la mort de bien près, durant la guerre. Le cœur battant, les deux

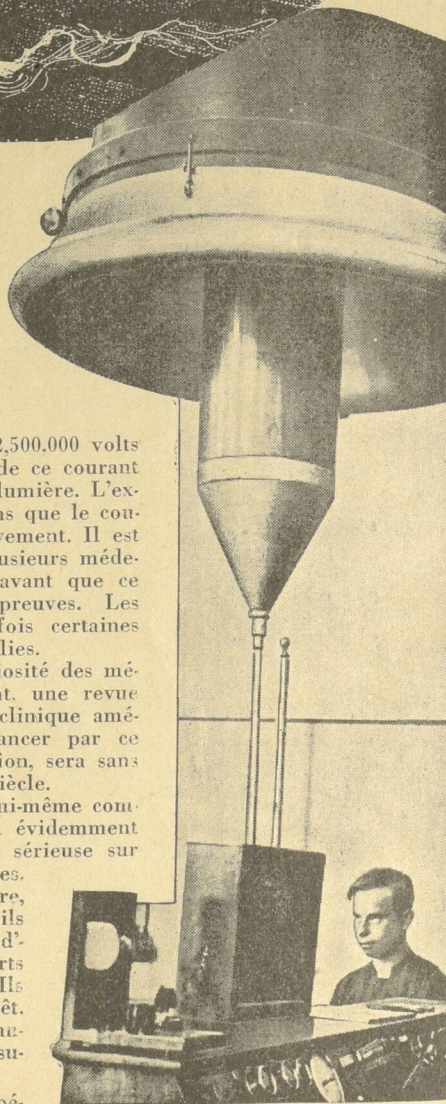
savants, derrière le verre épais de l'étroite fenêtre, se préparent à enregistrer les réactions du patient.

Sur un signe du Dr Lange, toutes les lumières s'éteignent. C'est une obscurité et un silence tragique. Soudain, un bruit formidable. En même temps des éclairs fulgurants partent de deux énormes pôles en forme de globe. Dans l'espace d'un dix-millième de seconde, une décharge électrique de 2,500.000 volts a traversé le bras malade. La vitesse de ce courant était un peu moindre de celle de la lumière. L'expérience fut reprise en quatre fois sans que le courageux fermier en ait été affecté gravement. Il est maintenant sous la surveillance de plusieurs médecins. Mais il faudra quelque temps avant que ce traitement extraordinaire ait fait ses preuves. Les progrès de la science justifient parfois certaines audaces qui semblent de véritables folies.

Cette expérience a provoqué la curiosité des médecins du monde entier. Récemment, une revue scientifique annonçait qu'une grande clinique américaine se préparait à soigner le cancer par ce moyen qui, s'il donne pleine satisfaction, sera sans doute la plus grande découverte du siècle.

Nous avons dit que Wanke s'offrit lui-même comme sujet d'expérience. On ne pouvait évidemment pas l'accepter sans faire une enquête sérieuse sur ses tares ou ses qualités héréditaires. Imaginez-vous la joie, si l'on peut dire, des docteurs Lange et Brasch quand ils apprirent que le grand-père, la grand-mère et la mère de Wanke étaient morts de cette terrible maladie: le cancer. Ils avaient alors un cas d'un extrême intérêt. La guérison serait d'autant plus concluante qu'ils auraient expérimenté sur un sujet d'une hérédité chargée.

Au moment où l'on tentait cette expérience, le Dr Haret mourait à Paris, victime de blessures contractées dans ses recherches sur la guérison du cancer.

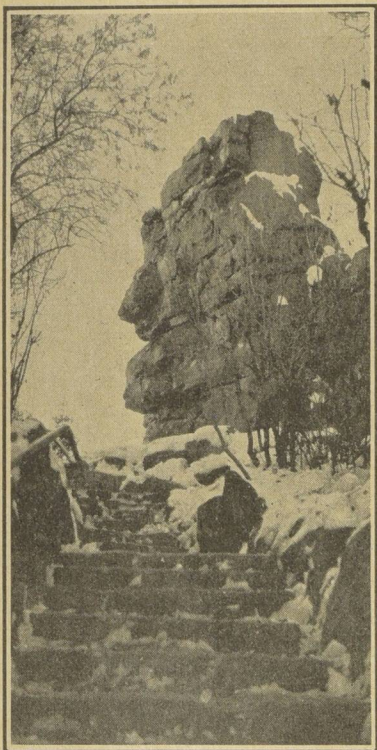


LEGENDES DE NOS VIGNETTES: Tout en haut, le docteur Arno Brasch et le docteur Fritz Lange, auteurs de cette opération du cancer. Le dessin représente l'opération même. L'expérience va-t-elle réussir? se demandent les deux médecins qui y assistent derrière une glace, ou les 2,500.000 volts d'électricité vont-ils détruire le patient? Au-dessous, à droite le tablier de contrôle du laboratoire. Les trois gravures obliques de gauche représentent, la première, les condensateurs employés dans le laboratoire où fut opéré notre patient; chacun a une capacité de 100.000 volts. La deuxième, les rayons comme ils apparaissent quand ils sont lancés: foudre et tonnerre, un orage effrayant gronde dans la pièce où se tient le cancéreux. La troisième nous montre le patient après l'heureuse opération.

D'UN BOUT DU MONDE A L'AUTRE BOUT

LE ROCHER DE GRAND'MÈRE

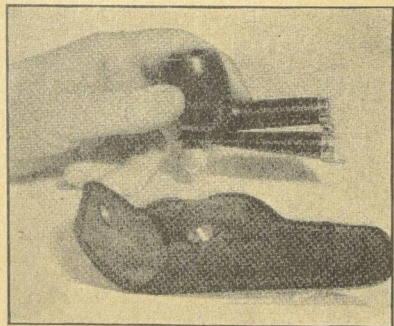
Un de nos lecteurs de Grand'Mère, M. Jean E. Hamel, nous a aimablement fait parvenir la photo du Rocher de Grand'Mère, reproduite ici, avec la note suivante:



« Cette curieuse formation de roc fut trouvée dans le milieu de la rivière Saint-Maurice, il y a une trentaine d'années, quand les premiers habitants vinrent se fixer à cet endroit. Le long travail des eaux avait miné ce rocher en lui donnant les traits d'une bonne grand-maman. Des ingénieurs entreprirent de dynamiter ce rocher et le transportèrent pierre par pierre sur une colline non loin de la rivière où ils le reconstituèrent tel que la nature l'avait formé. »

UNE PIPE A CHARNIERE

On vient de lancer sur le marché la pipe à charnière que l'on voit ici. Le tuyau ainsi sectionné



se replie à volonté. La pipe prend ainsi moins de place en poche et se casse plus difficilement.

EMPLOI DU TEMPS POUR CENTENAIRE

Quand on est jeune, on fait souvent fi de la vie, mais quand on se sent devenir vieux on voudrait toujours être sûr d'avoir encore devant soi autant d'années qu'on en a derrière.

Aussi un médecin anglais à qui un de ses clients âgé de 40 ans demandait comment il pourrait faire pour devenir centenaire écrivit l'ordonnance suivante:

- 1—Huit heures de sommeil.
- 2—Dormir sur le côté droit.
- 3—Tenir toute la nuit les persiennes de la chambre à coucher ouvertes.
- 4—Mettre une natte devant la porte de ladite chambre.
- 5—Ne pas mettre son lit contre le mur.
- 6—Ne pas prendre de douche froide le matin, mais un bain à la température du corps.
- 7—Faire de l'exercice avant le déjeuner.
- 8—Manger un peu de viande et avoir soin qu'elle soit très cuite.
- 9—Ne pas boire de lait.
- 10—Manger beaucoup de graisses pour alimenter les cellules qui détruisent les germes des maladies.
- 11—Eviter les intoxicants qui détruisent ces cellules.
- 12—Tout le jour faire de l'exercice au grand air.
- 13—Ne pas garder d'animaux dans les chambres.
- 14—Vivre à la campagne.
- 15—Boire de l'eau; éviter l'humidité et le voisinage des conduits des habitations.
- 16—Varier ses occupations.
- 17—Prendre de temps à autre de courts repos.

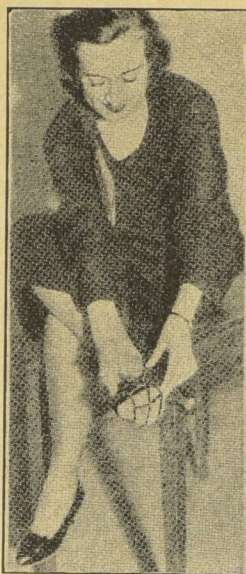
18—Limiter ses ambitions.

19—Contenir son caractère.

Tout cela ne nous apprend pas grand'chose de nouveau si ce n'est que, pour arriver jusqu'à l'âge de cent ans, il faut, avant tout, naître rentier.

SOULIERS ANTIDERAPANTS

Bert Noblette, de Winchester, Ky., a inventé ces chaînes antidérapantes pour souliers et bottines. Cette amusante invention fera l'affaire des personnes qui s'obstinent à ne pas porter de caoutchoucs en

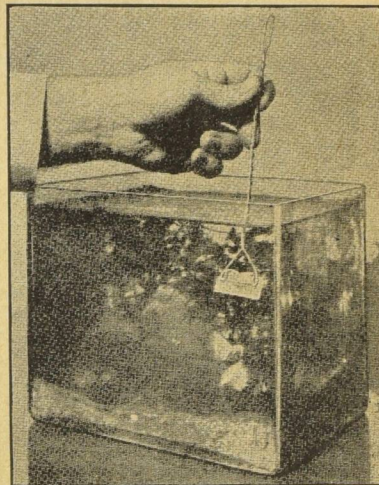


hiver. Mais nous croyons, qu'au Canada du moins, les caoutchoucs et pardessus sont encore infiniment plus pratiques et plus confortables que ces chaînes.

COMMENT NETTOYER UN AQUARIUM

Nous trouvons dans *Popular Science*, sous les initiales A.P.L., la description d'un petit instrument excessivement simple et pratique.

Une vieille lame de rasoir de sûreté est l'objet tout désigné pour cette besogne, mais comment la tenir? Consultez notre vignette et vous aurez vite fait de vous fabri-



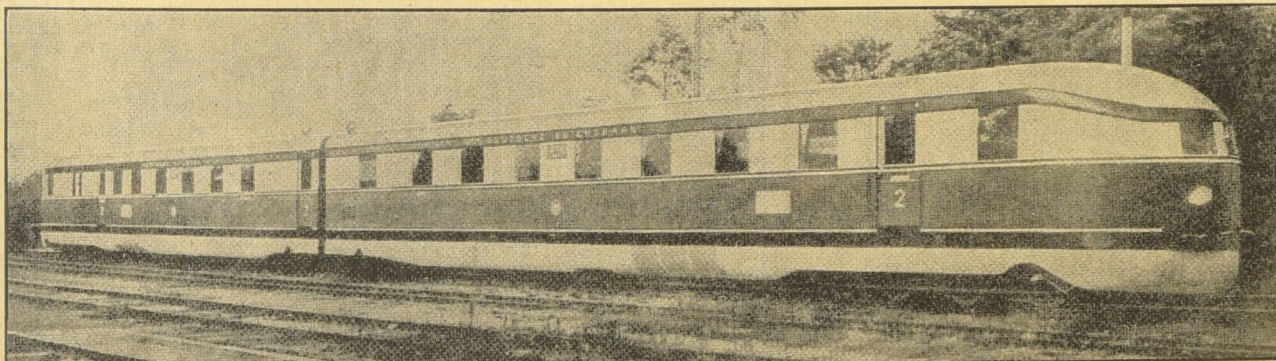
quer vous-même, à l'aide d'un fil de fer, le manche au bout duquel vous fixerez la lame.

ROSE CHANGEANTE

Prenez une rose rouge ordinaire et qui soit entièrement épanouie, allumez de la braise dans un réchaud et jetez-y un peu de soufre commun réduit en poudre; faites-en recevoir la fumée et la vapeur à cette rose, et elle deviendra blanche; si on la met dans l'eau, elle reprendra cinq ou six heures après sa couleur rose.

Ayant préparé une rose comme il a été dit ci-dessus, mettez-la dans un gobelet, et remettez-la à une personne en lui disant de l'enfermer dans une armoire et de vous en remettre la clé sous prétexte que vous craignez qu'on y touche; six heures après vous rendrez cette clef, et la personne ouvrant l'armoire sera fort surprise de trouver une rose rouge au lieu de la blanche qui avait été mise dans le vase.

DEUX WAGONS DU TRAIN LE PLUS RAPIDE DU MONDE



Ce train d'une conception toute nouvelle fait le trajet entre Berlin et Hambourg, Allemagne. Actionné par un puissant moteur Diesel, ce train atteint une vitesse de quatre-vingt-dix milles à l'heure.

L'Amour des Autres

Par Eva SENECAI

Auteur de trois ouvrages édités à Montréal :
LA COURSE DANS L'AUBRE, poésies;
DANS LES OMBRES et MON
JACQUES, romans.

I

LOUIS BEAULIEU A JEANNINE LEFRANC

CE LONG silence de deux semaines a dû vous étonner. Surtout, après mon départ brusque et sans raison. Sans raison pour vous, si vous n'avez pas compris.

Depuis des mois, quelque chose est entré en moi que j'ignorais et qui bouleverse ma vie. Je suis heureux et j'ai peur. Je suis heureux parce que je vous aime, ma Jeannine. Mais j'ai peur parce que vous croyez ma vie à jamais séparée de votre vie, parce que, peut-être, vous ne me laisserez point briser l'obstacle qui s'oppose aujourd'hui à notre bonheur: mes fiançailles avec une autre.

Ces fiançailles, Jeannine, ils vous ont empêché de voir en moi ce que j'étais vraiment, ce que je n'ai cessé d'être depuis deux mois: un homme amoureux de vous.

Je vous écris ce soir pour vous expliquer toutes ces choses, pour vous prouver que je n'ai pas été l'être faux et parjure que peut-être on vous a montré, ou, qu'infailiblement, on vous montrera demain quand on saura que c'est vous que j'aime, vous que je veux pour femme et non elle.

Je ne sais si vous avez été emportée comme moi dans ce tourbillon de feu qui m'environne et m'assiège et qui, le mois dernier, m'a jeté vers vos tresses blondes.

Vous souvenez-vous, Jeannine? C'était au fond du jardin. Vous brodiez sous les érables. Le vent emportait l'haleine des verveines en fleurs. Vous en aviez une touffe à votre corsage. Leurs petites têtes chamarrées et bleues avaient l'éclat de votre robe blanche. Le jour était léger et bruisant comme une aile d'oiseau. Au-dessus de vous, dans les feuilles, un couple de rossignols chantaient. Peut-être se disaient-ils des paroles d'amour...

Mais vous n'écoutez pas. La tête sur vos bras repliés, vous étiez endormie contre la table du jardin. A travers les fenêtres du feuillage, des rayons de soleil descendaient vers vous en une coulée d'or en fusion, se mêlaient à vos cheveux qui devenaient un lingot d'or.

Je venais vous parler, vous répéter les mille riens de chaque jour. Votre mère m'avait dit que vous étiez là. Je me suis avancée simplement, comme d'habitude. Et, tout à coup, je suis resté là, immobile, silencieux, devant l'enfant endormie que vous étiez.

Les rossignols chantaient toujours. Le ciel était veiné comme une agate. L'atmosphère chaude sentait les fleurs. Vos mains pendaient au rebord de la table, plus blanches que la blancheur de votre robe. Une de vos tresses se défaisait à demi de l'enroulement des broches et glissait sur votre nuque. L'autre, complètement défaits, tombait sur votre joue que la chaleur faisait toute rouge.

Je me suis approché et, pieusement, de mes deux lèvres closes, j'ai effleuré cette tresse au bord de votre joue.

Ma Jeannine, vous savez le reste. Peut-être alors, avez-vous compris... Peut-être l'ardeur de vos grands yeux et la gravité de votre voix étaient-ils un peu de ce tour-

ment, de ce transport et de cette ivresse universelle qui éblouit les êtres, les attire l'un à l'autre, qui s'appelle l'Amour et dont je suis submergé.

Je dis «peut-être». Je voudrais tant que ce soit vrai!

Me voici loin de vous, exilé de ces lieux où vous vivez. Exilé par ma propre volonté. J'ai voulu résister à cette emprise, à cet amour. J'ai voulu essayer de rester fidèle à cette jeune fille que d'autres ont choisie pour moi et que j'avais promis d'épouser.

Mais je ne peux pas. Quelque chose est en moi qui m'en empêche, que je ne puis arracher, que, pour rien au monde, je ne voudrais perdre: votre amour.

Je vous écris de bien loin. J'ai retrouvé ici la petite chambre d'étudiant où j'ai passé tant de nuits penché sur elle. Cette nuit, je la passerai alors, pendant que ce continuera la succession des heures. Besogne pourtant autrement plus intéressante. Je vous raconterai ma vie intérieure. Vous saurez que j'ai souffert. Vous verrez que j'ai été un pauvre abusé qu'on menait, les mains liées et les yeux clos, vers une femme qu'il n'aimait pas.

Aujourd'hui seulement, je les ouvre à la lumière. Aujourd'hui où je vous ai vue telle que vous êtes où j'ai compris que votre doux visage penché sur le mien et qui me sourit à travers la rigidité d'un portrait est le cher visage de ma destinée.

Les murs de ma chambre sont nus et vides. Par la fenêtre ouverte sur la ville remuante, une chaleur mêlée à de la brise, à de l'odeur marine vient jusqu'à moi. Cette valeur dont j'ai tant souffert les étés précédents, lorsqu'il



me fallait m'enfermer ici, non seulement pour les heures d'étude, mais pour gagner le misérable argent qui paierait mes cours.

Nous étions très pauvres. La longue maladie de mon père, après une succession de faillites, avait fini de consumer la large aisance que j'ai connue dans mon enfance. Nous possédions une des plus belles résidences d'Outremont. Mon père mort, il fallut la vendre. Ou plutôt, les créanciers s'en emparèrent, nous laissant à peine de quoi manger, ma mère et moi. J'étais étudiant, alors.

J'aurais été absolument incapable de gérer une affaire, même en abandonnant mes études pour m'y consacrer uniquement. D'ailleurs, ma mère ne voulut jamais. Elle avait un autre plan.

Elle exigea que je continuasse mon droit. Je travaillais la nuit pour payer mes cours. Nous étions démenagés à un petit loyer, dans un des plus humbles quartiers de la ville.

Vous dire mon humiliation, ma misère morale serait impossible. Je rencontrais mes compagnons d'enfance, ceux qui avaient été les témoins de notre fortune.

Ils continuaient de s'amuser, de dépenser, de jouir de la vie, largement, — bêtement, je dirais aujourd'hui. — Moi, je n'avais plus rien. J'étais déjeté et pauvre.

Alors, ma mère pensa l'heure venue de réaliser son plan.

Nous étions en février, le temps des fêtes, des bals, des réunions mondaines. L'hiver avait été d'une douceur exceptionnelle. Le soleil dardait, en plein février de chauds rayons qui fondaient la neige, devant nous. On se sentait un besoin de repos, de détente.

J'avais moi-même un tel désir de liberté, de vie large et ardente. A cette heure, j'aurais peut-être fait bien autre chose pour me libérer de ma misère et de ma pauvreté.

Je fus invité à une grande soirée à Outremont, dans une famille où j'avais fréquenté au temps de notre aisance. Sur la volonté expresse de ma mère, je m'y rendis.

En entrant, une bouffée de joie et d'allégresse m'assaillit. Du coup, tous mes mauvais souvenirs tombèrent. Le présent, ces années de misère, de labeur et de peine, s'évanouit. J'étais riche, envié, comblé. Je pouvais choisir parmi ces jeunes filles, toutes riches et gâtées, celle qui me plairait. Du moins, je l'imaginais, dans mon emballé.

Je fus accaparé, dès les premières heures, par une vieille amie de

ma mère qui se trouvait là, je ne sais par quel hasard.

Cette femme avait une nièce, très riche. Elle me la présenta. Je ne remarquai pas tant l'insistance avec laquelle on me la jetait à la tête et sa manière de s'accrocher à moi, dès ce soir-là, comme une chose conquise, que son manque de charme et de grâce.

Je ne voudrais pas faire preuve ici de fatuité. Mais je crois qu'on lui avait tellement parlé de moi, qu'on m'avait présenté à ses yeux sous un jour si avantageux qu'elle était éprise de moi avant de me connaître.

Je la revois comme elle fût ce soir-là: vêtue d'un bleu qui allait mal à son teint terne, les épaules trop larges et la taille lourde d'une femme.

Je l'entends encore me dire :

—Ma tante m'a dit tous vos ennuis. Si vous saviez comme je vous plains. Aussi, je veux être votre amie, celle qui vous comprendra, qui vous aidera à ne pas trop souffrir, moralement et physiquement.

Je lui répondis qu'elle était une jeune fille adorable et complète. Je savais les fadeurs que les hommes d'aujourd'hui débitent à toutes les femmes, de la même manière et sur le même ton. Je les lui dis pour m'amuser, par intérêt et pour la réaction.

J'avais déjà cette perversion inconsciente des jeunes de mon siècle.

Dès ce soir-là, Mlle De Guire fut conquise.

Sous n'importe quel prétexte, elle arrivait chez nous à tout moment avec sa tante, l'amie de maman. Elles étaient complices. Je remarquai, de mois en mois, des choses nouvelles autour de maman: une gentillesse de Mlle De Guire disait maman. J'aurais voulu m'en fâcher mais j'étais trop lâche.

D'ailleurs, j'acceptais moi-même d'autres «gentillesse». Elle m'invitait, à tout moment, chez elle où à l'accompagner au théâtre, au bal. Les dépenses étaient toujours réglées avant que je sache seulement de quoi il s'agissait.

Puis cela arriva.

Ce fut maman qui en parla la première.

Je ne puis dire mes impressions. Elle furent trop complexes. Aujourd'hui, au moment où j'essaie d'analyser, de raisonner, je n'y parviens pas très bien.

C'était en juin. Les De Guire partaient pour la campagne le lendemain.

Maman, sans me prévenir, avait invité l'éternelle tante et l'accaparente Mlle De Guire chez nous,

pour la soirée. Soirée terne en vérité. Vers dix heures, la tante entre la première sur le terrain d'attaque.

—Mon petit Louis, dit-elle, en dirigeant vers moi son sourire béat, vous allez être privé de votre charmante petite amie Laura (elle s'appelait Laura De Guire) pour l'été. Elle vous l'a appris peut-être.

—Je le sais, dis-je simplement, avec une naïveté qui n'était pas feinte.

—Vous le savez, dit-elle et vous n'en semblez pas plus peiné que ça! Ah! ils savent bien cacher leurs sentiments, ces jeunes d'aujourd'hui!

Je relevai brusquement la tête, ouvris la bouche pour protester. Alors, j'aperçus, posé sur moi, le regard suppliant de ma mère qui m'avait expliqué, la semaine précédente, et supplié d'accepter par amour maternel sinon par amour tout court.

Ma révolte tomba. Je ne souffris pas comme je le croyais. Ma conduite lâche, dès le début, n'avait-elle pas été une acceptation muette? Puis il y avait «son argent» qui compenserait tant de choses.

Alors, cela s'accomplit.

Dès les premiers mots, Mlle De Guire, discrète et timide, s'était évanouie comme un nuage. Dieu sait pourtant qu'elle n'en avait ni la légèreté, ni le charme ni la beauté. Elle feuilletait des livres, dans la pièce voisine, espèce de petit cabinet de travail où je me réfugiais le plus souvent quand elle arrivait.

La bonne tante continuait de parler, de parler et de parler. Maman approuvait, protestait de mes bonnes intentions, de mon attachement pour Laura. Ce qu'elles dirent exactement, je ne le sais plus. Je ne me souviens que de cette phrase de maman :

—Il ne peut cependant être question de mariage avant un an. Louis finira en mai prochain. Aussitôt après peut-être...

Je sentis un espèce de soulagement. J'aurais une année de répit. Pas un instant, je n'avais aimé Laura De Guire. Mais elle était riche et j'étais pauvre et on me la jetait à la tête. J'avais une vague prescience que d'ici là quelque chose surviendrait qui empêcherait tout.

Subitement, la tête penchée, les joues un peu rouges, Laura De Guire revint au salon. Je la regardais s'approcher, immobile, muet, comme un spectateur amusé à voir jouer la comédie. Elle s'assit à mes côtés sans que j'aie fait un geste, prononcé un mot.

Alors, la tante reprit, accablante et persuasive:

—Embrassez-la, au moins, maintenant qu'elle est votre fiancée. Je gage qu'ils n'ont pas attendu cette heure pour commencer!

Laura me tendit sa joue sur laquelle je déposai un baiser froid.

Plus que jamais, nous reçûmes ses visites. Je me rendais aussi de temps en temps chez elle. Par un reste de conscience, j'avais tenté de lui expliquer. Maladroitement et à demi mot. J'étais trop lâche. Je ne pouvais pas arriver à lui dire carrément:

—Je consens à vous épouser mais c'est pour votre fortune.

J'avais peur de son mépris, de ce qu'elle allait penser de moi. Sans l'aimer, je tenais à son estime. Je lui dis simplement qu'une déception d'amour m'avait laissé pantelant et meurtri, qu'elle ne pouvait attendre de moi un amour comme d'autres auraient pu lui en apporter.

Mensonge encore! Je n'avais jamais aimé. Mais je pressentais que l'amour n'était pas cette amitié calme que j'éprouvais pour elle.

Elle me rassura, en mettant à nu son propre cœur:

—Je vous aimerai tant que vous m'aimerez un jour. Moi, je vous aimais avant de vous connaître, quand ma tante et votre mère parlaient de vous. Votre mère vous adorait et j'ai subi comme elle cette attirance.

Ce fut une étrange année de ma vie que cette année de fiançailles.

J'avais accepté cette jeune fille pour son argent. Je décidai donc de ne pas être stupide au point de laisser passer les avantages que cet amour et cette fortune m'offraient.

Après des nuits et des jours acharnés sur mes livres, j'étais pris d'un grand désir de détente, de jouissance. Je prenais le téléphone et j'appelais Laura.

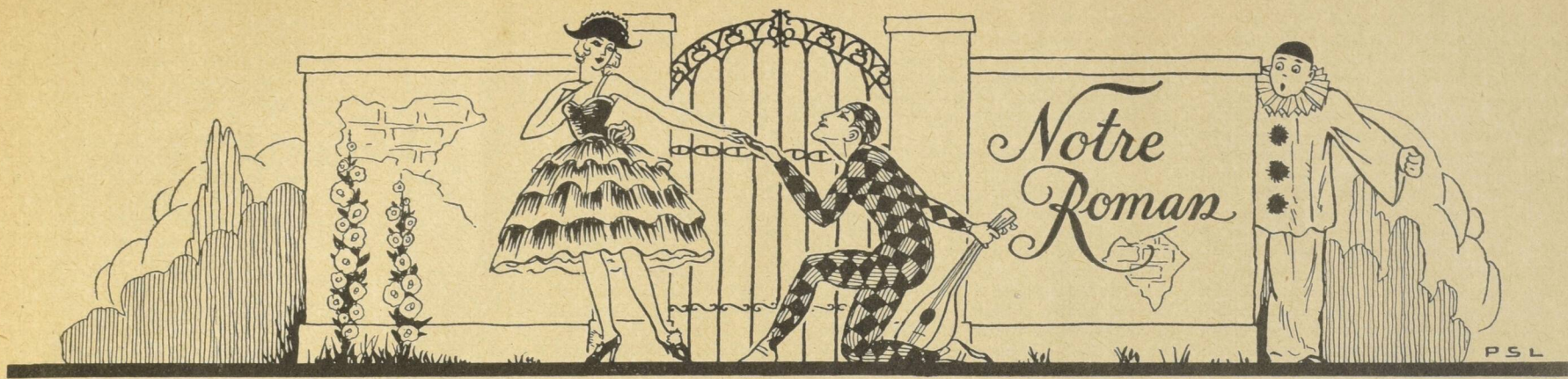
—Que faites-vous ces jours-ci? Je suis libre. Si on organisait quelque chose, ce serait charmant.

Elle accourait au devant de mes désirs avec son amoureuse hâte. Elle acceptait mes propositions, donnait la réalité à mes désirs. Ça lui était facile avec son argent.

Elle organisait ainsi des soirées, des excursions, et toutes sortes de parties pour me voir content et heureux. Mais elle n'y réussissait pas entièrement.

Souvent, au beau milieu de la fête, j'étais pris d'une tristesse sans nom. J'aurais voulu m'enfuir. J'avais honte de ma conduite. Mon iniquité me faisait douter de moi et des hommes.

(Suite à la page 44)



Le Coeur s'Impose

Par la Comtesse CLO

I

Dans la jolie région qui s'étend aux confins de la Creuse et du Cher, sous le couvert d'une forêt giboyeuse, s'élevait un chalet rustique, dénommé : *Le Mesnil*.

Le jeune marquis de Sépage, dernier du nom, y logeait son régisseur.

François Terrasson, honnête homme dans toute l'acception du mot, était âgé d'une cinquantaine d'années. Depuis vingt-cinq ans, chargé de l'ordonnance des domaines, il avait conquis un renom de probité et l'estime générale.

Sa femme, Anna, bonne créature beaucoup plus jeune, était de santé fragile et ne lui avait pas donné de rejetons, à leur grand regret.

Habituellement lasse, Anna trouvait très attristante, l'obligation que lui imposait son mari de la laisser seule au logis, sans aucun proche voisinage, aucune société.

Le régisseur faisait bien en sorte de rester le moins de temps possible au dehors, mais sa position l'y forçait. Leur maître, le marquis, pour l'aider à abréger ses absences, mettait une petite "Ford" à sa disposition.

Mais la malade n'en était pas moins abandonnée des journées entières et François s'en désolait.

Aussi, sur le conseil du curé, prêtre fort distingué, Italien d'origine, qui s'intéressait à eux, et en lequel Terrasson avait grande confiance, ce ménage forestier s'était décidé un jour à prendre avec eux une toute jeune fille.

L'abbé Parabère, en la leur indiquant, s'était exprimé ainsi :

— C'est une orpheline; j'ai beaucoup connu ses parents, je m'intéresse à elle en raison de ses anciennes relations. Elle vient de perdre sa mère qui me l'a confiée, mais je ne puis la prendre chez moi vu son âge. Vous feriez une bonne oeuvre en lui faisant place au Mesnil. Votre femme, mon bon François, trouverait ainsi une aide pour le ménage, et surtout une gentille compagne. Je pourrai de la sorte veiller de près sur cette enfant. Ne la traitez pas en servante, elle était née pour une condition toute autre. Donc, pas de salaire: sa nourriture et votre gîte seront couverts par la très petite rente de ses parents. Elle suffira ainsi à son entretien. Ce n'est pas une charge qui vous incombera. Vous regrettez de ne pas avoir eu d'enfant, avez ajouté le prêtre: sa présence vous en donnera l'illusion. Par la suite elle saura vous aimer comme telle. Mes chers amis, votre acceptation en me rendant service me fera plaisir pour elle et pour vous.

Il y avait trois ans que l'abbé Parabère avait fait cette proposition. Le ménage ne s'était pas repenti de l'avoir acceptée.

En la personne de Myrta, un rayon de soleil illuminait en toute saison la demeure agreste que seuls égayaient autrefois, pour le ménage le chant des oiseaux, le murmure de la forêt. La présence continue de la jeunesse n'est-elle pas dans un logis le perpétuel prin-

temps? Ce n'est pas que Myrta fut particulièrement riieuse. L'orpheline était plutôt grave et comme recueillie en ses pensées non exprimées.

Elle portait au front le cachet qu'imprime aux jeunes êtres la souffrance d'avoir été déshérités des joies communes. Mais, d'humeur toujours égale, Myrta saurait quand même une atmosphère si paisible au Mesnil, que rien n'y pouvait l'attrister.

Sa primitive éducation très raffinée, très cultivée, avait fait d'elle une personnalité d'essence particulière. Ses manières, ses gestes, sa conversation, la sortaient de l'ornière banale. Aussi les braves gens qui l'avaient adoptée, en s'attachant chaque jour davantage à leur petite pensionnaire, lui témoignaient une inconsciente considération.

Myrta accomplissait cependant, avec la maîtresse du logis, toutes les occupations d'intérieur, veillant à éviter à cette dernière la fatigue et le souci du très sommaire travail quotidien. Ceci en toute simplicité, avec une prévenante bonne grâce. Elle était précieuse à ses hôtes.

Grâce à elle, non seulement l'ordre régnait au dedans et dans l'entourage, mais un goût inné groupait partout bouquets et faisceaux de feuillages. Stores et rideaux ornaient les appartements. Ses doigts de fée transformaient l'intérieur paysan de jadis. Dans l'agencement des pièces et du très modeste mobilier, de jolis, infinies détails donnaient un aspect tout différent de l'ancien.

L'harmonie existait, parfaite à présent, avec la silhouette si élégante du chalet fait entièrement de bois. La demeure avait été construite sur le modèle de ses jolis nids qui s'accrochaient aux monts de la Suisse, ou dormaient au creux des frais vallons savoisiens. Au long du rez-de-chaussée courait une véranda faite de colonnes torsées, le bord de la toiture et les balconnets se découpaient en dents aiguës. Un escalier, sur le côté extérieur, montait, protégé par un auvent sculpté à l'étage supérieur, telle une aérienne échelle.

L'ensemble plaisait dans le décor du cadre. De multiples lianes s'y enroulaient partout, faisant un manteau vert et léger à ce logis champêtre.

II

— Madame, avez-vous encore besoin de moi et de mes services?

— Non, non, Mademoiselle Myrta; il fait chaud, je vais faire un peu de sieste. Partez, allez où bon vous semblera, sans trop vous éloigner, bien que le bois soit sans danger de fâcheuses rencontres. N'avez-vous pas commencé un nouveau dessin?

— Oui, je peins la clairière et la petite mare où viennent boire des chevreuils. Un coin tout-à-fait charmant à aquareller. J'y cours. Voici votre livre, votre ouvrage, au cas où vous vous éveilleriez avant mon retour.

En disant cela, la jeune fille approchait de la chaise-longue d'osier où Madame Terrasson venait de s'étendre, les objets en question à portée de la main.

— Vous pensez à tout, petite charmeuse, remercia la jeune femme avec un regard affectueux.

Myrta se penchant sur elle l'embrassa avant de partir.

Madame François suivit des yeux la fine silhouette qui passait, légère, sous la colonnade enguirlandée, les bras chargés de son attirail de peintre.

La jeune locataire du Mesnil aimait cette distraction, don paternel inné. L'abbé Parabère l'encourageait à cultiver ces merveilleuses dispositions. Instinct de race, atavisme éclos sous le ciel napolitain, développé malgré la transplantation. Le nouveau pays, avec la poésie verdoyante de ses horizons variés, sa nature telle que Dieu l'a créée, que l'homme n'a pas encore transformée, ne pouvaient qu'inspirer Myrta. En forêt, il y avait tant de jeux de soleil et d'ombre, tant de féerie dans les couleurs, tant de grâce en les courbures du sol!

Arrivée au but de sa course, la jeune fille avant de se mettre au travail, embrassa d'un regard charmé le site attrayant esquissé la veille.

C'était, ensermé entre les fûts élancés des blancs bouleaux, vraie futaie d'argent, un tout petit lac, dans lequel se miraient les branches évaporées du feuillage mobile. L'eau, sous les rayons du soleil, se ridait de rose, se poudrait d'or. L'encens du chèvrefeuille embaumait l'air.

Ah! Qu'ils sont beaux les soirs d'été au fond des vallées silencieuses! Quel charme ont leurs douces splendeurs! Un rêve immatériel s'en dégage.

Quand Myrta était enfant la vue d'un joli spectacle de nature tel que celui-ci la transportait. Elle envoyait à pleines mains des baisers au soleil.

"J'embrasse le temps si joli", disait-elle.

Moins impulsive dans ses manifestations d'enthousiasme, Myrta s'en savourait pas moins l'impression ressentie, et avait les mêmes ravissements.



Peu de jours avant cette matinée, la jeune fille s'entretenait avec l'abbé et se rappelait en cet instant les conseils de cet incomparable ami:

— "Ma chère petite, avait-il conclu, je viens, sur votre demande, de vous mettre au courant du passé qui vous concerne. Mon désir de ne plus vous le celer s'est accordé avec votre curiosité légitime. L'heure en a sonné pour vous; des circonstances vont sans doute se présenter où il vous sera nécessaire de connaître les épreuves par lesquelles ont passé vos chers disparus et la vérité sur votre situation par la suite.

"Il vous faudra un doigté délicat pour agir, s'il y lieu; un coeur fort et chrétien pour refouler et bien dissimuler les sentiments qui vous assailliront. Trois forces morales vous aideront à maintenir à la hauteur votre conduite et votre âme. C'est le courage, l'espoir malgré tout, et la joie quand même. Le courage! Il vous en faudra beaucoup pour accep-

ter, sachant à présent votre réelle situation, d'avoir à vous trouver à côté, peut-être en face, de celle qui vous l'a enlevée... Elle doit ignorer votre identité jusqu'à nouvel ordre. Oui, il vous faudra une âme courageuse pour ne rien témoigner, garder l'impassibilité indispensable. Vous le comprenez? Acceptez courageusement de tenir secrète vis-à-vis de tous la singulière histoire de votre passé.

Quelles paroles, quels conseils mystérieux pour toute autre que celle à qui ils avaient été adressés!

Myrta, depuis, les méditait sans cesse. L'abbé Parabère lui avait fait ainsi entrevoir une lueur au bout du sombre labyrinthe où la jeune fille errait sans voir une issue. Elle suivrait ces avis si sages.

La révélation qui lui avait été faite, sur laquelle elle devait observer le plus religieux silence, soulevait en son âme tant de sentiments nouveaux et contraires!

Quel échec compliqué à débrouiller désormais.

Présentement à cette heure, n'était-ce pas joie de vivre?

Assise sur son pliant, face à l'onde, le pinceau aux doigts, Myrta souriait à la belle nature; elle l'invitait à la peindre; le travail intéressant l'absorbait toute.

L'onde bleue noyée d'or palpite devant elle, les joncs frémissent à la houle du soir. Un chevreuil, là-bas, se montre. La présence humaine ne le trouble pas. Il boit. D'autres, le rejoignant, baignent leurs fines jambes. C'est d'un charmant effet.

Sans un mouvement pouvant les effrayer, la jeune fille se hâte de fixer ce tableau animé avant la débâcle.

Cela ne tarde pas. Comme épeurée, soudain, la jolie horde fuit et disparaît.

Accoutumée à ces disparitions, ce va-et-vient, Myrta n'en cherche pas la cause. Elle continue, penchée sur sa toile, l'esquisse jetée, la coloriant à mesure.

L'alerte avait cependant une raison d'être dont elle ne se doutait pas.

Un chasseur venait d'arriver, que les petits chevreuils avaient éventé. Abrité par les buissons touffus, il s'installait à l'affût du gibier probablement, s'immobilisant, invisible, l'oeil aux aguets.

Botté jusqu'aux genoux, il n'apparaît pas encore à celle qui pourtant lui fait face, mais qui n'a pas encore levé les yeux. Il paraît étonné de voir en ce lieu peu fréquenté, très désert, une artiste inconnue de lui.

"Quelle jolie femme!" murmure-t-il. Mais il ne veut pas révéler sa présence. Sans un mouvement, il observe.

De blancs papillons volèrent au-dessus des larges coupes blanches de nénuphars épanouis.

Jolie! Certes, Myrta peut prétendre à la qualification. Elle est même plus que jolie. Le visage tantôt abaissé, tantôt en pleine lumière, suivant les besoins du travail entrepris, se découvre dans une juvénile beauté. L'auréole cuivrée de ses cheveux a des reflets d'or que le soleil avive; les traits, fins, sont parés d'idéale inspiration, tandis qu'elle se livre à son art. Rien de classique peut-être, mais l'ensemble d'une distinction rare. Les yeux s'ombrent sous la pensée, s'éclairent dans la clarté qui les baigne.

Des yeux inoubliables, aux pupilles d'or, larges, mystérieuses à tous, dans la fierté froide de leur habituelle expression. Fermé volontairement, leur regard est si prenant quand même lorsqu'il se repose, adouci.

Le jour décline, une vapeur bleue monte, envahit et voile les coloris changeants.

Sous les yeux curieux attachés sur elle, la jeune fille alors se dressa. Elle apparut droite, mince, longue, flexible, telle une tige ondoyante. Son corps s'emprisonnait dans un simple sarrau de blanche et fine toile, ceinturé d'un étroit ruban de cuir vert.

Etirant ses membres, à demi cambrée, Myrta debout, prête au départ, enveloppa encore d'un long regard le petit étang dans un simple sarrau de blanche et fine toile, ceinturé d'un étroit ruban de cuir vert.

Un instant, elle les écouta, charmée, les yeux extasiés, le teint rosé sous les feux du couchant.

Puis, d'un mouvement inattendu, avant de reprendre le chemin du retour, un sourire au lèvres, la jeune fille, dans un ressouvenir de son geste enfantin, envoya des deux mains un baiser au paysage charmeur.

Ce baiser d'adieu alla comme une caresse troublante dans la direction du chasseur indiscret. A qui allait-il donc? Nul être que lui-même! Et sa présence n'avait pu, certes, se deviner... Malgré lui, il se retourna pour voir si un autre, vu par elle, était là. Mais personne...

Quand ses yeux se reportèrent à la place où se trouvait à l'instant la jeune apparition, elle avait déjà disparu, sa blanche silhouette à peine visible encore dans le sentier sous bois. Le chasseur bondit de son abri avec la velléité de suivre. Mais un mouvement mieux réfléchi le cloua sur place. Il reprit son poste d'affût avec un geste de subite indifférence.

"Que m'importe! sourit-il. Je saurai bien, sans cette ruse d'écoulier, où va et d'où vient cette belle personne qui s'installe dans mes bois comme chez elle; elle n'est pas de mon voisinage connu, et parmi nos jeunes paysannes, pas une, que je sache, n'a semblable allure de fée.

Le beau marquis Melchior de Sépage achevait son temps de service militaire. Il se rendait auprès de sa belle-mère, seconde femme de son père défunt. Il avait voulu d'abord revoir au passage les lieux de son enfance, prendre l'air de son pays de Creuse. Car rarement le château de Saint-Ferréol possédait ses maîtres.

A la mort du vieux marquis, sa veuve en premières noces, Bertha Néraldi, avait abandonné la magnifique résidence confiée aux soins d'un ménage-concierge. Quand y revenaient, par hasard et à de longs intervalles, les châtelains, la femme excellente cuisinière, l'homme valet de chambre accompli, suffisaient au service.

Combien ils étaient attachés l'un et l'autre au jeune maître qu'ils avaient servi tout enfant! Le revoir était une joie!

Melchior terminait actuellement un séjour à Alger, où il avait été en garnison comme officier de spahis en sortant de Saint-Cyr. Mais il ne voulait pas en faire sa carrière et il quittait l'armée, se sentant nécessaire ailleurs.

Mme de Sépage, en l'absence de son beau-fils, résidait à Fontainebleau dans une villa superbe dont son mari lui avait laissé la jouissance.

C'est là qu'elle avait tenu à suivre la formation de Melchior, comme l'eût fait une vraie mère.

L'enfant était au berceau quand Bertha Néraldi avait épousé le marquis. Elle avait reporté sur ce fils d'adoption un orgueilleux dévouement.

Ce rejeton de grande race lui en imposait. C'était à présent son bien, sa chose, le plus précieux des trésors.

Unique et tâtive tendresse éveillée en un cœur fermé jusque là à tout sentiment autre qu'un fier égoïsme. Rien en dehors ne comptait. Tout devait concourir au bien-être de l'enfant devenu homme.

Etrange nature que celle de cette femme arrivée aux buts que de tout temps elle s'était proposés. Auréolant le présent et l'avenir, Melchior de Sépage, beau garçon, comblé des dons de la fortune, portant un nom considéré, avait été et était

plus que jamais son luxe. Il semblait à Bertha Néraldi que se consacrer à cette oeuvre d'éducation utile et reluisante apaisait le remords caché qui lui tenaillait l'âme... qu'elle était seule, croyait-elle à connaître, et dont elle voulait étouffer à jamais le souvenir.

Le jour déclinait lorsque Melchior, ravi de sa course à travers bois, regagna Saint-Ferréol. Il adorait ce pays fermé, bien qu'il adorât aussi le monde, où il allait volontiers, parce qu'il y brillait; tous ses souvenirs d'enfance étaient là, avec le plaisir de sentir qu'il y était seigneur et maître: atavisme d'attachement au sol. Il s'y fixerait dès sa libération prochaine. En plus de son goût pour la vie campagnarde, le jeune marquis jugeait que la place du grand propriétaire doit être au sein de son royaume.

Libre comme l'oiseau de se poser sur telle ou telle branche, de construire son nid au gré de son choix, libre comme cette brise qui lui caressait le front, libre de penser, d'aimer et bientôt d'agir lorsqu'il s'appartiendrait, c'est au château de ses pères qu'il s'établirait. Son influence s'y exercerait. Toute la région environnante était à lui. Sans doute, il se heurterait à l'envahissement des idées nouvelles. D'une nature loyale, à large enveloppement, le jeune marquis se sentait de taille à soutenir son rang, à affirmer son prestige; pour l'instant, il n'en demandait pas davantage.

Champion des justes causes, terrien dans l'âme, le sang de ses ancêtres coulait, ardent, dans les veines de Melchior.

Rien n'avait falsifié, appauvri le sang bleu des vieilles souches. Nul vice, nulle compromission. Le descendant des Sépages pouvait porter haut la tête et le cœur. Il ne s'en privait pas.

Dominant les foules et la mesquinerie, non seulement en raison de sa taille qui dépassait le niveau commun, mais par l'élévation naturelle de ses idées, Melchior était pénétré de sa supériorité physique et morale.

D'avance il l'escomptait.

Il était jeune. La vie et le commerce journalier des autres honneurs n'avaient jusqu'ici entamé les illusions de son inexpérience. Et la première éducation reçue sous l'égide d'une belle-mère orgueilleuse qui le mettait partout sur un pavois, avait centuplé sa conviction que tout devait s'incliner devant son désir. Affable, cependant, il se faisait aimer, sa bonté pour les malheureux atténuait l'intransigeance de son orgueil.

Des tons de nacre opalisée irisaient les vitres du vieux château, sous les rayons obliques. Des hirondelles décrivait leurs noires envolées autour des toits: seul mouvement troublant la tranquillité de l'heure et du lieu.

Saint-Ferréol reposait entre ses tours massives envahies de lierre.

Melchior y pénétra par la porte au fronton armorié; bien curieux les panneaux cloutés en saillie!

L'écusson aux armes des Sépages le dominait, avec, en exergue, leur audacieuse devise: "Même l'impossible se fera."

—Philippe, j'ai une faim terrible! s'écriait l'arrivant au valet de chambre, accouru.

—Monsieur le marquis est servi, fut la réponse empressée et correcte.

Au seuil de la salle à manger, grande ouverte, le serviteur s'effaçait.

—Toujours ponctuel, Philippe... Quelle heure est-il donc?

—Sept heures exactement, Monsieur le marquis.

—Alors je vais faire honneur au dîner!

Celui-ci se présentait de façon engageante pour l'appétit d'un chasseur, mais aussi comme pour un convive de marque; fleurs, cristaux, argenterie éblouissante, nappe immaculée. Le jeune maître toujours traité aussi luxueusement, que la marquise fut présente ou non au logis.

Le serviteur, silencieux, attentif, exécutait, les rites coutumiers.

Une fois sa première faim calmée, le jeune marquis se tourna, et, familièrement:

—Rien de nouveau depuis tantôt?

—Rien, Monsieur le marquis: j'ai prévenu ce matin tous les metayers, ainsi que Monsieur le marquis le désirait. Ils

viendront demain avec leurs livres de comptes. Monsieur François est avisé aussi du passage de Monsieur le marquis.

—Merci, mon vieux Philippe. Pour ce dernier, j'irai moi-même au Mesnil ce soir, après dîner.

—Monsieur Terrasson sera heureux et honoré, Monsieur le marquis, mais confus certainement que Monsieur le marquis prévienne sa visite. Il aurait été aux ordres de Monsieur le marquis avec les autres, dès la première heure demain.

—J'ai hâte de lui dire bonsoir, à ce bon Terrasson. Puis, il me faut m'entendre avec lui sur bien des questions avant de recevoir les tenanciers des domaines. Je me doute par avance que j'aurai cent réclamations de leur part: griefs vrais ou faux, je veux m'assurer de la justesse de leur cause. Il y a de fortes têtes parmi eux! Les fils ou gendres ne valent pas les vieux. Or, je veux être conciliant s'ils sont de bonne foi et s'expriment en douceur; gare à ceux qui essaieront de ne pas garder les distances! le patron, conclut Melchior en riant, n'est ni commode ni maniable pour ceux qui veulent le faire marcher.

"Vouloir jouer au plus fin vis-à-vis du propriétaire ne prendra pas davantage. Bien qu'à leurs yeux je sois sans expérience, je saurai leur démontrer que je compte rester maître.

Le vieux serviteur le regardait avec admiration.

—Oh! Monsieur le marquis, aucun ne s'y frottera... Monsieur le marquis possède un air...

—L'air qu'il faut pour être respecté au temps actuel. Mais, dis-moi, fit le jeune homme, passant à un autre sujet: il y a donc au bourg ou dans les environs de nouvelles figures, de nouveaux arrivants? Depuis mon absence, des étrangers à demeure ou de passage se sont-ils établis? J'ai fait la rencontre à la mare aux chevreuils d'une jeune personne inconnue... Elle peignait là, aussi à l'aise que si le bois lui eût appartenu. Un beau brin de fille, ma foi, du moins à distance, car je ne l'ai pas vue de près.

Philippe cherchait.

—Des nouveaux au pays? Non, Monsieur le marquis, je n'en vois pas aux alentours de Saint-Ferréol. Pour circuler sur les terres et dans les bois de Monsieur le marquis, il faut en être, c'est sûr, car on peut s'y perdre! Ah! il y a bien Mademoiselle Myrta du Mesnil, suggéra soudain Philippe. Elle est jeune et belle. C'est en effet son portrait que fait Monsieur le marquis et l'étang est voisin du Mesnil.

—Myrta! le singulier et joli nom, pas banal! Il convient à mon inconnue; serait-elle cette fillette recueillie il y a trois ans par les Terrasson? On m'a conté ce fait, je me souviens à présent: une enfant trouvée, assistée, je crois. Melchior précisait, un peu dégrisé de son enthousiasme. Terrasson l'a prise par charité; ce sont de si excellents coeurs! Mais ils ont tort de faire de cette jeunesse une demoiselle. Ce n'est pas un service à lui rendre et à eux pas davantage de la laisser jouer à l'artiste.

—Je ferai respectueusement remarquer à Monsieur le marquis qu'il fait un peu erreur. Mademoiselle Myrta n'est pas une enfant trouvée: elle est, m'a-t-on dit, la fille de gens ruinés qui étaient de rang. Des amis à Monsieur le curé! Ses parents sont morts, il lui sert de tuteur, c'est pourquoi il l'a mise sous la protection de Madame Terrasson, elle y est pensionnaire. Ils l'adorent au Mesnil, cette jeune demoiselle tout à fait bien... Je la vois le dimanche à la messe. On la respecte par ici; c'est en effet un beau et bon brin de jeunesse.

Tout en disant ceci, puisant le maître voulait être mis au courant, Philippe courbé présentait un appétissant entre-mets.

—Ah! fit Melchior, ta femme n'a pas oublié mes goûts. Il n'y a qu'ici que je déguste pareilles tartes. Marie n'a pas sa pareille pour les faire savoureuses. Tu lui diras que je me suis régalé.

Le vieux valet parut ravi de l'éloge.

—Je le lui dirai, Monsieur le marquis. On est tous deux si heureux de voir Monsieur le marquis content. C'est trop rare l'occasion.

—Patience, patience, mon bon, ma libération approche et alors je serai là souvent. Pour tout l'été et l'automne d'abord. Vous aurez tout loisir l'un et l'autre de me gêner, comme autrefois quand

j'étais gosse. Crois-tu que j'ai oublié ceux qui m'aimaient, me soignaient et qui le font encore!

Une lueur d'attendrissement passa dans le regard du serviteur, ému et glorieux de voir leur attachement constaté et apprécié.

Melchior sur ces mots se levait.

—Il est temps de partir, dit-il, va donc seller tout de suite "Frédia". D'un temps de galop, elle me mettra au Mesnil. Je serai rentré de bonne heure, bien avant minuit.

Un de ces chemins encaissés entre de hauts talus (charme des pays creusois) conduisait directement chez le régisseur.

Le jeune cavalier, parti d'abord à fougueuse allure, ralentissait à présent pour mieux jouir de la quiétude de ce beau soir. Les oiseaux ramageaient la chanson du sommeil dans leurs cachettes feuillues. Melchior rêvait, au pas cadencé de sa fine bête, la laissant se diriger dans les sinuosités du chemin.

L'air était plein de bourdonnements, d'insectes invisibles dans la dentelle échelonnée des lianes, la ramure des arbres, les mousses veloutées. La nature parlait son murmure langage infiniment doux, reposant à écouter.

Melchior pensait sans s'arrêter à rien, jouissant de l'heure, dans une béate sensation. Ni espoir, ni désir autres que la continuation de ces instants. Pénétré de la jouissance de cet air salubre, les membres alanguis, car la journée avait été chaude. Après sa course précédente, le jeune homme se baignait pour ainsi dire le corps et l'esprit dans la fraîche paix que dégageait cette nuit d'été.

Un aboi, au loin, secoua sa torpeur. —Nous dormons, "Frédia", ma belle, réveillons-nous. Enlevant sa bête, ils débouchèrent en trombe dans la petite cour du Mesnil.

Sous la véranda rustique, une blanche silhouette disparut. Mais le régisseur accourait. Il levait les bras à la vue de l'arrivant.

—Oh! c'est vous, Monsieur le marquis, je ne prévoyais pas cet honneur ce soir.

—Bonjour, François, je viens saluer Mme Terrasson; est-elle en bonne santé? Voulez-vous attacher "Frédia" à une colonnette, s'il vous plaît.

Sur ces mots, Melchior pénétra, suivi de son hôte. Avec la grâce d'un grand seigneur, il s'inclina, courtois et simple, devant la femme de son garde. Il était bien l'homme des temps chevaleresques. Comme Louis XIV, vis-à-vis d'une femme, fût-elle une inférieure.

Rien n'égailait la grâce de cet homme.

Madame Terrasson, timide et peu accoutumée au grand genre, plongeait dans une respectueuse révérence, Myrta, qui l'avait rejointe, se souleva seulement de son siège et s'inclina sans émoi au salut courtois qui s'adressait aussi à elle.

"Cette jeune fille a de l'usage", remarqua à part lui le châtelain. Quelle réserve simple et digne!

A la dérobée, il l'examinait durant les premiers échanges de bienvenue. La jeune fille, le regard baissé, demeurait silencieuse. Etrangère, absente, désintéressée, semblait-il, de cette visite imprévue. Melchior apprécia cette attitude distante. Malgré l'apparente jeunesse de la commensale des subordonnés du marquis, dix-sept ans épanouis, elle paraissait déjà femme du monde, détonnant un peu dans ce milieu non vulgaire, mais d'essence moins raffinée.

La physionomie demeurait immobile, sérieuse, en dehors voulu de l'entretien qui s'engageait, auquel elle ne voulait pas prendre part.

Mais son beau printemps éclatait quand même, parant toute sa jeune personne d'un cachet attirant.

Taille flexible, pureté des traits, fraîcheur de son teint laiteux, nuance rare de la chevelure, par un charme incontestable, sans qu'elle le voulût, sa personne s'imposait par son harmonieux ensemble.

Le marquis entamait avec Terrasson les questions pour lesquelles il était venu. La jeune fille, alors, se leva sans ostentation, désireuse de les laisser à leurs affaires.

Correct, Melchior se tint debout pour la laisser passer et reçut en échange de sa politesse le regard des grands yeux fiers dans lesquels une lueur un peu agressive passait, qui le surprit.

Des yeux scrutateurs, défiants, com-
batifs, mais admirables quand même,
malgré l'énigme dont il se demandait le
pourquoi.

Dès qu'elle se fut éloignée:
—C'est la pupille de l'abbé? interro-
gea-t-il?

Terrasson s'était levé aussi, bien qu'un
peu frappé de la déférence marquée par
le marquis vis-à-vis de Myrta.

Pour lui, ce protocole mondain était
nouveau. L'enfant confiée à leurs soins
obtenait à son logis l'accueil affectueux
et simple, sans plus.

—Oui, Monsieur le marquis, mademoi-
selle Myrta est avec nous depuis quelques
années et c'est une bien gentille compa-
gne, je vous assure.

—A-t-elle le caractère si facile que
cela? ne put s'empêcher de demander
Melchior. Un peu dédaigneuse, hein?

—Oh! non, s'écria le garde étonné. Le
dédain, Mademoiselle Myrta ne sait pas
ce que c'est, bien sûr. Prévenante, obli-
geante, sans manières... On voudrait seu-
lement entendre plus souvent son joli
rire. Il y a bien de la mélancolie, je
crois, sur cette jeunesse. Aussi, nous lui
avons fait la vie aussi douce que possible,
lui laissant une grande liberté. Elle n'en
abuse jamais.

—Est-ce qu'elle n'a pas un nom de fa-
mille? continuait le jeune homme, plus
intéressé qu'il ne voulait le paraître.
Myrta n'est qu'un prénom, peu commun,
du reste.

—Son nom de famille, nous l'ignorons;
quand Monsieur le curé nous l'a recom-
mandée, il n'en a pas parlé. Dans le pays,
les gens ont accepté ce prénom, sans
chercher davantage. Quant à nous, on ne
s'est pas permis de questionner, puisque
Monsieur le curé paraissait ne pas vou-
loir s'étendre sur les parents morts ou
absents. Mais, Monsieur le marquis, à
vous, il ne refusera pas, sans doute, les
renseignements que vous voudrez.

—Je me garderai bien de les deman-
der. Comme vous, mon cher Terrasson,
je respecte les secrets d'autrui dès qu'ils
ne me concernent en rien. Dans l'occu-
rence, ce ne serait qu'une indiscrète cu-
riosité, sans prétexte et peu utile. La
recommandation de l'abbé Parabère,
dont la personnalité est si estimable, est,
à mon avis, comme elle l'a été au vôtre,
tout à fait suffisante pour que l'on ac-
cueille sans autres explications sa jeune
protégée.

—Mais cette mystérieuse situation, pen-
sait le jeune marquis, est non moins ba-
nale que l'orpheline elle-même.

Durant le court séjour fait à Saint-
Féréol, il ne rencontra pas de nouveau
celle qui l'intriguait.

Puis le souvenir s'en effaça complète-
ment. La jeune fille était, après tout,
pour Melchior, sans aucune importance,
bien qu'elle eût un instant retenu son
attention.

L'étrangère n'était pas du nombre de
celles qu'il aurait à classer parmi ses
futurs relations de société. Lorsqu'il re-
tournerait en Creuse, la locataire de ses
régisseurs passerait au second plan et,
sans doute, ne serait plus du pays.



Dans le jour discret d'une vaste cham-
bre, en l'hôtel Sépage, à Fontainebleau,
glissait la lumière de mai, tamisée par
de longs stores de guipure.

La hautaine beauté de la propriétaire
de ces lieux rajeunissait son déclin au
contact du cadre élégant.

Tout y était réuni pour donner le
confort et l'illusion de l'âme à la femme
qui habitait là:

La robe d'intérieur dont elle se parait
et la ligne superbe que les ans n'avaient
pas changée. Les cheveux d'un blanc de
neige adoucissaient le visage impérieux.
L'éclat d'un rang de perles s'harmon-
nisait avec le nacre d'une peau tendue
et lisse, comme celle d'une femme de
trente ans. Or la marquise de Sépage
en avait plus de soixante; son regard in-
quisiteur se posait inquiet, mais tôt sa-
tisfait, sur le miroir lui faisant face.

Certes, rien ne manquait ici pour plai-
re aux yeux: des bergères confortables,
dont les soies brochées s'assortissaient
aux tentures, le grand lit Louis XVI sur
son estrade, semblable à un trône digne
de celle qui devait l'occuper. Oui, le
temple était en rapport avec la reine
consciente de sa valeur. Énergique, intel-
ligente, volontaire, la belle marquise.
En ce moment, son esprit organisait par

avance les réceptions qu'elle voulait
brillantes pour présenter son beau-fils
à tout ce que Paris comptait de plus hu-
pé. Femme pratique et décidée, elle
voulait donner à Melchior le désir de
s'établir promptement, brillamment. Son
physique, son rang, sa fortune, le met-
taient à même de choisir.

Tout devait converger désormais à lui
faciliter ce choix. La marquise avait de
hautes ambitions pour lui.

Melchior avait quitté les spahis depuis
deux mois. Il voyageait avant de ren-
trer en France. Au sortir du doux climat
algérien, il ne fallait pas affronter sans
transition le début froid et brumeux d'un
printemps, cette année maussade. La
belle-mère en avait jugé ainsi. Pour ne
pas la contrarier, Melchior, malgré son
désir contraire, s'y était prêté docile-
ment. Maintenant, mai rayonnait enfin,
il avait effectué le retour.

Oui, car elle découvrirait vite les con-
venances réciproques dans cette union.
Goûts analogues sans doute. Mais pour
qu'elle put s'assurer de cela il fallait se
connaître, donc établir entre eux une in-
imité journalière. Les parents s'y prête-
raient et la marquise se chargerait d'atti-
rer à la campagne comme en ville, l'hé-
ritière convoitée par elle.

Dans ce joli coin de Creuse aux ho-
rizons enjôleurs, les promenades à deux
aideraient.

Bien que, personnellement, Mme de
Sépage n'eût pas l'âme poétique, ni de
particulières affinités avec la belle na-
ture, elle savait que pour la jeunesse, il
se dégageait à son contact une influence
sur le cœur par les yeux.

Puis là-bas, Mlle de Givron, désireuse
sans doute d'une haute position sociale
pour celui qu'elle épouserait, pourrait
à l'avance juger du rôle primordial que

nait aussi de sa belle-mère tout ce qu'il
voulait, elle prévenait même ses desirs.
Il est vrai qu'il s'effaçait devant les siens
et savait lui témoigner des égards et un
respect chevaleresque qui la ravissaient.
Les prévenances de ce rejeton d'origine
illustre, qui cependant n'était qu'un fils
d'adoption, chatouillaient ses fibres d'or-
gueil. C'était la revanche, enfin venue,
de ses humbles débuts dans la vie.

Souvenirs qu'elle aurait voulu effacer
et que personne ne devait connaître.

Elle n'avait reculé devant rien pour
s'en émanciper d'abord, puis pour con-
quérir l'omnipotence du luxe. Son passé
témoignait qu'ensuite pour l'assurer et le
conserver, elle avait fait plier sa con-
science avec le reste...

Maintenant, comme elle l'avait voulu,
elle était reine et maîtresse de ses actes.
Melchior était le piédestal solide de ses
ambitions arrivées.

Aussi l'altière femme abdiquait, en ses
mains le pouvoir, le sachant incapable
de lui disputer, de dresser jamais son
autorité au-dessus de la sienne. Pour cela
elle l'aimait.

Adroite, elle faisait servir à ses des-
seins les rêves conçus à son endroit.
C'est ainsi qu'elle le dirigerait toujours
et fixerait, à son gré, même son amou-
reuse destinée. Bertha de Spage oubliait
que le cœur humain est le seul objet
qu'on ne peut conduire à sa guise. Choi-
sir, ou rejeter, à son propre gré, non
à celui des autres, ne réussit pas toujours.
Ce qu'elle estimait bon et heureux pour
Melchior semblerait-il désirable à celui-
ci? S'y prêterait-il?

On frappait à la porte. Un sourire
glissa sur les lèvres de la marquise:

—Entrez, entrez, mon cher enfant, je
vous attendais.

Melchior courba sa haute taille pour
baiser la main tendue.

—Alors je ne vous dérange pas, ma
mère?

—Vous ne me dérangez jamais, mon
grand. Êtes-vous bien reposé du voyage
d'hier et prêt à faire honneur au dîner
du retour?

La marquise enveloppait son beau-fils
d'un coup d'oeil d'ensemble qui parut la
satisfaire pleinement.

—Reposé? ma mère? Je suis délicieu-
sément en forme et comment ne pas
l'être, la température est exquise et j'ai
déjà commencé la journée par une galo-
pade au bois. Fontainebleau ce matin
est ravissant. Les allées de la forêt, dé-
sertes à point, m'ont ravi. C'est la cam-
pagne! Un peu plus soignée que celle de
là-bas, moins sauvage, moins fermée;
mais les coins pittoresques que j'ai dé-
couverts ont bien leur charme aussi.

Mais je ne parle que de moi; excusez,
ma mère, ajoutait le beau garçon, bai-
sant à nouveau la main de la marquise
qui l'écoutait en souriant. Votre nuit
a-t-elle été bonne? Me permettez-vous
d'ajouter combien je vous trouve belle
dans ce blanc déshabillé. Il vous donne
trente ans!

—Gentil flatteur!

—Oh! en toute sincérité, maman; fit
gentiment le jeune marquis, employant
pour mieux la convaincre l'appellation
de sa petite enfance. J'ai vu bien des
femmes, je n'en trouve pas une seconde
conservant sous des cheveux blancs cet
ensemble merveilleusement jeune.

—Ah! que la vraie jeunesse est mieux.
Vous verrez quand vous aurez trouvé,
mon cher enfant, celle qui vous prendra
le cœur. La comparaison alors ne me
sera pas favorable. Je n'en serai ni dé-
sappointée ni jalouse, au contraire. Je
voudrais voir auprès de vous, bien vite,
l'Eve sans ombre, sans défaut, créée pour
vous.

Melchior se mit à rire:

—Quel paradis terrestre vous m'en-
tr'ouvrez. Mais votre beauté me rend très
difficile. Je suis par surcroît, un vrai pé-
cheur de lune au point de vue senti-
ments. Un joli visage dont je ne pour-
rais saisir le cœur, ni m'assimiler l'âme,
ne me suffira pas.

—Et je vous donne raison. Mais on
peut trouver le tout réuni. Quand vous
serez pris, l'objet de votre admiration
aura pour vous aussitôt, du reste, toutes
les qualités. L'amour chez les hommes
entre d'abord par les yeux. Croyez-en ma
vieille expérience.

Et, très satisfaite de penser que le
cœur de son beau-fils n'était encore ac-
croché par aucun lien, Madame de Sépa-
ge se dit qu'elle n'aurait pas grand-peine

LES ROMANS DE LA REVUE POPULAIRE

AVEC sa livraison de juin, *La Revue
Populaire* reprend la série de ses
grands romans d'amour, inédits et
complets, qu'elle a interrompue pour repro-
duire, à la demande de nombreux lecteurs et
lectrices, l'*Aube*, de Henri Ardel, et le
Sphinx blanc, de Guy Chantepleure, ce der-
nier accompagné de deux romans complets.
Maintenant qu'elle a satisfait aux desirs
de sa clientèle, *La Revue Populaire* ne don-
nera plus, comme pas le passé, que de *beaux
grands romans d'amour inédits et complets*.

La série de ces romans de premier
ordre et qui sauront certainement
plaire à tout le monde débute avec:

LE COEUR S'IMPOSE

par la comtesse Clo

Prudente et avisée, Mme de Sépage,
en lui écrivant, n'avait pas parlé du piè-
ge marital écloso en son esprit.

Le jeune homme se fut cabré certai-
nement à l'idée d'enchaîner sa liberté
enfin reconquise.

Mais le plan de la marquise n'en était
pas moins arrêté si son beau-fils devait
l'ignorer. Pour arriver à son but, elle
escomptait la présence d'une jeune et
jolie héritière, Myette de Givron.

La famille, sinon cette dernière, était
de connivence. La sympathie naîtrait
certainement entre les intéressés et ferait
aboutir le projet.

Mme de Sépage savait que Melchior
poursuivait l'idée de se fixer à Saint-
Féréol. C'était bien! Mais il fallait qu'il
y fut marié.

Mlle de Givron, très en vue, courti-
sée, était une des premières qui le char-
merait. Seulement la difficile héritière se
laisserait-elle facilement conquérir?

tenait dans le pays, à cent lieues à la ron-
de, le châtelain de Saint-Féréol. Vérita-
ble souverain terrifié, avec ses soixante
domaines disséminés un peu partout, il
régnait en maître sur le tiers du pays.
Myette ne pourrait que s'en enorgueillir.
La marquise la jugeait à son aune.

Bertha, veuve de l'Italien Bartholo-
Néraldi, adulée par ce premier mari, n'a-
vait trouvé que par le second mariage
la réalisation de ses rêves de jeune fille.
A la fortune provenant de l'union Né-
raldi, le marquis de Sépage avait ajouté
le nom, le titre de tout temps convoités.

Elle avait tant désiré cette auréole qui
manquait à sa vanité! C'était le complé-
ment nécessaire lui permettant de suivre
ses penchants innés au pouvoir absolu,
désireuse qu'elle avait toujours été de
tenir, enfin, le premier rang en ce mon-
de.

Seul, son jeune beau-fils avait le pri-
vilège de le partager avec elle. Il obte-

à le tourner vers celle qu'elle lui destinait.

—Qui sont nos convives de ce soir? interrogeait Melchior, sans soupçon de l'appât préparé.

—Presque tous vous sont inconnus. J'ai fait d'agréables relations pendant votre longue absence. Et pourtant, j'aimais autrefois sortir et recevoir. L'âge m'a calmée quelque peu depuis la soixantaine. Seulement, à cause de vous, Melchior, je n'ai pas voulu renoncer. Vous trouverez donc chez vous, sans avoir à chercher au dehors, le cercle de société convenant à votre agrément. Le plus de jeunesse possible, hommes et femmes. Mes connaissances ont des enfants. Puis de nouveaux mariés pour vous donner l'exemple et l'envie de vous caser aussi. A tous, je présenterai mon ex-saphi ce soir. Il saura bien ensuite se débrouiller seul avec chacun et chacune n'est-ce pas?

—Nous serons une vingtaine, des intimes: les Dupuy-Mousson, famille d'amiraux; deux fils et trois filles; le littérateur Joël de Kerliz, un jeune, très posé déjà, dont vous avez dû lire les ouvrages mondains; sa soeur, une intellectuelle également; moins connue que lui, mais charmante, esprit en feu d'artifice; le duc et la duchesse d'Ernouvelle: trois rejetons, fils et filles très "dans le train", comme vous dites. Gens mouvementés, allant. Le comte et la comtesse de Givron et leur belle Myette...

—Oh! le singulier prénom! interrompit Melchior. C'est la première fois que je l'entends prononcer... Myette! Ce n'est pas commun.

—Celle qui le porte non plus, reprit Mme de Sépage. C'est un prénom nouveau, à la mode, curieux en effet.

Sans insister, la marquise continuait: —Nous avons aussi l'explorateur aviateur Junsen, sa femme et leurs deux jeunes filles.

—Mère, j'admire votre talent à grouper tous les genres d'attractions. J'envisage une soirée délicieuse. Conversations intéressantes, instructives et flirts... Merci, chère mère, de m'offrir tout cela. Mais je vous laisse à votre toilette et vais parcourir le dernier roman de Kerliz. Je l'avais acheté pour le voyage, sans prévoir que vous m'en feriez connaître l'auteur.

Et le séduisant garçon, qui réunissait en sa personne et son esprit, la distinction et le chic de sa meilleure et affinée conception, prit congé de sa belle-mère sur un dernier baise-main.



Trente ans avant l'époque de ces premiers récits, Bartholo Néraldi était un joyeux viveur sans grande envergure.

Jouissant de tout, ne s'embarrassant pas de scrupules, il voulait passer gaiement la vie.

Il avait été mis très jeune en possession de l'héritage paternel et maternel, compliqué pour lui de la tutelle de son unique soeur dont il devenait le soutien naturel.

Néraldi, de ce chef, avait la gestion de la grande fortune qu'à la majorité de l'orpheline ils auraient à se partager. Viviane, c'était le nom de la jeune fille, ne savait, vu son âge, rien de la valeur de l'argent; aussi laissait-elle à ce frère insouciant et noceur, le libre emploi du fonds et de leurs revenus communs. Il était pourtant le dernier homme à devenir gérant et chaperon.

A défaut d'autres plus proches et mieux qualifiés, il restait maître.

Tenu à recueillir sa soeur sous son toit dès que cette dernière fut sortie du couvent il le fit par force, non par affection, avec l'espoir de se débarrasser promptement de cette complication. Il la casa chez lui confortablement, mais bien à part de son existence. Cependant, elle fut chargée de la tenue de la maison pour surveiller le nombreux personnel. En dehors de cela, Viviane menait à sa guise l'emploi de ses journées, mangeait le plus souvent seule, ne se préoccupant nullement des agissements fraternels. Elle suivait des cours de musique, de dessin, cultivait en toute liberté ces arts d'agrément, son unique distraction. Ces goûts faisaient tout à fait l'affaire de Bartholo.

Il pouvait ainsi continuer sa vie de plaisir, ce dont il usait largement, délivré du souci qu'il avait tant redouté à l'égard de la fâcheuse intrusion de l'hôte indésirable.

Cette liberté actuelle qui séparait leurs deux vies, devait porter ses fruits pour l'enfant abandonnée, sans conseils.

Viviane, aimante, pleine de cœur, s'éprit de son professeur de peinture, qui lui témoignait une respectueuse affection et la plaignait.

M. de Forbach, pastelliste en renom, travailleur, sérieux, artiste consommé, était arrivé à quarante ans sans avoir d'autre passion que son art.

Il n'avait d'autre fortune que ses crayons, et le talent qui les guidait.

Mais du jour où Viviane Néraldi, dans toute la grâce de sa jeunesse, entra dans son atelier, Fabien de Forbach comprit qu'il est d'autres charmes dans la vie que l'ambition et la gloire de l'art. Ce fut un de ces amours d'âge mûr qui prennent un homme corps et âme, dans le mystérieux engrenage dont il est difficile de se dégager.

De plus, cette jeune fille qui l'admirait et l'aimait visiblement comme un dieu, lui faisait une profonde pitié.

Toute la ville connaissait les errements fâcheux de Bartholo, l'indifférence et l'abandon où il laissait sa soeur. Répondre à la tendresse naïve qui s'offrait à lui serait assurer à celle dont son cœur était épris, l'efficace protection légitime, absente.

Ils se fiancèrent.

Mais lorsque la jeune fille vint s'ouvrir à son frère de cette décision prise en dehors de lui, une scène de colère y répondit tout d'abord.

—C'était fou, idiot, de s'engager ainsi à un barbouilleur sans sous ni maille, d'un âge à lui servir de père, etc., etc.

Puis cette colère tomba subitement. Une idée avait brusquement traversé la cervelle de ce déséquilibré.

Calmé, Bartholo tint à sa soeur ce singulier langage:

—Au fait, tu es libre et je suis bien bon de m'inquiéter du résultat de ta sottise détermination. Ton choix est stupide, mais je me lave les mains de ses conséquences pour toi. Seulement, si je consens à ne pas l'entraver, j'y mets des conditions absolues. Repasse-les à ton futur conjoint. S'il les accepte, il viendra faire sa demande: Tu n'auras de moi actuellement et par la suite que ta part d'héritage. Elle n'est pas grosse, je t'en avertis... Une fois mariée, je ne veux plus te voir ni entendre parler de vous. J'exige donc que vous quittiez le pays.

Et sur une protestation de Viviane:

—A cette condition, je te conduirai à l'autel.

Fabien de Forbach, pour éviter toute nouvelle scène à son aimée, accepta même l'exil. Il consentit à tout sans discuter, pour ménager la réputation de sa fiancée. Après du public, Bartholo n'eut pas hésité (Fabien l'avait compris), à l'accuser d'avoir gravement compromis son élève mineure... Il ne fallait pas qu'une ombre planât sur ce front pur, la garder de l'humiliation d'être conduite à l'autel par un bras étranger.

Après la cérémonie nuptiale, ils quitteraient définitivement Florence.

Viviane reçut de son frère à peine le quart du patrimoine qui devait lui revenir légalement. Ni elle, ni son mari ne soulevèrent d'objection. Nul ne savait, pas plus qu'eux-mêmes, le chiffre de la fortune laissée par les parents.

M. de Forbach, trop droit et trop loyal pour soupçonner son beau-frère d'aucune compromission vénale lésant sa soeur, accepta le règlement d'affaire comme il lui fut présenté. Il ne pouvait lui venir à l'esprit que le frère de sa chère Viviane pût être un vulgaire escroc, capable de tromperie en matière d'argent.

Fabien, de nature désintéressée, délicat, ne songeait du reste qu'à l'ivresse de posséder enfin le trésor qui les valait tous à ses yeux. Conscient de sa valeur, il se flattait du reste de suppléer à l'insuffisance de l'apport reçu.

Son travail, la réputation de son nom dans les milieux d'art, assureraient la vie aisée à celle qui enrichissait la sienne par sa seule présence.

Bartholo se frottait les mains: Il avait, profitant des circonstances, "roulé" les amoureux, confiants en sa loyauté, et bien mené sa barque.

Au regard du public, ignorant tout cela, sa conduite paraissait sage. M. de Forbach en dépit de la disparité d'âge, semblait un parti convenable.

Aucune critique n'effleura donc le frère de Viviane. Les gens raisonnables reconnurent qu'il était heureux pour la jeune fille d'avoir trouvé un mentor plus sérieux que lui; les fous, amis du noceur,

estimèrent celui-ci débarrassé au mieux d'une entrave à son indépendance. Ils applaudirent.

Qu'importaient les dires à Bartholo? L'essentiel pour lui était d'avoir fait tourner habilement à son double avantage, cette union bâclée sans son consentement. On le saluerait toujours, chapeau bas, vu son auréole dorée.

Le monde n'a que sourires et flatteries pour ceux que le sort ou l'adresse avantagent.

A l'abri de tout soupçon, au reste, il pourrait éblouir les gens de son luxe. Pour rassurer sa conscience, ou du moins ce qui lui en tenait lieu, ce frère indigne se disait qu'étant l'aîné, il pouvait bénéficier en toute justice de la large part qu'il s'attribuait illégalement. Sa soeur s'était casée à son gré, elle aurait en somme de quoi vivre, n'ayant pas les goûts dispendieux qui nécessitaient pour lui un revenu considérable. "Le droit du plus fort est toujours le meilleur", se disait-il en souriant.

Plus tard, peut-être, lorsqu'il serait vieux et blasé, il pourrait du reste rétablir la balance frauduleusement penchée à son profit; pour le moment, il avait besoin de larges ressources.

Si d'heureuses combinaisons de Bourse lui permettaient dans la suite des temps, sans l'appauvrir, un geste qui paraîtrait alors généreux, il verrait à le faire.

S'absolvant ainsi, Bartholo ne songea plus qu'à son bien-être, à la reprise sans remords de sa libre et folle existence.

Un jour pourtant, il en sentit le vide et l'ennui.

Ce fut lorsqu'il fit la rencontre de Bertha Carignan, dans la splendeur de sa beauté, l'épanouissement de sa jeunesse.

Elle était chez une vieille dame de Florence comme dame de compagnie, secrétaire, lectrice.

Dans le cercle restreint des relations de la personne qui utilisait ses services, couraient les petits potins de la ville.

Sans paraître s'y intéresser, n'interrogeant jamais, feignant une indifférence qui souvent était vraie. Mlle Carignan, dès qu'il s'agissait d'un homme à marier, était tout oreilles.

Son ambition était de sortir à tout prix de sa situation mercenaire de fille pauvre.

Or, elle se sentait de force, armée de la supériorité souveraine que possède la beauté qui s'impose, à arriver un jour à ses fins, dût-elle livrer tout les combats.

La jeune fille savait quel homme était ce Bartholo Néraldi, dont les bonnes langues des amies de sa patronne racontaient mille choses. Sa richesse, le fâcheux emploi qu'il en faisait, défrayaient les conversations du vieux clan potinier.

Dès que Bertha fut bien renseignée, elle s'arrangea de façon à se trouver tous les jours sur le passage du jeune homme. Et bientôt elle eut la joie de se voir suivie...

L'amorce avait réussi.

Si blasé sur les attraits féminins, Bartholo avait été ébloui dès la première vision. A elle maintenant d'engager la lutte d'astuce destinée à le conquérir.

Celui-là en valait la peine. Que lui importait sa réputation de viveur? Il possédait les biens convoités, paraissait subir son charme.

Serait-elle assez adroite pour saisir l'occasion d'arriver à réaliser son rêve?

Oui, certes, elle y arriverait, il le fallait. Mais comment prendre ce poisson d'or dans ses filets?

Pour Bertha, vouloir c'était pouvoir.

Sans compromettre sa dignité, sans paraître faire une avance, l'habile pêcheuse s'arrangeait pour se trouver sans cesse dans les rues où passait Bartholo. Faisant feu de tout son arsenal de séduction, elle réussit finalement à donner à son suiveur l'ardente convoitise de l'approcher, de savoir qui elle était.

Chose plus difficile qu'il l'aurait cru, cette beauté avait une majesté d'allure, une correction impeccable et fière, une réserve imposante.

Beauté sans rivale dont la seule vue obsédait, d'un désir aigu et nouveau, ce désœuvré que plus rien n'émouvait depuis quelque temps.

Celle-ci arrivait à le galvaniser, à mettre dans la monotonie de ses faciles plaisirs, un irritant besoin de changement.

Dans une salle de musée à peu près déserte ce jour-là, Bertha arriva une fois à l'attirer à sa suite. Comme par hasard il marchait sur ses traces.

Elle ne doutait pas qu'il profiterait enfin de l'occasion, ne l'ayant jamais vue

jusque là ailleurs qu'à dix pas dans la rue.

Feignant une contrariété réelle quand elle l'aperçut à ses côtés, ses yeux se firent si durs, que Bartholo fut un instant interdit.

Hardiment, avec une flamme de colère dans le regard, elle lui jeta:

—Que me voulez-vous enfin, Monsieur? Il est indigne de poursuivre ainsi une jeune fille honnête pour la compromettre. Me supposiez-vous assez naïve pour ne m'être pas aperçue de vos manèges journaliers à mon endroit? Sachez que je ne suis pas de celles qui vous servent de jouets, si vous avez encore de l'honneur, délivrez-moi à l'instant de votre présence. Je suis lasse et outrée de ces assiduités.

Pour la première fois, Bartholo fut maté, dominé par cette splendide créature.

—Mademoiselle, fit-il malgré lui, vous vous méprenez sur mes intentions qui n'ont rien que d'honorable, croyez-le. J'ai pris mes renseignements...

—C'est complet! l'interrompit-elle avec hauteur. Et de quel droit? Pour quel motif, cette police?

—Je vous admire et vous respecte comme je n'ai jamais admiré et respecté aucune femme. Le destin est coupable à votre endroit, vous êtes digne d'être partout la première. Voulez-vous m'autoriser à faire cesser cette injustice? Ma fortune serait le piédestal de votre beauté. Je peux faire de vous une reine et serai le premier de vos sujets. Acceptez de faire de moi le mortel le plus envié de tous.

Bartholo était sincère. Il voulait cette femme. Nul sacrifice ne lui coûterait pour cela. Avoir le droit, l'orgueil, l'enchantement d'orner son triste foyer de cette splendide créature.

Et il comprenait aussi, maintenant qu'elle avait parlé, qu'elle repousserait toute tentative, autre que légitime, de sa part.

Bertha, certaine d'être arrivée à son but, l'entendait bien ainsi. Il ne fallait pas que le don d'elle eût le sort des caprices passagers ordinaires de celui qu'elle sentait en son pouvoir.

Seulement, à l'acceptation de devenir la femme de Néraldi, elle mit des conditions par avance.

—S'il en est ainsi, Monsieur, répondit-elle radoucie, si votre poursuite vis-à-vis de la jeune fille honnête que je suis vous amène à demander ma main, je veux bien le croire et me prêter à votre désir. Mais je connais votre réputation, votre passé... volage. Une seule chose peut me donner foi en vous et me prouver que mon présent, mon avenir vous intéressent réellement. Je gagne ma vie, je n'ai aucune fortune; assurez-moi la vôtre par contrat. L'un comme l'autre, nous sommes seuls au monde. Si, quelque jour, l'amour que vous m'affirmez diminuait, vous pesait, si vous vouliez rompre (il faut tout prévoir), je ne veux pas retomber à l'état inférieur dont votre fantaisie m'aurait retirée. Non, mille fois non. Je ne consentirai à vous épouser que certaine en le faisant, de n'être pas dupe plus tard de ce consentement.

Superbe d'audace, ce cynisme hautain ne déplut pas à celui qu'envoûtait cette beauté peu commune.

Cette femme avait conscience de sa valeur. Pas une minute il n'hésita à la satisfaire. Ah! que le souvenir de sa dette criante envers sa soeur était loin!

Bertha le croyait libre possesseur de ses biens. Ne l'était-il pas du fait de sa déloyauté?

Les lèvres rouges lui souriaient d'un ensorcelant sourire. Lèvres prometteuses légèrement méprisantes, elle fouettaient le désir de Bartholo, en exaspéraient l'acuité.

—Mes biens comme mon être entier sont à vous, consentit sur l'heure l'ensorcelé. Une seule chose m'offense, c'est que vous puissiez juger possible un changement dans ma passion.

—Mais regardez-vous donc!... s'écria-t-il, la plaçant en face d'un haut panneau de glace qui la reflétait toute entière.

Des pieds à la tête, la haute silhouette si svelte, s'évoquait admirable de ligne, royale d'attitude et de grâce. La bouche petite, aux lèvres minces d'un rouge sanglant, le nez finement busqué, les yeux de velours sombre aux coins tombants parés de longs cils frisés.

Ah! leur regard assuré, baigné d'une lueur de passion indéfinissable. Enigme dominatrice si prenante parce que incompréhensible dans ses promesses.

Bertha se considérait, familière cependant avec cette vision triomphante.

Puis elle se détourna vers le jeune homme qui, ébloui, attendait son arrêt.

—Voilà ma main et ma promesse contre la vôtre. Donnant, donnant, accentuait-elle avec un léger rire nullement ému. Et comme Bartholo se courbait très bas, effleurant d'une bouche enfiévrée les doigts qu'elle lui tendait royalement:

—Séparons-nous maintenant, dit-elle; il ne faut pas que personne nous voie ensemble.

Néraldi obéit. Elle le suivit, le regard mi-clos.

Oui, celui-là serait bien un esclave!...

Deux ans plus tard, dans le petit palais orné de riantes loggias où Bartholo Néraldi habitait avec sa femme, la mort venait de passer.

Bertha reste veuve.

L'union si courte a été pour elle une période de triomphes, d'adulation sans ombre au sein d'un luxe effréné.

Mais un homme n'abuse pas sans préjudices de l'outrage des plaisirs.

Bartholo, avant son mariage, avait brûlé sa vie. Sa fin foudroyante en était la conséquence.

Le moteur n'avait plus d'essence, le ressort a cessé brusquement de fonctionner.

Bertha n'a qu'une douleur de parade. Coeur sec, elle avait épousé Bartholo sans amour, recevant le sien comme un dû; elle n'avait fait qu'une affaire, une brillante affaire.

En retour de la fortune, de l'adoration agenouillée, la jeune femme a été une épouse fidèle, impeccable de tenue. Elle peut se certifier à elle-même qu'elle a rempli son rôle tel qu'il le désirait; maîtresse de maison ornementale dont il était fier, elle lui a laissé l'illusion qu'elle répondait à son amour. Aujourd'hui, combien elle se félicite de se trouver, grâce à ses prudentes mesures, à l'abri des difficultés de l'existence.

Tout ce qui l'entoure lui appartient. A elle, bien à elle ce palais rempli de meubles rares, de bibelots coûteux. A elle, bien à elle, ces coffrets d'art débordants de bijoux: diamants, perles, dont l'amoureux mari n'a cessé de la combler, fou de bonheur quand l'idole les accueillait avec le sourire.

C'est hier qu'il a été conduit à sa dernière demeure et sa femme est là qui ne pense qu'à une chose; supputer les richesses qui lui sont laissées.

L'immense fortune est représentée, elle le sait, par des titres enfermés dans ce grand coffre-fort dont le secret d'ouverture lui est bien connu.

Jusqu'à ce jour qui la met en possession de tout par son contrat de mariage, Bertha n'a pas pris connaissance du détail. Elle sait le chiffre de l'ensemble, cela lui a suffi. A présent, elle désire préciser.

La pièce où elle pénètre pour faire ce travail absorbant, demeure imprégnée de l'odeur du dernier cigare qu'a fumé le disparu. Madame Néraldi ouvre la verrière sur le balcon, l'air pur s'y glisse agréablement.

Le verrou de la porte poussé, ses regards font le tour de ce bureau où elle n'entrerait que rarement.

Sur le bureau se dresse au premier plan sa photographie en grand décolleté. Puis des papiers épars, un roman qu'un coupe-papier entr'ouvre, un cendrier rempli de tabac consumé. Tout le désordre enfin d'une installation coutumière que la mort a brusquement interrompue. Nul, depuis cet instant, n'a franchi ce seuil que le défunt n'a plus repassé.

Sans un tressaillement d'émotion elle le constate.

Le coffre-fort, but de son entrée, est là; elle s'y dirige vivement.

Ses doigts font manoeuvrer le mécanisme. Avec un claquement sec, la lourde porte a cédé.

Sous ses yeux, des rangées de liasses étiquetées sont couchées sur les rayons de l'armoire de fer.

Qu'il y en a! Et tout n'est pas ici.

Le reste repose dans les salles voûtées de la grande banque de Florence. Mais elle en a le compte.

Il lui faut compulsé seulement les titres présents.

Le crayon en main, Bertha retire un à un les précieux parchemins, en classe la valeur et le revenu de chacun. Les

chiffres s'ajoutent fantastiquement aux chiffres.

Quelle addition!

Elle agit avec méthode, remplaçant chaque vérifiement dans l'enveloppe qui le contenait.

A l'écart, une plus petite encadrée de noir à l'adresse de son mari, attire soudain l'attention de la chercheuse. Bartholo a dû, par mégarde, la laisser ici, cette lettre dont ce n'est pas la place au milieu des valeurs.

C'est une écriture féminine que Mme Néraldi n'a jamais vue.

Son mari lui a dissimulé cette correspondance. Pourquoi? Et comment cette lettre arrivée sans doute à son issu, n'est-elle jamais tombée sous ses yeux? Lui cachait-il quelque chose?

C'était bien invraisemblable.

Un sourire hautain retrousse les coins de ses lèvres.

Elle murmure:

—Je n'étais pas jalouse, il le savait bien. Ses amoureux souvenirs du passé n'existaient plus, m'importaient peu du reste. Quelle femme eut osé me le reprendre...

—Mais une lettre en deuil n'est pas une lettre d'amour. Seulement je ne lui sais aucune parenté.

—Voyons cela!

Bertha déplie la missive qui l'intrigue:

—Mon cher Bartholo...

Une calligraphie élégante et tremblée suit cette appellation.

Pour la veuve, ce qu'elle lit est un rébus, une énigme qui a peine à franchir son cerveau. Puis sur la nacre du front perle un peu de sueur, les traits se durcissent à mesure, une pâleur s'étend, pâissant jusqu'au pourpre des lèvres.

—Ta soeur, Viviane.

Sa soeur! Bartholo possédait un soeur? Qu'est-ce que c'est que cette sottise histoire? Que cette revendication?

La femme si résolue, que si peu de chose peut ébranler, reste stupéfaite et furieuse.

—Un chantage, c'est évident. Jamais son mari n'a fait allusion au fait que cette lettre relate. C'est impossible, impossible. Toute la fortune était à lui seul. Personne autre que moi n'y peut prétendre.

—Aucune preuve de ce que cette créature, que j'ai ignorée jusqu'à ce jour, ose insinuer...

—Est-ce que cela me regarde du reste. Ce qu'a fait, ou non, Bartholo dans le passé, n'est pas mon affaire. Je n'en suis ni complice ni responsable, et de par mon contrat j'hérite seule.

—Je me lave les mains des conséquences possibles.

Et d'un mouvement violent, déchirant en morceaux le redoutable document, la belle veuve, avec une froide décision, flambant une allumette, le réduisit en cendres.

Puis, les dents serrées, Bertha reprend son travail interrompu.

Peu à peu, sa physionomie implacable se détendit. Un éclair de triomphe l'illumina tout à fait quand apparut le chiffre colossal domnant le total de la succession.

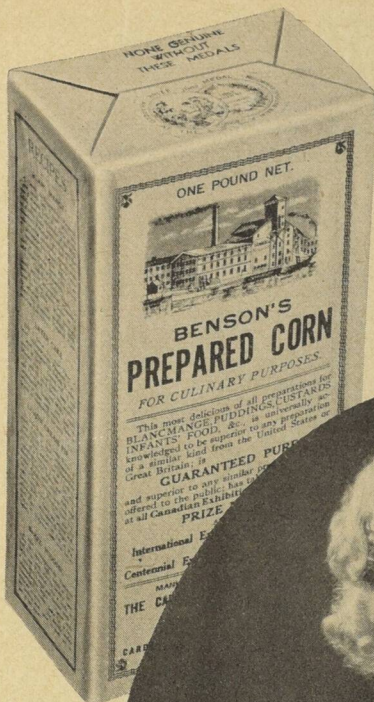
Tourments, inquiétudes, indécision, lutte d'angoisse secrète de l'instant précédent, s'évanouissaient.

Dans la chambre silencieuse, la veuve de Néraldi demeurait définitivement rassurée. Victorieuse, du moins en cette minute, des sursauts de sa conscience momentanément troublée.

La passion des biens de ce monde, force redoutable quand elle nous entraîne, étouffe tout bon sentiment d'honneur et de pitié.

Bertha avait repris toute sa maîtrise un instant ébranlée. Pour éviter des complications inattendues, provenant de la soeur de Bartholo, elle décida subitement qu'elle irait planter sa tente au loin, bien loin. Elle quitterait l'Italie, qui lui rappellerait trop ses modestes débuts. Oui, bien loin de l'odieuse passé de misère.

—Je partirai, débarrassé de ces souvenirs importuns, avec cet or... (bien à moi, se répétait-elle avec force, comme si quelqu'un tout bas avait pu la contredire), je me refais une existence (la vraie celle-là). Je chercherai et trouverai avec un nom, un titre, l'honorabilité sans conteste, qui m'ont manqués dans cette première union. A celle-là je n'ai pu demander plus que la fortune, et je l'ai. Epouser Bartholo réalisait et comblait alors mes pressantes ambitions. J'en ai de non-



"Pour des
DESSERTS
DÉLICIEUX!"



"Je me fie au BENSON'S"

"QU'EST-CE que je ferais sans le Benson's Prepared Corn? Plusieurs fois par jour je m'en sers pour préparer des crèmes cuites au four, des sauces de toutes sortes et des desserts délicieux et nourrissants.

"Vous pourriez dire que j'ai été élevée avec le Benson's Prepared Corn. Grand'mère et maman ne se servaient jamais d'autre marque. Elles trouvaient le Benson's Corn Starch plus facile et plus efficace. Moi aussi! Le paquet jaune si bien connu depuis 70 ans est un ami fiable.

"Le voilà donc dans l'armoire de la cuisine, toujours à la main pour ajouter sa saveur aux repas. . . pour un dessert que tout le monde aime. Je vous assure que vous trouverez en lui un aide précieux à votre cuisine."

Fabriqué par

The CANADA STARCH CO., Limited

**CORN STARCH
BENSON**

The Canada Starch Co., Limited, Montréal.

Veuillez m'envoyer votre livre de recettes. Ci-inclus 10c pour couvrir les frais de poste.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Ce livre de recettes primées vous sera expédié sur réception de 10c. Remplissez le coupon.



velles à satisfaire. Avec la fortune, on vient à bout de tout.

Mme Néraldi exécuta promptement son projet de départ rapide. Elle fit vendre le joli palais italien, après en avoir fait enlever le luxueux mobilier. Celui-ci fut dirigé vers Paris, où une agence de location lui avait retenu un appartement provisoire.

Sans donner d'adresse, elle partit de Florence, ayant réalisé son avoir.

Secouant les poussières du passé, Bertha se donnait toute à l'avenir confiante en son étoile.

Elle jouirait d'abord de sa liberté, se créerait des relations nécessaires pour se faire connaître dans un monde choisi. Bientôt, elle y aurait sa place, la place en vue! L'or et la beauté ouvrent facilement les portes. Bertha savait comment jouer de ses puissances de réussite.

C'est à Paris que surgit dans la vie de Mme Néraldi l'occasion rêvée.

Le marquis de Sépage, à l'âge de soixante ans, venait de perdre sa jeune femme, épousée sur le tard. Elle le laissait père d'un tout jeune enfant. Il y avait deux ans de cela. Bertha comprit qu'il y avait un parti à tirer de cette lamentable situation. Le vieux marquis, de santé fort ébranlée, cherchait à remplacer auprès de ce rejeton tant désiré, les soins maternels qui lui manquaient. Il répugnait à confier le bébé à des soins purement mercenaires.

La riche veuve, pour arriver à ses fins, n'avait pas dissimulé, vis-à-vis des relations qu'elle s'était tout de suite créées, la tristesse de sa solitude et son désir d'y remédier par un but quelconque.

Des gens bien intentionnés, connaissances du marquis, manoeuvrèrent alors près de celui-ci, pour lui conseiller un second mariage dans l'intérêt du jeune abandonné.

Ceci à l'instigation de la belle et si charmante étrangère, qui ne perdait pas une occasion de plaindre le pauvre père et de s'apitoyer sur l'enfant.

Ainsi s'arrangèrent facilement les choses: le vieux marquis se dit qu'il mourrait plus tranquille en donnant son nom à cette femme riche, par conséquent désintéressée, dont les beaux yeux se posaient déjà avec tendresse sur son Melchior. Elle l'adopterait comme sien.

Et de ce fait, ayant épousé Bertha, il fut exaucé au-delà de ses vœux. Quand il s'éteignit, ce fut avec la certitude d'être bien remplacé à tous points de vue. Rien ne manquerait au descendant de sa noble race. Depuis le premier jour, attachée à l'innocente créature qui lui tendait les bras, la seconde mère se montrait, non seulement attentive et tendre, mais douée de toutes les intuitions maternelles.

Elle serait l'éducatrice minutieuse et tenace susceptible de faire de lui un homme, dans toute l'acception du mot.

Et ce fut effectivement ainsi.

Maintenant, à vingt-trois ans, le jeune marquis représentait le plus beau type masculin. De haute stature, bien proportionné, taillé pour tous les sports, il avait dans ses yeux fauves, un regard imposant ou l'intelligence brillait.

En lui, rien de factice, d'apprêté. Une naturelle fierté innée, entretenue dès le bas âge par les prévenances constantes de cette belle-mère attentive à le maintenir dans l'idée des prérogatives de son sang.

—Rien, lui avait-elle sans cesse répété, ne doit vous faire déroger, mon cher enfant. Exigez l'estime des autres en conservant celle de votre propre valeur sociale et morale.

Singulier langage assurément, dans la bouche peu autorisée de celle qui partie du bas, n'avait gravi le haut degré où elle était parvenue, qu'à force d'astuce, de moyens plus ou moins délicats.

Mais avec quelle adresse et apparente dignité!

Tout lui avait paru bon pour acquérir et maintenir fortune et honneur.

C'est en grande dame sans reproche qu'elle jouait, vis-à-vis de son fils adoptif, inconsciente d'être si peu qualifiée pour cela, le rôle d'une Blanche de Castille conseillant un Saint-Louis.

Oui, c'était une étrange créature que cette femme complexe, ajoutant un nouvel élément de luxe à sa somptueuse existence: celle du prestige dont elle paraît la dernière créature de son esprit. Secrètement aussi, il lui semblait que cette oeuvre belle entre toutes: la formation d'un homme, apaiserait les remords inavoués qui parfois traversaient son âme.

Melchior serait la rachet de sa vie.

Par cette subtilité la marquise calmait sa conscience. Elle oubliait que Dieu seul est juge, et qu'on ne le trompe pas comme les hommes.

Dans la juste balance, en regard de nos fautes pour qu'elles nous soient pardonnées, il faut la vraie réparation, et non l'humain simulacre.



Le dîner, réussi comme savait l'ordonner l'experte maîtresse de maison, prenait fin, ayant satisfait les plus difficiles.

Dans un décor harmonieux de fleurs, d'accessoires de luxe, d'artistiques combinaisons de lumières, tout avait été prévu pour flatter l'oeil et les goûts. Tel un chef qui sur le champ de manoeuvres, les yeux partout à la fois, suit et règle les mouvements de ses troupes, la marquise savait impulser, diriger, aiguiller les entretiens, faire briller chacun, varier les propos, tenir l'attention générale en haleine.

Elle n'était pas à ses débuts en ce genre de talent. Aucun court-circuit n'interrompit le courant par elle établi et entretenu pour l'agrément de ses invités.

A présent, ceux-ci se tenaient groupés ou isolés par couples. Des deux salons montait un bourdonnement de voix se croisant, se mêlant, coupé de rires, d'exclamations joyeuses.

Le duc d'Ernouville accaparait Mme de Sépage. Emoustillé par le champagne, il lui contait mille banalités qu'elle n'écoutait que d'une oreille, car elle suivait les évolutions de Melchior.

Ce dernier, suspendu aux lèvres de l'explorateur, lui faisait répéter le récit de son dernier exploit en Afrique.

On devinait le jeune marquis passionné et attentif.

Un main se posa sur sa manche, le ramenant à ses devoirs de maître de maison.

Pouvait-il accorder son attention à un seul?

La marquise lui envoyait Myette de Givron pour le lui rappeler.

—Pardonnez-moi de vous faire retomber du plein ciel sur la terre, Messieurs, disait la jeune envoyée aux deux hommes.

Un sourire flottait sur ses lèvres.

—Vous étiez tellement absorbé que j'ai dû vous toucher du doigt, Monsieur, dit-elle, s'adressant particulièrement au jeune marquis. Je vous suis adressée par Mme de Sépage pour vous prier.

—De me mettre à vos pieds, Mademoiselle, interrompit Melchior; je suis confus de vous avoir laissé l'initiative du rôle qui m'incombe.

Il débarrassait Myette de la cafetière d'argent qu'elle tenait.

—Du tout, du tout, j'en suis chargée, aidez-moi seulement à distribuer le nectar. A deux ce sera plus vite fait.

Grande, très belle femme, Mlle de Givron ne pouvait passer inaperçue, ni au physique, ni comme genre. Un visage impeccable, des traits finement sculptés. Le nez légèrement busqué, la bouche petite, des yeux pervenche sous d'abondants cheveux noirs coupés à la nuque. Le teint d'une blancheur de nacre à peine rosée, le buste riche, Myette donnait l'idée d'une superbe Diane, très sûre d'elle-même, sans déplaissantes hardiesse, cependant.

Elevée en dehors de tout contrôle assujettissant, elle lisait tout, avait son franc-parler sur tout sujet, mais restait quand même parfaitement correcte. Très cultivée, sans aucune afféterie, elle possédait ce "je ne sais quoi" qui plaît aux hommes. Nullement coquette, cependant, elle les amusait. Ses amies l'aimaient, parce que bonne et serviable; les femmes âgées se louaient de ses prévenances: Myette, contrairement à la plupart de ses contemporaines, ne les prenait pas pour des fossiles. Bref, son caractère, ses allures composites, faisaient de la superbe fille, l'objet de l'engouement général.

Mlle de Givron mettait partout la vie, l'animation. Quand elle passait, on avait l'impression d'un été souriant! Dès qu'elle entrait, la sensation d'une gaie lumière.

Melchior, séduit comme les autres, la seconda ainsi qu'elle le désirait quant à la distribution du café et des liqueurs.

Elle entremêlait leur service collaboratif de piquantes remarques, de réflexions imprévues. Un laisser-aller de grande éducation, des façons libres et simples, sans l'ombre de pose. Elle avait des mots à elle, amusants. Melchior la jugea

intéressante à étudier, autant qu'agréable à voir.

Myette aussi s'habillait bien. Une note personnelle toujours faisait valoir intelligemment sa beauté dont elle ne pouvait faire un doute: sa grâce et les empressements, discrets ou non, de ses nombreux admirateurs, ne pouvaient sur ce point la laisser indécise.

Donc elle se savait belle, ce qui la satisfaisait, sans l'enorgueillir. Blasée sur cette conviction, elle n'y songeait qu'au moment de se parer.

—La nature m'a avantagée, disait-elle en riant; aussi est-ce un plaisir pour moi de relever "mes attraits", ainsi que disaient nos aïeules.

Et Myette entendait à les relever pour son agrément et celui des autres.

Elle portait, ce soir-là, une délicieuse création d'un de nos grands couturiers, création due à sa propre initiative, car l'atelier célèbre s'inspirait volontiers des suggestions de cette jolie et riche cliente.

Un crêpe flou, soyeux, composait ce costume. Imprimé de grandes guirlandes, il formait la courte jupe évasée. Sur le fond noir, les branchages à fleurs vives se croisaient, semblant monter à l'assaut des hanches. Fleurs tellement naturelles que la jeune fille semblait émerger d'un buisson de roses.

Un long collier d'ivoire, rose également, seul ornement du buste, déroulait ses perles rondes, enroulé deux fois.

—Très réussie, votre toilette, ma chère enfant, dit à Myette la marquise qui passait près de cette dernière.

—C'est un églantier en pleine floraison, admira Melchior.

—Ça vous plaît... Tant mieux. Une trouvaille, cette étoffe. J'ai voulu réaliser sur moi l'effet que vous constatez, Monsieur: un buisson d'églantines.

—Il ne manque pour compléter l'illusion que le ramage d'un rossignol niché dedans.

—Mais il y est, Mademoiselle; vous ramagez dans votre buisson, autant et mieux que tous les oiseaux du monde.

Mlle de Givron eut un joli rire:

—Oh! le gentil compliment!... Vous avez une façon à vous de tourner le madrigal comme autrefois. Nous, les jeunes filles d'à présent, on ne nous a pas habituées à ces mignardises. N'est-ce pas, Madame?

Mme de Sépage approuva. Elle regardait complaisamment le beau couple formé par les jeunes gens.

Myette continuait:

—Un autre que Monsieur votre fils m'eût complimentée autrement. Par exemple ainsi:

"Cette robe galbeuse, Mademoiselle, vous donne l'aspect d'une tenture de boudoir; c'est du dernier bateau."

Ils rirent tous les trois.

—Avouez que je ne charge guère. Les masculins de l'époque ne sont pas enguirlandeurs pour deux sous. L'exception n'en est que plus agréable.

Melchior et elle avaient terminé leur service d'échanson; ils s'éloignèrent.

Dans le second salon se trouvaient les amateurs de mots croisés, penchés sur une table où voisinaient un gros dictionnaire et une ardoise encerclée d'argent. Ces nouveaux jouets passaient de mains en mains.

Mlle de Givron indiqua les chercheurs qui discutaient, affairés.

—Cela vous passionne ce casse-cervelle américain?

—Non, j'avoue, murmura Melchior; je préfère causer.

—Eh! bien, causons. On dansera dans quelques instants. Vous verrez alors que la plupart de ces savants préfèrent encore remuer leurs jambes qu'agiter leur esprit. Deviner les mots et les caser juste, c'est un travail trop absorbant. Dansez-vous beaucoup à Alger?

—On danse, on joue. Le même engouement qu'ici entraîne au Mah-jong, passe-temps déjà démodé, au vertige des mots croisés. Les gens suivent la mode en tous pays. La danse est de toute époque.

—Elle est quelquefois fastidieuse. Voilà ce que vous n'ajoutez pas et que vous pensez?... Moi, j'aime tout, je ne m'ennuie de rien, je me mouvoie avec plaisir et j'exerce le "rien faire". Si j'en crois votre belle-mère, vous préférez surtout la vie campagnarde, la nature, les sports, les livres, quoi encore?

—Oh! beaucoup d'autres choses avec: la chevauchée, la chasse et l'entourage de gens pleins d'esprit.

—Esprit moderne? Esprit vieux siècle? Que préférez-vous?

—Oh! tous les genres d'esprit, Mademoiselle, l'échange des idées et la franche camaraderie.

—Bien, bien. Je vous sais maintenant par coeur, et je crois que je peux tout de suite vous ranger dans le stock des bons amis masculins. Nous avons des goûts communs, d'autres tout à fait différents, ce qui mettra une agréable diversité dans nos propos. N'avoir qu'à se dire *amen*, est monotone. Tous les deux francs, sans arrière-pensée, nous pourrions être camarades.

Le jeune marquis observait avec intérêt ce bel échantillon de l'éducation libre actuelle.

Il voulut la pousser davantage pour la connaître mieux:

—Alors, Mademoiselle, vous me jugez digne à première vue de l'offre de votre amitié? Elle m'honorera, autant qu'elle me sera précieuse.

—Vous pensez que je puis me tromper sur le compte d'un Monsieur que je vois pour la première fois? Non, non, je mettrais ma main au feu que vous êtes sans complications autres que sentimentales. Pas de faux-fuyants qui déroutent l'observateur.

Melchior s'inclinait.

Elle continuait:

—Je n'en dirais pas autant de moi, qui suis une boîte à surprises. En toute loyauté j'en avertis mes amis. Mais convenons qu'entre nous deux, à partir d'aujourd'hui, il n'y aura qu'un pacte amical. Oui amis seulement, vous m'entendez bien, dans la simple acception du mot. Ni "flirt", ni cour bête. Promettez, ou je n'irai pas plus loin avec vous. Les petits compliments, agréables à entendre, sont autorisés s'ils n'accroissent pas la note.

"Je me marierai quelque jour (le plus tard possible); or, je veux réserver à mon futur conjoint, s'il est inspirant, les expansions permises alors. Jusque là, par principe, et par goût, je ne veux que des amis, des camarades.

Myette parlait, parlait, mi-rieuse, mi-convaincue et terminait:

—La mentalité des jeunes s'est transformée. Le laisser-aller est de rigueur. Peut-être n'est-ce pas sans inconvénient. Quelques-uns, presque tous, nous traitent un peu trop cavalièrement, nous le leur rendons avec usure. A nous, femmes, de marquer la limite du "bon garçonisme". En ce qui me concerne, je sais fort bien dire "à bas les pattes, Azor" à celui qui veut s'aventurer à franchir les distances. Mais j'ai le coeur ouvert à ceux qui gagnent mon estime et ma sympathie.

Mademoiselle de Givron disait vrai.

Malgré son libre langage, ses manières un peu risquées, elle avait dans son port de tête, dans l'expression ironique et calme de ses prunelles bleues, quelque chose de réservé qui attestait un fonds de réel sérieux et s'imposait.

Elle reprit, pleine de son sujet, car ce grand jeune seigneur, chic et courtois, lui plaisait:

—Dans mes camarades, j'en ai quelques-uns, il y a le choix. J'écarte les imbéciles d'abord, puis ceux qui se gèbent, et surtout les fats entreprenants.

—A quelle catégorie spéciale faut-il appartenir, Mademoiselle... pour avoir l'honneur de vous plaire complètement?

Melchior s'intéressait déjà à ce type féminin assez inédit.

Myette le considéra:

—Je vais vous dire cela. J'aime les jeunes gens, gais, francs, réfléchis, bons à toute autre chose qu'à faire les jolis coeurs. Susceptibles d'utilité tout en faisant leur métier d'hommes du monde. J'aime ceux qui savent causer... et veulent bien m'écouter courtoisement: je suis très bavarde, vous devez vous en apercevoir.

—Je ne m'en plains pas, Mademoiselle, répondit-il, sincère.

—Bref, je sympathise avec ceux qui apprécient la faveur de ma confiante amitié, sans sous-entendre amoureux, afin de la conserver. Vous êtes à même je crois, de prendre rang si le coeur vous en dit. Voilà!

M. de Sépage, bien que légèrement méduisé par cette façon hardie, mais attirante, de fixer leurs futures relations, mit toute la correction possible dans sa réponse à l'invite:

—Mademoiselle, je ferai en sorte d'être avec vous ce que vous voulez dans nos bons rapports. Je sais par belle-mère que ces rapports seront fréquents et je m'en réjouis. Mon amical hommage est à vos pieds.

Je serai un fidèle et très respectueux camarade, flatté, ô combien, d'appartenir au clan de vos chevaliers honorables.

—Pas un ne me semble jusqu'à ce soir, réunir plus au mieux les conditions voulues. A aucun, par suite, je n'ai fait de telles confidences. Tous sont bons garçons, mais tous un peu "pignoufs"; le mot n'est pas académique. Il sera du fameux dictionnaire, un jour, parce qu'il peint expressivement notre époque.

La "pignoufferie", maladie actuelle, atteint l'humanité du haut en bas et ça se gagne! Le virus du sans-gêne est contagieux. Drôle d'époque que la nôtre quand on y réfléchit, constatait Myette, un peu songeuse.

Ses yeux allaient des uns aux autres, dans le vaste salon où l'on jouait, bavardait, papillonnait, en attendant la distraction quelconque qui éveillerait l'attention générale.

—Voulez-vous me dire, ajouta Mademoiselle de Givron, qui, parmi tous ces gens qui nous entourent, est préoccupé des graves questions du moment? Vous, moi, pas plus qu'eux! Et pourtant! Sommes-nous indifférents ou assez veules pour nous désintéresser des menaces qui du jour au lendemain troubleront notre belle tranquillité? Même nos existences, peut-être? Oui, qui y songe?

Monsieur de Sépage regarda avec surprise sa déroutante compagne.

—Oui, continuait-elle, la physionomie sérieuse, changée; je me le demande parfois. Oh! pas souvent, car je suis le tourbillon du courant. Je me demande de quoi les cervelles contemporaines sont pétrées. On s'engoue, on se passionne, on ne travaille même que pour un tas de niaiseries, de sujets à côté; championnats, conférences politiques, parloteries creuses qui ne changent ni peuples ni idées. Tout cela sans le moindre souci de ce qui se passe ou va se passer, révolutionnant le monde entier. Si quelques pessimistes clairvoyants élèvent la voix, on leur clôt le bec. On s'empli les deux oreilles de ouate rose pour ne pas entendre les fâcheux.

Et le monde tourne, tourne. C'est meilleur, n'est-ce pas? d'atteindre ainsi au divin vertige qui aveugle, ne laisse le temps ni de voir, ni de penser; et c'est si commode!

Le système D est en vigueur. Chacun s'en sert pour se procurer la distraction, l'agrément. Je vous le dis, Monsieur, nous sommes tous des pantins déséquilibrés.

—Oh! Mademoiselle, quelle diatribe (juste, je le reconnais) contre les pauvres diables de la société contemporaine!

—Sans doute, il y a quelques sages parmi les fous, mais ceux-là ne savent ni se grouper, ni s'unir. Les honnêtes gens ne s'entendent jamais.

Myette s'arrêta brusquement.

Un strident accord de jazz l'interrompit. A ce signal annonçant la danse, elle se mit à rire.

C'est alors que la complexe et prime-sautière nature de la jeune fille apparut.

Oubliant les graves méditations dont elle venait d'entretenir Melchior, elle allait du même élan prendre part aux amusements dont à la minute précédente elle blâmait l'insouciance ardue.

—Venez-vous bostonner? jeta-t-elle au jeune homme, les yeux brillants de plaisir.

Il sourit.

—Et vos principes, Mademoiselle?

—Je vous l'ai dit, le tourbillon m'attire en dépit de mes sages propos. Je vais au vertige, à la griserie... comme les autres.

Et elle rejoignit les danseurs tandis que Melchior, amusé, suivait du regard le balancement des hanches souples enguirlandées de roses.

Dans le salon voisin, la marquise frappant dans ses mains chargées de bagues, encourageait l'animation de la jeunesse éprise de mouvement.

Son sourire était satisfait.

Charmée de voir s'ébattre ces jeunes gens et ces jeunes filles enlacés, tourbillonnants, condescendants à leur plaisir, Madame de Sépage se mêlait à eux, trônant comme une figure d'un autre âge, se sachant toujours admirée, remarquée, éclipsant même encore dans son opulent déclin, l'équipe de la féminité sans relief, en quelque sorte démocratisée, dont les toilettes trop semblables n'accroissaient pas assez les personnalités.

Au moins elle n'était pas banale. Un merveilleux chantilly noir s'étalait en

manteau de cour, voilant le lamé d'argent de sa robe.

La traîne archaïque ondulait: contraste avec la mode des jupes courtes l'entourant.

—Je suis et je reste "vieille France" aimait-elle à répéter.

Un diadème scintillait dans la neige ondulée de ses bandeaux encadrant son front d'impératrice. Deux branches de diamants agrafaient sur ses épaules nues, belles toujours, le manteau de dentelles.

La soirée de la marquise s'avancait. Elle rejoignit son beau-fils s'appuyant à son bras.

—Vous êtes-vous amusé, Melchior?

Autant que cette jolie Myette? regardez-la, s'en donne-t-elle? Et cela a un fond de vrai sérieux; qui s'en douterait?... C'est une belle et bonne enfant que j'aime beaucoup. Au fait, il m'a semblé vous voir causer longtemps ensemble. Que pensez-vous d'elle?

—Qu'elle est un peu déroutante, ma mère, mais vraiment sympathique.

Il n'en ajouta pas davantage, peu expansif sur ses intimes impressions. Et l'adroite marquise ne le poussa pas plus loin. C'était beaucoup qu'il la trouvât sympathique, ce difficile en fait de femme. Le reste viendrait à l'inspiration des vieux arbres de Saint-Ferréol.

Melchior cependant, de son côté, restait l'esprit occupé de l'originale jeune fille, mais pas dans le sens désiré par sa belle-mère, qu'il l'eût deviné ou non.

De la longue conversation tenue avec Mademoiselle de Givron, une phrase lui demeurait répondant à ses aspirations secrètes: "Etre bon à quelque chose"! Ne pas rester inutile, employer son activité, sa fortune. Oui, Myette avait raison. Un homme vraiment homme, si jeune soit-il, ne peut passer son temps à parader sans occupation, sans objet. Le rôle de pantin désarticulé ne lui irait d'aucune façon. Il ne pouvait être l'entraîneur de foules dont on lui supposait l'envergure. L'occasion ne s'en présentait pas. Une simple unité de plus dans le bataillon du bon sens, là se bornaient ses prétentions à la sagesse. Le jeune marquis décida, comme suite à ses réflexions, d'abréger la période d'amusements annoncés par lui à sa belle-mère.

Il s'installerait à Saint-Ferréol le plus rapidement possible, quittant sans déplaisir, en pleine saison de fêtes, la folle société toujours en "noces et festins". Non qu'il fut rassasié ni blasé encore. Ses goûts étaient autres et se trouvaient du reste en conformité avec les exigences de sa position rurale.

Là bas il fallait sa présence. Son père disparu lui avait abandonné, avec un lourd héritage, le devoir de ne pas laisser tomber en oubli la salubre popularité acquise dans le pays. De génération en génération, les marquis de Sépage s'en transmettaient l'influence. L'interruption causée par l'absence du dernier ne devait pas se prolonger.

Melchior s'en ouvrit à sa belle-mère, et chose singulière, celle-ci n'éleva pas d'objection, l'encourageant au contraire.

—Je n'avais pas prévu une aussi rapide décision, mon cher enfant. Je vous aurais voulu des vacances plus longues. Vous êtes pressé d'entrer en fonctions de votre nouvel état de propriétaire terrien. Vos raisons prouvent un esprit sérieux qui a tout mon approbation. Quand voulez-vous quitter Fontainebleau? Mon démenagement ne demande pas de longs jours, je serai prête à la date que vous fixerez.

—Ma mère, je ne parlais que de mon propre départ. Il ne faut rien changer à vos projets personnels à cause de moi. Je comptais vous précéder, et tout faire installer à Saint-Ferréol, pour l'époque où vous me rejoindriez. Je serais absolument désolé d'avancer, même d'une semaine, votre changement de résidence.

La marquise sourit:

—Rassurez-vous, Melchior, je ne fais aucun sacrifice en vous suivant. Vous êtes le gentil et prévenant garçon que j'ai élevé, craintif de me désobliger, mais je suis bien aise d'aller me reposer à la campagne plus tôt que de coutume. Si je prolongeais mon séjour à Fontainebleau, c'était pour vous.

Madame de Sépage disait vrai.

L'énoncé du désir de Melchior, bien qu'inattendu, la servait.

Depuis quelque temps déjà elle se sentait lasse. L'idée de changer d'air, de s'abandonner à un repos auquel elle aspirait vraiment la ravissait. Non que sa belle santé fut atteinte, elle ne ressentait

De belles vacances au cœur des ROCHEUSES CANADIENNES



A la
portée de
votre bourse

HOTEL BANFF SPRINGS
CHATEAU LAC LOUISE
CHALET LAC EMERAUDE

OFFREZ-VOUS cette année les plus belles vacances de votre vie dans les Rocheuses Canadiennes...

Au somptueux Hôtel Banff Springs — équitation, golf, tennis, natation, danse... Au Château Lac Louise, dans un décor d'une splendeur inouïe. Ascensions dans les montagnes... Promenades en auto au Lac Moraine et dans la Vallée Yoho... Des chefs comme au palais des rois... Musique de danse et d'orchestre... Chauffeurs expérimentés pour les routes de montagnes... Vous êtes libre de faire, ou non, de la toilette.

6 jours

inoubliables...

2 jours à l'Hôtel Banff Springs. Puis 2 jours au Château Lac Louise — promenade en auto au Lac Moraine et au Chalet du Lac Emerald. Vous reprenez votre train à Field. 126 milles d'auto dans les Rocheuses Canadiennes. (Surplus de temps pour excursions à cheval, golf, moyennant un coût additionnel fixe). Le contraire, de l'ouest à l'est. **\$70**
TOUTES DEPENSES

5 jours

merveilleux...

D'est à l'ouest: 1er jour à l'Hôtel Banff Springs. Puis en auto au Château Lac Louise. 3e jour au Lac Louise et au Lac Moraine. 4e jour, en auto au Chalet du Lac Emerald. Temps pour voyage facultatif à la Vallée Yoho. Puis en auto à Field pour reprendre le train. 126 milles d'auto. Le contraire, de l'ouest à l'est. **\$60**
TOUTES DEPENSES

4 jours

agréables...

dans de célèbres hôtels et chalets. 1er jour, à l'Hôtel Banff Springs. 2e jour, en auto au Château Lac Louise. 3e jour, en auto au Chalet du Lac Emerald et dernière étape jusqu'à Field. 126 milles d'auto dans les Rocheuses. Le contraire, de l'ouest à l'est. **\$50**
TOUTES DEPENSES

5 jours au grand air,

au Château Lac Louise, Chalet du Lac Emerald; Lac Wapta et la Vallée Yoho — camps de chalets-bungalows. **\$40**

Randonnée en auto comprise. TOUTES DEPENSES

Les voyages de \$70, \$60 et \$50 commencent à Banff ou à Field; celui de \$40 au Lac Louise ou à Field.

Ajoutez les frais de transport de votre point de départ.

Incluez ce Tour dans votre voyage à la côte nord du Pacifique, en Californie et en Alaska.

Taux sensiblement réduits: Conditions spéciales à la semaine, au mois et pour familles. Les hôtels sont ouverts du 23 juin au 5 septembre.
Hôtel Banff Springs: Plan européen. Chambres simples, \$5.50 et plus; doubles, \$8.50 et plus. Réductions de 35% sur 1932.

Château Lac Louise: Plan européen. Chambres simples à partir de \$5; doubles, à partir de \$8.
Chalet du Lac Emerald: Plan américain. Chambres simples à partir de \$7; doubles, \$6.50 et plus par personne.

Taux réduits l'été pour voyage aller et retour à Banff, côte nord du Pacifique, Californie.

Hôtels du Pacifique Canadien

Pour plus amples renseignements, adressez-vous à votre agent local. 99F

aucune déperdition de forces. Il lui semblait seulement parfois, avoir le cerveau vidé. Sensation extraordinaire, jamais éprouvée, mélange d'une sorte d'absence momentanée de pensée qui fatiguait et soulageait en même temps son moral!

L'appétit, le sommeil restaient bons! L'intelligence ne baissait point. Il n'y avait donc chez elle aucune sorte de crainte pour sa verte vieillesse. "Solide au poste, encore longtemps, je suis bâtie pour vivre cent ans", pensait-elle.

Son médecin, en admiration, le lui assurait.

A Saint-Ferréol, elle reprendrait tout à fait son aplomb. Le "coucher tôt" lui conviendrait mieux que les veilles. C'était tout à fait bien d'aller se mettre au vert.

Elle n'avoua pas, même à Melchior, cette défaillance légère. Il crut, comme elle le lui affirmait, qu'heureuse de l'avoir retrouvé de nouveau, Madame de Sépage voulait jouir de sa société, veiller elle-même à son bien-être, à la tenue de sa maison, lui éviter la solitude.

Ce serait en effet plus agréable d'avoir en face de soi, aux repas et le soir aux courtes veillées d'été, quelqu'un s'intéressant aux petits faits quotidiens.

—Vous mènerez là-bas votre vie comme vous l'entendez, Melchior, conclut la marquise, allant et venant à votre guise, suivant votre caprice ou les besoins du jour. Moi, je me confierai au logis avec un soupir d'allègement, croyez-le.

—Pas très récréatif pour vous, ma mère, cette réclusion lorsque je sortirai pour des journées entières; l'idée de vous laisser seule gâtera un peu mes absences.

—J'ai ai pensé. Avoir une dame de compagnie me répugne; ce serait un tiers gênant, désagréable pour nous deux. La présence d'un jeune visage animé serait préférable. J'ai déjà sondé les de Givron, ils sont disposés à me confier pour quelque temps leur délicieuse Myette? Y voyez-vous un inconvénient, Melchior? Si ce séjour à la campagne après le Grand Prix ne déplaît pas à la petite, j'aurai là une bien gentille compagne. Notre mutuelle indépendance s'accordera à merveille. Quand elle voudra lire, travailler, musiquer, je jouirai de sa présence. Mais elle sera libre de ses mouvements. Comme elle a l'habitude de sortir sans chaperon, je ne serai pas tenue de l'accompagner. A Saint-Ferréol, du reste, elle pourra mener la vie de petit cheval échappé dont les jeunes filles, à présent, ont la coutume, avec bien moins de risques qu'à Paris, à la mer, ou ailleurs.

Le jeune marquis n'avait pas d'objection à ce projet plutôt alléchant. C'était une excellente idée, pleine d'agrément pour lui. Cette spirituelle camarade, originale causeuse sans pose ni prétention, serait pour sa belle-mère et lui-même la distraction rêvée.

—Myette consentira-t-elle à s'enfermer dans le vieux château? Ne trouvera-t-elle pas le contraste trop violent entre notre vie un peu sauvage et l'existence variée qu'elle coule d'un bout de l'année à l'autre? Préférerait-elle Saint-Ferréol à la plage mondaine?

Ma petite amie va choisir en toute liberté, répondit Madame de Sépage aux craintes formulées par le jeune homme. Puis, nous ne la retiendrons pas. L'oiseau ne sera pas en cage: quand il voudra aller vers d'autres horizons, il ouvrira son aile. J'en aurai toujours joui le temps de prendre mes habitudes campagnardes. Et puis, Melchior, votre jeune société compensera la mienne, vous chercherez des distractions à cette enfant, qui est beaucoup moins évaporée qu'elle le paraît.

Elle se plaît auprès des personnes plus âgées qu'elle, j'ai remarqué cela. C'est une bonne note chez une jeune fille, l'indice d'un caractère bon et réfléchi. Si les charmantes jeunesse de l'époque avaient pour deux liards de cœur et de bon sens, elles ne traiteraient pas avec tant de négligence, de manque de savoir-vivre, les gens à cheveux blancs.

"Parmi ces derniers, il y en a d'aimables, d'indulgents, pleins d'esprit. Oui, les jeunes gagneraient à profiter de leur expérience.

"Vous êtes de cet avis, Melchior, je le sais, et Myette en juge également comme vous.

"Foin des moroses, c'est entendu, mais les "vieux" qui ont gardé jeunes le cœur et l'esprit, méritent un peu qu'on les entoure. Ils souffrent d'être déjà rayés de

ce monde avant de l'avoir quitté, par la vague joyeuse qui balaie le passé avec désinvolture. Leur tour viendra, ils verront qu'il n'est pas gai d'être mis aux oubliettes. Je ne plains pas à l'avance la jeunesse d'aujourd'hui quand demain amènera pour eux la vieillesse. Elle aura mérité son douloureux sort."

—La jeunesse vous aime beaucoup en général, ma mère, appuya Melchior, en réponse à ces vigoureuses protestations.

—Parce que je me mets à son niveau et cherche à la faire amuser. Il y a tant de gens qui oublient ce qu'ils faisaient et pensaient au début de la vie; je ne suis pas du nombre. C'est pour cela aussi que j'excuse, dans une certaine mesure, nos enfants de troupe mal élevés.

C'est ce qu'il faut pour s'entendre entre anciens et nouveaux.

Ainsi c'est entendu, je parlerai à Myette et nous deux, mon enfant, partiront à votre tour pour votre vieux château. Elle nous y rejoindra plus tard, si le cœur lui en chante.

C'est le soir. L'ombre tombe peu à peu, envahit le crépuscule et s'éteint. Mais c'est un beau soir de printemps. L'heure est jolie et douce. On ne sent plus le souffle glacial de l'hiver, il a fuit. L'été est là. Les oiseaux gazouillent la berceuse du sommeil. Ils lissent leur plumage, du fond des verts perchoirs où ils passeront la nuit.

Les antiques murailles de Saint-Ferréol ont rejoint avec les glycines en fleurs. Les longues grappes mauves se marient aux vieux lierres qui, pour leur faire la cour, s'habillent de plus clair et se laissent envahir.

Au dedans, des rires, des chansons, emplissent la sévère demeure d'une anormale gaieté.

Une fée y loge. Sans doute le cœur de Myette de Givron "lui a chanté" comme l'espérait la marquise, car elle est là.

Ce qui l'a poussée, c'est peut-être une curiosité éveillée. Voir de près le castel de son nouvel ami. L'envie de connaître aussi les charmes de ce pays creusoise, vanté par d'autres que lui, et la riante sauvagerie des vallées de l'Indre qu'il avoisine.

Bref, aux premières ouvertures de Madame de Sépage, Myette avait accepté d'enthousiasme le séjour proposé. Depuis son arrivée, pas une déception n'a défloré l'impression première, toute la joie admirative.

Le temps s'y prête. Jamais, depuis longtemps, la saison n'avait été plus ravissante. Aucun regret, ni même aucun souvenir des fêtes mondaines sacrifiées. Il se peut que Myette soit folle de mondanité, mais l'actuelle ivresse, d'autres séductions ignorées l'enchantent. Elle savoure un plaisir neuf: la liberté en pleine nature.

A Saint-Ferréol, Mademoiselle de Givron et la fille des bois la plus charmante que le soleil ait jamais éclairée de ses rayons.

En ce moment, elle est assise dans le petit salon aux pieds de Madame de Sépage. Celle-ci est étendue sur un divan. On vient de dîner. Les fenêtres ouvertes laissent entrer des senteurs de jeunes pousses fraîches, venant du parc récemment fouillé. Un mélange de parfums agrestes et de fins arômes, venus des plates-bandes fleuries.

—Quelle divine soirée! s'écrie la marquise, rompant un silence qui vient de succéder à l'échange de divers propos.

—N'est-ce pas? répond la jeune invitée. Je pensais à cela: Qu'on serait heureux si ce temps pouvait éternellement durer. Tout est si tranquille en ce coin perdu. Les bruits existent-ils? On n'entend rien qu'un joli silence.

—Et votre voix, Mademoiselle! l'interrompt Melchior, enjoué.

—Vous êtes un ironiste, Monsieur, fait Myette, avec un sourire plein de malice c'est me dire que je parle trop? Je me tais. Quel triste complimenteur vous faites ce soir.

—Vous taire! Oh! ce serait grand dommage, riposte Melchior. Vos pensées muettes n'auraient qu'un charme égoïste, puisqu'elles ne m'atteindraient pas. Je préfère infiniment vous les entendre exprimer.

—Voilà qui répare, mais au fond, vous me trouvez bavarde. Respirez cette rose pour changer vos idées!

Elle lui met sous le nez — car il est assis tout près d'elle — la fleur blanche que balancent ses doigts.

—C'est la première ouverte, ajoute Myette. Non, je ne vous la donne pas.

La jeune fille bataille avec Melchior qui veut saisir la fleur.

—N'est-ce pas, qu'elle est ravissante et sent bon! achève-t-elle, réussissant à la garder.

—Je n'en sais rien, répond-il bougon, vous ne voulez pas qu'on allume, je ne vois par la suite ni la rose ni vous-même, aussi ravissantes certainement l'une que l'autre si je les apercevais.

—Qu'il est taquin et renfrogné! Mais dites-lui, Madame, que c'est vous et non moi, qui avez réclamé ce "chien et loup" qui l'horripile et que j'adore. Quel rageur! D'abord les chauves-souris sont attirées par la lumière et votre mère les craint. Qu'avez-vous à dire?

C'est ainsi journellement, une joute de petites querelles pour rire; à qui aura le dernier mot. Melchior ayant promis de ne pas flirter, Myette de ne pas être coquette, ils font semblant de se disputer. C'est pour tenir les conventions que Melchior essaie ce genre qui ne va pas à son caractère.

Par atavisme et goût, le jeune marquis a le respect de la femme. Il est "Régence" jusqu'au bout des doigts et ne peut arriver aussi facilement qu'il le désirerait à traiter cette jolie personne en camarade, à la moderne.

Ses efforts amusent prodigieusement Myette, aiguissent son esprit agressif et gamin. Elle n'a de cesse qu'elle n'ait amené ce "chic copain à manquer à sa parole."

Par taquinerie plus que par coquetterie, elle aime à pousser Melchior jusqu'au bout de l'impatience orgueilleuse, lui qui craint toujours un peu de ne pas être correct.

Dans son indignation, il paraît alors deux pouces plus grand que ses six pieds, ses lèvres se serrent, ses yeux lancent des flammes. Elle part d'un éclat de rire, il est désarmé jusqu'à la prochaine escarmouche.

Madame de Sépage somnole. Cela lui arrive depuis quelques jours, leurs rires se font étouffés.

—Que faisons-nous demain dimanche? demande Myette.

—On va à la grand'messe, à moins que vous ne préfériez celle de sept heures.

—Sept heures! Merci, vous n'y pensez pas. J'aime dormir tard.

—Très mauvais pour la santé, Mademoiselle, l'air matinal à la campagne est indiqué.

—Trop bon de vous intéresser à la mienne, mille grâces! A votre aise, allez à la première messe. Nous irons à l'autre sans votre société discourtoise, votre belle-mère et moi.

—Ma belle-mère, je ne sais, interrompt Melchior gêné.

—Oui, je comprends, ce n'est pas sûr. Malgré sa belle santé, ce peut être une fatigue pour elle, répond-elle pour le tirer d'embarras.

Son intuition féminine et sa bonté naturelle ont saisi le désaccord qui existe entre le jeune marquis et celle qui l'a élevé.

Madame de Sépage possède en effet une religion à elle, de simple ostentation. A sa table, on observe les lois de l'Eglise, mais son fils a depuis longtemps constaté l'absence chez elle de toute pratique.

De temps à autre, elle se montre aux offices pour ne pas se distinguer fâcheusement des femmes de son monde, et s'en dispense dès qu'une raison d'apparence valable se présente. A Paris, jamais! A Saint-Ferréol, il lui suffit que son fils continue l'exemple donné toujours par le château.

—Et l'après-midi, que fera-t-on pour s'amuser? a repris bien vite la jeune fille. Il lui est pénible de voir son ami attristé.

—On s'inspirera du temps, des circonstances, de votre fantaisie, Mademoiselle.

—Voilà qui est bien parlé. Je vais me mettre au piano ce soir en attendant demain. Je sais par cœur la *Berceuse* de Schumann. Jouée doucement, elle éveillera votre belle-mère. S'il n'est pas bon que je dorme tard, Monsieur le docteur, chuchote-t-elle, le sommeil prolongé à son âge, après le repas, n'est pas meilleur. Je suis chargée de veiller à sa santé, tant que je demeure près d'elle.

Myette s'est levée. Il se dresse pour la laisser passer et va pour presser le bou-

ton électrique. Elle abat la main pres-tement.

—Non, dit-elle péremptoire. Pas de réveil brusque, je trouverai bien mon chemin jusqu'au grand salon.

A tâton, Melchior offre son bras pour la guider. Elle le repousse, rieuse.

—Merci, Monsieur le talon rouge. Je vois en pleine obscurité, comme les chats. Un avantage de plus que j'ai sur vous.

—Et combien d'autres, murmure-t-il, la suivait vers le piano à queue, grand ouvert. Sans parler des coups de griffes qu'on ne peut vous rendre.

Elle ne relève pas l'insinuation plaintive.

Assise devant l'instrument, ses doigts errent sur le clavier. Imperceptiblement la mélodie s'élève, mystérieuse. C'est exquis de sentiment.

—L'étrange fille! Combien d'êtres en elle! pensa Melchior apaisé.

L'attitude est en effet toute autre. La musicienne met de l'âme en son jeu. Il ne voit pas ses traits. La robe seule l'indique. Le rêve et le repos s'évoquent, sans passion et sans heurts.

L'auto était sous pression devant la porte armoriée. Madame de Sépage, contrairement aux craintes de son beau-fils, la veille, y montait majestueuse, en robe de velours, ses cheveux d'argent ressortant d'un chapeau noir aigretté.

Mademoiselle de Givron se plaça près d'elle, moins importante mais digne aussi et jolie.

Elle portait, bien enfoncée sur sa fine tête qui y disparaissait, une grande capeline de paille bise, couverte de fleurs des champs.

Melchior, sur "Fédia", caracolait, attendant le départ de la voiture pour s'élançer à son tour.

Les bonjours s'étaient échangés dans le vestibule, quelques minutes avant.

La paroisse de Chéry-sous-Bois se trouvait à quatre kilomètres de Saint-Ferréol. Les maisons du petit bourg se groupaient à la lisière d'un taillis de chênes. La limousine eut tôt fait de franchir la distance.

Le dernier tintement s'éteignait dans le léger clocher de l'église de style gothique. Celle-ci, bâtie récemment, s'élevait toute blanche au milieu du bourg, sur une place où jaillissait l'eau de la fontaine commune. En face, s'élevait une croix de granit massif, portant l'empreinte des siècles.

La douairière, suivie de Myette, traversa la nef, pour gagner le vieux banc fermé où de tous temps les maîtres de Saint-Ferréol s'agenouillaient. Ce banc antique avait été remplacé tel en l'église neuve, celle-ci reconstruite par les soins et sous la direction du vieux marquis. Un terrible incendie avait détruit l'ancienne.

L'abbé Parabère officiait. Peu d'assistants, relativement à l'importance de la paroisse. Cependant, vu son étendue, le nombre des fidèles présents garnissait encore suffisamment le centre, jusqu'au choeur, où dominait, de sa haute taille, le jeune marquis debout dans une stalle.

Les bras croisés, sérieux et recueilli, ses yeux suivaient les mouvements du prêtre.

De dessous les larges ailes de son chapeau fleuri, Myette, moins méditative, l'observait.

Vraiment, il avait grand air et paraissait absent de toute autre préoccupation que celle de suivre l'office.

C'est tout de même beau, la foi chez un homme, pensait la jolie distraite. Il me donne un bel exemple. Je vais suivre la messe aujourd'hui mieux que d'habitude.

Et Mlle de Givron ouvrit un minuscule paroissien, essayant avec bonne volonté de concentrer son attention.

Un chantre au lutrin et le curé dont la voix était juste, enlevèrent le plainchant. L'allocution fut courte. L'abbé Parabère savait que pour bien se faire écouter, et surtout bien comprendre, il ne faut pas lasser l'auditoire. Sans digressions inutiles, en quelques mots qui portaient, le sermon fut pratique. La jeune Parisienne qui s'était peut-être promise à l'avance, de faire provision d'observation malignes, s'étonnait de l'impression simplement dévoteuse qui se dégageait de l'ensemble. Aucune critique moqueuse à faire; l'assistance, mélangée, était convenable. Les jeunes filles, très élégantes, trop élégantes, au goût du jour, se te-

naient bien. La civilisation, pénétrant dans les plus reculées bourgades, n'a laissé aucune de ces antiques coutumes qui, dans certaines églises de campagnes, autrefois déridaient, par leur naïveté, les fidèles les plus sérieux.

L'élévation avait fait courber les fronts. Le grand silence régnait.

Soudain, une prélude d'orgue jaillit de la tribune d'où nul être n'était visible, derrière les hauts tuyaux le masquant.

Prélude court et très doux. Puis une voix ample, un peu vibrante, s'élève, elle remplit l'église.

Chant grave et recueilli, voix pure et exercée. Un de ces timbres rares qui prennent tout l'être, l'emportent en des régions où le corps aboli, l'âme seule tressaille.

Quand le chant se tût, Melchior instinctivement se tourna vers la tribune pour découvrir l'artiste. La marquise, surprise comme lui, bien que moins impressionnée par l'harmonie, se pencha vers sa jeune voisine.

—Une belle voix, murmura-t-elle.

—Qui est-ce? interrogea à son tour Mlle de Givron, subjuguée elle-même; la connaissez-vous?

La châtelaine fit un geste négatif.

L'assistance, accoutumée sans doute chaque dimanche à entendre la musicienne, paraissait simplement satisfaite, sans l'impression d'étonnement des habitants du château.

Avant de sortir de l'église, Myette cherche des yeux l'admirable chanteuse dans le flot humain qui s'écoule.

Elle guette pour cela l'entrée du petit escalier qui mène à la tribune.

Mais personne n'en descend.

Sur la place, les hommes se découvrent au passage du jeune marquis.

Très affable, il aborde quelques-uns. Bientôt, un cercle se forme autour de lui. Melchior est aimé, respecté, parce que fils de son père, et aussi en raison de la réputation que lui fait le vieux concierge, Philippe Roux. Son régisseur Terrasson, parle également de lui avec tant d'éloge. De plus Melchior est beau, il en impose. Sa prestance, la jeunesse ardue qui se dégage de son physique plaisent. La région villageoise qui dépend de Saint-Ferréol est fière d'avoir à sa tête un si bel échantillon mâle.

Les dames du château excitent la curiosité. Myette a un succès d'estime. Son chapeau parisien, très inédit, fait l'admiration des jeunes filles uniformément coiffées de la petite forme emboîtée. Le retour s'effectue semblable à l'aller, moins l'escorte du propriétaire attardé. Il a été saluer le curé à la sacristie.

Ce dernier lui serre la main avec affection. L'abbé Parabère est avec Melchior dans les meilleurs termes. Il estime son jeune paroissien, bien qu'il le connaisse encore peu. Mais ce qu'il entend dire de lui est tout à sa louange et montre qu'il sera le digne successeur de la lignée des Sépage, tous chrétiens pratiquants, prêts à soutenir et seconder la religion et son représentant, par la bourse comme par l'exemple.

—Vous voilà définitivement parmi nous? dit le prêtre. Je m'en réjouis. Le banc vide de votre famille m'attristait. Vous avez de la société à Saint-Ferréol, n'at-on dit?

—Une jeune amie de ma belle-mère, Monsieur le curé. Cela la distrait et moi aussi.

—Oui, oui, je comprends, fait avec une malice aimable dans sa sérieuse physionomie, l'abbé Parabère. Mariez-vous jeune, Monsieur le marquis, ce sera bien.

—Mais il n'est pas question de cela, s'écria en riant Melchior. C'est pour ma mère et non pour moi, que Mademoiselle de Givron est ici. Laissez-moi souffler un peu, Monsieur le Curé, avant de vous présenter une châtelaine. Je sors du régiment, songez-y. De plus, mon cœur n'a pas encore parlé, continue-t-il plus grave.

—Bien, bien, mon cher enfant. Ce n'était qu'une présomption qui vous prouve l'intérêt affectueux que je vous porte.

L'abbé le regardait au fond des yeux, paternel et simple.

Melchior s'apprêtait à le quitter. Tout à coup il se souvient qu'il veut un renseignement:

—Monsieur le Curé, quelle artiste avez-vous donc découvert pour rehausser vos cérémonies? Cet O Salutaris était digne d'être apprécié à la Madeleine! Cette voix ferait sensation.

L'abbé Parabère a souri.

—La musicienne doit vous être connue. C'est ma pupille, Mlle Myrta, une

très jeune enfant que vos régisseurs abritent. Oui, elle est remarquablement douée, mais de grâce, ne lui faites pas de compliment, Monsieur le marquis, si vous la revoyez. Je ne voudrais chez elle aucun orgueil des dons de Dieu. Elle est si nature, ce serait dommage de gâter sa simplicité.

—Soyez tranquille, Monsieur le Curé. Du reste, je crois Mlle Myrta peu abordable. La seule fois que je l'ai entrevue, au Mesnil, elle m'a paru distante et fière.

L'abbé fixa de nouveau les yeux du jeune homme:

—La pauvre enfant a des raisons, que je connais, pour être défiante et réservée. Elle a droit à tous les égards, croyez-le.

—Ils lui sont tout acquis, du moment que vous le dites, Monsieur le Curé. Pardon si je vous quitte un peu brusquement, ces dames m'attendent pour le déjeuner.

Et un peu intrigué, Melchior prend congé du vénérable pasteur. Il s'en retourne à vive allure à Saint-Ferréol.

Myette l'attendait avec impatience, supposant bien qu'il la renseignerait. Elle est même à la grille, sans souci qu'il puisse croire, en la voyant là, que sa venue est impatiemment désirée, pour toute autre cause que celle qui la guide.

Au bout de l'avenue, il arrête Fédia et saute à terre près de Myette souriante.

—Je suis en retard, je parie, dit-il, et vous venez me le dire. Excusez-moi, notre bon curé m'a retenu plus longtemps que je ne le voulais.

Mlle de Givron est perspicace. Son ami Melchior ne donne pas à sa présence la raison qu'un fat eut supposée. Elle l'en récompense immédiatement.

—Tranquillisez-vous, le déjeuner ne refroidit pas, et mon estomac ne crie point famine. Mais je m'ennuyais un peu de vous. Votre belle-mère n'a pas quitté son appartement après le retour. Je venais au-devant de vous.

Il s'inclina, le regard un peu ironique et Myette se mit à rire.

—Je suis donc incapable d'une gentillesse de ce genre? Votre incrédulité visible me renseigne. Eh! bien oui, ce n'est pas en effet le regret de votre absence qui m'a conduite vers vous. J'avais hâte de savoir le nom, la résidence, la situation de la merveilleuse chanteuse. Vous avez bien demandé tout cela, au moins?

—Oh! curieuse fille d'Eve!

Le jeune marquis, la bride de sa jument passée au bras, se tenait entre la fine bête et Mlle de Givron; taquine, ment il reprit:

—Si je vous disais que je n'y ai pas songé?

Myette, impatiente, frappe du pied. Fédia fait un écart, oblige le jeune homme pendant quelques secondes à la calmer, et remettre son pas au niveau des leurs.

—Vous êtes insupportable, prononce-t-elle, de me faire poser. Je sais très bien que vous êtes aussi curieux, fils d'Adam, que vos sœurs fille d'Eve. Allons, dites vite!

—Il y avait une fois, narre pompeusement Melchior sans s'émouvoir, une jeune princesse errante et persécutée. L'histoire ne dit pas pourquoi, ni par qui. Elle habitait au fond des bois, répondait au nom bizarre de Myrta et chantait comme un rossignol. Elle avait un port de déesse, fragile et délié comme un long roseau. Des fils électriques en fusion formaient sa chevelure, son regard était étrange, parce que ses prunelles taillées dans un pépite d'or éblouissaient de rayons. Voilà, Mademoiselle, tout ce que votre obéissant serviteur peut vous conter sur celle qui a la chance d'occuper si fort votre esprit.

Myette avait écouté, avec un mélange d'intérêt, répugnant à croire vraie cette légende, tout en espérant quand même un fond de réalité.

—Vous ne vous moquez pas de moi, Monsieur de Sépage?

—Oh! Mademoiselle, je ne me permettrais pas!

—Alors vous la connaissez, cette personne singulière et idéale?

—Je la connais... de vue.

—Où perche-t-elle exactement, votre déesse?

—Une déesse ne perche pas. La princesse en question vit dans un chalet qui se nomme "Le Mesnil", on la rencontre au bord des étangs. Ses doigts créent des esquisses d'après nature. Je ne sais si



"Dotsy" Lefferts Charles "Buddy" Lefferts Mme Charles L. Lefferts Alice Lefferts

"Nous n'avons pas de vêtements défraîchis"

dit une mère active



CHEMISETTES blanchies chaque semaine, depuis près de 2 ans, dans la bonne eau de savon Chipso.



Aucunement CHANGEES après 2 ans de lavages réguliers dans le Chipso, ces deux robes en pongée, jaune et vert, sont encore leurs plus belles robes.



Robe de voile BLEUE ET BLANCHE lavée dans Chipso six fois sans changer de couleur.

LA famille de Mme Charles L. Lefferts est toujours joliment habillée, sans qu'elle ait à dépenser d'argent pour remplacer des vêtements défraîchis. Elle se sert depuis onze ans du Chipso pour ses grosses lessives.

"Je sais que le linge lavé au Chipso, dure plus longtemps," nous dit-elle au cours de notre entretien sur les savons de lessive. "Personne ne pouvait avoir du linge plus sale que nous. Mon mari étant un employé de chemin de fer et mes trois enfants aimant à jouer dehors comme les enfants en bonne santé. Mais, avec Chipso, tout part au lavage. Je n'ai pas besoin de frotter le linge pour le nettoyer.

"Autre chose encore: Chipso respecte les couleurs. J'ai lavé les complets de serge bleue de 'Buddy' bien des fois sans qu'ils aient changé de couleur,

comme ce serait arrivé avec du savon dur. Chipso est aussi sans danger pour bas de soie de couleur, robes et dessous de soie. Je n'hésite jamais à laver au Chipso les tissus les plus fins ou les couleurs les plus délicates."

Comment Chipso peut-il, sans rien abîmer, faire du travail aussi sûr? C'est que Chipso n'est pas gâté par des ingrédients rudes et coupants; c'est qu'il est PLUS SAVONNEUX. Il donne une eau de savon très épaisse qui sait nettoyer les vêtements épais et sales, tout en restant douce et sûre pour les choses délicates.

C'est en vous servant du Chipso pour vos mains que vous verrez comme il est SANS DANGER pour la soie. Une grosse boîte économique de Chipso vous attend chez votre épicière pour votre prochaine journée de lavage. Chipso se vend toujours en paquet.

Chipso

PROLONGE
la durée du linge



FABRIQUE
AU CANADA

ses pinceaux ont autant de valeur que son gosier.

Ils ont franchi tout en causant la longue avenue verte. Melchior remet sa bête au concierge accouru, et le couple pénètre dans le château.

Myette, fort animée, ne discourt pendant le repas que du sujet palpitant.

Les incidents étaient rares à Saint-Ferréol. La découverte d'une artiste à l'histoire un peu mystérieuse, passionnait, on ne sait pourquoi, son attention du moment.

A sa belle-mère, Melchior refit le récit moins imagé, auquel Madame de Sépage ne prêta qu'une oreille distraite. Elle avait oublié l'impression produite par la chanteuse et s'amusa de l'emballage de Myette.

— Puisque vous êtes si désireuse de voir cette demoiselle Myrta, ma petite amie, lui dit-elle, occupez votre après-midi de dimanche à essayer de la rencontrer. Melchior se fera un plaisir de vous conduire chez les bons Terrasson.

Il fut convenu ainsi. L'indécision du temps était bien un peu irritante. Quelques gouttes d'eau orageuses les firent hésiter à entreprendre la course, car l'auto ne pouvait passer dans le chemin forestier.

Mais juste au moment où l'on allait renoncer au projet, le soleil se décida à percer. L'azur s'étendit de nouveau. Les nuages menaçants disparurent.

Il ne restait plus la moindre menace dans le ciel limpide, plus bleu que jamais.

— Ah! si vous montiez à cheval, Mademoiselle! Nous aurions été là-bas d'un temps de galop. Et "Fédia" peut se monter en dame.

— C'est une riche idée, malheureusement impossible pour aujourd'hui, je ne suis pas écuyère. Mais à partir de demain, donnez-moi des leçons. Je vais commander une amazone, et dès que je serai solide en selle, ce sera un amusement fou de courir ensemble le pays.

— C'est entendu, n'est-ce pas? Vous savez un amour de "copain à la hauteur". Oh! pardon, Madame, fit tout à coup Myette drôlement confuse de ce terme d'argot.

La vieille marquise riait, enchantée, nullement scandalisée.

L'aristocratie acquise de Madame de Sépage, ses grandes manières qui seyaient à son genre de beauté, ne pouvaient s'offusquer comme eût pu le faire, avec conviction, une authentique grande dame.

Le langage gamin ou boulevardier, qui envahit les salons actuels, n'excitait son blâme qu'en parade, lorsqu'elle posait pour être "vieille France".

Au fond, elle n'en avait cure.

Et en ce qui concernait Mademoiselle de Givron, les plus rigoristes ne pouvaient la ranger au nombre des jeunes filles ayant mauvais genre.

Chez elle, le modernisme n'avait rien de choquant, de trop osé.

Il s'alliait, amusant contraste, avec une incontestable bonne tenue.

Le Mesnil était silencieux. Quand les jeunes gens y abordèrent, rien ne bougea dans le chalet. La véranda déserte, les fauteuils en ordre leur fit craindre le logis abandonné de ses habitants. Melchior contrarié d'avoir fait faire une longue course inutile à sa compagne déguée, un peu lasse, la fit entrer quand même.

— Reposez-vous du moins, dit-il, en l'installant plein d'attention, sur un fauteuil aux pailles multicolores. Je vais m'informer, chercher en dehors. Ils ne sont pas partis laissant portes et fenêtres ouvertes. Le pays est assez sûr, mais cependant, par ces temps de cambriolages...

Il sortit.

A peine avait-il quitté Mademoiselle de Givron que, derrière elle, une portière d'étoffe se souleva. Myrta, gardienne du chalet en cette après-midi dominicale, avait, de sa chambre, entendu des voix étrangères. N'apercevant qu'une jeune femme élégante, son hésitation prudente fut rassurée.

Myette perçut sa présence avant de la voir. Se retournant vivement, les deux jeunes filles se trouvèrent face à face. Un gracieux sourire d'hospitalité instinctive salua l'arrivante. Celle-ci, en femme du monde, très spontanée, tendit la main à Myrta indécise.

— Mademoiselle Myrta, je pense? interrogea-t-elle. Je m'excuse d'avoir en-

vahi votre maison sans crier gare. Le marquis de Sépage m'accompagnait. Il m'a confortablement installée ici, à la recherche lui-même des hôtes. Je suis Mademoiselle de Givron, très ravie de faire votre connaissance. Vous m'avez transporté au ciel, ce matin, pendant la messe. Quel talent vous possédez, et pourtant si jeune!

Elle la considérait, admirative. (Si l'abbé Parabère eût été là! Lui si désireux qu'on ne prodiguât pas d'encens à sa pupille!)

Myette, ignorante des recommandations faites à ce sujet, laissait parler son enthousiasme en toute franchise. La jeune pensionnaire du Mesnil, peu accoutumée aux éloges, parut surtout touchée d'être l'objet de cette flatteuse visite. Faisant rasseoir Mademoiselle de Givron, elle prit un siège auprès d'elle.

Ses façons aisées, la distinction de toute sa personne, l'apparentaient sans alliage, à l'aristocratie de sa belle visiteuse.

Simplement gracieuse, elle expliquait l'absence du régisseur et de sa femme, partis en auto pour la paroisse.

— Madame Françoise n'avait pas eu la messe, elle désirait assister aux vêpres. Son mari lui évite toute fatigue. C'est un si bon ménage! Moi, je gardais fort mal le logis, n'attendant personne. Le Mesnil est rarement visité.

Myrta avait accueilli sans autre signe de satisfaction qu'une passagère flambée rose, l'allusion à son talent.

Myette y revint:

— Vous avez un piano ici, Mademoiselle, je suppose; comme j'aimerais vous entendre encore!

— Non, il n'y a pas d'instrument de ce genre au Mesnil. J'étudie sur l'orgue. Monsieur le Curé le met à ma disposition. Je n'ai pas de concurrence. Je crois que depuis son installation dans l'église, personne n'en avait encore touché le clavier avant moi. Un bel instrument tout neuf. C'est ma grande distraction.

— Et vous en avez d'autres, paraît-il. Mademoiselle Myrta. Vous peignez, m'a-t-on dit?

— Quelques aquarelles, c'est vrai, répondit la jeune fille.

Elle semblait trouver tout naturel d'être pourvue de dons variés. Son interlocutrice en fut frappée.

Quelle absence complète de fausse modestie chez une femme aussi jeune, dans ce milieu modeste et de second ordre, pensait Myette.

Comment pouvait-il exister une telle simplicité, unie à une pareille aisance?

— Vous seriez tout à fait gentille de me montrer quelques-unes des oeuvres que vous réalisez. Puisque je ne peux vous entendre qu'à l'église, cela compensera.

Mademoiselle de Givron insistait de son plus charmant sourire. Et Myrta subit comme tout le monde l'empire de la jolie charmeuse. Elle se leva sans se faire prier.

— J'ai plusieurs peintures dans ma chambre. Je devais les expédier, car je les expose à Lyon pour les vendre. Si cela vous fait plaisir, Mademoiselle, je vais les chercher.

— Jamais de la vie! s'exclama Myette; à moins que vous n'en soyez contrariée, je monterai les voir. Ça ne vous ennuie pas de me recevoir dans votre appartement? C'est très indiscret, pareille demande, mais il faut me prendre avec mes défauts. J'en ai beaucoup, dont la curiosité!... Entre jeunes filles pas de cérémonies, n'est-ce pas?

— Vous me plaisez beaucoup. Si je ne vous suis pas antipathique, mêlons nos atomes crochus! Vous me seriez d'agréable ressource pendant mon séjour à Saint-Ferréol.

— J'irai vous faire chanter à l'orgue, ou se donnerait rendez-vous pour goûter sous bois. Je vous regarderais peindre.

— Oh! que ce serait gentil pour moi!

Disant ceci avec son entrain coutumier, Myette montait l'escalier rustique derrière Myrta souriante et déjà gagnée.

Elles atteignirent l'étage supérieur.

Melchior n'avait pas reparu. Ni l'une ni l'autre ne s'inquiétait du prolongement de son absence. Mademoiselle de Givron le supposait toujours en quête du régisseur. Myrta ne pensait pas à lui.

Aussi, tandis qu'amicalement les deux jeunes gens bavardaient en haut, déjà en communication, le jeune marquis rentrait bredouille, prêt à s'en excuser, et

trouvait la véranda vide, à son grand étonnement.

Des hirondelles passaient et repassaient entre les colonnettes habillées de pampres, où quelques-unes nichaient peut-être. L'odeur fine de Mademoiselle de Givron flottait, indice de sa récente présence, mais l'élégante silhouette ne se montrait pas.

Les deux sièges rapprochés indiquèrent cependant au jeune homme qu'elle avait dû trouver à qui parler.

Durant ce temps, Myette s'exclamait, sincère, devant les aquarelles de la princesse déguisée. Oui, cette appellation rendait l'impression produite par Myrta. Le marquis l'avait bien dénommée.

Princesse déguisée et aussi quelque peu lointaine, car bien que Myrta fut conquise déjà par la visiteuse, elle ne livrait rien encore de son "moi". Sa chambre gaie, ensoleillée, donnait sur la masse verte de la petite forêt. Tentures de Jouy à fond clair ramagées d'oiseaux exotiques. Peu de meubles, de rares bibelots, des bouquets nichés dans tous les coins, et des peintures un peu partout. Un souci d'ordre et de simple élégance se devinait dans l'arrangement de ce frais nid.

Installé sur un fauteuil d'osier, garai de coussins, Myette regardait tout, comme elle aurait voulu tout apprendre. Une sympathie l'attirait vers sa nouvelle connaissance. Ses grandes prunelles perveches, sa fine bouche n'avaient que des expressions caressantes. Et lorsque les jeunes filles passèrent pour redescendre le seuil de la chambre, Myette démonstrative et tendre rarement, demanda à l'inconnue la permission de l'embrasser.

C'est la main dans la main et riant l'une à l'autre, qu'elles apparurent à Melchior, au coin de la véranda. Séduisantes apparitions, divergences harmonieuses! Fleurs de jeunesse, de beauté! Même taille, même distinction.

L'une comme une rose éclatante en plein épanouissement, l'autre mince reflet d'auroré prometteur de rayons que rien n'éclipserait.

Le jeune marquis, jetant sa cigarette, s'était vivement dressé et porté au devant de Myrta, il s'inclinait:

— Je vous présente mes hommages, Mademoiselle, dit-il cérémonieusement.

Il retrouvait en son souvenir la singulière lueur des yeux d'or, de nouveaux fixés sur les siens. Mais cette fois le regard de Myrta, toujours fier, se fit gracieux.

Son devoir d'hôtesse en l'absence des subordonnés du Mesnil la fit accueillir.

— Vous n'avez pas idée de la délicieuse heure que je viens de passer, s'écria Myette en s'adressant au marquis. Maintenant que j'ai vu Mademoiselle Myrta si bien à mon goût, je me promets des réunions fréquentes avec elle. Vous viendrez à Saint-Ferréol, n'est-ce pas, Mademoiselle?

La jeune habitante du Mesnil hésitait.

Ce fut Melchior qui courtoisement répondit à la place, voyant quel plaisir brillait dans les yeux de Myette.

— Vous nous ferez cette honneur, Mademoiselle. Votre tuteur n'y verra nul inconvénient, je pense, et ce sera une charité à faire à Mademoiselle de Givron, pendant son séjour chez nous, le plaisir d'une compagnie de son âge.

C'est un penchant extraordinaire que vous m'inspirez, ajouta spontanément la jeune Parisienne.

Cette gentille affirmation dissipe toute gêne entre les trois jeunes gens. Elle met autour d'eux une atmosphère exempte de préjugés. Une entente de jeunesse, durant laquelle chacun, suivant sa nature et la pente de son esprit, jouissait de la sensation exquise de cette soudaine intimité.

Quand Myrta rentra au chalet après avoir accompagné de quelques pas ses visiteurs, elle fut envahie d'un trouble mêlé de plaisir et de crainte. Elle a tendu la main à Melchior, embrassé Myette, les a traités en égaux, en amis. A-t-elle eu tort de déposer si vite la réserve dont elle s'est fait jusqu'ici une loi?

Vis-à-vis de Mademoiselle de Givron, nul inconvénient, pas de regret. Elle est si franche, si gentille, sera d'une telle ressource pour la petite essulée toujours repliée sur elle-même. Mais le marquis? Où la mènera l'imprudence promesse arrachée de se mêler à eux?

Elle reconnaît en le jeune seigneur de Saint-Ferréol un beau spécimen d'hom-

me. Sa morgue elle-même lui sied, elle fait partie intégrante de son type. On ne peut se le figurer autre. Cette morgue d'apparence ne l'empêche pas d'être séduisant dès qu'il se livre un peu.

Son âme apparaît alors sous l'enveloppe orgueilleuse.

Oh! cet orgueil visible! S'il savait...

Myrta frissonne pour lui. Prise d'un peu de pitié à présent qu'elle l'a vu de près, et qu'elle l'apprécie.



Myette de Givron a déjà pris de Melchior plusieurs leçons de manège.

Ses dispositions sont merveilleuses. Aucune frayeur. Elle est solide, possède l'adresse naturelle et le désir d'apprendre vite et bien.

Elle a du reste, dans le marquis, le plus patient et le meilleur des maîtres en équitation.

Qui donc a dit que la vie n'est faite que d'espoirs trompeurs comme des feux follets?

Myette trouve l'existence charmante dans le vieux nid. Il lui sera pénible d'en partir. Mais elle a encore le temps devant elle. Ses parents sont allés passer conjugalement leur été en Suisse: voyage de vieille lune de miel. Ils sont le modèle des ménages unis. Ils ne réclameront leur fille qu'à l'automne.

La vieille marquise est satisfaite de la garder jusque là. Myette anime si agréablement la solitude de Saint-Ferréol!

L'entente avec Melchior s'accroît: Madame de Sépage ne doute pas de la conclusion. Elle aura la belle-fille empressée, dévouée, qui la laissera jusqu'à la fin de ses jours dame et maîtresse. Ce qu'elle veut.

Mais si la châtelaine propose, l'amour dispose et pas du tout dans le sens désiré. Cependant, d'après les apparences, l'union du marquis et de la belle demoiselle est chose certaine.

"Ça fera un couple réussi!" disent les gens.

C'est aussi l'idée de Myrta. L'héritière des Givron est bien la femme qui convient au riche descendant des Sépage. Et puis, elle a tout pour séduire. La couronne tréflée siéra à ce beau profil de camée.

Myette possède l'esprit, la grâce. Ce qui suffit enfin pour conquérir et flatter le plus difficile en matière de noblesse et de beauté.

Depuis que Myrta les approche, cette conviction s'affirme. Ils sont au mieux ensemble. Leurs taquineries ne sont pas des querelles d'amoureux. Leurs controverses, un jeu de coquetterie de la part de Myette. On sent qu'au fond l'affection dévouée l'un pour l'autre progresse. La jeune habitante du chalet a réussi jusqu'ici à éviter de passer le seuil de Saint-Ferréol.

Toujours un prétexte valable, une raison plausible ont été mis par elle en avant pour l'en dispenser.

Comme son exigeante amie peut la voir ailleurs, elle n'en fait pas la remarque, ne cherche plus à l'entraîner au chalet. Myette respecte, par délicatesse, sans en demander la cause, la visible répulsion de la jeune fille à aborder Mme de Sépage.

Toutes les deux se rencontrent fréquemment à Chéry-aux-Bois où Melchior et Myette aiment à surprendre la musicienne exerçant sa voix sous les voûtes de l'église. Souvent aussi dans les coins de forêt où Myrta est installée avec ses pinceaux. Mlle de Givron l'y rejoint avec Melchior comme guide. Celui-ci les abandonne, le fusil sur l'épaule, et revient chercher Myette à l'heure convenue.

Le jeune homme les fait passer par mille sentiers différents, aboutissant au Mesnil, où ils escortent Myrta pour le retour.

Ce sont de jolies et gaies promenades. La saison se prête à ces randonnées. L'été dans les régions du centre n'a pas en général l'ardeur brûlante qui accable ailleurs, et fait que l'on préfère se confier au logis. Dès que le soleil baisse, la fraîcheur arrive, les matinées, les soirées sont toujours agréables. Les jours longs, l'heure avancée, permettent d'organiser sans fatigue les excursions pédestres, que préfère entre toutes le trio ami.

Madame de Sépage s'enquiert rarement du but de ces promenades. Il lui suffit de savoir sa jeune invitée satisfaite en compagnie de son beau-fils.

Que l'habitant du chalet soit devenu ou non l'inséparable de Myette elle n'y attache aucune importance. C'est un caprice, une fantaisie de la Parisienne, une distraction. Peut-être aussi, dans l'idée de Mademoiselle de Givron, la présence de cette jeune fille est-elle une sorte de tête-à-tête trop continu afin que l'on ne jase pas.

"La voix de cette petite est splendide, se dit Madame de Sépage. De l'avis de Myette, ses aquarelles dénotent un joli talent. Elle a en main de quoi remplacer son manque de fortune. Ce peut être pour la pupille du curé une chance d'avenir. Quand Myette sera mariée, elle pourra lui devenir d'une grande utilité.

Pour les enfants à venir, Mademoiselle Myrta ferait un professeur d'arts d'agrément sur place."

Le nom de Myrta revenait souvent sur les lèvres de Myette.

Rarement sur celles du marquis.

La raison du mutisme de Melchior à l'égard de l'étrangère si subitement mêlée à son existence depuis six semaines, c'était peut-être que l'esprit du jeune homme s'en trouvait trop occupé...

Et il ne voulait pas l'admettre, ni surtout que d'autres que lui-même puissent s'en apercevoir.

Le rapprochement avec une femme aussi bien douée sous tous les rapports que l'était la petite princesse déguisée — ainsi que Myette et lui l'appelaient entre eux — ne pouvait qu'impressionner cet homme jeune, au caractère romanesque.

L'âme rêveuse aux instincts chevaleresques d'une autre époque que possédait Melchior, devait le porter à admirer, apprécier cette jeune créature si différente des autres.

La beauté régulière et classique de Mademoiselle de Givron, loin de faire tort à Myrta, faisait ressortir son type à part.

Ce qui pour Melchior était un charme de plus, elle ne parlait jamais d'elle, restait réservée bien qu'elle acceptât, gracieuse, ses courtoises attentions. Et c'était une attirance irritante de plus de ne pouvoir, lui, ainsi que le faisait librement Myette, pénétrer dans les arcanes secrètes de cette nature silencieuse, qui se rétractait en quelque sorte, vis-à-vis de lui.

Oui, c'était un recul moral, imperceptible, passant inaperçu pour tout autre que celui qui s'en voyait l'objet.

Myrta, malgré son fond de sérieux, riait volontiers des saillies de Myette, de ses réflexions piquantes; mais dans les réponses aux questions que le marquis lui posait sur ses propres appréciations, elle accusait une réticence. Elle voyait juste et disait bien, cependant.

Malgré cela ses idées précises n'avaient pas de flottement, pas de détours. Sa jeunesse se manifestait, non exubérante, dans le sourire le plus charmant.

À la spontanéité de Myette, elle opposait un tendre calme. Ses grands yeux d'or seuls parlaient. Quelle caresse dans leur regard.

Pour en recevoir un semblable, le jeune homme eût donné tout ce qu'on aurait voulu!

Mademoiselle de Givron, sans pénétrer exactement les sentiments de Melchior, en devinait assez pour s'en amuser en dedans.

"Quel dommage, pensait-elle, que les choses de ce monde soient si mal agencées! Ces deux-là sont créés l'un pour l'autre. Voilà la femme qu'il faudrait à ce grand garçon pétri de qualités rares, si peu conformes aux tendances de notre génération actuelle.

"Myrta ferait son bonheur. Tout l'attire vers elle. Cela se voit. Il est près d'être pris, bien pris. Hélas! tout les sépare. Et ce sont des barrières infranchissables. Quand on est marquis de Sépage, les préjugés font loi.

"La naissance de Myrta est trop dans le brouillard. D'où sort-elle? Le curé seul pourrait le dire, et il ne le dit pas... Il est à craindre que le voile ne recouvre quelque chose de fâcheux pour elle. L'atavisme sans doute peu reluisant. Cependant elle possède un cachet de distinction que nombre de représentantes de grands noms pourraient envier. Mais même serait-elle "quelqu'un", il y a des tares familiales aux étages les plus hauts.

"Là-dessus, Melchior ne passerait jamais, je crois.

"Mettre une tache sur le blason des Sépage qui a toujours brillé, de génération en génération, sans forfaitures, ni

compromissions basses! Non; il ne l'admettrait pas."

Mademoiselle de Givron pensa soudain au second mariage du père de Melchior. On ne savait pas grand-chose sur l'origine de la belle-mère que le vieux marquis a donné à son rejeton. Elle possède les dehors, mais sa parenté est non moins inconnue de tous que celle de Myrta.

"Il faudra, songeait Mademoiselle de Givron, que je m'informe adroitement là-dessus. Si par hasard il existait un "mais" quiconque à cette alliance de son père, en cas de "grande passion", cela ferait peut-être réfléchir Melchior et tomber son grand orgueil.

Pour suivre le penchant de son cœur, il conviendrait alors que, n'étant pas le premier Sépage à faire une mésalliance, il serait bien sot de renoncer au bonheur pour garder l'intégrité du nom qui n'était pas sans alliage, ainsi qu'il le croit actuellement.

Toute écartelée qu'elle était, Myette avait parfois la lucidité du jugement, et surtout les raisons du cœur, pour elle et ceux qu'elle aimait, devaient à son avis être primordiales en ce monde. Quel dédommagement pour cette orpheline sans ressources!

Oui, si Melchior en faisait sa femme, ce serait un couple à être envié partout. Elle serait une marquise si bien digne de sa situation.

C'est la dernière promenade à cheval que font Myette et Melchior.

Mademoiselle de Givron est rappelée par ses parents après un séjour de quatre mois. L'automne commence à brûler la forêt où ils galopent côte à côte. Les arbres se dépouillent.

Aux murailles de Saint-Ferréol, la vigne vierge a rougi.

Un brin de mélancolie se mêle à la brume dorée qui enveloppe les choses mais la jeune fille n'aime pas la tristesse, elle secoue l'impression qui lui vient de cette nature déclinante et rompt un silence songeur.

—Melchior?

Elle l'appelle ainsi familièrement; la vieille marquise l'y a encouragée un jour que Myette se plaignait de la gêne cérémonieuse qu'apportaient entre eux les dénominations de "Monsieur" et "Mademoiselle".

—Melchior, à quoi pensez-vous, mon ami?

Votre physionomie est lugubre, votre silence farouche. Dites-moi quelque chose; je m'ennuie de penser solitairement.

Le marquis tressaille imperceptiblement, et affecte une grande confusion.

—Oh! pardon! En vérité, je suis excusable de paraître muet et morose. L'idée de la séparation prochaine me hante. Vous me manquerez, Mademoiselle.

—Mademoiselle? Encore! Vous êtes incorrigible, reproche-t-elle. Alors, bien vrai, je ferai un trou dans votre existence, ami Melchior? Mais la séparation ne sera pas longue, l'hiver vous ramènera à Paris.

L'astucieuse sait le contraire, elle veut l'obliger à lui confier le secret projet dont elle devine en partie la raison. Cette raison qu'il ne donnera pas.

Il hésite, puis se décide.

—Non, Myette. J'ai l'intention de passer l'hiver ici. Gardez cela pour vous, ajoute-t-il. Vous êtes la première à connaître cette décision.

—Que rien ne changera? Même pas le plaisir de se retrouver plus tôt nous deux?

—À Paris, vous retrouverez tant d'autres amis et amies. Puis le théâtre, les réunions, le bien-aimé tango.

Elle lui caresse le bras de sa cravache, simulant le geste de l'en cingler.

—Moqueur! Oui, j'aime la danse, et puis après? Ça ne fait de tort à personne, ni à mes autres amours. J'ai le cœur vaste et tout plein de choses dedans. Pourquoi, sans indiscretion, ce besoin de réclusion subit?

—Vous connaissez mes goûts campagnards. La neige à Saint-Ferréol a pour moi des charmes. Souvenirs d'enfance qu'il me plaît à réveiller. Ce qu'on appelle le monde ne m'attire que relativement. Or, à Paris, il me faudrait m'y jeter forcément.

"J'ai aussi les élections du printemps prochain à préparer. Peut-être poserais-je ma candidature au conseil général. Puis l'oeil du maître ne doit pas s'écarter trop

Au premier rang depuis 40 ans

THÉ "SALADA"

"Frais des plantations"

601F

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames



POUR LA 1^{ère} FOIS AU CANADA

Nous avons le bonheur de pouvoir correspondre avec le MAGE SARKAN, un des plus CÉLÈBRES ASTROLOGUES du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et SON POUVOIR QU'IL EXERCE MEME A DISTANCE. IL A FAIT VOEU de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous offre GRATUITEMENT une étude de votre HOROSCOPE. VENEZ A LUI, il vous conseillera, vous dévoilera votre avenir et vous montrera la ROUTE DU BONHEUR. Il vous guérira en tout: AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTÉ, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. N'HESITEZ PAS; cette offre généreuse s'adresse à TOUS et à TOUTES. Envoyez vos noms (M., Mme ou Mlle), date de naissance et adressez au MAGE SARKAN, Dépt. 175, P.R.P., 22, rue Saint-Augustin, PARIS, (2e), et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbre de votre Pays pour frais d'écriture et d'envoi).

COUPON D'ABONNEMENT La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à La Revue Populaire.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE., 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

longtemps. Quand on a comme moi les multiples soucis du grand propriétaire, il faut rester sur place."

—Que de conciliabules je prévois avec votre bras droit, l'estimable Terrasson! Vous passerez votre vie au chalet, glisse, sans avoir l'air d'y toucher, la malicieuse Myette.

Melchior a blanchi. Les hommes rougissent rarement.

Que veut dire l'allusion? Sa compagne ne bronche pas, son innocente physiognomie ne la trahit point.

Elle est rosée par l'air vir. Les cheveux courts dégagent la nuque sous le petit tricot enfoncé. Le regard perche fixé sur le chemin suivi semble la personnification de l'indifférence.

Mais elle sent que le coup a porté et elle s'en amuse.

Ce n'est qu'en faisant effort pour rester maître de lui que le jeune marquis s'oblige à ne pas laisser sans réponses l'évocation du Mesnil.

—Oui, j'irai souvent au chalet, naturellement. Et, sans vous, cela me semblera triste.

Elle ne veut pas le torturer d'un doute et ne riposte pas, malgré son envie de répondre: "Triste! avec la belle princesse, je n'en crois rien." Simplement, elle dit:

—La tristesse de mon départ ne sera que pour Myrta. Elle va retomber malgré vos visites dans sa solitude. Je vais lui faire un vide... Mais j'y pense, si je lui proposais de l'emmener quelque temps à Paris? Cela ferait grand bien à ma petite amie. Voir Paris qu'elle ne connaît pas! Je serais ravie de l'avoir. Elle cultiverait mieux ses remarquables talents et pourrait chanter dans quelques concerts, ce qui la ferait connaître.

Le cheval de Melchior a un subit écart, la main de son cavalier ayant tendu les rênes avec brusquerie.

Fédia, que monte Myette, surprise de l'embarquée de son compagnon, se pointe, manquant de désarçonner l'amazone. Heureusement, de sang-froid, celle-ci conserve l'assiette; et la sage bête se calme.

Melchior, conscient d'être la cause de ce pointage qui aurait pu amener un grave accident, a saisi la bride de sa compagne.

Il maintient et immobilise les deux bêtes.

—Eh! bien, s'écria Myette, qu'est-ce qui est arrivé à votre cheval?

La question est faite de l'air le plus naïf. La jeune Parisienne n'est nullement émue.

—C'est heureux que Fédia ne m'ait pas jetée à terre. J'ai failli y aller. Je suis solide, hein! D'un peu plus, j'étais étendue sur ces cailloux, piétinée, en marmelade de membres épars. Vous auriez pu les ramasser à la cuiller, ami Melchior. Quelle triste fin!

Elle part d'un fou rire.

—Voulez-vous rentrer? murmure le marquis, plein de remords. Vous avez certainement été très effrayée, j'en suis sûr, bien que vous ne vouliez pas en convenir.

—Effrayée? Pas le moins du monde, sage mentor. Personne ne s'impressionne moins que votre élève. Comptez mes pulsations; pas une de plus qu'à l'ordinaire.

Elle met sous le nez de son compagnon un poignet blanc et fin.

—Je suis maîtresse de mes nerfs, insiste-t-elle narquoisement. Bien des hommes n'en pourraient dire autant. Je suis très fière de moi en la circonstance. Cependant, pour vous complaire, je veux bien m'asseoir un moment sur ce talus. Nous bavarderons mieux là qu'à cheval.

Elle joint le geste à la parole. Et sans attendre le concours de Melchior, elle a glissé à terre, lui jette les guides et va s'échouer sur une grosse racine saillante, s'appuyant à l'arbre géant dont celle-ci fait partie.

—Comme cela, se dit-elle, je pourrai reprendre mon thème sans craindre chez mon compagnon une nouvelle explosion de sentiments internes, dangereuse pour mes os. L'idée émise d'enlever Myrta l'a sorti de ses gonds, mon correct gentilhomme."

—Eh! bien, vous ne venez pas vous asseoir? jette-t-elle tout haut.

Melchior était resté au milieu du chemin, sa main au mors de Fédia et de sa propre monture.

—Attachez-les chacun à un arbre, commande la tyranne, et arrivez. Vous avez l'air de la statue empétrée du Commandeur, avec votre air fatal entre ces deux

bêtes. J'ai une place pour vous sous mon chêne aux feuilles dorées comme les cheveux de la princesse dont je vous entretenais au moment de la pseudo catastrophe. Allons, venez me dire votre avis sur mon idée de ne pas regagner Paris seule. De loin on ne peut causer; ménagez mes cordes vocales, s'il vous plaît.

Le cœur et l'esprit courroucés, M. de Sépage se voit contraint d'obéir.

Il s'allonge aux pieds de la belle tortionnaire, le coude relevé, et prend immédiatement l'offensive, avec un calme dont il ne veut pas se départir.

—Votre idée d'emmener Mademoiselle Myrta à Paris est tout simplement "impossible", déclare-t-il, tandis que Myette le regarde avidement. Je dirais même "absurde", si vous n'en étiez l'inspiratrice. Mais je sais trop ce que je vous dois.

—Oh! Merci, dit-elle avec une ferveur ironique, mais maintenez "absurde" si ça vous soulage. Je ne m'en formaliserai pas. Expliquez seulement l'épithète injurieuse. Pourquoi "absurde"? Pourquoi "impossible"?

Melchior est décidé à ne pas s'emballer. Il va tout faire pour amener doucement Myette à renoncer à l'invention germée dans son cerveau fantasque. D'un autre côté, il se rend compte de la difficulté réelle d'opposer de vraies raisons.

Certes, Melchior ne songe pas à faire "sienne" la jeune Myrta. C'est entendu, mais au moins que personne ne la lui ravisse. Qu'il l'ait à sa portée pour la voir, l'entendre au moins chaque dimanche.

—Vous n'avez pas réfléchi, dit-il posément, que même si Mademoiselle Myrta consentait à vous suivre à Paris, (le nom de Myrta passe comme une caresse sur ses lèvres), elle n'est pas seule à prendre cette décision. C'est à son tuteur, l'abbé, à décider, s'il juge prudent qu'elle échappe à sa surveillance immédiate.

Ses raisons pour cela, je puis les prévoir: lancer une jeune et jolie personne, sans chaperonnage sérieux... quelque charmant et affectueux soit-il...

—Merci, toujours aimable! soupire ineffablement Myette attentive. Mais mes parents, plus autorisés que votre servante, seront là pour un coup. Respectable et indiscutable autorité, je crois! Monsieur le porte-pareole inspiré de Monsieur le curé de Chéry?

Sans se démonter encore, Melchior continue:

—Même sous la protection de vos parents, ma chère amie; et se soucieront-ils de prendre la responsabilité d'une jeune fille qui ne leur est rien? Il y a d'autres questions à envisager pour Monsieur l'abbé Parabère.

—D'abord le milieu ultra-mondain de votre intérieur. Un sage et prudent tuteur ecclésiastique voudra-t-il y introduire sa pupille, si peu accoutumée à ce genre de vie?"

—N'y prendrait-elle pas le dégoût de la sienne, sérieuse, occupée, si fermée?

—L'existence fiévreuse, élégante, est si différente de celle dont elle tire un digne et remarquable parti! Quand elle l'aura goûtée, ne sera-t-elle pas malheureuse de n'en plus jouir par la suite?

—Vous discourez comme Fénelon lui-même.

—Mais, mon cher, qui vous dit que notre sage Minerve ne préférera pas justement, après cet essai, demeurer à Paris pour utiliser pratiquement ses talents? Je l'aiderais en cela, croyez-le bien, certaine de lui rendre un vrai service.

—Tout se trouve à Paris, même un beau mariage à faire!

—Ma petite amie est bien de celles qui, se montrant, se faisant entendre, sont susceptibles d'enjôler quelqu'un de cœur et de goût.

—C'est une chance à tenter. Il me plairait de la lui fournir."

—Et si elle ne la rencontre pas, rage Melchior qui se contient difficilement.

—Myrta trouvera une position meilleure que celle qu'elle aurait en restant au Mesnil. Elle essaiera pendant son séjour près de moi, de découvrir quelque chose. Voyons, soyez franc: Puisque vous éprouvez pour elle un intérêt, une admiration qui percent (o combien!) dans vos craintives objections, pourquoi douteriez-vous que notre amie les éveille chez d'autres? Ce n'est déjà pas si banal d'avoir su attirer et retenir les vôtres. Cela encourage mon projet.

Impossible de rendre ce que Myette peut faire entrer de malice dans ces vérités. La tête tournée vers Melchior, le regardant bien en face de ses larges prunelles, son opinion est faite. Maintenant, elle sait tout ce qu'elle voulait savoir sur les sentiments du marquis.

Myrta se doute-t-elle combien elle a subjugué le champion de son honneur et de sa vertu?

Au fond, bien au fond, Myette est tout à fait d'accord avec le contradicteur. Son idée d'emmener leur charmante compagne n'était qu'une épreuve pour mieux s'assurer des sentiments éclos dans le cœur du marquis, à son insu, peut-être. Peut-il en effet s'arrêter à l'idée d'épouser Myrta?

Mais, faible devant son cœur conquis, il repousse tout brisement, lutte contre le conseil de la raison.

Elle se lève et conclut:

—Pour achever la promenade, rentrons par le Mesnil, voulez-vous?

—Allons, dit-il lâchement, avec la terreur qu'elle ne pose là-bas la terrible invitation redoutée, avant même d'en avoir parlé à l'abbé Parabère. Mais il n'ose insinuer cette crainte, et l'aide à se remettre en selle.

Il est certain que la soirée est engagée pour allonger la course. Cette journée d'automne calme, reposante sous le ciel pâli, a un charme qui berce voluptueusement la pensée.

Les chevaux foulent, rapides, le chemin dans les fougères en dentelles mordorées.

Cinq heures sonnent lorsqu'ils arrivent au chalet, sans avoir rompu le silence depuis la discussion.

La véranda déserte laisse entrevoir la pièce éclairée d'un feu gai qu'on vient d'allumer. La flamme, de l'intérieur, projette sa clarté comme une hospitalière invitation à passer le seuil. On aperçoit Myrta, longue et fine. Son cou de neige se dégage de la nuque ployante, où frissonnent les mèches de l'opulente torsade cuivrée. Le foyer étincelle d'or cette chevelure sans pareille.

Au martèlement des sabots ferrés, elle s'est retournée. Un éclair de joie passe sur sa physiognomie.

Terrasson s'est précipité, sa femme se lève, Myette entrée en tourbillon, saisit Myrta par la taille et l'embrasse impétueusement.

Le marquis la suit. Son air de grand seigneur ne l'abandonne jamais, même lorsqu'il apparaît comme en ce moment, affable et gracieux. Il courbe sa haute taille devant les deux femmes, la jeune fille lui tend la main. Il se redresse après l'avoir serrée, indifférent en apparence.

—Vous preniez le thé! Quelle chance! s'écrie Mademoiselle de Givron. Et du beurre frais! et du miel! Je suis fourbue. J'ai une faim de caniche.

—D'avoir failli se tuer... ça creuse!"

—Se tuer?... s'exclama l'auditoire.

—N'en croyez rien, rassure promptement le marquis. Mademoiselle de Givron n'a pas couru un si grand danger. C'est vrai que Fédia s'est pointée très haut, mais il en faut davantage pour désarçonner une habile écuyère.

—Ceci à double entente, rit la Parisienne, montrant des dents éblouissantes.

Elle paraît d'humeur joyeuse.

Moins en veine de taquineries à présent, elle n'a pour son compagnon que des sourires.

Sans commentaires gênants, ne mettant pas Melchior en cause, elle répond aux questions inquiètes des Terrasson, traite l'incident d'événement sans conséquence, et parle d'autre chose, tout en dévorant.

A la satisfaction étonnée de M. de Sépage, Myette annonçait son prochain départ, mais sans allusion au désir dont elle l'avait entretenu. Avait-elle réfléchi? Et renonçait-elle à réaliser son caprice?

Myrta insistait cependant sur le vide cruel que lui ferait cette séparation.

—Votre présence à si heureusement rompu la monotonie des jours, dit-elle doucement, une lueur rose à ses joues. Oh! ce n'est pas l'ennui que je redoute. On est si bon pour moi ici, ajoute-t-elle tournée vers le ménage; la solitude ne me pèse pas non plus. Mais je m'étais accoutumée à la manifestation presque journalière de votre amitié, si surprenante de vous à moi. Il me sera difficile de m'en déshabituer.

Myrta parle rarement de ce qui se rapporte à elle; ces mots de regret portent d'autant plus et touchent le cœur de celle à qui ils s'adressent. Ils ont un écho en Melchior.

Il ne pourra, hélas! remplacer en quoi que ce soit cette amie que Myrta perd.

De plus en plus, il constate combien

est infranchissable la distance qui existera toujours entre elle et lui.

—Nous nous écrirons, chérie, c'est bien convenu? Des volumes et des volumes! Cela coupera l'absence, s'écrie l'exigeante; et n'oubliez pas: c'est 90, Avenue du Bois. Promis, n'est-ce pas?

On convint d'un dernier rendez-vous avant l'adieu. Ce serait à la tribune de Chéry.

—Je veux garder dans l'oreille une provision d'harmonie. Vous la rendez si bien, Myrta. C'est quelque chose bien à vous. Elle a le don pour moi de m'apprendre mieux ce que vous ressentez, petite amie. Ce n'est guère qu'en musique que vous laissez parler un peu librement votre intime.

La jeune artiste sourit et rougit:

—Qu'allez-vous insinuer? répond-elle. Mais je ne nierai pas. Pour tout le monde, je crois, il est souvent difficile de bien exprimer en paroles ses pensées. Le chant peut les traduire malgré soi, je le reconnais.

—C'est un exutoire pour les silencieux, ajoute Myrta plaisamment. On doit étouffer à la longue de tout renfermer en soi. Moi, rien ne bride ma langue; aussi je parle, je parle, et n'ai pas besoin de chanter comme vous pour me faire connaître, mystérieuse Myrta.

—Vous vous confiez en musique. C'est plus joli, moins à la portée du vulgaire, n'est-ce pas, Melchior?

L'interpellé s'incline sans répondre autrement. Il pense à ce que Myrta vient de dire.

Chacun en effet, songe-t-il, garde en soi-même le mystère de son âme, le confie rarement. Joie ou douleur, espoir ou crainte, souvent aucun mot n'est susceptible de les rendre.

Le secret d'un cœur tel celui de la fée du chalet, doit être limpide et pur. Quel remous inconnus peuvent l'agiter, le troubler? Quelles impossibilités cloisent les jeunes lèvres pour cacher si bien à tous et taire toujours les sentiments qui le font battre?

SECONDE PARTIE

Saint-Ferréol était morne depuis le départ de Myette, Mme de Sépage ne pouvait croire que ces trois mois de tête à tête continuel n'eussent pas déclanché la conclusion attendue par elle.

A quoi donc pensent-ils, ces deux amoureux, de ne pas se déclarer?

Melchior ne l'a pas priée de faire sa demande aux de Givron, il a laissé partir leur fille sans parler même d'aller la rejoindre aussitôt.

Cependant, il paraît souffrir de son départ. Comme à elle, cette jeune société journalière lui manque certainement, bien qu'il ne le dise point. C'est visible qu'il reste préoccupé.

Le nom de Myette revient souvent dans la conversation.

La conviction de la marquise, malgré cela, n'est pas ébranlée: ce mariage se fera.

En conséquence, elle prend ses dispositions comme si c'était chose arrangée.

Son testament est fait en ce sens. Il assure la totalité de sa fortune à son beau-fils.

Le chiffre magnifique de son avoir personnel va figurer au contrat pour après sa mort.

Elle a pourtant hésité.

Mais quoi! L'héritage de son premier mari lui a été attribué sans clause restrictive, sans indication exprimée sur un retour en partie aux membres encore vivants des Neraldi.

Sa soeur? Oui, la lettre de Viviane de Forbach, elle l'a trouvée au milieu de titres qu'elle revendiquait comme lui appartenant.

La marquise se les est appropriés avec le reste, sans vouloir éclaircir la chose.

Elle a même détruit cette lettre. Et sa mémoire conserve les termes émouvants de l'appel désespéré d'une mourante, réclamant ses droits pour un enfant qu'elle laisse, qu'elle ne veut pas quitter dépourvue de ce que Bartholo recelait sans doute, peut-être...

Ah! cette lettre... cette lettre en était la preuve, Mme de Sépage n'en peut douter. Aussi elle sera pour elle la tunique de Nessus: cette lettre et le nom de celle qui la signait: Viviane de Forbach...

Hélas! l'amour exagéré des biens de la terre annihile souvent la droiture, atrophie le cœur.

La femme cupide, assoiffée de luxe, n'a pas voulu se restreindre pour tout con-

server, elle a étranglé toute idée de justice et de pitié.

A présent, prise dans le premier engrenage, elle veut consommer sa faute. Le testament qu'elle fait aurait pu réparer.

Dans la vase gluante du péché où a sombré son âme, un ressaut aurait pu l'en sortir, tandis qu'elle s'y enlisa à jamais.

Melchior devra tout ignorer. Il bénéficiera de cette injuste fortune inconscient des manœuvres qui en ont doublé la valeur.

L'idée de le rendre, à son insu, complice d'une forfaiture, n'arrête pas la marquise. Que lui importe la question d'honneur pourvu que nul ne sache... son beau-fils moins que tout autre. Elle sait qu'il répudierait avec horreur une tache au blason de ses pères. Mais dans l'ignorance, il bénira et aimera toujours le souvenir et la mémoire de celle qui, le traitant jusqu'après la mort en fils chéri, lui en donne une dernière preuve en lui laissant la royale fortune qui s'ajoutera au riche héritage des Sépage.

Et la marquise juge que ce sera bien ainsi.



L'époque du retour à Fontainebleau est arrivée.

La belle-mère de Melchior ne doute pas qu'il sera heureux d'aller retrouver la gentille charmeuse qu'elle lui destine comme femme.

Elle se décide donc un soir, voyant qu'il ne parle nullement de s'ébranler, à aborder la question.

—Mon cher enfant, c'est bien à la fin de ce mois que nous quittons la campagne ?

Le jeune homme s'attendait tous les jours à être mis en demeure.

—Mais ma mère, ce sera quand il vous plaira, répondit-il dubitivement.

—Je combinerai mes projets avec les vôtres, mon enfant, car je suppose que vous me suivrez.

—Non, ma mère, accentua-t-il nettement. Je vous conduirai chez vous, je vous y installerai, mais je compte rentrer tout de suite ici. Vous n'avez pas besoin de moi, ma présence est indispensable à Saint-Ferréol. Vous savez mon désir de poser ma candidature au conseil général. J'ai besoin de tout l'hiver, sur place pour préparer cette élection.

Mme de Sépage resta un moment suffoquée : cette décision, mûrie évidemment, renversait tous ses plans et la déroulait.

—Myette comptait sur vous à Paris, cependant, elle sera fort désappointée, fit-elle.

—Mlle de Givron est au courant, dit tranquillement Melchior.

—Ah ! vous lui avez soumis vos plans ?

—Pas soumis, ma mère, rectifia le jeune homme, mais j'ai causé avec elle de ces projets arrêtés.

Elle se fit douceureuse.

—Ce que je regrette, mon enfant, c'est simplement d'être privée de vous tout un hiver qui sera triste pour vous, solitaire ici.

—Puis, je supposais que vous auriez hâte de recommencer à Paris avec Myette, un autre couplet du joli duo si bien commencé. Elle est charmante, cette petite.

—Oh... très charmante ! interrompit-il, sincère, et j'aurai toujours un vif plaisir à me trouver avec elle.

—De son côté, ce plaisir sera partagé, plaisanta Mme de Sépage, le regardant du coin de l'œil.

—Je le crois, ma mère, notre amitié s'est affirmée pendant son séjour près de nous. Je ne doute pas qu'elle sera durable autant qu'on peut compter sur la persévérance féminine, en ce qui concerne

—Votre amitié, votre amitié, coupa un peu agacée, la marquise ; de mon temps entre jeunes gens et jeunes filles, ce sentiment avait un autre nom.

Elle est vexée, mais soudain se rend compte qu'il serait maladroit d'insister. C'est beaucoup déjà qu'ils s'aiment et s'apprécient réciproquement. Le reste viendra.

Aussi, changeant de ton :

—Enfin ceci est votre affaire. Ça ne regarde pas votre vieille maman. Promettez-moi, seulement un petit séjour chez moi qui couperait l'absence. Je vous veux la première semaine de janvier.

—Je vous avais réservé ma visite à cette époque, croyez-le, ma mère. Finir et commencer l'année près de vous était dans mon programme.

Et pour empêcher tout retour sur un sujet qu'il devine brûlant, Melchior s'étendit longuement sur ce qu'il comptait faire lorsqu'il serait seul.

La question électorale enchantait du reste la marquise et avait son approbation. Etre conseiller général lui mettrait le pied à l'étrier politique. Ils se quittèrent en très bons termes.

Peu de temps après le départ de la châtelaine, Myrta vint trouver son tuteur. Ils se rencontraient fréquemment à l'église, au chevet de quelque malade ; mais en dehors de ces occasions, la jeune fille entraînait rarement à la cure en simple visiteuse.

L'exception, aujourd'hui, avait pour cause une lettre reçue le matin même, venant de Mlle de Givron.

Celle-ci lui écrivait :

«Ma bien chérie, voilà le froid ! Un brouillard glacé enveloppe gens et choses "tout le long, le long des boulevards" comme dit je ne sais plus quelle idiote chanson. Il fait bon dans l'hôtel. Le chauffage central est une invention admirable. Aussi, exposant sans frissonner mes membres très découverts à cette tiédeur de serre, je pense aux vôtres qui même bien couverts (vous êtes trop spirituelle pour suivre en plein bois les caprices rhumatisants de la mode) doivent souffrir du froid malgré tout. La véranda du Mesnil ouverte à la bise, vos cloisons peu épaisses, l'escalier en plein air, br... Vous devez être changée en statue de glace, ma pauvre enfant ! Alors, il m'est venu une pensée, une grande pensée, (ne cherchez pas dans celles de Pascal !) Pourquoi Myrta ne viendrait-elle pas ici me faire une petite visite ? Vous m'en devez tant et tant, impolie petite fille, qui, sous le prétexte fallacieux de ne pas déranger la vieille châtelaine de Saint-Ferréol n'avez pas pris une seule fois le chemin qui y conduit. Donc, une réparation s'impose.

«Sérieusement, chérie, mes parents, toujours heureux de me faire plaisir et désireux de voir "la merveille" dont je leur rabache les oreilles, vous demandent instamment de venir chez nous. Libre comme l'air. Rien ne vous retient au rivage de la Creuse, je pense ? Parlez au plus tôt de cette visite à l'abbé Parabère. Car je sais, ô sage pupille, que vous ne faites rien sans le consulter.

«En présentant mes respects à ce digne et saint prêtre, dites-lui que j'ai parlé de vos talents à diverses notabilités pouvant vous être utiles. Ici, vous aurez l'occasion de les cultiver. Un professeur de dessin célèbre auquel j'ai montré les aquarelles que gentiment vous m'avez offertes, les a appréciées. Il se fait même fort de vous aider à les présenter à l'exposition du printemps. Pour cela il faut venir parler vous-même et lui soumettre ce que vous avez de mieux dans vos cartons. Il s'intéresse beaucoup aux "jeunes".

«Ajoutez de ma part à votre tuteur que, s'il consent à vous confier à nous, je fais la promesse solennelle, signée et paraphée, que je ne vous conduirai à aucune réunion mondaine ailleurs que chez mes parents. Pas de théâtre non plus, en dehors de la Comédie-Française, dans son répertoire classique. Vos distractions à Paris se borneront aux concerts. Buts utilitaires.

«Vous devriez même, si l'abbé est de cet avis, vous y faire entendre. C'est à envisager ! Votre agrément personnel et le plaisir causé à ceux qui vous écoutent à Chéry-au-Bois seulement, ne suffiront jamais à garnir votre escarcelle. Or, il faut être pratique en ce monde où tout se paie si cher.

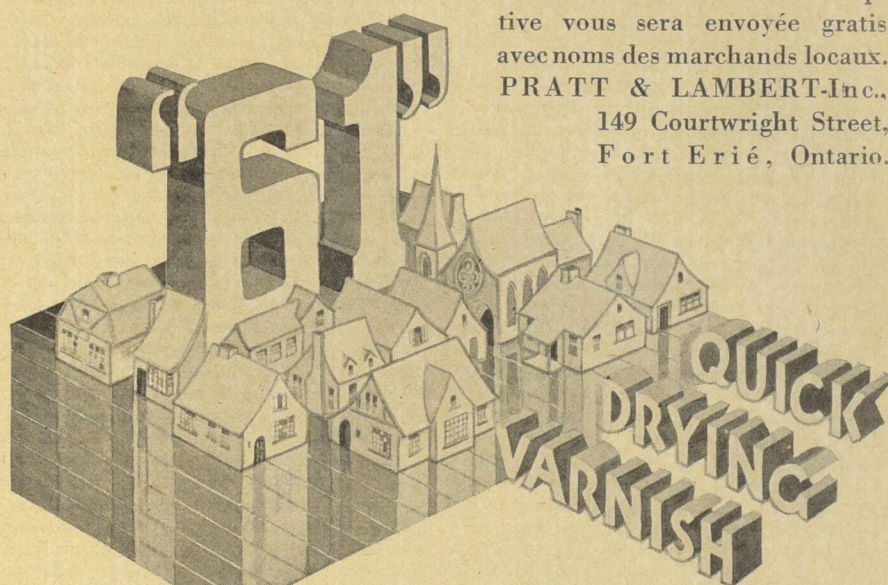
«J'attends avec confiance le consentement de votre tuteur à ma pressante invitation d'hospitalité. Venez vers Noël, pour le plus de temps possible.

«Je désire en outre que vous ne parliez de ma lettre et de cette invitation qu'à votre tuteur. Les bons Terrasson n'ont pas besoin de savoir le motif de votre absence passagère, ni vos petites combinaisons. Quant au châtelain de Saint-Ferréol, comme ce qui vous concerne ne le regarde en rien, si vous le voyez, ne soufflez pas mot de tout ceci.

«Ce seront nos petits secrets à nous.

«Chère petite amie, vous m'avez confié également à moi seule le nom des vôtres que pour des raisons sérieuses, m'avez-vous dit, vous ne portiez pas. Il

des acres de planchers, d'un océan à l'autre, gardent des années leur brillante beauté, sans qu'on les frotte ou polisse, parce qu'ils sont finis au Vernis de Séchage Rapide "61" — qui élimine les corvées de planchers. Pas besoin de les remettre constamment à neuf. Ils s'entretiennent tout simplement avec un linge sec ou une vadrouille, ou se lavent, si vous désirez, au savon et à l'eau. Les planchers VSR "61" sont sûrs — aucun danger de glisser ou de se blesser. Le VSR "61" remet à neuf et fait briller linoléum, meubles et boiseries. A l'épreuve des talons, des marques et de l'eau. Chez les quincailliers et marchands de couleurs : Vernis Brillant, Fini Mat populaire et quatre riches couleurs de bois, au choix. Une carte des couleurs descriptive vous sera envoyée gratis avec noms des marchands locaux.



Résultats durables, au prix minimum, pour autres travaux de peinture : Email à Planchers "61", pour planchers d'une couleur solide ; Email de Séchage Rapide "61" pour meubles et boiseries ; Vernis SPAR de Séchage Rapide "61" pour travaux extérieurs et de marine ; Peintures Commander pour tous les besoins imaginables.

PRATT & LAMBERT PAINT AND VARNISH

LES MEILLEURS MAGAZINES A LA PORTÉE DE TOUS

Afin de permettre à tout le monde, en ce moment, de se procurer de la lecture au meilleur marché possible, nous avons décidé de réduire, pour un temps limité, le prix de certains abonnements.

Pour \$2.00 Vous recevrez pendant un an :
La Revue Populaire et Le Film

Pour \$5.00 Vous recevrez pendant un an :
Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont édités par une des compagnies les plus solides de tout le Canada.

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné à la REVUE POPULAIRE et au FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. _____

reste inconnu dans la région où vous résidez. J'en ai gardé le secret vis-à-vis de tous. Mais à Paris, quand vous y viendrez, il me semble que votre personnalité pourra être dévoilée sans aucun inconvénient. Qu'en dites-vous? Quel est l'avis de votre tuteur?

— Sous le nom de Mademoiselle de Forbach, vous seriez tout de suite mieux posée que sous celui de "Myrta" tout court. Au Mesnil, à Saint-Ferréol, en Creuse enfin, gardez votre incognito tant qu'il vous plaira, mais quittez-le chez nous.

— De la sorte, si par hasard l'écho de vos "succès artistiques" devait arriver là-bas, le nom de Forbach n'évoquerait rien de vous auprès de ceux et celles auxquels il est nécessaire, dites-vous, de le dissimuler.

— Est-ce votre avis? Je me conformerai naturellement à vos désirs sur ce sujet. Votre intelligent tuteur va-t-il se prêter à mes arrangements pour cette réunion aussi utile à vos intérêts futurs que délectable à notre amitié?

— Dans cet espoir, aussitôt votre "oui", je serai avec l'auto à Orsay, au jour et à l'heure que vous m'indiquerez. En attendant, chère, très chère Myrta, je vous dévore de baisers tendres.

"MYETTE".

Dans la salle bien chauffée du modeste presbytère, Myrta, enveloppée d'une grande pyramide, était assise en face de l'abbé Parabère.

Elle avait entendu la messe afin de mettre le Ciel dans ses intérêts, car la lettre de son amie lui causait une joie à laquelle elle n'osait se livrer. Son tuteur voudrait-il permettre cette fugue? Être à Paris, y prendre des leçons de maîtres, jeter des jalons sérieux sur la route à venir, cette route envisagée si souvent comme inaccessible... Myrta lui en facilitait le parcours. Était-il croyable que l'abbé refusât?

Au dehors, le froid cinglait. Ici, Myrta jouit d'une enveloppante tiédeur assise devant un bol de café au lait que la servante a déposé devant elle. Le prêtre, les pieds au feu, lit l'épître remise. Un vague et bienveillant sourire éclaire sa grave physionomie.

La jeune fille n'interrompt pas, même d'un mot, cette lecture, ni la méditation qui suit lorsque l'abbé repose les feuillets sur ses jambes croisées que recouvre la longue soutane.

Enfin il parle:

— Avez-vous assez déjeuné, mon enfant? Quittez ce chaud manteau, vous le retrouverez pour sortir. Il faut ménager les transitions lorsque c'est possible! Entre votre vie au Mesnil et celle qu'on vous propose, il n'y en aura aucune, ajoute-t-il légèrement souriant.

Puis, sans creuser l'allusion, l'abbé continue:

— Vous avez confié à la discrétion de votre amie le nom de vos parents. Je vous avais laissé la liberté de le faire si vous le jugiez à propos. Auprès de Mademoiselle de Givron, c'était agir judicieusement. Je la crois sérieuse malgré ses dehors légers et elle vous aime. Il était préférable qu'elle sût en partie ce qui vous concernait.

Elle n'a pas réclamé d'autres renseignements sur votre famille?

— Non, répond la jeune fille; Myrta est la délicatesse même. Voyant que je n'ajoutais pas de détails à ma confiance, elle n'a pas demandé le pourquoi de mon attitude et de mon silence sur le passé. Je suis tranquille sur sa discrétion vis-à-vis de tous.

— Il m'a été pénible, toutefois, de lui laisser croire que ce qui m'oblige à taire ici tant de choses, peut avoir pour raison quelque mystère fâcheux... Je suis si fière des miens que l'idée d'un ombre sur leur réputation m'abaîsserait dans son esprit.

— Fièvre! Vous en avez le droit, enfant, votre père était la loyauté, le désintéressement mêmes, en plus de sa valeur comme artiste. Oui, vous pouvez vous en enorgueillir. Aussi, espérons que le moment viendra bientôt où à Saint-Ferréol comme ailleurs, vous pourrez afficher hautement votre filiation.

— J'aurais même désiré, conclut-il, que vous n'y mettiez pas tant de retards. Vous avez préféré reculer ce moment, je ne sais pourquoi.

Le curé interrogeait le visage immobile de sa pupille, mais elle ne répondit pas. Sans insister, il continua:

— Vous avez été la consolation et le réconfort de votre mère après la mort de votre père. Bien que très jeune, votre présence allégeait sa peine si grande. Elle me l'a dit avant de mourir lorsqu'elle me fit appeler. N'ayant plus les conseils de son cher soutien, il lui était si dur de songer qu'elle vous laisserait seule dans la vie, et privée en outre de l'existence large dont la disparition subite de votre père vous privait l'une et l'autre. Aussi son but était d'assurer votre avenir par la réclamation de ce qui lui revenait de la fortune que son frère lui laissait.

Les yeux de Myrta se remplissaient de larmes à l'évocation de ce triste passé.

— Ne pleurez pas, chère petite, continua le prêtre ému lui-même. Il était nécessaire que nous revenions sur tout cela. Vous aviez dix ans quand mourut votre mère. J'ai assumé la charge de l'enfant abandonnée, sans secours. Ainsi qu'elle le voulait, vous êtes restée jusqu'à votre quinzième année dans le couvent choisi par moi, pour y recevoir l'éducation soignée qu'elle vous désirait. C'est après que je vous ai reprise ici, sous ma coupe. J'ai attendu toujours l'heure propice de faire valoir vos droits que votre oncle avait, en mourant, abandonnés à sa femme. Celle-ci était-elle de connivence avec lui? Ignorait-elle au contraire l'existence de votre mère et la spoliation infâme qui la ruinait? Je n'ai pu en avoir la preuve, et Madame Néraldi, devenue marquise de Sépage, reste, sans conteste possible, en possession de tout ce qui lui a légué son mari.

— Tel est la situation pour vous, mon enfant. C'est pourquoi je vous ai attirée près d'elle. J'avais l'espoir qu'une circonstance favorable permettrait à votre tuteur, devenu le curé des châtellains de Saint-Ferréol, de leur faire connaître un jour la parenté avec cette tante inconnue.

— Vous avez repoussé bien loin, dès ma première insinuation, l'idée de vous en prévaloir. Vous avez une nature fière; je n'ai pas voulu y contredire. J'ai respecté le sentiment qui vous clôt les lèvres au sujet de toute revendication.

Myrta se redressait:

— Oui, dit-elle fermement. Il ne faut pas m'en vouloir, Monsieur le curé, d'avoir résisté pour la première fois à l'expression du désir exprimé par vous. Vous ne pouvez savoir l'horreur qu'il y aurait pour moi de reconnaître comme parente cette femme qui fut la cause indirecte peut-être, inconsciente je l'admets, des tristesses, des angoisses de ma mère. Je ne me sentais pas le courage de la voir, ni surtout de l'aborder. Son fils reste en dehors de cette impression. Je n'étends à lui ni prévention ni rancune; il n'est pas responsable de la situation. Ce qu'a pu faire ou ne pas faire la seconde femme de son père ne l'entache en rien. C'est pourquoi je ne l'englobe qu'à demi dans mon ressentiment.

L'abbé la considérait attentivement.

— Je comprends, dit-il; vous êtes une sage enfant. Votre jeune dignité s'impose. Les voies de Dieu sont impénétrables, il n'y a qu'à se confier en lui.

— Mais les choses étant ainsi, mon enfant, je n'ai qu'à vous laisser agir en ce qui concerne la permission que vous attendez de moi actuellement. Il vous sera utile et bon, avec l'intervention de votre amie, de chercher à vous créer au loin la situation lucrative indispensable. Votre orgueil se refusant à tenter un rapprochement qui aurait pu servir vos intérêts, mais qui vous répugne, il n'y a pour vous que le travail à envisager. Partez donc pour Paris. Je ne puis qu'en courager cette décision.

Et passant paternellement sa main, dans un geste de bénédiction, sur la tête de Myrta, l'abbé ajouta:

— Mais je suis toujours mon idée, petite, n'ayant pas vos motifs pour me taire. Je pourrai profiter de votre absence et de celle de ma paroissienne pour insinuer au marquis, en ménageant ses susceptibilités vis-à-vis de sa belle-mère, les choses qui vous intéressent. Il est délicat, il appréciera le fait, les jugera avec désintéressement et...

L'abbé Parabère s'interrompt brusquement. Myrta s'est dressée toute pâle, une phrase de protestation énergique aux lèvres:

— Ne faites pas cela, surtout. Oh! Monsieur le curé, ne parlez pas de mes affaires au marquis!

— Mais, mon enfant...

— Je le connais, il souffrirait atrocement de penser que celle qui a été pour

lui une mère a pu tremper dans une injustice qui me lèse.

Elle dit cela comme à elle-même. Puis d'un ton moins ému, Myrta ajoute, prévenant toute objection:

— Si Mademoiselle de Givron doit l'épouser, ce serait fini de nos relations. Son amitié est une telle compensation aux joies de famille qui me sont refusées! Merci mille fois de votre bonté; pardonnez-moi de repousser cette nouvelle preuve d'intérêt. Mais, Monsieur le curé, je vous en supplie, renoncez à parler de moi au marquis de Sépage, j'en serais malheureuse. Oh! très!...

La jeune fille s'enveloppe de sa cape. Ayant repris un calme apparent sur ces derniers mots, elle prend hâtivement congé.

Une bouffée glaciale s'engouffre dans le petit salon; elle a ouvert la porte et disparaît avec un joli et respectueux geste d'adieu.

L'abbé demeurait un peu ahuri de cette sortie hâtive.

C'était inattendu comme dénouement à leur longue conversation.

Sa tête blanche se penche, ses yeux vont à la flamme du foyer comme pour y chercher l'explication d'une chose dont il ne saisit pas encore le sens.

— J'ai rempli mon devoir, se murmure-t-il; j'essayais d'assurer l'avenir de l'enfant. Si elle ne veut pas que je parle, je me tairai.

Et l'abbé joint les mains pour faire cette prière: "Éclaircissez les aveugles Seigneur! donnez la paix aux hommes de bonne volonté... Je remets tout entre vos mains".

— "On ferait beaucoup plus de choses si l'on en croyait moins d'impossibles."

Je suis de l'avis de Melesherbes, assurait Myrta à son amie qu'elle possédait depuis quinze jours, avenue du Bois.

Oui; impossible n'est pas français d'ailleurs. C'est, je crois, la devise des Sépages avec une variante, continue Mademoiselle de Givron. Dans cette conviction, lorsque j'ai quelque chose en tête, je n'en creuse pas les inconvénients, les traverses. Je bondis par-dessus et je veux agir comme s'ils n'existaient pas.

Voyez, Myrta, comme tous mes plans se sont réalisés: Je m'étais promis, avant de quitter Saint-Ferréol, de vous avoir chez moi et vous y êtes, chérie. Que c'est bon de vous avoir!

Les deux jeunes filles sont dans le petit boudoir spécialement affecté à Myrta.

C'est là qu'elles font chaque matin, ensemble, le devis de la journée. Ou du moins, Myrta le soumet à Myrta transformée et radieuse. Depuis la décision, ratifiée par le tuteur, la jeune fille a rayé de son esprit tout oppressif retour sur le passé. Elle se sent allégée, courageuse, plus confiante en elle, prête à l'action.

C'est en souriant qu'elle approuve la jolie Parisienne. Celle-ci affirme:

— Si j'avais écouté Melchior, vous ne seriez pas en ma possession. Ce qu'il a pu élever d'oppositions, d'impossibilités à votre séjour ici, vous n'en avez certainement pas la plus petite idée.

Myrta hausse ses fins sourcils. Myrta poursuit:

— Vous pensez, n'est-ce pas, que cela ne le regardait en rien. Il faut croire le contraire, ma chère. Il disait que votre tuteur ne vous laisserait pas aller, que votre vertu risquait de sombrer dans des dangers de toutes sortes, et patati et patata! J'en passe, et des meilleures. Au fond, égoïste comme tous les masculins, il ne voyait qu'une chose dans votre départ: être privé de vous apercevoir, de vous entendre chaque dimanche. Assurément, il n'y a pas d'autre motif à donner de sa singulière attitude, quand je lui soumettais mon désir de vous emmener. Soyez fière après tout du sentiment qui l'animait, je suppose.

— Je ne comprends pas, murmura Myrta, à l'énoncé de ces choses inattendues. Puis elle se mit à rire:

— Quelle imagination vous avez, Myrta. En quoi ma présence ou mon absence pouvaient-elles attendre Monsieur de Sépage? Je vais vous dire ce qu'il a dû penser de votre proposition et pourquoi il la combattait. Le seigneur de Saint-Ferréol et autres lieux se disait qu'en m'enlevant à mon milieu fermé et modeste pour me transplanter dans la région de splendeurs à moi inconnues,

vous risquiez de me faire prendre en dégoût l'existence dont je me contentais jusqu'alors, faute de comparaison. C'est beaucoup plus vraisemblable que votre supposition. Je dois lui savoir gré de prendre ainsi intérêt à la condition d'une jeune fille qui, à son avis, n'est bien à sa place que dans le cadre étroit du Mesnil, loin du monde et de son éclat.

Inutile d'essayer de rendre la fine ironie dissimulée sous ces paroles. Un peu d'amertume y flottait, qui n'échappa point à Mlle de Givron.

— Vous n'aimez pas ce pauvre Melchior, Myrta. Cela se voit à un tas de petits détails. Et c'est dommage, vous auriez tout ce qu'il faut pour vous bien comprendre, et vous entendre... en amis.

Les yeux d'or se durcirent légèrement. — J'apprécie les qualités de Monsieur de Sépage et je l'estime. Je n'ai qu'à me louer de sa parfaite courtoisie. Mais avouez que l'amitié, de lui à moi, ne peut dépasser les bons rapports de voisinage; avec vous en tiers, s'entend. C'est l'affection si douce que vous m'avez spontanément donnée, chère petite Myrta, qui nous a seulement rapprochés, lui et moi. Sans quoi le marquis de Sépage n'aurait jamais, croyez-le, daigné abaisser son fier regard sur mon infime personnalité... anonyme.

— C'est très naturel et très bien ainsi, conclut la fière jeune fille. L'hôtesse du régisseur de Saint-Ferréol ne peut être une relation que l'on avoue volontiers au dehors.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas fait connaître votre vrai nom, au lieu de ne le confier qu'à moi, ma chérie? Evidemment, tel que nous connaissons Melchior, très orgueilleux, entiché des races, le mystère de votre naissance, ma petite Myrta, entrave l'expression de sa cordialité. Ce n'est pas hauteur chez lui, c'est gêne. S'il savait!...

— Il est inutile qu'il sache, répondit Myrta; il a son orgueil, j'ai le mien. Vous n'avez pas hésité, vous, alors que vous ne me connaissiez pas plus que lui, à m'offrir votre amitié. Aussi vous avez tout mon cœur!

Et ployant sa taille flexible, Mlle de Forbach enlaça Myrta d'une étreinte tendre, ajoutant:

— Vous m'avez fait connaître la douceur d'être aimée pour soi-même, sans réticence, sans arrière-pensée. Unique chérie! c'est tellement bon! tellement rare! On ne trouve pas cela deux fois dans une vie: être aimé pour soi! Maintenant que je sais que cela existe, la demi-sympathie, entachée de doute, fut-elle accompagnée de flatteuse admiration, ne saurait me toucher. J'orienterai mon existence, quelle qu'elle soit, suivant le principe: l'idéal de l'amitié est de se sentir un, et de rester deux.

— C'est dire que vous ne vous mariez pas? Jolie comme vous l'êtes! l'amour viendra à vous encore bien plus sûrement que l'amitié, chérie. Ce jour-là, celle-ci vous paraîtra fade, j'en réponds aussi.

— L'amour! sourit fièrement Myrta. Pour m'en convaincre, celui qui me l'affirmera devra me le prouver j'en réponds aussi.

— Oh! belle princesse déguisée, s'écria Myrta, la considérant avec attention; vous ne serez pas facile à persuader, je commence à le craindre.

Elles riaient à présent toutes deux, de leur animation à philosopher des hypothèses dans le vide.

L'une et l'autre pensaient au même, mais combien différemment.

Myrta poursuivait son idée fixe: faciliter une union qui paraissait si boiteuse. Melchior y arriverait peut-être par la force du sentiment. Myrta s'y prêterait moins. Ah! certes, celle-ci songeait peu à la possibilité d'un mariage de ce genre.

Le marquis, à ses yeux, était le fiancé probable de Myrta, bien que celle-ci ne le lui eût pas dit.

Donc, elle le rayait de sa pensée. Pourtant, elle désirait écarter du chemin qui suivrait le jeune homme, ce qui pourrait blesser, froisser son pied hautain.

Myrta n'aime pas Melchior? D'où vient donc ce désir qu'il n'ait pas à souffrir par elle?

Sans se l'avouer, une obscure tendresse dort en elle pour ce grand dédaigneux: tendresse protectrice. Le sort de l'orgueil de cet homme est entre ses mains de petite femme, elle n'a qu'un mot à laisser prononcer pour l'abattre, mais c'est sa fierté à elle de savoir qu'elle sacrifie

une fortune peut-être, pour que lui ne sente pas abaissé, diminué.



Ignorant du départ de sa jeune voisine, Melchior, ainsi qu'il en avait été décidé, ayant conduit sa belle-mère chez elle, revint à Saint-Féréol prendre ses quartiers d'hiver.

Une impatience le tenaillait, qu'il ne voulait pas s'avouer, de revoir celle dont le souvenir l'obsédait.

Mais le temps vint à l'encontre de son projet.

Une neige abondante, poussée par des rafales violentes, tomba la nuit de son retour, pendant toute une semaine, bloquant bêtes et gens.

Il eut été fou d'affronter ces bourrasques.

Un chasse-neige pouvait, à la rigueur, faire la trace sur la route; mais dans les chemins forestiers, il était impossible de frayer le moindre passage.

L'abord du Mesnil restait impraticable. Il n'y avait qu'à se cloîtrer à l'abri. Afin de se distraire, le jeune marquis se plongea, à défaut d'occupations extérieures, dans des travaux intellectuels, qui, espérait-il, changeraient le cours de ses pensées.

Dans la vaste bibliothèque du château, assis devant le bureau paternel, il se mit à compulser les vieux parchemins de famille, enfermés dans de poudreux cartons.

Là était le mémorial historique de ses aïeux. Glorieux et intéressant pour lui, ce passé. Étude de la carrière des hommes d'autrefois, combien dissemblable de celle de nos contemporains!

Melchior songeait en feuilletant les actes jaunés, relatait de hauts faits d'armes, des actions d'éclat: mais la vie n'est pas faite seulement d'héroïsme et de gloire; ces preux chevaliers ont eu, comme moi, comme nous tous, se disait-il, leur histoire intime. Ils ont aimé, souffert. Ont-ils pu à leur gré suivre l'impulsion de leur cœur? Se sont-ils livrés sans lutte contre leurs préjugés, à l'enchantement de l'amour? Se sentir fort, vaillant, dominateur et maître, ne suffit pas à donner le bonheur. Il existe et existera toujours des douceurs dont l'âme ressent le besoin, à quelque rang que l'on appartienne.

Et malgré lui, le jeune homme, tout en essayant de s'intéresser aux manuscrits nobiliaires, revenait sans cesse au souvenir de la belle fée du Mesnil.

Que faisait là-bas, fermée par cette neige de blancheur écrasante, l'exquise artiste dont la modeste condition le domine? Enigme dont le jeune homme ne trouve pas le mot. Comme elle occupe son esprit!

Mais il fallait que cette retraite forcée, qui le tenait éloigné d'elle, assurât la guérison de ce mal étrange qu'il éprouvait, qu'il trouvait doux. Pourquoi se nourrir d'impossibles chimères?

Hélas! toute réalité disparaît pour lui à l'évocation du rêve inouï, merveilleux et stupide, que Melchior tour à tour accueille et repousse. Une telle joie lui en vient!

Pour l'instant, il va s'y livrer tout entier. Une atonie heureuse s'empare de lui, qui le repose momentanément du combat avec la raison. Et durant sa réclusion, le jeune homme s'abandonnera, sans plus de contrainte, à sa fiévreuse imagination. Le doux fantôme l'accompagne.

Il revoit par la pensée les promenades, les causeries à trois. Ah! que l'amie Myette, toute charmante qu'elle soit, pâlit, aux yeux de Melchior, à côté du joli sphinx troublant, à la grâce hautaine et fière!

De toutes les femmes qu'il connaît, celle-ci devient la seule qui plaise à ce difficile, et c'est la seule aussi qui le regarde de haut et qu'il ne pourra accueillir sous son toit comme dans son cœur.

Aussi il faudrait la fuir à tout prix, sous risque de perdre à tout jamais la paix, la tranquillité de sa vie.

Eh bien, malgré cette résolution, Melchior continua de rêver jusqu'au matin du jour où le fidèle Philippe vint l'arracher à cette torpeur dangereuse où il se complaisait.

Il lui annonçait le dégel subit.

Pendant la nuit, une pluie chaude s'était abattue sur les frimas amoncelés. Le vent du Midi caressait enfin le sol, teignait d'azur le ciel hier bas et gris.

—Monsieur le marquis pourra sortir, affirmait le brave serviteur; l'eau s'écoule promptement sous ce vent qui souffle fort. Cela fera du bien à Monsieur le marquis et Fédia rue d'impatience dans son box.

Les explications du valet de chambre firent prendre à Melchior une subite détermination.

—Je sors, répondit-il, brusquement décidé. Selle la bête. Tu as raison; un temps de galop me fera un bien infini. Je vais jusqu'au village.

Une heure plus tard, haut botté, le marquis se dirigeait vers l'écurie, d'où sortait la fine jument excitée. D'un bond, il fut en selle, franchit la grille, puis, laissant de côté la route qui menait à Chéry, s'élança dans la direction du Mesnil.

Oui, c'était le fruit des résolutions prises hier, quand il reconnaissait comme folie le songe caressé.

—Je ne la verrai pas. Ce n'est pas l'heure des visites", se disait-il, s'excusant ainsi vis-à-vis de sa raison grondeuse.

—Mais on parlera d'elle, je la sentirai près de moi", murmurait la voix secrète de son envie, sous l'emprise des amoureux tableaux évoqués durant une semaine de solitude.

Le régisseur venait de partir lorsque Melchior arrêta su jument fumante devant le chalet.

Un désordre inaccoutumé faisait de la maison rustique une demeure plus quelconque que d'habitude.

La véranda laissait pendre lamentablement les rameaux desséchés autour de ses colonnettes. Plus de sièges rustiques, de petites tables bien rangées et fleuries.

A l'appel du marquis, demeuré en selle, car il ne voulait pas entrer, la porte du petit salon s'ouvrit. Ce fut Mme Terrasson qui apparut, confuse de son costume matinal.

—Oh! Monsieur le marquis, quel contretemps! Mon mari n'est pas là! Il a profité de ce premier jour possible pour reprendre ses tournées et je suis seule.

—Seule, Madame? Votre charmante compagnie n'est pas dehors, j'imagine, à pareille heure et dans cette boue?

—Monsieur le marquis ne sait donc pas? C'est vrai que depuis huit jours on est séparé du monde. Mademoiselle Myrta nous a quitté, avant la tombée de neige.

—Quittés?

—Oh! pour un temps pas trop long, j'espère. Elle n'en savait rien elle-même. Monsieur le Curé est venu la chercher pour l'emmener je ne sais où. Elle m'a dit seulement: "Je vous écrirai, Madame Terrasson, dans quelque temps, dès que j'aurai quelque chose de positif à vous dire. D'ici là, vous aurez des nouvelles de mon voyage par Monsieur l'abbé Parabère." Mais depuis, on n'a pu aller à la paroisse.

M. de Sépage réagissait mal contre l'inattendu de cette nouvelle. Se redressant, dissimulant sa déception, il put dire:

—Mademoiselle Myrta doit faire un grand vide au Mesnil. Je souhaite que son absence soit dans son meilleur intérêt et qu'elle ne la prolonge pas outre mesure.

Mme Terrasson leva les bras au ciel:

—On ne peut savoir! Peut-être cherchait-elle un emploi là ou là... Mademoiselle Myrta a tant de talent! Sa toute première jeunesse est passée; il n'y a plus d'inconvénient pour elle à se fixer dans quelque grande ville, pour travailler.

Melchior frémit. Isolée, sans autre protection que sa propre sauvegarde. Non, son tuteur n'aurait pas consenti. C'était autre chose.

Il secouait la tête. La femme du régisseur continuait:

—Mon mari et moi, nous pensons aussi qu'un événement heureux s'est peut-être produit, qui changera sa situation. Peut-être un mariage arrangé dans son pays natal? Monsieur le Curé paraissait satisfait de la voir partir. On aurait dit qu'il la tirait de peine. C'est une impression de ma part, Monsieur le marquis. Cet enlèvement subit, sans explication, fait chercher malgré soi, surtout quand il s'agit d'une personne aussi extraordinaire que Mademoiselle Myrta. On me dirait qu'elle est la fille de quelque grand de la terre, que je n'en serais pas étonnée du tout. Mais ce qu'elle nous manque! Je la cherche dans tous les coins...

La brave femme s'essuyait les yeux. Jamais elle n'avait été si loquace, et dans son besoin de parler de sa jeune pension-

naire, elle n'était même pas surprise de voir Melchior l'écouter avec attention. Du reste, il pouvait comprendre le sentiment de ses régisseurs et partager leurs regrets.

—Si Monsieur le marquis a quelque recommandation pour François, prononça soudain la jeune femme, revenue subitement au présent, je ferai la commission dès qu'il reviendra.

—Non, M. de Sépage n'avait rien à dire de précis. Cependant, il fallait trouver une raison à sa course matinale.

—Qu'il passe à Saint-Féréol aussitôt qu'il le pourra. Il est possible que je m'absente, je lui laisserai diverses instructions en ce cas.

"Mes hommages, Madame", terminait-il brièvement, soulevant, en geste d'adieu, sa toque de chasse.

Fédia, impatiente, avait rongé son frein durant le dialogue. Dès qu'on lui rendit les rênes, elle emporta son cavalier dans un galop satisfait.

La décision de gagner Paris venait de naître dans l'esprit du châtelain, lésé dans son espoir de jouir un peu du voisinage de la disparue.

Il se souvenait à propos de sa promesse à sa belle-mère: revenir près d'elle pour Noël et le premier de l'An. Là serait la diversion à son mécompte: se lancer durant quelques jours dans le tourbillon, revoir Myette, apprendre par elle (qui devait savoir), où était leur amie, ce qu'elle devenait, le pourquoi de sa disparition du Mesnil.

Emporté par sa monture, le jeune homme se remettait graduellement du choc reçu. La douche froide, tombant sur son effervescence romanesque, lui fit désirer l'éloignement momentané du pays que n'habitait plus sa sirène.

Et peut-être était-elle à Paris? Quoique ce fut peu vraisemblable. Les lettres de sa belle-mère, reçues quotidiennement depuis la séparation, mentionnaient de menus faits, sans allusion à cela. Myette était venue correctement prendre de ses nouvelles; elle lui aurait bien dit la présence de Myrta près d'elle, ou chez elle.

Or, Mme de Sépage n'ajoutait aucun commentaire à l'énoncé de leur entrevue. Elle ajoutait simplement qu'il était attendu avec impatience par la jeune fille.

Mlle de Givron s'était bien gardée de parler à la marquise de la venue de son amie.

Apprenant au cours de la conversation que Melchior viendrait sans doute à Fontainebleau pour Noël, elle n'avait pas dissimulé une malicieuse satisfaction. C'est pourquoi Mme de Sépage en concluait que c'était chose convenue entre les deux jeunes gens, au moment du départ de la Parisienne. Cette idée faisait renaître son espoir de fiançailles prochaines.

Les de Givron avaient chargé Myette de leur souvenir et d'affectueux remerciements pour l'hospitalité de la châtelaine à l'égard de leur fille. Ils voulaient quelle fût installée avant de venir les présenter eux-mêmes et s'excusaient aimablement de ce retard. C'était Myette qui avait arrangé avec eux tout cela.

Elle voulait que la surprise de Melchior quand il viendrait fut complète quant à la présence de Myrta à Paris.

Aussi restait-il absolument ignorant de ce fait. Puisque Myette ne lui faisait pas annoncer à son de trompe, par sa belle-mère, qu'elle avait réussi à enlever Myrta, c'est qu'elle n'était pour rien dans le mystérieux voyage de cette dernière, peut-être même n'en savait-elle pas plus long que lui.

Quant à interroger l'abbé, le jeune marquis s'en fut bien gardé. Comment poser, sans indiscrétion, une question au sujet des agissements de la jeune fille?

Melchior avait trop de tact et de délicatesse naturelle pour aller au devant de questions qui ne le regardaient point.

Trop de franchise aussi pour ruser vis-à-vis de son pasteur, du moment que celui-ci n'abordait pas le premier ce sujet. Le Curé pouvait-il savoir que sa pupille l'intéressait à ce point?

Or, quand il l'entrevit, l'abbé Parabère ne fit aucune allusion au Mesnil et à ses habitants.



—Il faut vous nipper à la mode du jour, ma chérie, déclarait à Myrta Mlle de Givron. Bien que vous soyez habillée avec tout le goût possible, vos toilettes

Ennuyée d'être si grasse

ELLE EST MINCE MAINTENANT

La femme d'âge moyen a une tendance à grossir et alourdir. Mais voici un cas où l'on a pu redonner à la taille, son élégance de jeunesse. C'est une femme de ménage qui nous écrit. Elle dit:

"Je ne sais pas combien je pesais, mais j'étais très grasse — ce m'était un ennui. J'ai pris trois bouteilles de Sels Kruschen, et je suis mince maintenant. On ne me donne que 40 ans, bien que j'aie 56 ans révolus. Vous pouvez m'en croire, je suis plus que fière de moi. J'en ai pris une cuiller à thé dans l'eau chaude tous les matins, tant que je n'ai pas eu employé trois bouteilles. Je n'en prends qu'une demi-cuiller à thé chaque matin. Les Sels Kruschen valent leur pesant d'or, et je ne saurais trop les recommander." — (Mme) A.H.

Les gens trop gras, fortunés, affluent depuis des générations, dans les stations thermales européennes, dont les eaux sont célèbres pour faire maigrir. Cela s'appelle "faire une cure". Kruschen contient précisément les sels des eaux minérales de ces sources si célèbres. Ces sels combattent le gras, en aidant au bon fonctionnement des organes internes — ils expulsent, chaque jour, ces déchets et poisons qui, s'ils s'accumulent, se transforment en un tissu gras.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combinent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
Confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

Ne Négligez pas le Catarrhe en Juin !



Ce mois fait découvrir les points faibles dans la santé d'une personne. Le rhume de cerveau se développe. Le nez et le cerveau s'obstruent. L'haléine devient fétide. Le grailonnement entre en jeu pour dégager le mucus catarrhal de la gorge. Des sons de cloches se produisent dans les oreilles et un peu de surdité se fait sentir. On souffre alors du catarrhe: ce qui signifie que le mal est profondément enraciné.

C'EST LE TEMPS DE COMMENCER A TRAITER CE CATARRHE. Ne le laissez pas se propager un jour de plus. Ecrivez-nous immédiatement et nous vous enverrons un précieux

CONSEIL GRATUIT

concernant la méthode du traitement à domicile qui détient le record de 47 ans de succès sans cesse croissant dans le traitement du nez, de la gorge et des oreilles. Ecrivez ET VOYEZ SI VOUS NE POUVEZ PAS ETRE DEBARRASSE DU CATARRHE. Des centaines d'autres ont réussi, pourquoi pas vous? Ecrivez simplement votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées, découpez le COUPON et mettez-le tout de suite à la poste. Ecrivez en français ou en anglais. Adressez:

SPECIALISTE SPROULE POUR LE CATARRHE,
376, Cornhill Building, Boston, Mass.

COUPON POUR CONSEIL GRATUIT
Nom Rue Ville Prov.

sont trop simples pour les occasions où il faudra être très parée.

—A condition, avait fermement répondu l'orpheline, que j'aurai voix au chapitre pour choisir et... payer. Mon tuteur m'a munie des intérêts de mon petit avoir et j'avais mis aussi de côté mes gains de peinture. Je suis riche.

—Oh! j'ai réfléchi à tout, avant de me mettre en route. J'ai accepté de profiter du délicieux séjour près de vous, pour m'assurer une position très lucrative et... libérale. Je comprends aussi que ma tenue doive être différente de celle suffisante au Mesnil.

Une position libérale! Il n'y a que celle-là en effet qui puisse vous convenir, fière petite fille des bois.

—Oui, j'essaierai de faire fortune, assura Myrta sans sourire. Mais il y a la manière. Pour arriver à ce but, je ne veux ni éblouir, ni dépasser mes moyens. Faire fortune avec ma voix! Quelle force de persuasion avez-vous donc, Myrte, pour être arrivée à me mettre cela dans l'esprit! Quand verrai-je le fameux professeur?

—Demain. Aujourd'hui, il ne sera question que de toilettes. Journée de chiffons, essayages de futilités. Prélude aux affaires sérieuses. Travaux d'approche.

—Je suis un peu intimidée, confia la jeune artiste. Parait-il, me faire entendre d'un public choisi!

—Aurai-je l'aplomb, même avec le soutien de cette idée: "Ce n'est pas par vanité que je m'exhibe, c'est par nécessité?"

—Allons, allons, n'y pensez pas à l'avance, interrompit Mlle de Givron. Tout ira comme sur des rails, vous verrez. D'ailleurs, vous m'avez affirmé que vous étiez tout de suite prise par votre chant, dès la première note; alors la timidité s'envole, c'est la grande extase pour vous et... pour les auditeurs, ma chère enfant.

—Comme vous êtes moqueuse, Myrte!

—Non, je vous aime telle que vous êtes, voilà tout. Savez-vous, reprit-elle, qu'il doit faire un temps affreux en Creuse, plus qu'en toute autre région. Je frémis d'y penser. Quelle horreur ce doit être la solitude au milieu des neiges! Je suis doublement ravie de vous en avoir délivrée. Vous êtes partie du Mesnil au bon moment. Un jour plus tard, il eût été de toute impossibilité pour vous d'aller prendre le train.

Elles sont debout, contemplant à travers les vitres bien closes, un Paris un peu triste sous le ciel bas, mais le sol nettoyé de tous blancs vestiges de neige.

La circulation n'était aucunement entravée. Myrte continuait, enlaçant la fine taille de sa compagne:

—Fermée au Mesnil! Voyez-vous cela!

—Oh! j'en avais l'habitude depuis plusieurs hivers. On se fait à tout, murmura Myrta, pensive. J'étais même intrépide, rien n'arrêtait mes courses. Comme je ne possédais pas de piano, que de fois, sous des rafales qui faisaient reculer des hommes, je suis sortie quand même pour aller trouver l'orgue du Bon Dieu. Les Terrasson poussaient des exclamations, voulaient me retenir, mais bah! avec un solide manteau de cuir, un capuchon, des guêtres, j'arrivais toujours sans dommage.

Elle riait au souvenir de ces expéditions. La jeune Parisienne évoqua la mince silhouette courant, ainsi vêtue, les chemins neigeux.

Quelle énergie sous cette frêle enveloppe! Les goûts, l'endurance campagnarde! Comme Myrta eût bien été la digne compagne de Melchior... Tandis que Myrte se voyait à Saint-Ferréol bloquée, s'exaspérant de l'être. Même devenue très amoureuse du beau chevalier son ami, jamais elle ne consentirait à s'y enfermer avec lui, en dehors de la belle saison. Etre réduite à l'état de cocon! La Parisienne avide de mouvement, de changement, se rendait compte qu'il y avait entre elle et le jeune marquis des conditions de vie commune parfois trop dissemblables, des sacrifices d'existence au-dessus de ses moyens. En cet instant, par exemple, seul dans son vieux château, que pouvait bien faire Melchior? Cette idée en amenant une autre, Mlle de Givron sourit un peu malicieusement à la pensée de la déception qu'il avait dû éprouver si, malgré le temps, il avait été au Mesnil. Qu'y avait-il appris?

—Myrta, ma chère, interrogea-t-elle subitement, êtes-vous bien certaine de la discrétion de votre tuteur par rapport à votre séjour ici? Les Terrasson, Melchior, ne sont pas au courant, dites-moi?

Myrta secoua la tête.

—Vous désiriez trop le silence pour que M. le Curé l'ait rompu. Vos recommandations ont été suivies à la lettre. Soyez bien tranquille. Mais pour moi, chérie, tant de précautions à ce sujet?

—Pour faire enrager M. de Sépage, répondit en riant la jolie Parisienne. Je veux qu'il assiste à vos succès sans préparation. C'est ma revanche. Il a combattu pour empêcher vos chances de réussite et douté de mon petit pouvoir, je tiens à l'amener pieds et poings liés à reconnaître notre supériorité féminine. Il est bien gentil, Melchior, continuait-elle, jetant cette affirmation comme suite; oui, il est charmant malgré tout et je l'aime bien, mais le taquiner est plus fort que moi. Le comptez-vous, Myrta, au nombre des rares personnes que vous trouvez dignes de votre sympathie?

A cette question directe, Mlle de Forbach eut une hésitation, un léger embarras avant de répondre:

—C'est bien délicat à vous expliquer, finit-elle par dire. Songez que la connaissance de M. de Sépage n'a vraiment existé pour moi qu'en raison de la vôtre. La modeste locataire des régisseurs du marquis ne comptait pour lui en aucune manière avant votre arrivée là-bas. J'associe ses courtoises prévenances de l'été dernier à mon égard, dans nos réunions à trois, au souvenir très doux de notre première entrevue au Mesnil, ma chérie. Je vois donc le sien à travers le vôtre; vous êtes le trait d'union nécessaire, sourit finement Myrta. Vous savez-vous de votre visite, certain dimanche, prologue de notre affection mutuelle?

—Si je m'en souviens! Dans les moindres détails, croyez-le. Je vois encore la tête que fit Melchior, nous découvrant déjà amies, alliées, ce qui parut le plonger dans un étonnement sans pareil. L'avons-nous fait poser ce jour-là! Il ne savait que penser. Lorsqu'il va nous retrouver ici ce sera bien autre chose, et j'en ris par avance, conclut Myrte.

Mais elle n'en savait pas plus long qu'avant sur le sentiment éprouvé par Myrta à l'égard de M. de Sépage. Elle lisait mal dans l'âme secrète de son amie. Trop de nuance s'y mêlaient dont elle ne pouvait saisir l'harmonie. Trop de contradictions. Myrta du reste, elle-même,

s'y embrouillait, s'y débattait. Comment une autre aurait-elle pu déchiffrer couramment ce qu'elle ressentait vis à vis de celui qu'elle pensait devoir envisager comme le fiancé futur de son amie Myrte?

Fontainebleau, malgré l'animation relative de ses avenues, de ses rues, n'est pas très réjouissant l'hiver. C'est le voisinage de Paris et l'élément militaire qui en tempèrent la monotonie. Cependant, il semblait à Melchior aborder la vie et son agitation au sortir des vallées dénudées et boueuses du pays creusois désolé, sali par les traînées jaunâtres que laisse derrière elle la neige à peine fondue.

C'était presque l'oasis. Un télégramme avait annoncé le marquis. Il trouva sa belle-mère somptueuse et parée comme toujours dans son cadre confortable.

Satisfaite de le revoir, son accueil fut aussi affectueux qu'il était en sa nature froide de le témoigner.

Il la trouva cependant fébrile, agitée. Bien qu'imposante toujours, elle parut à son beau-fils un peu différente que lorsqu'ils s'étaient quittés quinze jours avant.

Mais lui-même avait passé par tant d'impressions déprimantes et contradictoires, durant ses longues veillées solitaires, ses journées brisantes de non activité coutumière, que son impression était peut-être un effet d'imagination.

—Vous n'êtes pas souffrante, ma mère? jeta-t-il négligemment, pour ne pas l'alarmer.

—Quelques vertiges. L'estomac, sans doute, mais ce n'est rien. Pourquoi me demandez-vous cela, mon enfant? Est-ce que vous me trouvez changée depuis si peu de temps?

Les yeux empreints d'une légère inquiétude interrogeaient ceux de son beaux-fils.

—Toujours belle, ma mère, sourit-il bien vite pour dissiper l'émotion visible. Vous vous serez fatiguée à votre réinstallation ici. C'est la cause des légers troubles que vous constatez. Changement de climat aussi peut-être. Etes-vous allée à Paris?

—Par ce temps, certes non. J'ai reçu quelques visites de mes amis d'ici, je n'en ai rendu aucune. Mais vous, mon pauvre enfant, comment avez-vous supporté l'internement de Saint-Ferréol? Il y a de quoi vous dégoûter d'y demeurer l'hiver, hein? Vous en avez déjà par dessus la tête, avouez-le. Pour un premier essai, c'était lamentable.

—Je ne me suis pas ennuyé. C'eût été évidemment triste à la longue. Le manque d'air extérieur et d'exercice m'étaient pénibles. Je ne pouvais qu'errer autour du château, dans une trace faite à la pelle et immédiatement recouverte. Vous voyez cela d'ici. Mais ces périodes de frimas intenses ne sont qu'à l'état d'accident dans le cours d'un hiver. J'ai bien l'intention de retourner là-bas, quand je serai retrempé près de vous; j'emporterai alors dans ma solitude une provision d'aliments nouveaux, et j'affronterai encore, si besoin est, une seconde existence de cénobite.

Mme de Sépage sourit avec indulgence:

—Aliments nouveaux pour votre cœur et votre pensée, mon cher garçon, c'est bien de ça dont vous avez besoin. Allez voir votre amie Myrte; racontez-lui votre essai, vos déboires. Vos résolutions seront alors changées. Je l'ai vue très en courant à mon arrivée. Elle avait une semaine très remplie. m'a-t-elle dit, et comptait sur vous pour bien des choses.

Ceci dit avec un petit rire d'intelligence, dont Melchior comprit tout de suite le sens.

Ayant donné ce conseil, qui était presque une injonction, la vieille marquise se renversa dans sa vaste bergère et parla d'autre chose, ne s'arrêtant pas de causer, malgré une évidente fatigue.

Cette fatigue, non définie, puisqu'elle ne se sentait point malade, dormait et mangeait de bon appétit, se faisait visible cependant, au point d'inquiéter Melchior.

Il s'y habitua pendant les jours qui suivirent. Il avait reçu le court billet suivant, s'étant présenté chez les de Givron où on ne l'avait pas reçu:

"Mon cher Camarade,

"Désolée d'avoir manqué votre visite. tourbillon des derniers jours de l'année, mais nous rattrapons cela.

"Il y a un concert qui m'intéresse fort, mardi, salle Gaveau. Il faut que vous y soyez aussi, sans quoi mon plaisir ne sera pas complet. Convenez, hein? Sans faute!

"Votre amie,

"MYETTE."

Le jeune homme s'étonna un peu de ce rendez-vous en lieu public, au lieu d'un appel plus rapproché avenue du Bois.

Evidemment, Myrte ne désirait pas renouer à Paris l'intimité journalière des mois passés. Elle avait dû s'engouer d'autres "flirts" plus mondains, plus dans le train d'activité fiévreuse que celui qu'elle avait pourtant l'air d'apprécier particulièrement cet été.

Ainsi pensa Melchior, un peu vexé au fond.

"Elle me trouve rétrograde, je le crains, se dit-il songeur, et au fond je suis un peu à côté de mes contemporains. Myrte, clairvoyante, a démêlé cela. C'est une petite amie gentille et séduisante, ma belle-mère a raison de l'affirmer, et moi peut-être tort malgré nos contrastes de ne pas essayer de me laisser séduire complètement.

"Ce serait le dérivatif à l'envoûtement de... l'autre, inaccessible à tout point de vue.

"Ah! quelle misère d'être romanesque en ce siècle qui l'est si peu! Allons, Melchior secoue-toi, laisse de côté les impossibles choses, la réalité peut être donc, en somme, si tu sais en tirer bon parti dans le présent pour assurer l'avenir."

Les impossibles choses! Melchior avait donc oublié qu'il portait en lui la ténacité du désir des Sépage et leur devise: "L'impossible même se fera."

Tout ce qu'il dit demeure inutile. Il aime Myrta en dépit de sa résistance. En vain veut-il se prouver à lui-même qu'il n'éprouve à son endroit qu'une sympathie de nature née depuis qu'il l'a approchée de plus près. C'est bien de l'amour.

Elle l'ignore et ne le saura jamais sans doute, puisque tout se dresse contre la réalisation d'une union même pas à envisager. Melchior se décide à trancher dans le vif. Il va se rapprocher de Madeleine de Givron, la revoir, reprendre avec elle les amicaux rapports, tâcher de la conquérir. Ce sera peut-être plus facile qu'il le croit, s'il parvient à se mettre au niveau mondain où la jeune fille tient à se maintenir avant tout, pense-t-il.

Le temps était froid, mais beau. Le soleil avait brillé tout le jour. La nuit venue s'éclairait d'étoiles, au-dessus de celles de la grande ville qui l'illuminent chaque soir.

La rue de la Boétie fourmillait d'autos de luxe et de simples taxis. Les arrivants en foule pénétraient dans la salle Gaveau envahie. La réclame a été intelligemment faite à cette audition, donnée pour un but charitable. Toutes les places sont occupées.

La salle brillait de tout l'éclat que peut donner la lumière.

Les bijoux étincelaient, et les yeux, noirs, bleus, gris, marrons, avaient également des lueurs.

L'attente, la curiosité, le plaisir. Les jolies toilettes cotoyaient la sombre tenue masculine.

Melchior de Sépage arrivait seul. Sa belle-mère, au dernier moment, n'avait pu l'accompagner.

Le mieux physique causé par le plaisir de l'arrivée de son beau-fils ne s'était pas maintenu. Elle était retombée dans l'état d'apathie qui, sans cause apparente, faisait d'elle une autre femme.

La seule idée de sortir, de se mêler à une réunion, la fatiguait.

Melchior n'a pas insisté. Même pour la distraire, ce qui peut-être lui eût été bon. Il est, au fond, assez satisfait de pouvoir savourer, tranquille, sans avoir à s'occuper d'entourer sa belle-mère de ses soins ordinaires, le regal musical attendu.

Après l'examen circulaire de la salle, Melchior découvre enfin Myrte, jolie comme toujours, et comme toujours aussi, entourée d'une cour masculine à laquelle elle prodigue des sourires.

Un vif désir de la rejoindre, de lui poser des questions concernant Myrta saisit le marquis.

Elle est loin, par malheur; il ne peut essayer d'aller l'aborder sans déranger

maints grincheux, et ne se sent pas l'aplomb nécessaire pour entreprendre son déplacement difficile.

Hypnotisée par le fluide de son regard, Myette l'aperçoit et lui fait un gentil signe d'amitié.

Jusqu'à cette soirée, elle avait manoeuvré pour éviter toute rencontre et avait réussi. Il s'agissait de lui cacher avant toute chose la présence de Myrta. La surprise qu'il éprouverait à la voir et à l'entendre tout à l'heure, ravissait la belle malicieuse.

Depuis trois semaines, elle se faisait une fête de son ébahissement en retrouvant celle-ci inscrite parmi les artistes de ce soir, sous le nom de Mlle de Forbach.

Quel bon tour elle va jouer à l'ami Melchior, qui ne se doute de rien! Le secret a été si bien gardé!

C'est pour cette même raison que Mlle de Givron a préféré qu'il ne vint pas la prendre chez elle. Que de roueries pour arriver à ses fins; mais elle y est parvenue.

Ca que femme veut...

Dans la salle bourdonnante, le silence soudain s'abat. Le premier accord de l'orchestre a suffi.

Chacun fixe son attention sur l'estrade placée au fond, derrière laquelle un rideau dérobe les artistes qui se feront entendre.

L'enchantement de l'harmonie a saisi chacun à des degrés divers, mais immobilise l'assemblée et fait taire tous les murmures, les milles petits riens qui s'échangeaient à la minute précédente.

Melchior a chassé toute préoccupation; il veut être tout entier à son plaisir musical. Ce concert est de premier ordre.

Tout à tour s'alternèrent les numéros du programme: violoncelliste merveilleux, qui fut rappelé plusieurs fois. L'archet crista et détendit successivement les nerfs de Melchior. Il lui semblait qu'on lui arrachait l'âme pour la faire mieux vibrer. Un ténor connu se fit ensuite longuement applaudir.

Le concert était donné au profit de l'oeuvre des "Petits lits blancs". Les artistes les plus en renom avaient prêté leurs concours.

A l'entr'acte, les conversations reprirent. Le public se montrait satisfait dans l'échange habituel des impressions. On était d'accord pour assurer une belle recette.

Melchior, entouré de gens inconnus, écoutait sans prendre part aux propos.

—Qui peut bien être, dit une jeune femme, sa voisine, cette Mademoiselle de Forbach qui va faire entendre l'inédite composition du maître Perruchi? On ne la connaît pas, et Perruchi doit l'accompagner lui-même. Il a déclaré, paraît-il, à quelqu'un, avoir découvert en cette personne la cantatrice idéale. Or, il est difficile!

—Et il en a le droit, ajouta l'homme auquel on s'adressait.

Melchior entendait, mais ne prêtait qu'une oreille indifférente. Sa pensée était retournée à Myrta. Combien elle aurait joui, ce soir, de cette magie des sons!

Un frisson le saisit à l'idée de l'avoir là, à ses côtés, d'épier sur sa physionomie l'extase qu'il lui supposait.

Le silence plana de nouveau.

C'était, sur le programme, le tour de la musicienne étrangère.

Le rideau soulevé, elle apparut devant les lognettes braquées avec ensemble.

Son regard ne se posa pas sur cette multitude attentive, curieuse. Au bras du maître, elle s'avancait vivement, glissant comme un être immatériel, longue et éthérée sous la blancheur des tissus souples qui la drapaient.

La lumière, tombant de haut, faisait étinceler sa chevelure fauve.

Melchior retient sa respiration, qui se précipite sous le coup inattendu de cette vision.

Il doit se tromper? Mais non, ce profil, cette silhouette, c'est bien Myrta. Ses mains se crispent sur l'accoudoir de velours.

Le compositeur est au piano. Sous ses doigts court déjà le prélude d'une mélodie étrange et douce. Alors, la voix humaine s'élève, d'une extraordinaire ampleur, d'une intensité d'expression saisissante.

Dans cette salle immense, à la haute voûte, cette seule voix l'emplit, dont chaque vibration est pure et grave. Cette voix distille, sans que l'on en perde un

mot, le charme mélancolique de la forêt. Elle scande merveilleusement le rythme de ces strophes:

Les arbres ont des mains qui se tendent
[vers moi,
L'ombre a des frissons chauds et de molles
[caresses,
Le coeur de la forêt, du mien comprend l'émotion,
Le mystère des bois me parle de tendresse.
Au sentier, les rameaux s'inclinent pour
[m'aimer;
Après l'hiver il faut que le printemps renaisse.
O verte solitude! Je rêve de ce bois
Où le coeur qui m'est cher a palpité, je crois.

Dès la première note, le jeune marquis n'a plus douté. Ah! c'est bien elle. La gorge contractée, il parvint néanmoins à paraître impassible, car il sent, il devine que de loin Myette doit l'observer. Mais son coeur, son esprit, ses yeux sont concentrés sur la blanche cantatrice. Comme elle sait verser l'harmonie! Dans chaque détail aussi, il la retrouve telle qu'il la voyait là-bas. Elle a gardé ce style d'attitude, élégante et chaste, qui lui sied, qui lui est spéciale. Pas un bijou à son cou, ni sur ses mains qu'elle tient à demi croisées, un peu bas, sans un geste. Toujours belle et reine partout. Sa figure pâle et calme reflète une parfaite maîtrise, parce qu'elle appartient toute à son art.

En effet, Myrta ne pense nullement à cette foule suspendue à ses lèvres. Son regard voit au loin, bien loin, comme emporté vers cette forêt tranquille qu'elle chante, qui lui rappelle sans doute celle où son coeur s'est éveillé...

Elle harmonise d'autant mieux les vers du poème, qu'elle en a ressenti souvent l'impression.

Le dernier soupir de la mélodie vient de passer comme une caresse. Un tonnerre de bravos éclate. La salle est debout. Les bustes hors des loges, penchés vers la jeune chanteuse. Les mains levées pour la mieux applaudir, pour arrêter aussi sa fuite.

D'un sourire charmant, Mlle de Forbach remercie avant de disparaître. Mais les applaudissements ne cessent pas, ils redoublent. C'est le rappel impérieux, mais suppliant d'un enthousiaste délire.

Myrta ne peut se soustraire à l'ovation ainsi exprimée. Elle réapparaît au bras du vieux maître.

Elle s'incline. L'estrade est déjà jonchée de bouquets.

Une gerbe d'admirables roses est déposée à ses pieds. C'est l'hommage des "Petits lits blancs" à l'inconnue d'hier, qui, parmi tant de professionnels en renom, vient d'être applaudie.

Les fondateurs de l'oeuvre ont voulu prouver d'une façon particulière leur gratitude et leur admiration.

Perruchi, de nouveau, l'accompagna dans une seconde cantate. La charmante interprète de ses oeuvres eut le même succès, les mêmes bravos.

Melchior, à demi fou de surprise émue, se levait, car le concert s'achevait sur le triomphe de Myrta, qui s'était éclipsée.

La foule s'écoulait lentement.

Le marquis essaya de se frayer un chemin pour rejoindre Mlle de Givron, qui lui faisait des signes.

Mais impossible d'avancer plus vite. D'autres que lui sont désireux d'arriver à la sortie, non pour partir, mais pour apercevoir, si possible, une dernière fois, celle qu'ils ont applaudie.

Melchior enrage: de quoi sourit de toutes ses dents blanches, la malicieuse Myette, qui voit ses efforts paralysés autant par la cohue que par l'effet inné de la bonne éducation du jeune homme.

Enfin, il fait un suprême effort parce que se produit un remous favorable. Près de la porte, les gens se sont écartés dans un murmure discret.

Entourée, protégée par le groupe amical des Givron, une silhouette mince vient de grossir leur nombre. Grâce à l'arrêt produit, le jeune marquis se hâte d'arriver jusqu'à Myette. Entre deux haies de regards sympathiques, ils passent tous.

La somptueuse limousine qui les attend, les recueille et les emporte.

Melchior, sur le devant, à côté du chauffeur, a trouvé une place.

—Myette, pourquoi ne m'avez-vous pas averti?

Telle est la question posée par le marquis dans le premier tête-à-tête qui suit. Un souper intime, avenue du Bois,

chez les de Givron, vient de clôturer la soirée. Melchior a été invité.

L'accueil simple et gentil de Myrta avait remis le jeune homme de l'émotion qu'il tenait à dérober. Tout à fait d'aplomb maintenant, il ne lui restait qu'une grande curiosité à satisfaire.

Il se renseignait:

—Vous auriez pu penser, continuait-il, qu'il me serait agréable autant qu'à vous-même, de savoir plus tôt que notre charmante compagne de l'été dernier n'est plus un mythe. Alors, elle est une jeune fille de notre monde? Pourquoi cache-t-elle son nom?... Quels sont ses parents?... A-t-elle donc retrouvé sa famille et doit-elle rester à Paris avec elle?...

Myette le laissait entasser les interrogations avec une lueur maligne dans les yeux.

Lui, si peu curieux, semblait intéressé à un degré rare chez un homme si pondéré d'habitude. Mais elle a aussi admiré son empire étonnant, lorsqu'il s'était trouvé en face de Myrta.

Que sa correction mondaine l'ait empêché de manifester un étonnement trop grand vis-à-vis de celle-ci, rien de plus naturel. La revoir sous une appellation autre et ne pas lui en témoigner de surprise, passe encore. Mais qu'il fut resté impénétrable à ce point, malgré ce qu'il devait ressentir, c'était merveilleux.

Myette n'en revenait pas.

Rien, en effet, ne transpirait des sentiments multiples dont elle le devinait envahi. Pendant le souper, placé à la droite de Mme de Givron comme seul étranger, il avait soutenu la conversation, comme s'il eut été au courant de tout ce qui concernait la jeune fille, leur hôte. Il avait complimenté Myrta avec sa manière courtoise habituelle, du succès remporté et exprimé sa satisfaction d'avoir pu assister à son triomphe. Cela, de façon à ne point embarrasser la modestie de la jeune fille.

Comme il s'en dédommageait maintenant, laissant voir enfin à Myette satisfaite, combien lui était peu indifférent ce qui concernait celle qu'on venait de mettre brusquement en lumière! Il attendait, anxieux, on le voyait, les réponses à son questionnaire.

Myette fut bonne camarade, elle ne le plaisantait pas trop, mais ne s'excusait nullement.

—Mon cher, si je ne vous ai pas prévenu, c'est d'une part que je n'ai su que par dépêche, et la veille de son arrivée, le consentement du tuteur... Depuis, elle et moi, nous avons été tellement occupées à préparer ce concert! Visites à Perruchi, répétitions, toilettes, etc., etc... Vous devinez mon agitation... Il fallait prévoir tant de choses!

—Enfin, pour être franche, je savourais une petite vengeance. Rappelez-vous votre "tolle" contre mon projet de faire venir Myrta à Paris? J'ai voulu vous surprendre mon cher; ai-je bien réussi?

—Quand vous ne réussirez pas une entreprise, Myette, fit-il de bonne humeur, c'est que le globe tournera à l'envers.

Il disait cela, moitié vexé, moitié admiratif: "Vous ne manquez ni de ruse, ni de volonté."

—En la circonstance, mon cher, je ne travaillais pas égoïstement, puisque j'aidais quelqu'un à qui vous vous intéressez (vous le dites et je le vois), à sortir de l'ombre.

—Alors, ce nom de Forbach?... interrogeait de nouveau Melchior, sans relever l'allusion à son intérêt personnel pour Myrta.

—C'est le sien, sans erreur. Pour des raisons qu'il ne dit pas, son tuteur préférerait qu'on l'ignorât chez vous.

—Chez moi?

—Enfin dans le pays, car je ne vous suppose pas spécialement en cause. C'est toujours le grand mystère, ce sujet de famille. En dehors de cela, Myrta est très confiante. Ses impressions intimes passent cependant difficilement ses lèvres. Affaire de nature.

Melchior écoutait avidement et soudain lui posa la question qui lui restait à faire:

—Mademoiselle de Forbach va-t-elle retourner au Mesnil, quand elle vous quittera?

—Oui, mais pour peu de temps, car Perruchi, qui est engoué de son talent, lui cherche le moyen d'en tirer parti.

—Le moyen? Quel moyen? Pas le théâtre, j'espère?

"Rien ne m'a fait autant de bien"

Sans le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, elle ne pouvait travailler



"Je m'occupe de nettoyage de bureaux. Je ne pourrais pas travailler sans le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Je souffrais de maux internes et une amie me parla de ce remède. Rien ne m'a fait autant de bien. Il m'a fortifiée assez pour me permettre de travailler tous les jours." — MME M. WILSON, 2 Nolsmith St., Toronto, Ontario.

S'il vous faut être toujours à l'oeuvre, essayez ce remède. Il affermit les nerfs—donne le surplus d'énergie dont on a besoin.

98 femmes sur 100 disent en avoir bénéficié. En vente chez tous les pharmaciens, partout.

NE SOUFFREZ PLUS!



Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeu et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard.

MONTREAL, CANADA

Psitt! ... Psitt! ...

Etes-vous pressé ?
J'ai à vous parler !

Etes-vous affecté par la crise mondiale actuelle? ... Avez-vous des tracasseries financières ou encore des troubles personnels qui vous causent des soucis journaliers et vous empêchent de jouir convenablement de l'existence? ...

VOICI UN EXCELLENT MOYEN de combattre tous ces soucis : Adonnez-vous à une lecture saine et instructive qui vous récréera et par conséquent vous fera oublier vos nombreux tracasseries.

Le Samedi

apportera chaque semaine à votre foyer de nombreuses pages d'histoires sentimentales dues à la plume de nos jeunes auteurs canadiens; des concours divertissants et rémunérateurs; des notes encyclopédiques instructives; des romans des meilleurs auteurs connus et aimés du public.

CHEZ LES DEPOSITAIRES
10 cents le numéro

Coupon d'Abonnement

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine hebdomadaire LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Prov. ou Etat _____

Localité _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

—Ne vous emballez pas, Melchior. Que ce soit le théâtre, le professorat ou l'audition dans des concerts à l'étranger, notre amie veut arriver. Le travail, n'importe lequel, à notre époque, est une nécessité d'urgence. Non seulement il n'est pas une déchéance pour la femme, à quel rang social qu'elle appartienne, mais il est son honneur, du moment qu'elle ne peut se suffire. Il faut se nourrir, il faut vivre, il faut se parer aussi, mon cher.

Le jeune marquis semblait atterré.

—Le travail pour les hommes, oui, je comprends. Mais ne sont-ils pas là pour en prendre seuls le fardeau, et en dispenser les femmes? dit-il sourdement, se parlant à lui-même.

—Traitez cette question avec Myrta, chevalier des temps anciens, et vous verrez ce qu'elle en pense, sourit ironiquement Mlle de Givron.

Elle avait amené Melchior à ce qu'elle voulait et continua :

—De pas un, vous entendez bien, de pas un, Myrta n'accepterait l'aide pour assurer en son lieu et place l'existence qu'il lui faut. Notre princesse est fière comme peu le sont, elle ne se vendra pas. C'est à sa louange, du reste.

—Un homme assez amoureux pour lui offrir, avec son nom, un cœur désintéressé, exempt de toutes les politesses de convention, l'aimant pour elle-même, quel que soit le passé des siens, telle qu'elle est, c'est-à-dire pauvre, cet homme (à son avis) n'existe pas.

—Elle vous a dit cela?... Qu'en sait-elle?... ironisa Melchior, vexé. Combien en a-t-elle connu au Mesnil, et ici depuis peu, pour qu'elle soit déjà renseignée sur ce sujet?

Myrta le regarda :

—Je crois bien qu'elle ne connaît que vous, jetait-elle avec malice.

Le jeune homme saisit la mordante allusion. Mais pouvait-il protester? Il souffrit de ne pouvoir confier le combat qui se livrait entre son orgueil et son cœur. L'enthousiasme de Myrta pour son amie était un écho bien affaibli du sien. Pourtant, comment l'avouer? puisque lui, marquis de Sépage, plusieurs fois millionnaire, se trouvait bien en effet au nombre de ces hommes qui n'ont sacrifié à l'amour. Et puis, comment Myrta prendrait-elle cela.

Il fallait lui laisser ignorer sa passion secrète.

Mlle de Forbach n'était plus, il est vrai, l'inquiétude anonyme. Mais un tel mystère l'enveloppait encore! Serait-il assez courageux pour passer outre et aller, malgré le brouillard de ses origines, offrir à celle qu'il aimait de devenir la compagne de sa vie?

Et il sait à présent que ce serait pour lui la seule façon de conquérir Myrta.

Melchior est accaparé par les Givron, désireux de reconnaître ainsi l'hospitalité qu'a reçu leur fille à Saint-Ferréol. De plus, le jeune marquis réunit tout ce qui peut séduire. Ce sera un beau et charmant parti. Il faut l'attirer.

Leur fille lui témoigne une amitié spéciale, entre les nombreux prétendants à sa main. Les parents n'hésitent donc pas à lui fournir une nouvelle occasion de l'étudier.

Madame de Givron a envoyé un mot à la marquise pour lui demander de garder quelques jours Melchior.

Celui-ci n'osait accepter l'invitation qui lui souriait cependant, ayant laissé sa belle-mère souffrante.

Courrier par courrier, celle-ci donna son consentement avec une joie visible entre les lignes.

—J'ai bien le temps de posséder Melchior, écrivit-elle; il sera plus gaiement auprès de vous que sous mon toit. Je vais mieux, du reste. Qu'il s'amuse donc sans remords avec la brillante jeunesse que vous réunissez. Moi, je me repose mieux à rester encore solitaire. Mais je compte à mon tour, organiser réunions et parties pour le récréer à Fontainebleau.

—Dites mes tendresses à votre charmante Myrta. A vous, chers amis, ma vieille amitié.

—Marquise de SEPAGE

Par suite, sur un terrain différent de celui de l'été, le trio sympathique fut de nouveau en contact.

Monsieur et Madame de Givron, tout en appréciant les qualités physiques et morales de la jeune amie de leur fille, n'en prenaient nul ombrage.

Ils considéraient Mademoiselle de Forbach, sans fortune, destinée à se créer une situation, comme une jeune personne à part, ne pouvant porter ombrage, et non susceptible de détourner sur elle l'attention de Melchior au détriment de Myrta. La pensée même n'en pouvait venir. Ses grands yeux songeurs et profonds, au regard immobile, contenaient une vie secrète, si indépendante de l'existence mondaine.

Très remarquée, cependant, sa fréquentation quotidienne la révélait simple, discrète, nullement provocante. Aucune attitude de pose. Aucun ne pouvait se flatter d'attirer son attention spéciale.

Cette âme était un livre aux pages non coupées, sans doute, qui ne se laissait pas même ouvrir. De cette âme à la séduisante enveloppe, la serrure fermait bien et seule elle en avait le secret.

Malgré sa grande réserve, le plaisir et la gaieté ne la laissaient pas indifférente.

A vingt ans, comment ne pas jouir et partager l'agrément d'une période heureuse? Rien n'y manquait : société choisie, confort raffiné, une franche amitié lui en faisait tendrement les honneurs.

Les de Givron, avec le tact de bonne compagnie, traitaient l'amie de leur fille en égale, bien qu'ils fussent au courant de ses projets de vie travailleuse.

Myrta serait peut-être un jour une de ces relations secondaires que l'on protège, que l'on ne met pas sur le même pied d'égalité. Mais pour l'instant, cette belle personne était leur hôte. Myrta tenait à la mettre en évidence et l'aimait. Ils se prêtaient volontiers à lui rendre le séjour de Paris agréable, autant qu'utile.

Elle recevait chez eux un accueil aussi flatteur que possible, dont elle n'abusait pas. En retour, son talent était à leur service; car aussitôt qu'on apprit que les de Givron possédaient sous leur toit la déjà célèbre cantatrice du concert, leur "jour" vit se doubler l'affluence coutumière, et Myrta était mise à contribution.

Mademoiselle de Givron souriait à son amie, en la voyant souvent accaparée. De temps en temps, sous un prétexte fallacieux, elle lui expédiait le marquis menageant ainsi à ce dernier le loisir de profiter davantage de leur gentille commensale.

Melchior ne se le faisait pas dire. Le reste du temps, il dispersait ses faveurs avec une telle diplomatie, que chaque femme présente se croyait favorisée. Il avait recouvré son sang-froid depuis qu'il pouvait approcher Myrta et ne voulait pas penser à plus tard.

Il vivait au jour le jour, distrait par l'ambiance animée d'un entourage gai, au milieu duquel brillait son étoile. Pouvaient-ils espérer plus? Il voulait croire qu'il en serait toujours ainsi.

Combien de temps cette jouissance toute platonique suffirait-elle à son bonheur? Il ne le demandait pas, ayant la terreur, s'il désirait davantage et laissait parler son cœur, de se voir enlever même ce dont il se contentait actuellement.

La semaine entre Noël et le Jour de l'An s'écoula ainsi.

Melchior devait rentrer à Fontainebleau rejoindre sa belle-mère et faire pressé d'elle le séjour promis.

Le jeune marquis se sentait l'âme triste à l'idée de quitter l'hôtel de Givron, où il laisserait Myrta. Finie, cette trop courte période qui les avait réunis dans une intimité relative, mais si bonne. Après, il la retrouverait sans doute, soit au Mesnil, quand elle y rentrerait, soit à Paris, plus tard, si elle s'y fixait pour entreprendre courageusement sa vie de travail et de triomphes.

Le matin de sa dernière journée, avenue du Bois, M. de Sépage, qui se levait de bonne heure, conservant à la ville ses habitudes rurales, pénétra dans la bibliothèque où étaient le piano et les chevaux mis à la disposition de Mlle de Forbach.

C'est là qu'elle venait travailler sans dérangement. Ignorant ce détail, le marquis venait y chercher un volume qu'il voulait emporter.

Le temps, très froid au dehors, mettait des branchages de givre, des broderies

sur les vitres, malgré la bonne température intérieure. Dans la bibliothèque, en plus du radiateur, un feu brillant augmentait le confort.

Melchior entra dans la vaste pièce, alla droit au rayon où dormait le volume désiré, puis, l'ayant trouvé, se retourna pour se trouver en face de Myrta...

La jeune fille, égayée de la stupeur peinte sur la physionomie de l'intrus, se mit à rire.

Elle peignait. Une longue blouse de tussor blanc la recouvrait, protégeant son costume. Assise devant une table, elle mettait la dernière main au dessin de roses magnifiques, dont le modèle vivant s'effeuillait devant son vélin.

—Je vous ai fait peur? dit-elle, rieuse.

Les quelques jours vécus près de Melchior, avaient fait cesser la contrainte de la jeune fille. Elle avait pu mieux apprécier ses délicates attentions qui ne dépassaient jamais la mesure. D'un léger frisson de contentement ressenti, Myrta ne chercha pas la cause.

Il s'inclina très bas devant elle et sourit aussi :

—Je ne suis pas effrayé, Mademoiselle, heureux seulement de vous rencontrer, et confus d'être entré ici comme chez moi. Mon excuse est que je ne vous savais pas ici.

Une sensation de plaisir l'envahissait. Sous sa blanche enveloppe, Myrta lui apparaissait telle qu'il l'avait vue pour la première fois à la mare aux chevreuils. Seulement la fée n'était plus une inconnue.

Depuis ce jour, le jeune homme touché par une baguette magique, avait vu sa vie intérieure, tout son être transformé. Se doutait-elle de cela?

Il restait debout, indécis, son livre dans les doigts.

—Vous ne me dérangez en aucune façon, dit-elle, voyant son hésitation; la bibliothèque est à tout le monde, et ce matin, c'est la pièce la plus chaude.

—Bien vrai, Mademoiselle, je ne suis pas de trop?

—Mais nullement. Nous sommes, vous et moi, des invités de ce toit ami. Il ne manquerait plus que je veuille égoïstement prendre toute la place! Installez-vous, comme moi. Tenez, je vais vous faire les honneurs.

Myrta se leva et attira au coin du feu un confortable siège :

—Voyez comme vous serez bien pour déguster votre roman. Les pieds au feu et... l'esprit libre, j'espère.

Le jeune marquis s'était précipité trop tard, ne s'attendant pas au geste prévenant.

—Oh! Mademoiselle, je suis confus!

Et il l'est vraiment. Lui qui voudrait la servir à genoux! Ce qu'elle ne doit pas savoir. Car Myrta, à cet aveu, reprendrait l'attitude fermée qu'elle réserve à ceux qu'elle veut tenir à distance.

Il ne peut, sans l'offenser, lui faire connaître son ardent sentiment qu'en lui offrant son nom, sa vie...

Or, Melchior n'a pas encore foulé aux pieds son orgueil...

Quant à Myrta, elle ne joue pas un rôle de coquetterie en insistant pour qu'il reste près d'elle.

Et il ne s'y trompe pas, tout en constatant réel le plaisir qu'elle éprouve de sa société.

—Ah! C'est plus que je ne mérite", pense-t-il en cédant avec joie.

Quatre hautes fenêtres éclairent la bibliothèque. Elles donnent, non sur l'avenue où la circulation est intense, mais sur le derrière de l'hôtel Givron.

Là, est un jardin grand comme une bonbonnière. Il consiste en quelques beaux arbres au feuillage persistant. Une allée sablée en fait le tour. De petites corbeilles qui, au printemps, seront des paniers de fleurs, sont disséminées çà et là.

Un lierre épais habille la haute clôture qui isole du voisinage le jardin minuscule.

Le feu crépite joyeusement. Melchior ne s'est pas encore assis, il va prendre un second fauteuil, le mettant en face du sien et d'un geste implorant :

—Mettez le comble à vos bontés pour moi, Mademoiselle, dit-il. Abandonnez quelques instants votre joli travail et cautions.

—Il est si rare pour moi de jouir de vous sans partage. Cela ne vous effarouche pas, je suppose, ajoute-t-il en riant,

pour la convaincre de son attitude bon enfant qui, certes, n'est qu'une surface. Myrta souscrit immédiatement à ce désir. Elle s'installe en face de lui, étend ses mains fines et soignées devant la flamme avec un air de réelle satisfaction.

—Oui, ce sera bon de paresser. Depuis que je suis à Paris, je vis dans une atmosphère de surmenage fiévreux, dit-elle gaiement; c'est nouveau pour moi d'être lancée dans un pareil tourbillon. L'existence au Mesnil ne m'y avait pas entraînée.

—Vous n'en êtes pas lasse?
—Physiquement pas du tout. Moralement un peu. Il semble que je n'aurais ici qu'à me laisser vivre, mais mon esprit travaille comme jamais. Je n'ai pas assez de mes deux yeux, de mes deux oreilles pour emmagasiner tout ce que je vois, tout ce que j'entends. Il me faudrait aussi deux cerveaux pour contenir les pensées qui naissent en moi! Projets à exécuter, désirs souvent contradictoires, intéressantes études, qui n'ont aucun rapport avec celles de mon chant: l'étude d'un monde que je ne connais-sais en rien.

Il buvait ses paroles. L'amour s'infiltrait davantage, tandis qu'impassible il l'écoutait enivré de l'avoir là, à lui seul! Il fallait en profiter, avancer dans sa conscience.

—Mademoiselle Myrta, puisque vous me parlez incidemment de vos projets, puis-je me permettre une question? Vous n'y répondrez pas si elle vous paraît trop indiscret. Myrta m'a parlé de votre intention de quitter la Creuse, pour vous donner toute entière à votre art. Serait-ce le théâtre qui vous tente? Les cours du Conservatoire à suivre, ou...

Melchior s'embrouillait un peu. Mlle de Forbach sourit et le repêcha:

—Me faire une situation, par n'importe quel moyen, est mon but; je n'en fais point mystère et c'est aimable à vous. Monsieur, de vous intéresser à moi. Quelle forme revêtiront mes prétentions? Je n'en sais rien encore. Celle qui sera la plus en rapport avec mes goûts... et mes idées.

—Vous êtes seule au monde? ... Aucun soutien de famille ne peut vous dispenser de cette nécessité de tirer parti de votre talent musical? insinuait le marquis.

Un peu de rose monta au teint si blanc. Myrta hésita une seconde. En son esprit passait le souvenir de son indigne tante.

—Oui, seule au monde, répondit-elle, et d'ailleurs très résolue à faire moi-même mon existence. C'est difficile, je le sais, pour une femme; mais d'autres y arrivent. Pourquoi serais-je plus maladroite ou moins heureuse? L'énergie ne me manque pas, les encouragements non plus. Vous avez pu en juger. J'arriverai un jour, vous verrez, ajouta Mlle de Forbach avec un beau geste de confiante résolution.

—Mais pas par le théâtre, supplia soudain Melchior.

Elle leva les yeux sur lui, le regarda interrogativement et curieusement de ses prunelles limpides. Il détourna les siennes, soudain troublé de la véhémence de sa demande suppliante.

—Pardon, murmura-t-il, cela ne regardait pas vous.

Il luttait contre une douleur qui le serrait, et qu'il ne voulait pas laisser éclater. La voir sur la scène!

—Et s'il le faut pourtant? jeta Myrta.

Puis, très vite, elle ajoutait:

—Vous trouvez que ce ne serait pas ma place?

Melchior, la gorge serrée, fit un geste qu'elle interpréta aisément.

—Je sais, j'ai pesé le pour et le contre avant de rejeter complètement cette idée qui n'a pas votre approbation, je le vois. Mon professeur m'y pousse cependant, il se fait fort de me procurer un magnifique engagement pour des tournées en Amérique. Au point de vue matériel, c'était plus tentant, et la célébrité tout de suite. Mais trop de choses sont là en désaccord avec mes... principes d'abord, mes répulsions aussi. Je ne veux les sacrifier ni à l'argent, ni à la gloire. Rassurez-vous donc, Monsieur. Je suis touché sincèrement que vous redoutiez pour moi une carrière souvent incompatible avec les délicatesses morales. Cela m'aurait fait descendre dans votre esprit, n'est-ce pas? ... Soyez tranquille, je place l'honneur de ma vie aussi haut

que vous placez le vôtre, celui de votre nom, ajouta la jeune fille avec un léger frémissement dans sa voix fière.

Comment a-t-il pu supposer qu'elle pourrait déroger? N'est-elle pas au-dessus de toutes les déchéances possibles? Même en face des difficultés de l'existence, cette royale enfant ne veut pas être diminuée.

Elle ajouta gentiment:

—Votre intérêt s'adresse, je le comprends, à l'amie de votre amie, ma chère Myrta. Je ne vous en remercie pas moins. Quelle que soit la situation où je me trouverai plus tard, elle n'en sera jamais humiliée. Pas plus que moi-même. Du reste, Mademoiselle de Givron a le cœur si haut placé que les petits préjugés n'en atteignent pas sa compréhension. J'ai en elle une précieuse amie, sûre à tous points de vue. Je vous la dois, du reste, et je ne l'oublie pas. Sans sa présence à Saint-Ferréol, je ne l'aurais jamais connue.

—Vous devez cette amitié à vous-même, Mademoiselle, affirma Melchior, ne pouvant accepter loyalement la croyance de Myrta, qu'il fut pour quelque chose dans leur connaissance. Myrta a été attirée vers vous par le charme de votre voix, elle vous a donné ensuite toute sa sympathie après vous avoir vue et comprise. Il était difficile qu'il en fut autrement. Me permettez-vous de partager cette solidarité amicale?

Quelque chose d'aigu traversa comme une froide lame le cœur de la jeune fille. En son esprit, la dernière phrase du marquis était d'allusion transparente, affirmative, de son intention d'épouser par la suite Mlle de Givron. Intention dont le public et elle-même ne doutaient pas.

Myrta, il est vrai, niait qu'il y eût rien entre eux. Elle avait dit à Myrta: "Nous nous aimons en bons camarades." Mais Melchior? Il était certainement sur l'acheminement vers l'amour. Il saurait l'y amener. Tout n'était-il pas réuni dans cette alliance? Oui, toutes les conventions: milieu, naissance, égalité de fortune, intimité de relations. Ils se connaissaient si bien, qu'en s'épousant, il n'y aurait pour eux aucune mésaventure à courir. La divergence de leurs caractères, de leurs goûts? Affaire à eux de les concilier par de mutuelles concessions.

Alors? Pourquoi Myrta éprouvait-elle soudain une extrême lassitude morale, comme si tout l'abandonnait, qu'elle se fut trouvée seule et désespérée?

Melchior attendait toujours la réponse à sa question, exprimée si correctement qu'elle ne pouvait prêter à l'ambiguïté. C'était un appel à la gentille fée du Mesnil de ne plus le compter au nombre des indifférents. Pourquoi se taisait-elle, ses longs cils abaissés? Une sorte d'accablement avait surgi sur la physiognomie si affable l'instant d'avant.

Après avoir été ces dernières minutes si confiante avec lui (c'était la première fois), pourquoi craignait-elle de rendre, d'accepter son amitié avec celle de Myrta?

Il implorait bien peu de chose en somme en demandant cela! Mais pouvait-il demander davantage? Son orgueil faisait toujours des réserves.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit à cet instant. C'était le domestique venant entretenir le feu. Un soupir de soulagement souleva la poitrine de Myrta. Elle remettrait à plus tard ce qu'elle allait répondre, oppressée:

"Puisque vous serez le mari de ma grande amie, j'accepte dès maintenant que vous partagiez la sympathie affectueuse qui me concerne, et je vous en remercie."

Non; actuellement, elle n'avait pas la force de prononcer ces mots. Elle eut même redouté de lui tendre sa main, étrangement refroidie, pour sceller ce pacte amical.

Le fiancé de Myrta! Myrta n'avait plus le droit d'en occuper son cœur.

Le rôle de dévouement, d'ange invisible qu'elle assumait jusqu'ici en pensant à lui, ce mobile à ses actes présents, tout cela n'aurait plus raison d'être.

Myrta se rend compte en ce reflux de sensations que, si elle s'est intéressée si fort jusque là à la tranquillité de l'orgueil du jeune homme, c'est parce qu'elle l'aimait.

Elle ne le comprend qu'à cette heure. L'amour était le vrai mobile.

Une douceur lui en vient. Si elle n'a

pu et ne pourra jamais être payée de retour, du moins elle sait à présent que l'homme qu'elle aime ne la considère plus en indifférent, ni au-dessous de son rang.

Cette pensée flotte en elle comme une caresse compensatrice.

Sa personnalité compte et comptera pour quelque chose auprès de lui dans l'avenir comme dans le présent.



Le valet de chambre a disparu après avoir rempli son service.

Mais, de nouveau, avant que le silence tombé par sa présence n'ait été rompu, c'est Myrta qui, à son tour, arrive en tourbillon.

—Myrta, assez travaillé, mon enfant. Je viens...

Elle arrête ce début de phrase, agréablement surprise de voir Melchior installé en face de la jeune fille.

—Eh! bien, si je m'attendais à vous trouver ici, Melchior! Quelle fantaisie matinale vous y a conduit?

Le jeune marquis, debout, la saluait gaiement, serrant la main cordialement tendue.

—Bonjour, beau rayon de soleil, répondit-il, ce n'est pas la fantaisie, c'est une heureuse divination, puisque j'ai rencontré Mademoiselle de Forbach.

—Avec laquelle vous vous entendez bien, malgré son petit air distant, n'est-ce pas? Ne vous gênez pas, Monsieur de Sépaga, d'accaparer l'étoile de nos salons! Myrta, ma chère, avez-vous consenti à vous montrer gentille comme vous savez le faire quand les gens vous vont?

Ce fut Melchior qui prit la parole:

—Mademoiselle Myrta et votre serviteur se sont très bien entendus et compris, ne vous déplaît. N'est-ce pas, Mademoiselle? Ce tête-à-tête non cherché, nous a rapprochés davantage. Ce n'est pas de la fatuité de ma part de constater cela?

Les yeux pleins de malice de Myrta allaient de l'un à l'autre, cherchant à découvrir si vraiment l'entente s'était établie entre ces deux âmes compliquées: l'une orgueilleusement contenue, l'autre contractée, toujours défiante.

—Allons, tant mieux, se contenta-t-elle de dire. Moi je vous aime tous les deux, et je voudrais que notre trio soit un trio ne formant qu'un cœur. Pour le moment, je viens enlever Myrta si cela ne l'ennuie pas. Il me faut faire mes achats d'étrennes. Venez-vous, Melchior? Si votre grandeur ne vous attache pas à un différent rivage? L'auto et nous-mêmes vous tendent des bras accueillants.

—Oh! les bras d'un auto! dirent ensemble Myrta et le marquis, ce qui les fit rire tous les trois.

—Oui, ça manque de vraisemblance, je l'avoue, mais qu'importe, venez-vous tous deux, oui ou non?

—J'aurai voix au chapitre dans le choix des cadeaux? demanda Melchior. Je pourrai dire mon goût?

—Je concède, fit majestueusement Mlle de Givron, à condition que vous ne demandiez pas à qui mes acquisitions sont destinées.

—Entendu, mais nous nous réservons le droit de deviner. N'est-ce pas, Mademoiselle?

Le jeune homme était si heureux à l'idée de rester encore avec la jeune artiste qu'il en devenait gamin.

La gaieté de ses deux compagnons gagnait aussi Myrta, oubliant la petite flèche enfoncée récemment en elle.

Aimer Melchior, cela était du rêve. Rêve irrémédiablement enfié, de ce seul fait qu'elle se trouvait entre deux fiancés. Pour ceux-ci, elle ne pouvait que demeurer une amie, une soeur.



Le soir même, Melchior regagna Fontainebleau. Sa belle-mère était couchée. Il ne la vit que ce matin de premier janvier.

Avant de l'aborder, le jeune homme était sorti pour téléphoner vœux, remerciements, hommages et souvenirs aux hôtes de l'avenue du Bois, puis il rentra, ayant accompli ce devoir.

Il était dix heures... Mme de Sépaga devait être à même de lui donner audience.



A ceux qui souffrent de maux de tête

Les maux de tête se font sentir dans les régions de la tête A, B, C, D, E, F. Pour connaître leurs causes lisez attentivement la circulaire incluse dans chaque boîte.

Pour soulager les douleurs périodiques, migraine, mal de dos, rhumes, grippe, etc., prenez les Capsules Antalgin.



ANTALGINE
EN VENTE PARTOUT 25¢

MAL DE DOS

disparaît bientôt par l'usage de

PILULES..
du Dr. CHASE pour les reins et le Foie



Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsia Products Co. P.R. 55 W. 42 St., New-York

De mieux en mieux

LE FILM

le magazine de vues animées en français le plus complet et le plus abondamment illustré

CONTIENT MAINTENANT UNE

Chronique de radio

AINSI QUE DEUX

Chansons françaises

TOUS LES MOIS VOUS AVEZ DANS

LE FILM

Un roman complet d'un auteur très en vogue;
Des gravures très nombreuses;
Des pages françaises traitant des films européens;
Des articles choisis sur la vie de vos artistes favoris.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, \$1.00 pour 1 an ou 50c pour 6 mois.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée,
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

La sachant formaliste, très à cheval sur les rites d'usage, son beau-fils se fit précéder d'une corbeille de fleurs.

Introduit dans la somptueuse chambre, il y trouva la marquise en élégant déshabillé rubis. Une cape de fourrure couvrait et enveloppait ses épaules. Sous la courte mantille de dentelle, ses cheveux blancs encadraient un visage toujours beau, bien que vieilli. Elle ouvrit les bras d'un geste un peu théâtral au jeune homme qui s'avançait.

Mme de Sépage n'était jamais simple, elle semblait être perpétuellement en scène. Melchior, habitué, se prêtait à ses manières.

Il reçut le baiser qui, sans expansion, se faisait cependant pour lui aussi affectueux que la donatrice en était capable. Il voulut faire asseoir la marquise, restée debout après l'échange des souhaits coutumiers.

—Non, attendez, mon cher enfant, que je vous remette vos éternelles.

Elle lui glissait dans la main un portefeuille de cuir fin, sur le coin duquel brillait la minuscule couronne tréflée.

—Avec ce qu'il contient, vous choisirez vous-même à votre convenance le bureau qui manque à votre chambre de Saint-Ferréol. Je sais que vous en désirez un. Ce sera le souvenir de votre vieille maman.

Melchior reçut l'objet avec effusion. Il contenait dix mille francs.

—Un souvenir royal, ma mère, dit-il; vous me gênez.

Elle lui posa ses deux mains sur les épaules. Sa haute taille la mettait presque au niveau de la stature élevée du jeune homme.

—Mon beau marquis! accentua-t-elle, je suis fière d'avoir fait du tout petit enfant que vous étiez, lorsque j'ai épousé votre père, l'homme que j'ai sous les yeux, racé si finement. Vous devez tourner toutes les têtes ainsi bâti! Je vous désire une compagne digne de vous. Ne me laissez pas mourir avant la joie, l'orgueil, de vous voir marié ainsi qu'il vous faut l'être.

Une image passa devant les yeux de Melchior. Ce n'était pas celle qu'évoquait sa belle-mère.

Il sent peser sur lui un regard inquiet. Il redoute la question. Que va-t-il répondre?

Avouera-t-il le secret choix de son cœur?

Ou bien, toujours lâche, incertain, va-t-il garder sans la communiquer jamais, l'hésitation de son amour?

—J'ai tant d'ambition pour mon cher fils, et toujours peur de ses idées romanesques qui peuvent altérer son bon sens!

—Voyons, dites-moi comment s'est passée cette bonne semaine de vacances chez nos amis. Remontons au début. Ce concert que j'ai, moi, si sottement manqué, était-il à votre goût? Vous êtes-vous enivré de musique en dilettante convenu? Il devait y avoir là, en plus des habitués, tout le gratin du Faubourg?

Avec détails, Melchior recomposa pour la marquise l'inoubliable soirée ancrée dans son souvenir. Oui, tout avait été réuni pour faire de ce concert le clou des fêtes terminant l'année mondaine: Le Tout Paris, l'enthousiasme déchainé se traduisant en bravos, bis et bouquets! Enthousiasme qui avait atteint le comble pour la cantatrice inconnue.

—Une femme du monde, ajouta diplomatiquement Melchior, qui prépara son effet avant de nommer Myrta.

Car le marquis ménageait cette surprise à sa belle-mère. Dans son esprit, c'était une préparation à décider cette dernière à recevoir chez elle, aimablement, sans hauteur, la jeune artiste, jusqu'alors quantité négligeable à ses yeux.

—Ah! oui, dit-elle; je me souviens avoir remarqué sur le programme, sous d'anonymes initiales, l'annonce de cette célébrité. Avez-vous su le nom de cette femme?

—Non seulement je l'ai appris, ma mère, mais elle n'est pas une étrangère pour nous. C'est Mlle Myrta, la chanteuse de notre paroisse de Chéry, Mlle Myrta de Forbach.

Mme de Sépage tressaillit de tout son corps, sa figure se décomposa:

—De Forbach... murmurèrent inconsciemment ses lèvres blanches, Viviane...

Une bouffée de rouge envahit son visage, son cou, elle oscilla sur elle-même.

Puis, sous les yeux épouvantés de son beau-fils qui n'eut pas le temps de la retenir, elle s'abattit dans un bruit sourd sur le tapis.

Ce fut si rapide, si imprévu, que le jeune homme saisi, durant une seconde eut la respiration coupée. Mais se reprenant, il s'agenouilla, et, rapidement avant d'appeler à l'aide, dégacha la mantille gênante, souleva la tête avec d'infinies précautions, cherchant à ranimer la circulation de la vie dans ce corps effondré.

Très vite, il se rendit compte que ce n'était pas un simple évanouissement. Alors se relevant, il courut à la porte, fit entendre des appels, appuya plusieurs fois sur le bouton électrique, essaya encore de relever la malade. Quand la femme de chambre arriva, Melchior put déposer sur le lit celle qui l'instant d'avant agissait, parlait en pleine faculté de mouvements et de paroles, et qui gisait maintenant, inerte.

—Une attaque, prononça la sommité médicale; la paralysie a gagné les membres et je le crains, la langue. Madame la marquise restera ainsi, je ne puis dire combien de temps. Peut-être la connaissance subsistera-t-elle, si le cerveau n'est pas entièrement touché. Nous ne le savons que dans quelques heures; rien à faire, qu'à attendre.

Bouleversé, Melchior s'assit près du lit.

La malade devêtuée, entourée de boules d'eau chaude, ne bougeait pas, semblait dormir. Il la contemplait. De graves pensées l'assaillaient. Comme nous sommes peu de chose! Un rien peut rompre l'équilibre, détruire l'organisme admirable d'un corps! Le rouge est délicat qui actionne le cerveau. Un rien! Un rien... Quel était ce rien?

—"Quelque choc moral inattendu", avait dit le docteur.

Melchior ne voyait pas quelle chose avait pu déclencher l'attaque, au milieu d'une conversation paisible. Il se réjouissait, maintenant de n'avoir pas cherché à discuter avec sa belle-mère la question épineuse de son mariage; il aurait pu, en cas de dissentiment, avoir à se reprocher d'être la cause de ce triste événement.

Mais apprendre le nom de la cantatrice qu'elle désirait savoir n'avait pu révolutionner son esprit!

La marquise avait, il est vrai, répété machinalement ce nom, dernier mot entendu d'elle, en y ajoutant un autre: "Viviane". Non sans rapport, puisque Mlle de Forbach s'appelait Myrta.

Le marquis ne s'attarda pas du reste sur ce détail. Bien qu'en eût dit le médecin, la congestion était survenue sans motif. Mme de Sépage couvait cela. Depuis longtemps, elle se plaignait d'étourdissements, de somnolences, de fatigues. Son heure était arrivée, voilà tout!

Pauvre femme!

Le jeune homme n'avait qu'une relative tendresse pour elle. Ce n'était pas la profonde affection que l'on ressent pour une mère. Son cœur ne battait pas à l'idée de la revoir après une longue absence. Il la quittait sans chagrin.

Tout petit, il n'avait jamais eu l'envie de se blottir contre elle, ni jeune homme de lui confier ses rêves ou ses intimes pensées.

Elle n'était pas tendre. Il ressentait un profond respect pour elle, une grande reconnaissance pour les soins qu'elle ne lui ménageait point. Une gratitude aussi, de l'admiration exaltée dont elle faisait parade à l'endroit de leur vieux nom, et du souvenir de son père.

Ces divers sentiments s'ajoutaient à sa compassion actuelle: c'était affreux, cette perte du mouvement et de la parole! Et si elle reprenait connaissance, quel désespoir l'envahirait!

Déchue! Infirme!

Finies pour elle, les jouissances de ce monde, auxquelles elle tenait plus que personne!

Et sa beauté, triomphante des ans! Se rendre compte que l'on n'est plus qu'une pauvre chose sans valeur, après avoir été reine! Dépendre désormais au lieu de commander partout!

A tout cela Melchior ne pouvait remédier, fit-il l'impossible.

Certes, il l'entourait de soins, rien ne serait épargné pour adoucir cette triste fin de vie.

Le jeune marquis guettait anxieusement le réveil du coma prolongé, ne fai-

sant aucun retour sur lui-même, uniquement préoccupé de celle qu'il avait sous les yeux.

Cet événement allait apporter un changement dans son existence. Il n'y songeait pas.

Mais du jour au lendemain, Melchior allait se trouver seul, chargé des mille soucis quotidiens, si peu du ressort d'un homme. Mais pas une seconde en ce moment, son esprit n'envisionnait le présent, à cet égoïste point de vue.

Tandis qu'il se penchait de nouveau sur le lit, la marquise ouvrit les yeux.

Ce fut d'abord un regard voilé, inconscient. Puis graduellement lucide et alors tellement angoissé, douloureux, qu'une immense pitié envahit le jeune homme.

Il courba sa haute taille, prit doucement entre les siennes la main blanche inerte dont les doigts ne répondirent pas à sa pression.

—Vous m'entendez, maman?

Il reprenait l'appellation de son enfance, pensant lui faire plaisir.

De la tête, elle répondit affirmativement. Les prunelles se noyèrent de larmes, elles coulèrent le long des joues. Il les essuya et s'agenouilla:

—Ne vous désolerez pas, mère, vous entendez et comprenez, ce qui prouve que le cerveau fonctionne bien. Vous guérirez, j'en suis sûr, et bientôt. En attendant, prenez patience, les remèdes agiront. Je vais si bien vous soigner!

Il parla ainsi longtemps. Sa voix berçait la malade, il voyait à l'expression plus détendue qu'un peu d'espoir glissait en elle.

On se rattache si facilement aux idées consolatrices suggérées!

Aussi, quelques minutes après, un peu apaisées, sans doute.

TROISIEME PARTIE

Bertha Carignan veuve de Bartholo Néraldi, marquise de Sépage, a quitté ce monde.

Elle a traîné misérablement deux semaines avant de s'éteindre, entourée de soins vigilants, mais n'arrivant pas à se faire comprendre.

Atroce épreuve!

Peut-être, dans la lutte des derniers ressauts, s'est-elle rendu compte que la justice divine passait, pour l'expiation de ce qu'elle ne réparerait pas autrement.

Peut-être a-t-elle, dans un muet et secret consentement suggéré par le prêtre qui l'assistait, accepté la terrible inertie et la mort comme satisfaction suprême?

Le tort qu'elle a fait, elle n'a pu y remédier, ne pouvant parler ne pouvant écrire.

Le dommage causé à Myrta subsistait.

Des funérailles splendides, une foule mondaine indifférente. Des fleurs, de la musique, toute la pompe funèbre où ne manquent que les durables regrets.

Après le service, les deux amies s'entretenaient en rentrant à l'hôtel.

—Que va faire Melchior, à présent? pense tout haut Mademoiselle de Givron; sa belle-mère va lui manquer. Isolé du jour au lendemain, il sera fort désemparé les premiers temps.

—Avait-il une grande tendresse pour elle? interrogea Myrta.

Elle ne s'était jamais enquis jusqu'à ce jour, des rapports plus ou moins affectueux de sa tante avec le fils du second mari.

A présent, elle voudrait savoir si Melchior aura vraiment des regrets. Sa situation matérielle passe au second rang dans son amoureuse pitié. Il est riche, très riche, ce qui simplifie tout en ce monde; sous ce rapport il n'est pas à plaindre.

Myrta n'hésite pas:

—Ma vieille amie la marquise, dit-elle, aimait Melchior à sa manière. Plus que personne, assurément. Il était son unique préoccupation. Tout devait converger vers lui. Une sorte de dieu! Mais de témoignages extérieurs d'affection, point. Aucun élan. Jamais de ces baisers de mère qui prennent le cœur. Tout était étudié, compassé, en cette belle femme, même les sentiments vrais.

—Alors, Myrta, mettez-vous à la place d'un garçon élevé dans cette atmosphère.

re. Il a été vis-à-vis de sa belle-mère, il le sera pour sa mémoire, un modèle de reconnaissance admirative.

—Les émotions de la séparation définitive ne dureront pas. Je crois pouvoir affirmer que sa belle-mère ne lui manquera qu'à titre de beau décor et d'ordonnatrice de premier choix.

—Comme il se récrierait, le pauvre cher, s'il m'entendait! C'est pourtant mon intime conviction. L'attachement réciproque auquel il croit, ne les a jamais étouffés, l'un et l'autre".

Myrta l'écoutait, amusée.

Ce portrait moral de la tante détestée répondait bien à la secrète pensée. Du haut de la tribune de Chéry, quand elle voyait passer Madame de Sépage, splendide et royale à travers les rangs des fidèles, Myrta l'avait jugée ainsi.

—Vous êtes, il me semble, très psychologue, et par la suite redoutable, Myrta.

Mademoiselle de Givron se mit à rire.

Qui le croirait, à me voir? Méfiez-vous, Myrta, j'aime à sonder les cœurs et les reins.

—Pas grand-chose ne m'échappe. Vous seule me déroutez jusqu'ici. Pourtant vous paraissez limpide comme un beau lac. Mais c'est si profond, si profond. Vos silences, et bien des points, me laissent rêveuse et perplexe.

Myrta eut un sourire:

—Vous connaissez le mot de Lacordaire: "Le silence est après la parole la seconde puissance du monde."

—Tra, la, la, la, vilaine cachotière! Vous voulez faire pardonner vos mutismes, en vous abritant sous le blanc manteau du grand orateur. O petite énigme perpétuelle!

Myrta se reprochait un peu d'avoir laissé si longtemps une si sincère et sûre amitié ignorante de ce qui la concernait dans le passé, jusqu'ici cela avait été nécessaire. A présent, elle pouvait soulever le voile, sans aucun inconvénient.

—Ma chérie, écoutez-moi, fit-elle, répondant à l'invite déguisée. Pour vous que j'aime et qui m'aimez je consens à ne plus l'être l'"Enigme", suivant votre expression. Je ne vous cacherai pas plus longtemps mon histoire et celle des miens. Vous allez comprendre, avec l'anormal de sa position, l'attitude forcément adoptée. Mais ne cherchez pas, je vous en supplie, à analyser mes motifs. En quelques mots il est impossible de bien définir ce qui meut nos volontés, l'absolu de nos décisions, la nature de nos sensations, ressenties, puis brusquement abolies...

A voix basse, tandis que Myrta attentive l'écoutait, Myrta fit la relation des faits, depuis le mariage de sa mère, et à la veille de sa mort.

—Comment! s'écria Mademoiselle de Givron au comble de l'étonnement. Vous êtes la nièce de la marquise de Sépage, ou plutôt de Madame Néraldi!

—Oui, hélas! continua Myrta.

Glissant sur l'odieuse captation faite par son oncle au profit de la marquise, elle ne dissimula pas, cependant, que ce frère vindicatif, en mourant, les avait déshéritées d'un dû.

—Un dégoûtant personnage, votre oncle! ma pauvre petite, s'écria Myrta, ses bras entourant affectueusement la jeune confidente.

—Et votre tante savait l'existence de votre belle-soeur, l'honorabilité de votre père?

Myrta fit un signe voulant dire: "Je le suppose"

Myrta continuait avec véhémence:

—Comment Madame de Sépage a-t-elle pu accepter le don total de cette fortune qui vous appauvissait? Elle n'avait pas le motif rancunier de son mari et aurait dû vous faire retour de cette succession détournée! Ah! je comprends maintenant les raisons de votre tuteur. Sans brusquer les choses, il voulait rapprocher l'intéressante orpheline de sa seule parente.

—Quelle situation! J'établis très bien ce que dû vous être pénible cette complication de mariage! Mais pourquoi la nécessité de taire votre existence, de cacher que vous étiez la nièce du premier mari de Madame de Sépage? Ce n'était un déshonneur ni pour vous, ni pour elle. Même à peine une contrariété pour Melchior, en dehors de tout cela.

—Mais je la détestais, je ne voulais pas lui donner le nom de tante, fit la jeune fille les dents serrées, un masque dur changeant la douce physionomie habituelle.

—J'aurais eu l'air de quêter près d'eux le dédommagement qu'elle n'avait pas eu le cœur d'offrir à ma mère! Non, et je n'ai jamais voulu la voir; je préférais rester pauvre et ignorée.

—Combien peu auraient eu vos fiers scrupules! s'écria Myette. Une pareille abnégation des biens de ce monde! Si vous vous étiez prise autrement, peut-être, par testament, eut-elle réparé l'inqualifiable procédé de votre oncle. Si elle laisse tout à Melchior comme elle l'a annoncé, ce sera votre faute, orgueilleuse petite amie.

—Auriez-vous agi différemment? interrogea Myrta.

Myette hésita une seconde:

—En toute franchise, avoua-t-elle avec un léger rire, je crois que le courage m'eût manqué de laisser échapper l'occasion d'une belle revanche: l'obliger à restituer malgré elle.

—Alors des bassesses, des courbettes de ma part, avec le cœur et l'esprit pleins de rancune! Non, cela m'eût été odieux, affirma l'orpheline. Pour ma mère, si elle eût été encore de ce monde, j'aurais fait appel aux sentiments de cette femme, mais pour moi! Non, non, je n'aurais pas su le faire, et je ne l'ai pas voulu. Maintenant, Myette chérie, mettez tout cela aux oubliettes, comme je le fais moi-même. Je vous ai donné la plus grande preuve d'amitié en remuant toutes ces vilaines choses. Il me faut en perdre la mémoire et les pardonner.

—Ne revenons jamais sur ces souvenirs du passé, n'est-ce pas?

—Encore un mot, Myrta, avant de me lier la langue. Je pourrais indirectement faire savoir à Melchior:

La jeune fille bondit:

—Au marquis! Ah! non, moins qu'à tout autre!

Puis se calmant:

—Je tiens à ménager ses susceptibilités et... les miennes.

—Tel nous le connaissons, héritier de Madame de Sépage, il se croirait tenu, se découvrant en quelque sorte solidaire, de renoncer au legs. Or, vous n'ignorez pas mes idées, bien réfléchies et arrêtées: N'accepter aucune aide matérielle, faire mon chemin toute seule.

—Madame de Sépage ne m'était rien, que par alliance; son beau-fils ne me doit rien. Lui, demeure en dehors de ce qui m'est personnel. L'agrément de mes relations futures dépend de votre silence et du mien. Si vous devez l'épouser, ajoutez sans faiblir la courageuse jeune fille, et je le souhaite pour lui, il ne faut entre nous trois aucune misérable question d'argent. C'est entendu? J'ai votre parole?

Myette ouvre des yeux démesurés à la supposition de Myrta:

—Epouser Melchior! s'écrie-t-elle. Où prenez-vous cette nouvelle? Est-ce que je ne vous en aurais pas fait la confidence si c'était un projet, même lointain? Et vous en parlez, ma chère, avec un petit ton péremptoire qui m'amuse. Votre perspicacité est en défaut. J'ai une grande et forte amitié pour notre ami. Il est pour moi un bon et loyal camarade, mais l'épouser! Vous ne m'avez pas regardée. Ai-je une tête à enfermer huit mois de l'année dans le désert de Saint-Ferréol.

Subitement délivrée de la sorte d'angoisse qui la ténailait malgré elle, Myrta eut un radieux sourire. Le premier depuis cette conversation.

Ce fut l'éblouissement d'un tel rayon l'illuminant que son ami s'écria sans comprendre:

—Vraiment, Myrta, vous êtes trop jolie! Vous le devenez tous les jours un peu plus!

Mais, chez l'impulsive, une idée chassant l'autre, Mademoiselle de Givron se dit tout à coup:

—L'assurance que je viens de donner ne paraît pas lui déplaire. Pourtant, elle n'a certainement pas la pensée de l'épouser à ma place... Combien ce mariage serait cependant la meilleure solution pour ses affaires d'intérêt. Ah! si je pouvais parler à Melchior! Mais la fière petite ne me pardonnerait pas une indiscretion. Comme si Myrta eut lu dans l'esprit de son amie, elle reprit vivement:

—Votre affirmation contraire déroute un peu ma croyance. Mais du côté de Monsieur de Sépage, j'aurais cru... qu'il faisait tout pour vous conquérir, et vous amener à son souhait.

—Et l'on dit, ajouta-t-elle, bien que sans conviction, que l'amour est contagieux...

—Oui, comme la grippe, coupa peu romanesquement l'incorrigible rieuse. Moi, je suis réfractaire aux épidémies, aucune ne m'a jamais saisie à la gorge. Je les traverse même indemne. Le microbe de l'amour ne prendra pas chez moi par contagion. A mon heure, suivant l'inspiration de mon cœur, de ma volonté "personnelle", peut-être: cela est à voir.

—Mais chez vous, Myrta, prenez garde, insinua-t-elle, malicieuse; le terrain des contagions est mieux préparé que chez moi à l'éclosion du microbe. S'il rôdait dans vos environs, je ne répondrais de rien.

—L'amour vrai, le grand amour, avec la gigantesque majuscule, aurait raison de votre impassibilité.

—Je ne suis pas impassible, ma chère Myette. Je vous ai fait déjà ma profession de foi: Même si j'aimais, ce dont on ne peut jamais répondre, je ne croirais à la réciprocité que sur preuve d'un désintéressement absolu.

Actuellement, il n'est question d'aucune chose de ce genre, conclut Myrta.

Cette conversation les laissa plus liées que jamais.



Avril frémit dans les petites feuilles renouvelées; le ciel, lavé par de courtes averses, étale son bleu pur, attiédi. Les oiseaux chantent éperdument.

Dans les haies drues et épaisses qui bordent les champs, les chemins, s'escaladent les fleurs printanières. Des papillons à la robe d'or s'y abattent, puis se poursuivent, enivrés de ces premiers parfums.

Saint-Ferréol, égayé, à toutes ses fenêtres ouvertes au soleil.

La terre ne dort plus. Du lamentable hiver, il ne reste aucun vestige.

Le marquis, assez vite après la mort de sa belle-mère, avait quitté Fontainebleau malgré les instances de ses amis pour le retenir près d'eux. La villa silencieuse, où il ne se sentait plus chez lui, bien que tout ce que possédait Madame de Sépage fut devenu sa propriété, lui semblait un tombeau.

Dans son vieux manoir de Creuse, le jeune homme retrouvait du moins des souvenirs personnels. Là, était son vrai "chez soi". L'héritage de son père, de ses ancêtres, non celui de l'étrangère dont il portait le deuil, plus sur ses vêtements que dans son cœur.

Melchior avait été surpris des dispositions prises par Madame de Sépage à cet égard.

Evidemment, n'ayant pas eu d'enfant, et le considérant comme le sien, elle avait désiré agir ainsi qu'elle l'avait fait. Mais par une sorte d'intuition très bizarre, le jeune héritier a éprouvé presque une contrariété à prendre possession de cette fortune, venant s'ajouter si inutilement à celle, non moins considérable, dont il jouissait déjà.

Madame de Sépage ne l'avait jamais mis au courant de sa propre famille, elle n'en parlait pas. Son beau-fils, élevé très rigide, ne se fut pas permis une question sur ce qu'elle taisait.

Après sa mort, s'il se la posa, ce fut sans réponse possible.

La seconde femme de son père devait avoir, pourtant, des tenants, des aboutissants plus ou moins proches. Soit de son côté à elle, soit de celui du premier mari, de qui elle tenait, croyait-il, la majeure partie de son avoir.

Il était désagréable pour lui de supposer qu'il lérait, comme légataire étranger, quel que parent besogneux. Lui qui n'avait pas besoin de ce surcroît de richesses.

D'aucuns eussent trouvé que l'on n'en a jamais trop. Il est si naturel de jouir des raffinements de la vie! C'est un tel agrément de se trouver à même de faire face aux charges écrasantes du moment, sans malgré cela se gêner en rien.

Depuis la mort de la marquise, les mois s'étaient écoulés. Tant de questions avaient été à régler, de toutes sortes, dont maintenant Melchior avait la seule responsabilité!

Mais ce tourbillon d'affaires se calmait, et depuis le retour en Creuse, le marquis se faisait doucement à sa solitude.

La saison nouvelle l'y aidait puissamment, ainsi que l'adaptation à cette vie

L'HOMME DE SA VIE
(MONTJOYA) Un vol. : 12 frs

MAX DU VEUZIT

VERS L'UNIQUE
TALLANDIER - Exclus. HACHETTE Un vol. : 12 frs

rurale qu'il préférerait à toutes. Elle convenait tellement à ses aspirations! Melchior n'avait que le temps d'agir sans rêver et cela valait mieux. Il s'était fait tout un programme d'action. Et certes entre ses goûts actifs, son amour du grand air et de la nature, ses obligations de propriétaire, il avait le chantier suffisant où exercer l'utilité de tous ses moyens.

La volonté surtout!

Le jeune homme, du matin au soir, ne s'essayait que pour les repos. Veillant à tout, organisant choses et autres, à pied, à cheval, il s'assurait par lui-même de la bonne direction de ses domaines, s'intéressant aux travaux agricoles, stimulant l'apathie des travailleurs par l'espoir de gros rendements à l'aide de l'outillage moderne, sur l'achat duquel il pouvait ne pas lésiner.

C'était plaisir de voir ce grand et beau garçon de race, ne pas craindre de manœuvrer lui-même les instruments nouveaux, les mettre en marche, s'initier à leur emploi. Tout cela avec une entrain qui gagnait ses ouvriers, montrait le jeune patron sous un jour qui le rehaussait dans leur estime.

"Il sait le métier, celui-là!" disaient les plus récalcitrants à la besogne.

Ses avis, ses conseils, ses ordres, étaient par suite écoutés et suivis.

En peu de temps, la vaste propriété qui faisait vivre la majeure partie de la région, devint un modèle de tenue agricole, digne d'être citée.

Pour se distraire, le marquis allait s'entretenir avec l'abbé Parabère, son curé.

Ce prêtre intelligent, qui ne se mêlait en rien aux affaires de son meilleur paroissien, lui portait un intérêt tout particulier, heureux de découvrir en cet homme de vingt-cinq ans, tant de raison et de sens pratique.

N'est-ce pas à la jeunesse actuelle de préparer l'avenir? L'abbé et lui agitaient ensemble de graves questions. Melchior était un ferme et agissant adhérent aux idées du renouvellement des campagnes, du retour à la terre.

Mais le sérieux de son esprit suffisait-il à contenir le besoin de tendresse qui dort toujours, en dépit de l'activité physique et intellectuelle, en le cœur de tout homme jeune?

Celui de Melchior, qui n'avait pas gaspillé le trésor des affections que chacun porte en soi, devait parler souvent.

L'abbé se le demandait parfois avec sollicitude.

Il l'aimait et eut été désolé de le voir entraîné vers quelque douteuse aventure, présente ou à venir.

Mais sur ce délicat chapitre, Melchior restait muet.

Non seulement il ne s'y prêtait pas, mais évitait l'abordage.

Très confiant en dehors de cette question intime, il disait ses projets, ses travaux, ses ambitions, sans plus.

L'abbé ne voyant aucun danger actuel à redouter, se réservait d'intervenir amicalement en cas de besoin. Jusque là, il respectait la visible répulsion du jeune homme à laisser un main indiscret se poser sur la serrure secrète de réserves bien enfermées.

Melchior avait appris du tuteur de Mlle de Forbach qu'elle n'était plus l'hôte des Givron.

Reçue comme dame pensionnaire dans un grand établissement pour jeunes filles du monde, elle y dirigeait la chorale.

—C'est provisoire, avait ajouté le curé de Chéry. Son professeur voudrait qu'elle suive les cours du Conservatoire, afin de trouver ensuite un poste plus important, plus rémunéré. Myrta doit prochainement revenir ici, prendre quelques se-

maines de vacances et causer avec moi à ce sujet.

L'abbé n'avait pas poursuivi. Dépositaire du secret familial concernant sa pupille, il savait que celle-ci ne voulait pas qu'il fût divulgué à l'héritier de la marquise. Il s'abstenait de parler inutilement de sa pupille et de ses projets.

Melchior savait seulement que Myrta, en quittant l'hôtel de l'avenue du Bois, était pour l'instant à l'abri des ovations publiques, et, de plus, décidée à ne pas aborder la carrière théâtrale.

Il avait tant souffert, à Paris, de la pensée qu'un jour venant, elle appartenait à un milieu si différent du sien! Lui qui aurait voulu être le seul à avoir le droit de l'acclamer...

Il allait la revoir bientôt, au Mesnil, moins distante, puisqu'ils pourraient parler de souvenirs communs. Leur dernière entrevue semblait les avoir rapprochés moralement. Elle ne reprendrait plus vis-à-vis de lui cette froideur des premiers temps de leur connaissance.

Ils s'étaient appréciés.

Sans doute, entre eux il restait comme un léger nuage dont Melchior n'arrivait pas à discerner la cause. C'est pourquoi Myrta lui demeurait toujours indéchiffrable. Il n'avait pas la connaissance du mystère de sa pensée.

Et pourtant, comme il aurait ambitionné ce trésor!

Même pour le temps très court où il posséderait encore sa présence. Il savait qu'après son départ de Creuse, ailleurs il ne pourrait plus en goûter l'ivresse. Ce ne serait plus pour lui qu'une étrangère.

Ah! pourquoi ne pas la retenir pour toujours? C'est que l'orgueil de la jeune artiste, égal au sien, bien que différent de raisonnements et d'origines, n'arriveraient jamais à s'entendre.

Pour celui du marquis, tant qu'il demeurerait au cher pays natal, il y avait pourtant une détente dans son intransigeance. Le monde était si loin! Les exigences sociales, leur absolu, apparaissaient au jeune homme choses minimes, insignifiantes comme des hochets d'enfants.

En regard du bonheur, valait-il la peine de tout sacrifier: amour, convenance du cœur peut-être possible?

Mais du côté de Myrta, il en était certain, la fierté les séparerait toujours. Entre eux, contre son désir à lui, se dresserait toujours la question de sa richesse. Elle était sans fortune. Or, la susceptibilité de la jeune fille qu'il connaissait bien, était grande. Elle ne passerait pas sur ce scrupule qui la dominait, à moins d'être convaincue d'un amour vrai. Et cet amour, elle avait dit à Myette qu'elle en déniait l'existence possible: aucun homme à ses yeux n'était susceptible de désintéressement complet.

Or, pourrait-il, en conscience, la convaincre qu'il était un de ces rares?

Lui qui, hier encore, discutait avec son cœur, épris cependant, tout ce qui l'éloignait de lui...



Myette ne négligeait pas son amie depuis qu'elles étaient séparées. Et pas davantage, la poursuite des idées écloses en son esprit, à sujet.

Or, quand Myette avait une idée en tête, c'était ancré. Rien ne l'en détournait.

Liée par la promesse formelle faite à Mademoiselle de Forbach, elle ne pouvait se servir de ses confidences pour amener l'union réparatrice qu'elle rêvait. Cette union, cependant, elle voulait essayer de la faire aboutir. Mais par quel moyen d'action efficace arriver à cette solution?

C'était si délicat, si complexe, étant donnée la nature des deux sujets. Se croiser les bras, attendre les événements ? Myette a en horreur l'inaction, l'incertitude. Elle trouvera.

Parmi les relations cosmopolites de ses parents, figurait le préféré entre tous : Norman Alster, fils d'un riche Américain.

Jusqu'à l'arrivée de Melchior, il occupait le premier plan chez les Givron. Ceux-ci, très "à la page", voulaient que leur fille eût le choix du mari quand l'heure serait venue pour elle de consentir à se bien caser.

Norman, fort joli garçon, possédait toutes les qualités pouvant plaire à la jolie Parisienne. Gentil, poli, empressé sans être gênant, il faisait volontiers à la jeune fille les confidences de sa vie passée.

Elle le "savait par cœur", comme elle disait, et le manœuvrait, en conséquence, mieux et plus facilement que tout autre, sans avoir à tâter le terrain.

Le jeune Américain avait le don rare de lui plaire, elle l'avait étudié curieusement et s'était ainsi instruite de son caractère, puis des moeurs et des habitudes de l'existence d'outre-mer.

Elle découvrait que, sur la vie, ils avaient beaucoup de points de vue communs et le même sens pratique.

Peu de divergences.

Lorsqu'elle eut fait la connaissance de Melchior, Norman pressentit qu'il aurait en ce dernier un adversaire redoutable. Pourtant il ne jaloua pas l'intimité nouvelle, ce dont Mlle de Givron lui sut gré, sans le lui dire. Si le jeune marquis devait le supplanter, Norman n'en resta pas moins l'attentif et fidèle commensal de l'hôtel de Givron, un camarade qui ne cherchait pas à s'imposer, comme précédemment.

Si l'amour est unique, l'amitié peut être multiple. Myette donna, nous l'avons vu tout de suite sa sympathie à M. de Sépage, le vit chaque jour, accepta le séjour à Saint-Ferréol, en raison des relations intimes des deux vieilles familles qui les rapprochèrent de plus en plus. Mais, secrètement, sans que celui-ci le sut, Norman conserva la priorité dans son esprit.

L'Américain, toujours aux ordres de la petite Parisienne, avait le don de ne les discuter jamais.

Entre eux existait une entente invisible, d'une nature spéciale, originale, mais réelle. Myette était certaine qu'elle pouvait demander à Norman de passer dans le feu pour elle. Il s'y jetterait.

Alster, réfléchi, était un ami qui restait toujours pour Myette à sa portée, et il était prêt, en effet, à réaliser un caprice ou à rendre un service.

Un allié sérieux et compréhensif.

L'un et l'autre savaient prendre conseil d'eux-mêmes. L'approbation générale leur importait peu. L'Américain n'affichait pas ses sentiments pour Mlle de Givron, ignorait leur profondeur, espérait être payé de retour, mais ne l'avait jamais demandé. Il la connaissait et la laisserait venir à lui, ou s'éloigner à l'heure où la décision heureuse ou malheureuse pour lui, surgirait pour elle au moment propice.

Après une longue absence, Alster se trouvait de nouveau avec Mlle de Givron. Celle-ci avait dressé ses batteries depuis qu'elle avait songé à se servir de lui dans l'essai qu'elle poursuivait.

—On ne se voit plus, lui reprocha Myette gentiment, en l'abordant, gracieusement. Ou du moins trop rarement à mon gré. Allons, ouvrez-moi vite votre sac à nouvelles : "Quiconque a beaucoup vu doit avoir... Vous savez le reste. Mettez-moi d'abord au courant de votre intéressante personnalité..."

—Oh!... intéressante, répondit-il, qu'ai-je fait pour m'attirer cette malice, Mademoiselle ?

—Rien de plus que de m'avoir négligée au point de ne plus rien savoir de vous depuis des siècles.

L'Américain soupira comiquement.

—C'est la morte-saison. Paris s'engourdit dans le bien-être des premières tiédeurs. Pas de bals en perspective. Les connaissances s'éparpillent. On rêve des plaisirs purs de la campagne. Aussi je pense sérieusement à me marier.

Myette le regarda avec intérêt :

—Pas possible ! Racontez-moi vite ce subtil état d'âme.

—Oh! Mademoiselle, la simple envie de me fixer. La vie de garçon ne m'est plus drôle. Le mariage avec une gentille femme, ça me changera si agréablement. Ah! si vous vouliez!...

—Oh! je veux bien que vous vous mariiez, Norman. Si, pour moi, la vocation s'attarde, je la comprends pour les autres. J'ai justement une amie très chère à laquelle je voudrais un mari dans votre genre.

—Décidément, je ne peux espérer vous plaire, murmura Norman, ne sachant que penser... Proposez toujours. Une de vos amies serait un peu de vous-même.

Myette se mit à rire; elle n'était pas émue, mais le regardait avec complaisance.

—Vous la connaissez, je crois, continuait-elle, j'en suis même certaine. Si elle consentait à vous épouser, cher garçon, mon propre souvenir serait, je crois, vite banni. Vous ne verriez plus qu'elle. Tenez-vous à la fortune d'abord ?

—Pas besoin, j'en ai pour deux. C'est une Française ?

—Oui, et une artiste.

Norman fit une grimace.

—Attendez : c'est aussi et surtout une délicieuse femme. Elle a vingt ans, elle est belle, a du succès partout. Ah! vous ne seriez pas à plaindre. Avez-vous vu et entendu Mademoiselle de Forbach chez moi ?

—Cette personne que vous appelez d'un drôle de nom ?

—Vous y êtes, mon cher. Eh bien, pour me rendre un immense service, appuya Myette, regardant son interlocuteur dans les yeux, essayez de la conquérir. Je vous ménagerai les entrevues nécessaires à ce but. Vous causerez avec elle. Je veux qu'au bout de... mettons trois séances de tête-à-tête, connaitre son opinion sur votre personnage.

Le jeune homme secouait la tête.

—Pénible commission, dit-il; Mademoiselle de Forbach n'est pas du tout mon genre. Elle a de plus un abord peu encourageant pour un pareil essai de "flirt". Sa bouche est grave malgré son joli sourire. On se sent à distance. Après de cette personne je me produis l'effet d'une... nullité et c'est ennuyeux! Norman parlait avec sa bonhomie habituelle. Il ne tirait aucune vanité de ses dollars, pas même de son physique avantageux. Mais il se sentait réellement conscient de l'absence chez lui de culture intellectuelle, de goûts artistiques.

En revanche, il était avec raison persuadé qu'il possédait, à un haut degré, l'entente et l'intelligence des affaires. Cela lui donnait de l'aplomb et le rendait à l'aise, surtout vis-à-vis de celle qui avait pris son cœur et l'honorait, hélas! seulement, jusqu'à présent d'une grande sympathie.

Alster avait mis une telle conviction dans l'accent de son humble aveu d'infériorité à l'égard de Myrta, que Myette s'égayait franchement.

Oui, en effet, Norman n'était pas du tout le compagnon de vie à offrir à sa jeune amie. Mais il fallait absolument le concours de ce joyeux et bon camarade dans la petite comédie qu'elle voulait organiser à l'insu des deux comparses qu'elle allait mettre en présence. Ce n'était mettre Myrta ni Norman en fâcheuse posture, de leur donner plusieurs fois l'occasion du tête-à-tête.

Ils ne se plaindraient pas, cela était certain; mais il sortirait de leurs entrevues répétées quelque chose de bon pour la réussite que rêvait Myette.

"Norman m'aime, se disait-elle. Et malgré cela, et même à cause de cela, le cher garçon ne me refusera pas de faire la cour à Myrta."

En effet, il promit tout ce qu'elle voulait. Il viendrait à l'hôtel chaque fois qu'elle lui ferait signe pour y rencontrer Mademoiselle de Forbach. Le jeudi suivant sera "l'abordage d'essai", se dirent les deux complices rieurs en se disant au revoir. Aucune conviction, ni désir de réussite en chacun. Ils gardèrent pour eux cette certitude mutuelle. C'était pourtant jouer avec le feu : Si la jeune fille, si le jeune homme s'y laissait prendre ? Myette n'hésita pas, cependant, jouant le tout pour le tout. Il fallait inquiéter Melchior pour l'amener à se découvrir, quoi qu'il arrivât de cette entreprise hasardeuse pour son propre bonheur.

Dans le petit jardin clos, avenue du

Bois, dissimulé aux passants par sa haute s'entend comme assourdie. Les petits moineaux nichés dans l'unique platane, nouvellement habillé de vert, passent et repassent, gazouilleurs, sautillants, non effarouchés.

Dans l'espace étroit, bien sablé, émergent de petites corbeilles de myosotis, entourés de feuillages pourpres.

C'est gai, coquet, ce minuscule parterre.

De confortables rocking-chairs entourent une table rustique, qui supporte tous les accessoires d'un thé élégant.

L'après-midi était baignée de rayons de soleil. Le ciel de ce début de mai, radieux, étendait comme un grand vélum bleu sans tache. Il faisait bon vivre pour les trois personnages en train de bavarder et de rire dans le petit enclos.

Depuis quinze jours, cette réunion est la troisième organisée par Myette à seule fin de réunir Norman et Myrta, sans témoins importuns, sans gêneurs.

La petite fée du Mesnil paraît un peu surprise de retrouver si souvent ici le jeune Américain. Mais cette présence renouvelée chaque fois qu'elle est invitée spécialement, ne lui cause aucun déplaisir. Pas plus elle n'y attache la moindre supposition.

Alster est un habitué. Il est comme Melchior le camarade préféré de Myette. Un boute-en-train, un joyeux vivant. A lui seul, il égayerait toute une société.

Son amie doit avoir, en cette saison, mille projets en tête pour s'amuser et faire amuser les autres, c'est sans doute pourquoi Norman, son bras droit, le factotum organisateur, est si souvent chez elle.

Du reste, pense Myrta, il est gentil, bien élevé et amusant, cet étranger. Elle ne l'avait pas jusqu'alors remarqué spécialement dans la phalange rieuse des deux sexes, qui formait cet hiver le cercle mouvementé de Myette.

Depuis son départ de l'hôtel, évitant de s'y présenter au jour des Givron, Myrta avait même peu à peu perdu la mémoire des figures de ces indifférents.

Norman, aujourd'hui lui apparaît plutôt sympathique. Elle lui prête volontiers son attention, sans s'apercevoir que Myette cherche à enlever toute contrainte à leur aparté, quand elle les abandonne tous les deux.

L'étiquette en est bannie. Mlle de Forbach n'a pas d'arrière-pensée, n'en distingue pas chez ses deux compagnons. Elle se montre jeune presque enfant, au niveau des propos légers qu'ils égrenent tour à tour.

Ce n'est pas ici l'artiste déjà en renom, la femme distante qui en imposait à Norman par une attitude fermée. Aussi, il se dit qu'elle est tout à fait charmante.

Mais d'une nature sans raffinements compliqués, Alster préfère quand même la gaité malicieuse et "bon garçon" qui brille dans les prunelles pervenche de son amie de toujours.

Celle-là ne l'a jamais ébloui au point de lui faire perdre contenance.

Et le jeune Américain compare en son esprit ces deux femmes si différentes d'allures.

A l'une il faudra, pour lui plaire, l'agenouillement, le baise-main.

L'autre se contentera du shake-hand, disloquement expressif, de l'ardent baiser tout court.

De ses impressions à l'égard de l'une comme de l'autre, il n'en laisse rien paraître, se montre courtois pour toutes les deux.

Mais, en connaisseur, il a bien su déceler les cheveux de soie étincelants d'or, le teint si uni, si blanc, les grands yeux pensifs où la gaité met de rares flambées.

Oui, Mlle de Forbach est belle, attirante plus qu'il n'aurait cru, mais Myette est Myette, c'est-à-dire, pour lui, l'Unique.

Ils ont goûté; Mlle de Givron et Norman fument cigarette sur cigarette.

Ils forment vraiment un beau couple, bien assorti, avec leurs goûts et leur attitude d'un "Américanisme" semblable.

Cette idée traverse l'esprit de Myrta qui les contemple; elle s'en étonne, puis ne s'y arrête plus, revenant aux questions présentes qui lui sont posées.

—Est-ce que vous avez toujours l'intention de nous quitter bientôt, chérie ?

lui dit Myette. Mais ce n'est pas votre visite d'adieu aujourd'hui, j'espère ?

—Peut-être. Je pense partir pour le Mesnil dans deux jours.

—Et en revenir ?

—Cela dépendra des décisions de mon tuteur. Je ne veux l'influencer en rien. Passerai-je ou non l'été là-bas ? Je suis en ce moment comme l'oiseau sur la branche. Sans nid à moi. Il me faut le temps de réfléchir où le placer, et trouver les meilleures conditions de solidité et de lumière.

Alster la considérait avec intérêt. Quelle énergie de volonté dans le ton de cette presque immatérielle femme. Vraiment c'était pitié de penser qu'elle est seule ! Seule à lutter avec les exigences de la vie ! Leur commune amie a raison de vouloir découvrir le moyen d'assurer à cette belle créature la chose essentielle qui lui manque : l'argent ! Mais pourquoi est-il chargé, lui, de la circonvier à ce sujet ? Est-ce parce que Myette sait bien que les Français sont rarement à même de s'offrir une femme, objet de luxe si coûteux quand la dot est absente ?

"Nos moeurs américaines favorisent bien mieux le placement des jeunes filles, c'est vrai, sous le rapport mariage", se disait Norman. "Nous n'hésitons pas à travailler pour nos femmes. Dans nos ménages, on ne lui demande que d'être l'ornement, l'agrément du foyer, d'être la mère de nos enfants."

"C'est mieux ainsi, et c'est cela qu'il me faudra insinuer à Mademoiselle de Forbach. Drôle de commission !" pensait-il, en écoutant sans y prendre part, la causerie de ses compagnes. Myette le surveillait du coin de l'oeil.

Avec une claire intuition, elle le voyait prêt, quoique sans entraînement, à lancer le ballon d'essai à Myrta, comme elle désirait qu'il le fit. Elle se leva en coup de vent, après avoir consulté la petite montre couchée sur son poignet.

—Mes chers amis, dit-elle, voulez-vous m'attendre un instant ? Car, si vous devez quitter Paris bientôt, Myrta, j'ai à vous remettre certains objets oubliés ici par Melchior. Je vais les réunir. Ils ne sont pas encombrants. C'est à remarquer que les hommes laissent presque toujours quelque chose de leur fourmissement au départ. La maladie et la mort de Madame de Sépage m'ont fait négliger la remise de ces objets à leur propriétaire. Au Mesnil le régisseur lui fera bien passer le petit paquet. Vous serez gentille de l'en charger de ma part. Oh ! ne vous en allez pas, Norman, ajouta-t-elle, soulignant d'un regard de commandement cette recommandation. (Le jeune Américain, debout, lui semblait disposé à prendre congé). Tenez compagnie à Mademoiselle de Forbach. Nous la ramènerons ensemble avec l'auto à Passy, et la déposerons chez elle. Allons ! Soyez bien sages, mes enfants.

Jetant sa cigarette consumée, Myette disparut avec un rire joyeux dans la direction de l'intérieur. Les jeunes gens restés seuls sourirent de sa brusque sortie, la suivant du regard.

Ce fut Norman qui parla le premier :

—Mademoiselle de Givron sera privée quand vous nous quitterez, Mademoiselle. L'année dernière, quand elle fit ce long séjour chez Madame de Sépage, c'était près de votre résidence, je crois ? interrogea-t-il.

—Oui, c'est là que nous nous sommes connues. Je vais la regretter là-bas, murmura rêveusement la jeune artiste. Ici nous continuons nos journaliers rapports, bien que séparés.

Il y eut un silence. L'animation était tombée depuis l'absence de celle qui occupait l'esprit de ses deux invités.

L'ombre du platane s'allongeait d'avantage avec de fugitifs sillages de lumière à travers ses rameaux. Le soir, le joli soir de mai, les enveloppait de sa sérénité. Contraste calme du grand bourdonnement par delà le mur de verdure qui les isolait.

Dans un abandon de tranquillité, Myrta ramenait autour de ses épaules sa longue écharpe de crêpe blanc.

—Vous ne vous ennuyez pas seule à la campagne, Mademoiselle ? C'est très perdu, vos régions ?

—Je suis habituée, je les aime telles. Ce pays de forêts, de fraîche solitude est tellement plus reposant que Paris.

—Et pourtant, c'est Paris qui vous reprendra ?

Mademoiselle de Forbach eut un geste que voulait dire: "La nécessité m'y force."

Mais elle ne voulait pas parler d'elle-même à ce jeune homme, aimable, c'est vrai, et qui paraissait bon, mais... pour elle un étranger, et qui devait rester tel.

Aussi, pour empêcher la conversation d'évoluer vers la moindre confiance la concernant, elle continua:

—Vous restez à Paris, vous, Monsieur, de préférence à New-York?

—Oh! pas de préférence! En Amérique j'ai mes intérêts: les exploitations d'usines de mon père. Mais je ne suis pas ici, désorienté, libre de disposer de mes heures pour mon seul plaisir. J'y fais des relations. Puis mon caractère s'accommode partout.

—Une nature heureuse. C'est un grand don, sourit Myrta.

—Je tire de l'existence ce qu'elle a d'agréable, sans chercher à couper les cheveux en quatre, ni à disséquer les choses. La vie est courte. A quoi bon se la représenter comme un écheveau inextricable à débrouiller? Elle est si simple la vie, Mademoiselle, dès qu'on en tire bon parti, si simple!

Norman en jugeait ainsi, dans l'entière sincérité de son esprit et, durant une seconde, Myrta l'envia, elle qui avait, trop compliqué, peut-être, le problème de la destinée.

Pensive, elle regardait le bel hôtel parisien qui s'élevait devant eux, moiré d'ombres et de lumières.

Secouant la tête, elle reprit d'un ton léger:

—Oh! simple! peut-être avez-vous raison en ce qui vous concerne.

La figure joyeuse de Norman s'assombrit un peu. Il parut perplexe et confus d'avoir exprimée cette opinion d'homme riche et libre, sans souci, par suite, à même plus que cette vaillante jeune fille, de "simplifier" l'existence.

—Je voulais dire, reprit-il, je suis avant tout pratique et positif. Je ne suis pas pour la méditation des idées, je les mets carrément en oeuvre. Il ne faut pas trop ergoter dessus. Mieux vaut saisir les bonnes occasions quand elles se présentent, que d'en éplucher d'avance les mécomptes.

—Vous êtes un aimable philosophe, dit Myrta, très sincèrement admirative de cet exposé de bon sens. Alors, tout vous contente en ce monde?

—Non, pas les déboires. Et il y en a pour chacun. Mais je les atténue ou je m'y résigne!

—De mieux en mieux. Ah! que je voudrais pouvoir accepter comme vous...

La jeune fille s'arrêta.

Elle oubliait sa volonté de taire le regret de sa solitude d'orpheline.

Il la vit soudain raidie, attristée, muette.

Le bon coeur de Norman l'emporta sur son désir de ne pas pousser plus loin les théories qu'il est chargé par Myette d'exposer à son amie.

—Mademoiselle Myrta, voulez-vous me permettre une question?

Et sans attendre qu'elle l'autorisât, il ajoute très vite:

—Je n'ai en rien le droit de me mêler de vos affaires, mais je crois que vous êtes arrivée au moment où il vous faudra décider quelque chose. J'ai une proposition à vous faire; elle pourra peut-être changer vos conceptions d'avenir. En tout cas, si vous l'adoptiez, je serais très fier de vous en avoir soufflé l'idée.

A mille lieues de soupçonner ce qu'il va lui proposer, la jeune artiste suppose que l'Américain va offrir de lui faciliter un engagement dans quelque grand théâtre, au delà des mers.

Elle sourit, reconnaissante d'avance.

Mais il achevait très vite, mal à l'aise, et horriblement inquiet du résultat de ce stupide interview, ordonné par Myette, il ne sait pourquoi:

—Mademoiselle, rien de m'autorise à vous parler comme je vais le faire. Cependant, voulez-vous me permettre une proposition?

Intriguée, Myrta acquiesça d'un geste. —Voilà, dit-il très vite. Accepteriez-vous le mariage avec un étranger à la place de la situation que vous cherchez? Vous allez me dire que cette situation ne me regarde en rien: elle me touche peut-être plus que vous ne le pensez. Vous trouveriez avec cette solution, la vie large et indépendante. Plus de soucis

d'argent, l'existence simplifiée dont je vous parlais à l'instant, votre mari vous débarrasserait de toutes complications. Il existe des hommes qui seraient heureux d'obtenir votre main!

Myrta éprouve comme un éblouissement passager. Certainement Norman parle de lui. C'est lui qui s'offre délicatement, sans paroles romanesques, sans déclaration gênante. Elle n'en doute pas. Oh! si elle était autre! Quel rêve de réaliser un tel mariage, assurant sa tranquillité par le don d'une royale fortune!

Mais elle est Myrta, c'est-à-dire une âme fière, ne voulant pas se vendre. Norman, pour elle, ne peut être à ses yeux qu'un inconnu. Il n'a rien de commun avec celle, ni la même nation, ni les mêmes goûts, ni... les rêves. Quoi! se donner toute, sans amour!...

Et, du reste, son coeur est secrètement à un autre, il ne pourra jamais se reprendre... Elle découvre ce sentiment d'une façon qui la bouleverse. Oui, cette demande déguisée force la jeune fille à s'avouer, pour la seconde fois, que son coeur imprudent n'est plus à elle.

Norman la considérait, un peu stupéfié; mais il l'admirait, tandis qu'elle gardait le silence. Il voyait ses yeux inoubliables, abaissés comme pour regarder au fond d'elle-même, une vision invisible pour lui, où passait quelque fantôme dont il ne savait pas le nom.

A voix contenue, Alster voulut la tirer de son mutisme et renouvela sa question.

Myrta se remit alors complètement:

—Excusez-moi, murmura-t-elle, je réfléchissais à votre idée.

—Que vous trouvez saugrenue et téméraire, venant de moi, interrompit-il; je suis peu qualifié, en effet, pour donner un conseil de ce genre.

—Mais non, mais non, Monsieur Norman, ni saugrenue, ni téméraire. Votre... idée m'a surprise, voilà tout. Elle tient un peu, voyez-vous, de la légende ou des contes de fées.

—Et vous la repoussez? conclut le jeune homme. Ne me donnez pas vos raisons, ajouta-t-il avec un tact dont Myrta lui fut reconnaissante. Son ton était si bon enfant, si simple; il la savait libre de toute gêne à son endroit.

Même, elle ne remarqua pas sur le moment, car elle restait très émue, que son compagnon paraissait plus satisfait que déçu d'être ainsi implicitement repoussé.

Et pourtant, cette satisfaction perçait dans toute sa contenance. On le devinait soulagé. Mademoiselle de Forbach ne l'avait pas pris au mot, et ne s'était pas offensée de son audace. Qu'aurait-il fait, grands dieux, dans l'occurrence!

Tandis qu'il pourrait se vanter maintenant à Mademoiselle de Givron d'avoir adroitement amené les choses au point qu'elle le désirait.

Mais ce cher garçon en avait chaud!

Myrta lui tendit spontanément la main et Norman sourit intérieurement en la secouant avec douceur et cordialité, au lieu de baiser les doigts fins, car à présent, la femme artiste l'intimidait moins. Il sentait qu'il avait gagné son amicale sympathie et son estime.

Votre remerciement, Mademoiselle, acheva-t-il, me remplit de confusion.

La façon discrète avec laquelle Myrta laisse comprendre qu'elle croit qu'il s'est mis en cause pour lui offrir indirectement de devenir sa femme, le gêne quelque peu. Il a d'abord conscience de sa duplicité, et de ne point mériter tant de reconnaissance.

Evidemment, l'intelligente femme qui, franchement, repousse toute idée de l'épouser, fait bien la part, chez lui, d'une philanthropie dans laquelle l'adoration et l'amour passaient en second.

Elle ne s'est même pas révoltée de ce point de vue uniquement charitable, se répète-t-il, de plus en plus embarrassé de son personnage.

Dans quel guépier Myette l'a-t-elle fourré? D'un peu plus, elle était cause, entre Myrta et lui, d'un imbroglio dont il n'aurait pu sortir à son honneur. La jeune fille, très calme et à son aise, à présent, continuait:

"Ne prenez nul souci de mon sort, Monsieur Norman, je suis très aisée et j'ai beaucoup de courage; puis de nombreux amis se découvrent sur ma route, vous venez de m'en donner la preuve. Je

Kotex annonce le nouvel ÉGALISATEUR BREVETÉ*

par une offre remarquable

20 à 30% plus efficace



A PRES deux ans et demi d'études et de recherches scientifiques — les laboratoires Kotex annoncent le plus important progrès jamais réalisé en fait de protection hygiénique — l'Egalisateur Breveté* — par une offre remarquable — 3 paquets pour 74c.

Voici ce que c'est

L'Egalisateur Breveté est un agent distributif remarquable placé au centre de chaque serviette Kotex. Il donne de 20% à 30% plus de protection. Il procure une assurance de sûreté infiniment plus grande en gardant secs les bords — en étant plus épais sans être plus volumineux. En effet il assure la sûreté. Un message explicatif et intime vous est donné sur la feuille de directions insérée dans le paquet.

Autres avantages retenus

Souplesse — absorption étonnante — facilité de s'en défaire sont des avantages Kotex retenus. Peut se porter des deux côtés avec égale protection. Kotex — et Kotex seul offre la forme "Phantom" spéciale qui permet de porter les robes les plus collantes sans le moindre pli révélateur. Seuls des bouts arrondis ne suffisent pas.

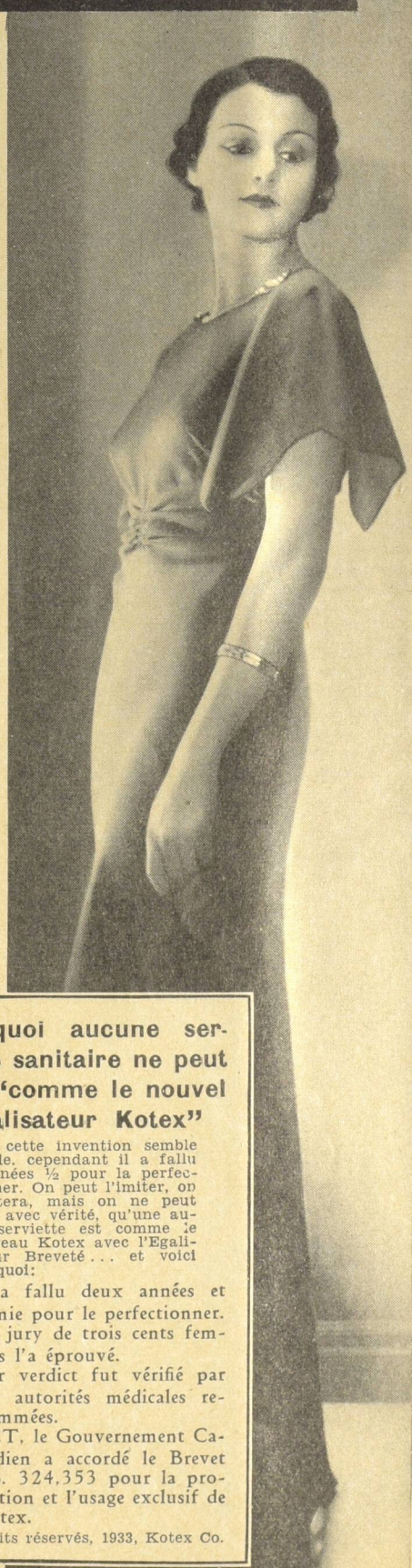
Trois cents femmes ont contribué à la réalisation de cette nouvelle serviette Kotex. Elles l'ont éprouvée — critiquée — éprouvée de nouveau — puis approuvée pour vous. Le Kotex avec Egalisateur Breveté est maintenant en vente dans les pharmacies et les magasins à rayons de votre ville.

Pourquoi aucune serviette sanitaire ne peut être "comme le nouvel Egalisateur Kotex"

Oui, cette invention semble simple, cependant il a fallu 2 années ½ pour la perfectionner. On peut l'imiter, on l'imitera, mais on ne peut dire, avec vérité, qu'une autre serviette est comme le Nouveau Kotex avec l'Egalisateur Breveté... et voici pourquoi:

- 1—il a fallu deux années et demie pour le perfectionner.
- 2—un jury de trois cents femmes l'a éprouvé.
- 3—leur verdict fut vérifié par des autorités médicales renommées.
- 4—*ET, le Gouvernement Canadien a accordé le Brevet No. 324,353 pour la protection et l'usage exclusif de Kotex.

Tous droits réservés, 1933, Kotex Co.



ne me sentirai plus seule au long de mon difficile chemin!"

Vraiment elle est exquise, cette jeune fille qu'il a jugée dédaigneuse, bien à tort. Comme on se trompe à première vue, songeait le jeune homme. Si j'avais dû l'épouser, je n'aurais pas fait une bêtise. C'est égal, je suis content quand même d'avoir été "blackboulé", comme ils disent ici. Car un jour, peut-être... mon obéissance aura sa récompense.

L'Américain n'achève pas la pensée de son ultime espoir. Un large sourire confiant l'illumine et c'est un couple amical et rieur que Mlle de Givron retrouve, quand elle vient enfin les rejoindre.

Avec curiosité elle les considère.

Rien dans leur commune attitude n'indiquait le moindre malaise. Cette demi-heure de tête-à-tête semblait au contraire les avoir rapprochés plus familièrement.

Son interrogation muette à Norman n'obtient pas l'attention de celui-ci. A-t-il parlé? A les voir tous les deux si paisibles, elle en peut douter. Il ne s'est pas plié à son désir, le vilain garçon!

"Je ne suis pas plus avancée qu'avant sur l'état sentimental de cette silencieuse", se dit Myette, un peu courroucée.

Elle se rapproche de la table où lui l'éclat d'argent du samovar. Sur la nappe, ourlée de guipures, elle dépose un paquet ficelé et s'adressant à sa jeune amie:

—Voilà les objets. Ustensiles vulgaires mais utiles, témoignant de la haute tenue d'élégance du beau marquis, autant que de sa distraction. Evidemment, il les possède en double pour ne pas les avoir réclamés. N'importe, je ne veux point avoir sur la conscience le recel de pantoufles rouges dont le cuir embaume, d'un rasoir, de deux paires de gants!...

—Beau mérite à ne pas garder tout cela. Mademoiselle; rien ne vous servirait, rit taquinement Norman. Pas la même peinture, ni de poils au menton.

Myette s'insurge plaisamment:

—Mais voyez-vous ce Monsieur qui veut rabaisser mes prétentions à l'honnêteté, à l'ordre, à la parfaite tenue de ma maison! Oh! célibataire que vous êtes! Si nous, faibles femmes, nous n'avions soin de vos affaires, que deviendriez-vous! En cette occasion, nous mettons deux pour rendre à Melchior ce qui appartient à Melchior.

A cet instant, comme si l'appel de ce nom eut été un "sésame" magique, la porte de l'hôtel s'ouvrit. Un valet de chambre apparut dans le jardin, disant à Mademoiselle de Givron:

—Monsieur le marquis de Sépage demande si Mademoiselle peut le recevoir.

Un éclair de satisfaction malicieuse passa dans les prunelles bleues de la jeune fille.

—Conduisez ici Monsieur le marquis, Victor, commanda-t-elle.

Et quand la haute silhouette se dessina au fond de l'allée, venant à eux, Myette lui cria, joyeuse:

—C'est de l'à-propos. On parlait de vous. Bonjour, mon camarade.

Il y eut un échange de poignées de mains, un court instant de rieuses exclamations.

—Par quel hasard votre étoile se fait-elle visible à notre horizon? disait Myette.

—Vous avez abandonné Saint-Ferréol? Depuis quand? Où perchez-vous? continuait-elle.

—Mon cher, disait Norman à Melchior, quelle chance pour moi d'être ici ce soir pour vous rencontrer!

Myrta se taisait, mais paraissait satisfaite aussi du revoir inespéré.

Très maîtresse d'elle-même, son calme habituel cachait un trouble heureux.

—Je descends du train, put enfin répondre l'arrivant. J'ai quitté ce matin ma tanière pour quelques jours.

—Ah! assura Myette, c'est gentil d'être venu tout de suite, au débotté. Mais, au fait, vous saviez par ma lettre que je serais chez moi cet après-midi. Je crois me souvenir d'avoir transcrit cela! Jetait avec une négligence affectée et un particulier sourire, Mlle de Givron. Vous étiez assuré de me trouver. Quel vent de caprice, ou quelle importante raison, se sont combinés pour vous déposer ici, impromptu? Je ne dis pas inattendu, très cher, glisse-t-elle sans appuyer. On attend toujours les bonnes aventures. Du moins, moi.

Melchior, sous le regard amusé de Myette, avait imperceptiblement quitté son masque d'impassibilité.

—Une affaire importante à... éclaircir, répondit-il.

—Ah! importante! Je comprends alors ce voyage qui nous procure le plaisir de votre venue. Ne cherchez pas un autre gîte. Mes parents, ainsi que moi, seront ravis de vous avoir comme hôte. Votre chambre est prête et, ajoute Myette en riant, je vais y faire remettre ce que je venais d'en sortir, personnage désordonné! Vous y aviez oublié tant de choses: escarpins, rasoir, etc., etc.

"Et son cœur, peut-être, espérait Myette, puisqu'il vient chercher avec le reste l'objet de tant d'attentions."

Un peu de jalousie se mêlait à la même réticence chez Norman, mais, lui, pensait à Myette.

Si ce grand seigneur, dont s'occupait ouvertement leur commune amie, allait lui enlever sa belle Myette?

Mais le joyeux Alster secoue cette crainte subite. Il veut toujours espérer.

"Chercher son cœur"! Oui, sans le savoir, l'étranger a mis le doigt sur la raison qui amène Melchior aujourd'hui.

La lettre de l'astucieuse Myette a fait merveille. Elle y faisait allusion à un projet de mariage pour Myrta, sans commentaires et taisant le nom du possible intéressé; cela a bouleversé la quiétude du châtelain de Saint-Ferréol.

Alors qu'il attendait la venue au Mesnil de la jeune artiste, il serait question, là-bas, de la lui ravir pour toujours!

Le coup de foudre de la jalousie a cinglé le cœur encore hésitant. L'amour s'est réveillé plus vif. Le temps de boucher sa valise, Melchior est parti et le voilà.

L'affaire "importante" qu'il veut éclaircir lui apparaît brutalement dévoilée par la présence entre les deux jeunes filles du riche Alster. Celui-ci, assis tout près de Mlle de Forbach (jolie à ravir sous le petit chapeau blanc d'où s'échappe la frisure dorée), n'est pas près d'elle sans motif!

Il constate son empressement aimable pour la jeune fille, comme aussi une sorte de secrète contrariété; sans doute Melchior arrive en fâcheux.

—Une tasse de thé, pour vous remettre des fatigues du voyage?

Et Myette rallume, ce disant, le samovar. Malgré la protestation, elle insiste.

—Si, si, c'est nécessaire, laissez-moi vous soigner. Je parie que vous avez très mal déjeuné, et nous dînons tard. Myrta, ma chérie, vous nous resterez ce soir, dites, pour fêter ce retour? Je vais décommander l'auto.

—Décommandez-la, en effet, je ne veux pas vous enlever à Monsieur de Sépage. Moi, je rentrerai seule à Passy. Je tiens à regagner seule la pension avant sept heures, j'ai une répétition. Je regrette de ne pas être des vôtres, mais je ne m'appartiens pas, vous le savez.

Myrta parle posément et donne la raison de son refus, sans souci de dévoiler ses occupations dépendantes.

Norman l'admire et la plaint.

La petite tête fière ne se courbe pas à l'idée du labeur obligatoire.

Elle trouve naturel d'aller à son devoir, tandis qu'ils s'amuseront.

Myette s'insurge:

—Une répétition? Remettez-la à demain. Un coup de téléphone et restez, Melchior, décidez-la. Nous l'emmènerons au Français après-dîner et la ramènerons en chœur, ce soir, à son logis.

M. de Sépage ne se fait pas prier. Il joint ses vives instances à celles de Mlle de Givron.

La voir s'éloigner de lui! Ne pas la sentir son égale en libre oisiveté!

"C'est odieux, pense-t-il; aussi ce doit être vrai qu'elle songe à saisir avec joie l'occasion de changer sa destinée pour une meilleure; et cette occasion se présente sous la forme de ce Yankee, c'est certain."

L'Américain a toute l'apparence d'être le favorisé. Il ne se joint pas à eux, cependant, pour faire changer la décision de Mlle de Forbach. Le ferme refus de celle-ci, érudant leurs tentatives, a sans doute son approbation. N'est-il pas de ceux qui comprennent l'obligation du travail?

Son attitude témoigne de son désintéressement en la question.

Où, peut-être, vont-ils partir ensemble?

Un sursaut de colère, à cette idée, fait bondir le marquis. Ils sont d'accord. Mais non, c'est impossible. Myrta n'est pas femme à feindre.

Melchior se rapproche du siège où elle est à demi allongé; il continue à entasser les arguments en faveur de leur désir. Myette en profite pour accaparer Norman:

—Enfin, lui chuchote-t-elle, vous êtes-vous, oui ou non, entendu avec Mademoiselle de Forbach?

Gamin, il hésite pour la taquiner. Elle paraît si agressive à l'idée qu'il ne lui a pas obéi.

—Il a bien fallu m'exécuter, finit-il par répondre; je m'y étais engagé. Puis, vraiment, quand nous avons eu causé, c'est presque de bon cœur que je fis semblant de m'offrir cette perle. Par bonheur, elle n'a rien voulu savoir.

"Et nous n'en doutions pas, vous et moi, ajoute-t-il dans un large rire rayonnant."

Myette ne proteste pas, elle rit comme lui, tout en regardant avec intérêt l'autre couple isolé.

—Et ses raisons? Vous les a-t-elle données? Avez-vous insisté pour les connaître, homme léger?

—Oh! Mademoiselle! On sait vivre en Amérique comme chez vous, déclare-t-il solennellement, tout content d'avoir abouti au gré de celle dont il devine à présent la subite attention.

"C'est égal, murmure-t-il, légèrement offusqué d'avoir servi de paravent, c'était un peu osé! Vous me devez une compensation. Je n'étais dans la circonstance qu'un pantin dont vous tiriez les ficelles. Peu reluisant pour moi, vous savez! Faut-il vous avouer qu'un instant j'ai cru que vous vous réserviez ce morceau royal?"

Il désignait le marquis.

—Vous devenez indiscret, Monsieur Norman. Mes affaires de cœur ne vous regardent pas... encore, sourit la brune fille, secouant d'un air résolu les cheveux courts, ondes, qui encadrent ses traits mobiles.

"Patience, patience, mon cher ami! Les temps ne sont pas révolus de décerner au plus méritant de mes fidèles, le prix que beaucoup ambitionnent."

—Alors, il me faut retourner encore seul à New-York? murmura, désolé, le pauvre Norman.

—Pas avant que mes machinations concernant ceux-ci (et Myette indique Melchior et son amie), aient abouti. Vous serez libre. Mais si vous partez, ajoutez-elle, peut-être serai-je du voyage... pour aller voir avec vous si vraiment votre nouveau monde vaut autant que notre vieux continent, que j'aime bien, mais qui craque à faire peur. En cas de catastrophe, m'offririez-vous un abri?

Alster la contemple avec l'envie terrible de la prendre dans ses bras conquise enfin! Partout, ici et là-bas, Norman Alster désormais assurera à son aimée la vie large et gaie, la liberté, le mouvement, que tous les deux apprécient.

Myette sera reine et maîtresse au foyer.

Ainsi, dans ce court aparté, la destinée de la jeune Française vient de se fixer "à l'Américaine". On est moderne ou on ne l'est pas. Mademoiselle de Givron sait du reste que ses parents la laissent libre de son choix.

Norman sera son mari.

Melchior et Myrta, sans se douter de cette décision, se donnent plus loin la réplique sur des sujets très différents.

Ils parlent de la Creuse.

Lui n'ose aborder la question qui le hante et l'étreint. La jeune âme dont il ressent de plus en plus le charme est si fièrement close! Monsieur de Sépage se contente donc de répondre aux interrogations que Myrta lui pose. Elle s'informe de son tuteur, des hôtes du Mesnil, levant les yeux pour lui parler, parce qu'il est resté debout, lui dérobant Norman.

—Je viens d'écrire pour m'annoncer, disait-elle. Dans deux jours, je serai au Mesnil.

Le jeune marquis réprime l'expression de sa joie.

—L'abbé Parabère m'avait dit votre projet, mais je ne l'espérais qu'à demi et pas si prochain.

"Alors on vous entendra de nouveau à Chéry? Vous faites un grand vide dans notre église privée de son organiste."

"Pour moi, j'ai soif de goûter encore l'émotion que cause votre chant."

Une sorte d'empoiement de désir vibre dans l'accent de ces simples mots de politesse mondaine.

—Prenez garde, Monsieur, vous allez me rendre vaniteuse! Je ne suis pas en-

core blasée sur les compliments. Le vôtre me fait plaisir parce que j'y crois.

Un sourire indéfinissable flotte sur sa bouche.

Et j'avoue que je suis très sensible à mon rapide succès.

Qui, plus que vous, a le droit de s'y complaire? Votre art ne vous place-t-il pas au dessus des simples mortels que nous sommes?

—Oh! le pensiez-vous toujours ainsi? La voix de Myrta est un peu railleuse.

—Pourquoi ce doute?

—Parce que je suis convaincue que dans votre admiration, il se mêlait avant, un peu de dédain... aristocratique pour ces artistes qui s'élèvent aujourd'hui dans votre opinion. Vous les estimez à une valeur relative: c'était une caste spéciale! Rien d'égal avec les gens du monde. Avouez-le franchement.

—Non, Mademoiselle, je n'avoue pas.

Ils sont en ce moment sur un terrain commun, elle et lui. Melchior sait gré à son interlocutrice d'être une artiste, en restant la vraie femme de race qu'elle apparaît. Si élégante, si impeccable, sous la blouse mauve assouplie. Elle a l'aisance tranquille de celles qui se sentiront toujours à une place de choix, qu'elle que soit leur fortune.

Elle connaît la puissance de ce don qu'elle a reçu d'émouvoir les âmes. Ah! pour Melchior, à quel point cela est! et elle ne le sait pas...

Irrésistible séduction dont il subit l'emprise.

Les yeux vifs de la clairvoyante Myette l'observent. Trop éloignée d'eux pour l'entendre, elle voudrait bien savoir de quoi ils s'entretiennent.

—Je crois aussi, a repris Melchior, que vous êtes bien près de recueillir avec le succès, le bonheur que j'aurais souhaité pouvoir vous donner tel que je l'ai rêvé...

Il n'a pu retenir cette folle parole.

Myrta, interdite, le regarde une seconde. Que veut-il dire? Que croit-il?

Troublée, évitant de répondre, elle se lève pour se rapprocher de Myette et prendre congé sans relever le sens transparent et inattendu. Cette phrase, posée à brûle-pourpoint, est tellement énigmatique!

Sous les yeux interrogateurs et navrés du jeune marquis, l'Américain échange avec Myrta une amicale poignée de main d'adieu.

Ce qui s'est passé entre eux, loin de les éloigner, les a rapprochés. Ils sympathisent vraiment et Melchior ne doute plus de leur accord.

Cinq minutes après le départ de Mademoiselle de Forbach, Norman déclinant l'invitation à dîner, quitte l'hôtel à son tour.

Sans crainte jalouse, il laisse Myette et Melchior en tête-à-tête. N'emporte-t-il pas la double certitude d'être enfin fixé sur les sentiments de celle qu'il va épouser et de n'avoir plus de rival?

Hautain et sombre, Monsieur de Sépage le regarde partir avec une douloureuse amertume.

Quand Norman a fermé la porte, Mlle de Givron s'attend à un interrogatoire serré de la part du marquis, puisque c'est sur l'ambiguïté de la phrase de sa lettre qu'il est accouru.

Mais contrairement à cette idée, Melchior ne se presse nullement de la prier de s'expliquer, et sa physionomie fermée ne dit rien de ses soupçons, ni de sa rage concentrée.

Avec une usage parfait, il lui demande simplement s'il peut présenter tout de suite ses hommages à Mme de Givron et s'assurer auprès d'elle qu'il n'est pas indiscret, en acceptant de descendre chez les parents de Myette.

—Vous verrez maman dès qu'elle rentrera, cher ami; la famille est dehors jusqu'au dîner et vous êtes un peu l'enfant de la maison. Donc, pas de cérémonies avec nous. On sera charmé de vous avoir ici le temps qu'il vous plaira.

—Oh! ce sera court. Je repars demain matin.

—Qued bolide vous faites! s'écrie-t-elle. Et l'affaire qui vous amène, alors?

Le jeune marquis, comme beaucoup d'homme quand ils sont énervés, a le sang près de la peau. Il rougit de sa maladresse.

Myette s'aperçoit qu'elle a touché juste. Elle est triomphante et sans pitié.

Mais comme il est fort et maître de lui! La question qui lui brûle les lèvres

ne les dépassera pas. Il n'avouera point qu'il est venu savoir... et qu'il est vaincu maintenant.

La malice l'emporte sur le bon cœur de Myette. Puisque Melchior a si peu l'ouverture facile vis-à-vis de l'amie vraie qu'elle est pour lui, elle va le retourner sur le gril.

S'il est vraiment amoureux de la petite fée, il faut l'aiguillonner, persuader à cet indécis que Myrta trouve, en dehors de lui, cœur et fortune à sa disposition.

Si cela ne le décide pas, Myette jettera sa langue aux chiens, comme elle le dit intérieurement.

Elle a joué sur sa carte de cœur le bonheur de ses deux chers amis, il lui faut une réussite.

—Melchior, dit-elle, vous connaissez le chemin de votre chambre. Voulez-vous la regagner, ou bavarder encore un moment dans le boudoir, avec moi?

—Si vous restez seule, hésite M. de Sépage, partagé, je vous tiendrai compagnie jusqu'à l'heure d'aller passer le smocking.

C'est bien cela. Il va en profiter pour se renseigner, sans qu'il en paraisse désireux. Mlle de Givron réprime un sourire.

Ensemble, ils vont s'asseoir dans le salon rose de la jeune fille.

Il fait jour encore. Des gerbes de fleurs printanières se mêlent autour d'eux aux bibelots variés.

—Alster est donc toujours à Paris? jette, d'un air détaché, M. de Sépage.

—Il paraît, puisque vous l'avez vu, répond-elle ironiquement.

Melchior rit, un peu nerveusement.

—Ne me prenez pas pour idiot, bien que ma question soit tournée stupidement. Je voulais dire ma surprise de le trouver encore ici. C'est la saison où il s'éclipse pour l'horizon natal, d'ordinaire.

—Exact. Mais Norman poursuit un projet qu'il tient beaucoup à faire aboutir. C'est chose faite depuis ce soir, du reste.

Il a blémi.

Cette fois, c'est le bon cœur qui l'emporte sur la malice chez le jeune bourreau.

—Du moins presque faite, rectifie-t-elle, ne le voulant qu'à moitié malheureux. Tant qu'une chose n'est pas officielle, moi, sa confidente... je n'ai qu'une demi-permission de parler. Heureux Norman! ajoute Myette, pensant à ses propres affaires, nouvellement arrêtées et secrètes.

Alors elle ne ment point et plante la terrible épine dans le cœur de Melchior. Cette épine irritante lui restera entre cuir et chair, jusqu'à la présence de Myrta, puisqu'ils vont se retrouver là-bas, aux pays des vertes solitudes.

Il convient à Myette qu'il rentre, à Saint-Ferréol, empoisonné!

Quand le chalet aura réintégré celle aux pieds de laquelle elle désire le voir, inquiet, suppliant et vaincu, tout s'arrangera, elle l'espère.

Mlle de Givron est une rouée, entêtée et audacieuse, tels nos plus grands diplomates; elle laissera la situation se dénouer entre les deux partis, sans mettre davantage, en tiers, son fin petit nez batailleur.

Melchior ne réclame aucune aucune autre explication, il en a entendu suffisamment. Et puis Myette a su lui faire comprendre qu'elle n'a le droit de "potiner" sur Norman qu'à demi-mots.

A quoi bon s'abaisser à vouloir lui faire dépasser les limites qu'elle tient à respecter?

Il affecte le détachement pour cette cachotterie qui ne le regarde que par répercussion, et change la conversation.

Mais l'entrain de Myette toute la soirée, les prévenances aimables de ses hôtes le fatiguent plus qu'elles ne le distraient. Il a hâte de se retrouver seul, et plus encore de regagner Saint-Ferréol, où il agira, s'il est encore temps.



La "Ford" des Terrasson attendait Myrta à la petite gare desservant le Mesnil.

Le bon ménage était là, venu chercher et ramener à leur nid le joli rossignol, envolé depuis si longtemps.

La jeune fille est un peu lasse de sa nuit de voyage et surtout de ses émotions dernières.

Elle se rémémorait l'attitude et les paroles étrangement mystérieuses de Melchior, lorsqu'elle l'a quitté brusquement, pour éviter l'explication dont le sens n'est pas compréhensible pour elle.

Puis, elle revenait sans cesse par la pensée à la conversation avec Norman, étrange également!

Le conseil ambigu d'un mariage riche, qui la libérerait de tout labeur, de tout souci matériel... Était-ce comme elle l'avait cru d'abord, une demande déguisée, d'Alster, sondant le terrain pour lui-même?...

Cependant, il avait paru soulagé plutôt, lorsqu'elle avait décliné toute envie d'adopter un moyen de ce genre.

Sans raison formulée, elle l'a rejetée bien loin.

La raison?... La voilà: Myrta a découvert au fond de sa jeune âme, nouvellement passionnée, la petite fleur d'amour qui a grandi et s'est épanouie peu à peu, dans le secret, à l'ombre des grands bois où elle a passé de si doux instants, l'an dernier, entre Myette et Melchior...

Crée pour se donner, pour se dévouer, Myrta constate cette tendre éclosion. Mais pour laisser vivre cette fleur d'amour, il faudrait des souffles d'accord...

C'est à son insu, malgré elle, par la force des événements, que son amour est devenu le mobile de ses actes. C'est lui qui arrête, contrairement à l'avis de son tuteur et de Myette, la réclamation si juste des biens volés à sa mère.

Melchior en est bénéficiaire et, si du vivant de sa belle-mère, Myrta n'a pas voulu qu'une odieuse question d'argent se dressât entre elle et lui, maintenant moins que jamais...

Le voir humilié, contristé, ce fier gentilhomme dont elle comprend le caractère et admire les délicatesses de sentiment, lui serait intolérable. Il est innocent de la vilénie de celle dont l'alliance ombre l'honneur du vieux nom. Myrta ne veut pas qu'il le sache jamais que l'héritage dont il jouit actuellement la lèse. Ces pensées l'obsèdent, tandis qu'écoulant distraitements ses hôtes, ravis de la revoir, elle revoit avec ivresse la route boisée, ourlée de haies fleuries. Ce décor riant et frais, elle le contemple. C'est le domaine aimé.

Une tristesse se mêle à la joie du retour. Elle devra sans tarder quitter ces beaux lieux pour jamais, tandis qu'il eût été si doux d'y rester blottie toujours, tout près de celui qui est le maître de sa pensée et de son cœur, quoiqu'elle fasse.

La petite auto filait, la rapprochant du Mesnil, sous le couvert de la forêt.

De tous côtés, se levaient pour Myrta maints souvenirs, bien que déjà lointains. Un an écoulé depuis tout cela... Un an, durant lequel l'enfant qu'elle était encore a appris tant de choses: La découverte de son art, celle aussi et surtout de son cœur. Elle a vu de près la vie, le monde et leurs exigences... Ce grand Paris qui enferme à la fois, tant de grande et petite idées, luxe et misères, ambitions forcenées, étalage de convoitises, insouciance et terreur du lendemain hostile! Oui, Myrta, après son inexpérience de tout, a pris contact avec la réalité, les dessous de la vie, ses laideurs et ses beautés.

Elle rapporte de la son âme aussi pure, mais plus consciente, plus clairvoyante, par suite. A côté de l'égoïsme et du mal, elle a côtoyé des êtres qui font le bien et ne pensent pas qu'à eux: Son amie, par exemple, si drôlement prime-sautière, mais si fidèle et sûre. Son vieux professeur; Norman, nouvellement révélé bon et serviable, Melchior, enfin, nature si élevée, si noble, en lequel elle a reconnu des idées, des appréciations si semblables aux siennes. Ah! quelle l'apprécie et qu'elle l'aime! Mais il ne le saura pas.

Et ce ménage attentif, affectueusement empressé, qui lui témoigne une admirative tendresse! Myrta sait qu'elle peut compter sur son dévouement. Tous l'aiment et le lui prouvent, chacun à leur manière. A tous, elle peut et pourra témoigner la réciprocité d'affection ou de sympathie. Mais vis à vis de Melchior, seul, ses lèvres doivent rester closes sur ce qu'elle ressent pour lui et c'est le seul, pour tant, auquel elle dirait tant de douces tendresses, tandis qu'elle doit se défendre de parler.

Le lendemain était un dimanche. Mlle de Forbach se réveilla reposée, alerte, l'âme joyeuse.

A travers son store baissé filtrait le soleil.

Elle n'éprouvait plus la tristesse d'hier. Au contraire, l'impression flottait en elle d'une chose heureuse qu'elle n'analysait qu'à moitié. L'effort qu'elle tente pour se souvenir où elle était, la réveilla tout à fait.

Réalité douce et charmante, et non un rêve. Elle est au pays d'autrefois dans la petite chambre confortable et rustique. Au dehors, les oiseaux s'égosillent, une glycine monte à l'assaut de sa fenêtre. Myrta se sent jeune et pense qu'elle va revoir Melchior! Il sera à la messe de onze heures. Elle va chanter. Sa voix fera, de nouveau, résonner la claire voûte, au milieu des senteurs de l'encens. De la tribune, elle verra, comme jadis, dans le banc sculpté, sa grande taille dressée, dépassant les autres.

En hâte, la jeune artiste s'habille et part, légère, ayant dans sa mémoire, les paroles énigmatiques de Melchior, quand, l'avant-veille, ils se sont quittés: "Le bonheur que j'aurais rêvé pouvoir vous donner." A quoi faisait-il allusion?

Mais où donc est allée sa tristesse d'hier? Partie, disparue. Elle n'a que de la joie de le retrouver ici. Dans une grande paix son cœur bat, oublieux des complications qui gâtent tout. Ah! se laisser vivre sous le bleu infini du ciel qui déteint sur ses pensées, aujourd'hui.

Elle est jeune, elle a vingt ans, c'est bon, c'est doux. Pourquoi gâter le présent qui la fête?

Ainsi qu'elle, en avant, en arrière, sur la route que Myrta atteint, en quittant le petit sentier désert, le printemps fleurrissait à travers la dentelle des branches. Les maisons du bourg, aux toits rouges, avaient un air de gaité.

Souple dans son costume de serge blanche, le teint rose, ses larges prunelles d'or sous les cils foncés, elle avait une allure de gracie déesse.

Bien des gens la reconnaissaient au passage, la saluaient d'un mot de bienvenue.

Le dernier tintement s'éteignait au clocher. L'arrivant sans s'attarder s'engouffra sous le porche et se perdit dans la spirale de l'escalier étroit montant à la tribune.

L'orgue, son orgue, est toujours là qui l'attend. Myrta pose ses fines mains en caresse muette sur les blanches touches, et prépare les jeux.

Elle est seule, cachée derrière les longs tuyaux argentés.

Le soleil allonge une lueur fuyante en-dessous d'elle. La nef se remplit. Le banc seigneurial était encore vide, mais une haute silhouette passant entre les colonnes de granit s'y dirigeait.

Une allégresse infinie emplit l'âme de la revenant, confusément heureuse.

—Merci, mon Dieu! murmura-t-elle, sans dire pourquoi, sans y penser peut-être.

De quoi remerciait-elle?

Une hirondelle voletait sous les voûtes.

C'était le retour, le joyeux retour au passé aimé.

L'espace d'une seconde, Myrta entrevit, tourné du côté de la tribune, le visage de Melchior essayant de la découvrir. Mais ce ne fut qu'un éclair, déjà il reprenait son attitude impassible et recueillie.

L'office commença.

Alors, reprise toute par le souci de son pieux devoir, la jeune organiste s'assit, préluda, et dans le silence religieux, au-dessus des têtes attentives, s'éleva de nouveau la voix merveilleuse que tous reconnaissaient.

Dans la griserie prenante de l'harmonie des sons, oublieuse alors de tout ce qui n'était pas son art, la jeune fille quittait le monde et se croyait au ciel.



La messe est terminée, Myrta descend, le visage encore extasié, après que les assistants ont quitté l'église. Elle a décidé de remettre au soir la visite d'arrivée à son tuteur, encore à la sacristie.

Il la sait revenue, c'est l'essentiel.

Quand Myrta arrive au porche, Melchior est là qui l'attend. Ils sortent côte à côte. Dehors, sur la place déjà déserte,

ils s'arrêtent, également hésitants, dans le premier élan réprimé l'un vers l'autre. Puis ils se tendent la main.

Cette rencontre, ce tête à tête subit semblent les embarrasser un peu. Mais ils ont vite repris, l'un sa correction mondaine, l'autre son aisance simple.

Après l'échange des banals bonjours, le marquis parle le premier:

—La fatigue du voyage n'a pas porté atteinte à votre voix, Mademoiselle. Je l'entends sous la même impression. Et notre coin? Le revoyez-vous avec plaisir? Je le crois, à voir votre physionomie.

Mlle de Forbach n'a pas à dissimuler, elle est heureuse d'être de retour et le dit.

Puis elle ajoute:

—Je me proposais de rentrer au Mesnil par la forêt. J'ai le temps, et j'esquive ainsi la curiosité bienveillante des gens du bourg. Mais avant de vous quitter, Monsieur, il faut que je m'acquitte des commissions affectueuses de notre amie Myette. Elle me l'a recommandé!

—Alors, voulez-vous me permettre, Mademoiselle, de vous accompagner quelques instants? Nous parlerons de l'absente. La matinée est délicieuse, la solitude du bois m'attire comme vous. Nous le suivrons ensemble comme l'an passé...

Le cœur de Myrta bondit de joie à cette proposition. Les regards, si adoucis, de son compagnon, témoignent qu'il n'est pas plus détaché qu'elle du plaisir de cette promenade improvisée. Ses yeux ont la courte flamme qu'elle a appris à connaître et qui la bouleverse délicieusement.

—Si vous acceptez ma société, ajoutez-il, pressant, j'en profiterai pour vous entretenir d'une chose à laquelle je vous supplie de me répondre franchement.

Ce début la trouble. La voix de Melchior est tremblante d'une émotion qu'il n'arrive pas à céler, mélange de décision et de crainte. Cette émotion le transforme.

Myrta hausse ses fins sourcils et attend, surprise, qu'il s'explique.

C'est pourtant en silence qu'ils atteignent la lisière du taillis, pour prendre des petits sentiers en méandres, déserts à cette heure où chacun est chez soi pour le repas de midi.

Le soleil et l'ombre jouent à cache-cache et les oiseaux aussi, au travers des palmes nouvellement verdies. Lacis aériens, réseaux ténus qui filtrent le bleu de là-haut.

Soudain il parle:

—Vous ne m'avez pas annoncé, l'autre soir à Paris, Mademoiselle, votre intention de nous quitter définitivement. Myette m'a insinué, après votre départ, qu'il est question de votre mariage avec Norman Alster? Votre tuteur auquel j'ai redit ce propos, l'ignorait. J'ai, de lui, l'autorisation de m'enquérir, près de vous, de la véracité de ce fait. Il ne peut croire que vous ayez pris une telle décision sans l'avoir prévenu. Ce projet est-il réelle et arrêté?

Et Melchior ajoute en hâte:

—Ce n'est pas simplement mon respectueux intérêt d'ami, Mademoiselle, ni une vaine curiosité qui me poussent à préciser cet "on dit"... vraisemblable... Vous seriez en droit de me dire que cette affaire personnelle reste votre secret tant qu'il vous plaît de le garder. Je n'y contredis pas. Mais votre assurance affirmative ou négative là-dessus a une importance telle pour moi que, je le répète, votre tuteur l'a compris en me conseillant de m'adresser directement à vous-même.

Myrta s'est arrêtée. Elle s'appuie au tronc d'un arbre bordant le chemin, et fait face à son interlocuteur.

Ce dernier est très pâle, les yeux à terre; sa canne fouille nerveusement les mousses. La jeune fille est non moins émue, et surprise au suprême degré.

Comment Myette a-t-elle pu avancer pareille chose, et dans quel but? Pourquoi, également, l'abbé Parabère autorise-t-il M. de Sépage à s'informer de l'exactitude de ce dire sans fondements?

—J'ignore, répond-elle avec tout le calme possible, ce qui a pu motiver la croyance de Myette. Mais je puis vous affirmer que je n'épouse pas et n'épouserai pas M. Alster.

Une transformation s'opère sur le visage anxieux du marquis. Un radieux rayon l'éclaire.

—Il n'y a rien de vrai, alors? Oh! je vous en prie, répétez-le!

—Mais non, je vous l'assure.

—Alors je puis parler, expliquer la raison qui m'obligerait à forcer vos confidences. Ce que je vais ajouter me servira d'excuses.

—Hier, votre tuteur et moi avons longuement causé à votre sujet, Mademoiselle.

Melchior fait une pause. Il dévore du regard Myrta qui l'écoute de toute son attention. Puis il reprend:

—J'ai appris de lui des choses surprenantes vous concernant, auxquelles je me trouve mêlé. Ah! vous avez été trop mystérieuse, Mademoiselle, en voulant les dissimuler à ma belle-mère, d'abord, que cela regardait de si près. Puis à moi, qui n'y aurait pas été indifférent. Je sais votre parenté avec le premier mari de Mme de Sépage. Votre oncle, M. Néraldi, brouillé avec votre mère, n'a pas eu le temps de se reconcilier avec elle. Je n'ai pu tirer au clair si ma belle-mère était, ou non, au courant des démêlés du frère et de la sœur. J'imagine que son mari l'avait laissée en dehors de ces histoires de famille, et qu'elle ignorait tout ce qui vous concernait et même votre existence.

—Sans quoi, serait-elle restée désintéressée du sort de ceux qui touchaient de si près à celui qui l'avait épousée?

Myrta est pétrifiée. Quoi! malgré sa défense l'abbé a parlé? Elle n'a pas la force de prononcer un mot. Elle éprouve une torture.

Melchior continue:

—Quand orpheline, vous êtes arrivée ici, il eut été sage et tout naturelle de vous faire reconnaître. C'était indiqué, nécessaire pour vous. De cela, votre tuteur, responsable de vos intérêts, était d'avis. Pourtant, il a respecté, m'a-t-il dit, votre volonté de n'être pas mise en contact direct avec votre tante. Vous l'englobiez dans votre légitime rancune contre celui qui n'avait pas voulu revoir votre mère, et l'avait laissée sans secours.

Myrta gardait toujours le silence.

L'accent apitoyé du jeune marquis lui faisait mal jusqu'au coeur.

Il reprenait:

—Aujourd'hui que Mme de Sépage n'est plus, votre tuteur a pensé, très justement, que, vis à vis de son demi-fils, bien innocent, oh! combien! de cet irritant passé, vous ne seriez pas aussi intransigeante. Connaissiez à présent de ce secret de famille, ce serait pour moi un si vif bonheur de... compenser ce dont vous avez souffert. Oh! permettez-moi de vous dire enfin...

Myrta, le sang aux joues, va l'interrompre pour la première fois.

C'est l'héritier des biens volés par Mme de Sépage qui parle, ce n'est pas celui qu'elle aime, oh! qu'elle aime tellement! qui lui offre de réparer le tort fait aux siens.

Comme son orgueil saigne!

Droite, lui faisant vis à vis, blanche jusqu'aux lèvres, la jeune fille n'hésite plus à dire ce que sa fierté lui inspire, ce que son amour secret et meurtri ratifie.

Avec un geste de refus très net, elle arrête les mots que n'ont pas prononcés les lèvres de Melchior, et lui jette presque violemment:

—Non, Monsieur, vous ne me devez aucune compensation, rien ne vous incombe. Les choses sont bien ainsi. Je suis touchée de votre intérêt et des généreuses dispositions que votre amitié... pour Myette, fait réjaillir sur moi. Mais restons-en là, je vous en prie. Vous ne savez pas ce que votre compassion me fait mal. Non, vous ne le savez pas.

Elle souffre dans son orgueil, mais bien plus encore dans son coeur, la pauvre petite, parce qu'elle n'a pas laissé parler jusqu'au bout l'homme dont elle méconnaît en ce moment les vrais et profonds sentiments. Peut-elle les deviner?

En dépit de sa volonté, des larmes jaillissent de ses prunelles d'or, et pour les cacher, la jeune fille se voile le visage de ses mains.

D'un bond, le jeune homme est près d'elle.

C'est une voix changée qu'elle entend, qui lui murmure à l'oreille des mots qu'elle n'attendait pas.

—Qu'avez-vous donc compris, Myrta? Pourquoi pleurez-vous? Est-ce mon

amour, un amour si grand que je n'osais vous l'exprimer plus clairement, mais que vous auriez pu comprendre, qui vous offense à ce point? Quel malentendu existe entre nous? Mon aimée, mon unique aimée.

Les mains blanches retombent, laissent le joli visage bouleversé à découvert, sous le regard altéré de Melchior.

Elle l'écoute, n'osant le regarder, c'est un rêve:

—J'ai attendu trop longtemps pour vous dire l'ardent désir que j'ai de vous, Myrta. Depuis que vous m'êtes apparue, pourtant, je ne songe qu'à vous! Votre attirance m'obsède. Malgré moi, oui malgré moi, je le confesse humblement, car je veux tout vous avouer, vous avez été l'objet de mes constantes pensées, depuis votre départ du Mesnil, quand j'ai perdu votre chère présence. Croyez-le, rien n'a pu arriver à changer la volonté de mon coeur de vous faire mienne pour la vie. De vous nommer, pour jamais, ma femme!

—Oh! Je vous en supplie, soyez bonne, ne me repoussez pas, puisque c'est vrai que vous êtes encore libre. Un orgueil mal placé, de vous à moi, me rendrait si infiniment malheureux. Les considérations vulgaires, la puissance de l'argent n'ont aucune prise sur vous, Myrta, je le sais. Il vous faut la sincérité prouvée chez celui que vous daignerez combler du don de vous-même, et cette sincérité, je vous l'affirme.

—Vous n'avez pas besoin de moi, c'est moi qui ai besoin de vous. Votre personne, vos talents, sont des trésors qui valent, au delà de ceux que je puis offrir en échange.

—Mon nom, dont pourtant je suis si fier, me deviendra deux fois plus glorieux si vous acceptez de la porter.

Qu'il est transformé, l'impassible, le correct! C'est un simple mortel qui aime et veut arriver à se faire aimer comme il aime.

Eternelle histoire du coeur humain à travers les âges! Pouvoir surprenant de la passion qui emporte, devant laquelle tout cède. Comme le torrent déchaîné entraîne et pulvérise ce qui s'amoncelait hier pour l'endiguer!

Celle à laquelle Melchior s'adresse, avec tant de ferveur, est-elle arrivée également à l'heure décisive du magique et irrésistible entraînement?

Le charme subtil l'enveloppe de ses caresses.

Cependant, comme le sentiment, chez elle, est infiniment virginal, Myrta demeure plus maîtresse de son abandon, malgré l'émoi violemment ressenti.

Qu'ils sont loin pourtant, les scrupules dont, hier encore, elle chercha la raison pour se détourner de cet homme qui l'implorait.

Cet amour inespéré est bien l'amour tel que l'ambitionnait son âme défiante et susceptible.

Elle murmure lentement, d'un ton qui ne se refuse plus.

—Comment pouvez-vous m'aimer avant de savoir s'il n'y a pas dans ma vie, ou du moins dans celle des miens, des choses qui vous ont fait supposer que ma famille n'est pas à la hauteur du nom que vous portez si haut? Vous m'avez que de forts préjugés ont arrêté tout d'abord votre élan vers moi. Ils peuvent naître en vous par la suite et je souffrirais cruellement de vos doutes.

Le jeune marquis n'a qu'une réponse. Il saisit les mains qu'elle lui abandonne passivement, les baise ardemment l'une après l'autre, et avec l'accent d'un homme qui prête un serment:

—Myrta, mon amour, autour de vous, dans le passé, dans l'avenir, je suis certain qu'il n'y a que pureté et noblesse d'âme. Sans cela, seriez-vous, Vous? Mais en aurait-il été différemment dans vos origines, je ferais de vous la belle marquise de mes rêves. Cette alliance, tout mon désir, sera le bonheur de ma vie, l'honneur, l'inappréciable honneur du plus beau rameau pour ma vieille souche.

—C'est vrai, je mérite bien peu votre confiance dans cette affirmation. Mais montrez-vous bonne, généreuse, pardonnez mes retards, mes hésitations. J'en ai tant souffert quand je luttais contre mon coeur, avec mes préjugés. Ne m'opposez plus votre hautaine indifférence. Laissez parler vos yeux indéchiffrables, qui se taisaient comme vos lèvres closes.

Ah! je ne saurais, à présent, me résigner à ne jouir que comme les autres de votre beauté, du charme de votre voix. Il me faut, à moi seul, tout ce qui fait de vous une femme adorable comme il n'en existe pas deux.

—Dites, Myrta, pouvez-vous répondre à tant d'amour?

La jeune artiste buvait ces protestations enflammées, si sincères, si vraies. C'était enfin l'aveu inattendu et tant désiré, la réciprocité de son rêve secret.

Mélodie dont, jusqu'à la fin des temps, tressailliront les favorisés de l'amour. Chanson de la force vive, où vient se déverser l'humanité pour multiplier la vie...

Melchior dévorait des yeux la silhouette liliale qu'il n'osait serrer dans ses bras. Cette blanche fragilité qui, tout à l'heure, a témoigné de sa faiblesse par des pleurs, enveloppe de respect son désir.

Pourtant, il voit dans les prunelles profondes, dans le frémissement de la bouche juvénile, qu'une palpitation semblable à la sienne l'étreint.

Myrta est conquise. Elle ne se défend plus. D'un mouvement très doux et tendre, elle essaye de dégager ses mains encore prisonnières.

Et comme, suppliant, il les couvre de baisers, elle dit, si gentiment, si tendrement, qu'un frisson de bonheur parcourt tout l'être du viril amoureux:

—Laissez-en un peu pour demain. Elles sont à vous. Je ne les reprendrai pas. Mais vous avez toute la vie pour les garder, puisque je vous les donne.

Le sourire de la jeune fille accentue ses mots, qui renferment enfin la promesse...

Aube rayonnante des félicités prochaines!

Ebloui, Melchior n'en demande pas davantage. Il se penche sur le joli visage, et prend les lèvres chéries, pour y déposer délicatement son premier baiser d'amour.



A la mémoire de la jeune fiancée, revient la phrase de Norman, le joyeux philosophe: "C'est si simple la vie, quand on ne la complique pas."

Myrta est maintenant de cet avis. Sa défiance excessive du bonheur possible, a failli la faire passer à côté.

Grâce à Dieu, le sage tuteur a pris à temps sur lui de le mettre à la portée de sa pupille, la forçant à y croire.

Confiant en la chevaleresque et amoureuse éloquence de son jeune paroissien, il a permis à ce dernier de plaider lui-même sa cause, quand le marquis lui a eu confessé son amour pour la petite fée du Mesnil.

Melchior, au débarqué de Paris, était arrivé à la cure fou de jaloux désespoir.

Son violent et profond sentiment de tendresse avait reçu la grande secousse déterminative, prévue par Myette. Mis par cette dernière en face de la crainte terrible de se voir ravir la femme désirée, Melchior ne pouvait plus garder son silence étouffant.

A qui mieux le confier qu'au vieux prêtre, ami de son père? N'était-il pas qualifié pour venir à son aide, comme tuteur et conseiller de Mademoiselle de Forbach?

Aussi, sans détours, le jeune marquis avait ouvert son âme, puis décliné sa de-

mande, flatteuse en tous points, pour la charmante orpheline sans fortune. Dans ces confidences, que rien n'avait fait prévoir à l'abbé Parabère, celui-ci découvrait la main de la Providence.

Ce mariage arrangerait tout pour sa pupille, mais il fallait qu'il s'assurât tout d'abord des conditions de sûreté morale, pour la femme-enfant, sans autre guide que lui en ce monde.

Le prêtre connaissait la fragile inconsistance des amours uniquement basées sur les séductions physiques.

Il savait que ces amours peuvent n'avoir que la courte durée des roses. Et Myrta, la belle fleur blanche, méritait plus qu'une éphémère passion. Ses charmes, il est vrai, se rehaussaient de son incomparable talent de virtuose.

L'abbé tint à prouver à l'homme épris, conquis surtout par l'enveloppe extérieure, la valeur morale de celle qui serait la compagne des bons et des mauvais jours. A Melchior, il voulait la montrer sous les rayons d'une lumière spirituelle, dégagée de toute ombre charnelle.

Il mit le marquis de Sépage au courant de tout, dans le passé et le présent de sa jeune pupille. Le jeune homme avait eu aussi connaissance de la délicatesse, du désintéressement de Myrta, se refusant à réclamer le bien volé par son oncle; ce bien tombé entre d'autres mains non moins cupides, et cela, afin de ménager l'orgueil du descendant d'un vieux nom, innocent et ignorant de cette spoliation; rien, de par la volonté de la fière et délicate jeune fille, n'en devait rejaillir sur lui.

Atterré d'abord, à l'idée que le glorieux nom de ses ancêtres ait pu servir de couvert à l'indigne recel de la veuve Néraldi, Melchior fut ensuite profondément touché, admiratif et reconnaissant.

Son amour s'épura et grandit au récit d'un détachement dévoué si extraordinaire de la part de cette jeune créature dont, sans les circonstances présentes, il n'aurait jamais connu le suprême et délicat désintéressement.

Voilà ce que Melchior raconta longuement à sa fiancée, lorsqu'entre eux il n'y eut plus de secrets, plus de réticences.

—Jamais, conclut-il, je n'arriverai à vous rendre, en bonheur intime, en joies de toutes sortes, en honneurs aussi, ce que vous vouliez sacrifier pour m'épargner une orgueilleuse souffrance.

Ah! mon orgueil! comme je le mets sous vos pieds, Myrta adorée.

Elle lui sourit divinement:

—Je n'ai pas eu de mérite, dit-elle très bas: si je gardais le silence, c'était un peu par fierté. J'ai mon orgueil aussi, de fille pauvre; mais c'était surtout... parce que je vous aimais et celui qu'on aime, pourrait-on jamais le voir souffrir?...


Quelle ivresse d'entendre le chaste aveu.

Maintenant, Melchior sait que sa tendresse était depuis longtemps partagée, réciprocité. Ils se sont aimés au-dessus de toute question de richesse, de gloire.

Il voit et verra toujours en sa femme, en la mère de ses enfants, le vrai et seul trésor!

De leurs deux orgueils, l'amour a eu raison, l'amour tendre, l'amour fort.

F I N

EN JUILLET

*Un très beau roman d'amour,
inédit et complet :*

LE RELIQUAIRE

par Yvonne Schultz

LA BEAUTE EN VOYAGE

Par Helena RUBINSTEIN

EXPERTE EN SOINS DE BEAUTES DE REPUTATION
INTERNATIONALE

La beauté de la femme est terriblement mise à l'épreuve au cours d'un voyage. Avant de sortir, la femme a ordinairement tout le temps voulu pour se faire la figure, soit qu'elle aille au théâtre, ou à l'opéra, à un dîner ou à une danse. Mais en voyage, ce n'est pas toujours aussi simple. Et pourtant, la femme moderne tient à être toujours en beauté, même à la descente d'un train, d'un bateau, d'une automobile ou d'un aéroplane. !

Comment la femme moderne peut-elle accomplir ce miracle? Ce miracle d'être toujours fraîche, belle, à son mieux. C'est qu'elle emporte en voyage un véritable «salon de beauté», mais qui ne prend pas plus de place qu'une trousse de toilette. Elle peut ainsi, ayant tout ce qu'il lui faut sous la main, réparer les dégâts causés par la poussière et la saleté, protéger constamment son teint, et se tenir aussi pimpante, aussi fraîche, aussi soignée que chez elle. D'ailleurs, c'est à la demande expresse de mes clientes qui voyagent plusieurs mois par année que j'ai choisi parmi mes produits ceux qui sont le plus nécessaires en voyage pour en composer un Traitement de Beauté complet.

Tous les produits dont vous avez ainsi besoin sont contenus dans de jolies trousse de voyage: — sacs en caoutchouc à fermeture éclair et autres modèles pas plus embarrassants qu'un sac à main. A l'intérieur, de petites courroies tiennent bien en place les petits pots et les flacons.

Ces trousse ne sont pas faites uniquement pour la femme qui part pour un long voyage; c'est aussi la chose idéale pour les fins de semaine. Ainsi, la femme est certaine de ne rien oublier sur sa table de toilette, car la trousse contient, en petit, tout ce dont elle a besoin pour ses soins de beauté.

Les articles suivants sont de ceux qu'il faut toujours emporter en voyage. D'abord, une crème à nettoyer, de préférence une crème pasteurisée qui fait beaucoup plus que nettoyer, mais qui efface ces lignes de fatigue qui se dessinent facilement sur la figure en voyage, et conserve les tissus fermes et jeunes. Ensuite, une crème végétale, pour rajeunir les tissus. Cette crème est susceptible de faire beaucoup à la plupart des femmes, car elle remplace les huiles naturelles

que sèchent le vent et le soleil, et stimule les tissus.

J'emporterais ensuite en voyage, — j'entends un très court voyage, une fin de semaine à la campagne, aussi bien qu'une croisière, — une lotion tonique, ou un astringent. Premièrement, parce que la lotion, en fermant les pores, en embellissant la texture de la peau et en servant de base à la poudre, est un article de toilette indispensable; deuxièmement, parce que la lotion est rafraîchissante et peut servir à se nettoyer rapidement juste avant d'arriver à destination.

J'aurais bien garde d'oublier encore une lotion pour les mains et une crème à éclaircir la peau. En effet, de longues heures d'inactivité ont tendance à rendre la peau terne et grise. La crème la stimulera et donnera de l'éclat à la peau fatiguée.

Bien des femmes se servent, en voyage, d'une nuance de poudre, de rouge et de bâton de rouge plus claire. Je trouve que ces femmes ont parfaitement raison. Nous tenons à paraître gaies et jeunes, en voyages, c'est tout naturel. Je suggère, en règle générale, un ton de poudre «Fleur de pêcher» et, pour le rouge et le bâton de rouge, le coquelicot bien rouge.

Le premier pas vers la Beauté

Le nettoyage de la peau est le premier pas d'un traitement de beauté scientifique et efficace, mais il doit être bien fait car il est d'importance capitale pour obtenir une beauté durable.

Nulle part au monde, sans doute, il n'est employé plus de crèmes de nettoyage que dans nos pays. Il faut malheureusement aussi reconnaître que nulle part ailleurs on ne rencontre plus de peaux qui ne sont pas nettes. Des pores obstrués, des grains de peau rugueux, des tissus secs et malatifs, des teints jaunâtres, sont le résultat évident de l'emploi trop fréquent de produits de nettoyage défectueux.

Votre crème de nettoyage doit pénétrer profondément dans la peau, s'infiltrer dans les pores, détacher la poussière, enlever le maquillage et redonner aux pores leur activité normale. Elle doit être riche et onctueuse, composée d'ingrédients adoucissants. Il ne faut pas que ce soit une crème à fort dosage d'eau et d'huile minérale.



Poudrez-vous le nez avec la «Fleur de pêcher»

— la nouvelle nuance de poudre — chic et distinguée — que vient de créer Helena Rubinstein à qui le monde doit des cosmétiques merveilleux. 1.00.

Et que dire du Coquelicot? Ses nouveaux rouge et crayon pour les lèvres, emblèmes de la jeunesse! Ces produits donnent aux lèvres un charme particulier et aux joues un éclat enchanteur. 1.00.

Etablissez bien votre Budget de Beauté

Et soyez l'une des premières à vous procurer cette merveilleuse préparation pour la beauté —

Lotion Anti-Rides Helena Rubinstein nouveau format 1.25

Toutes celles qui connaissent la Lotion Anti-Rides (Extrait) se réjouiront d'apprendre que cette création Helena Rubinstein est maintenant offerte en un nouveau format moins coûteux. Si vous ne vous en êtes jamais servi, c'est le moment de commencer!

Cet Extrait aplanit rides et pattes d'oie, efface les lignes de fatigue, et rend la peau douce et veloutée. Sert aussi de fond de poudré aux peaux sèches.

LA VIE SOURIT AUX JOLIES FEMMES

helena rubinstein

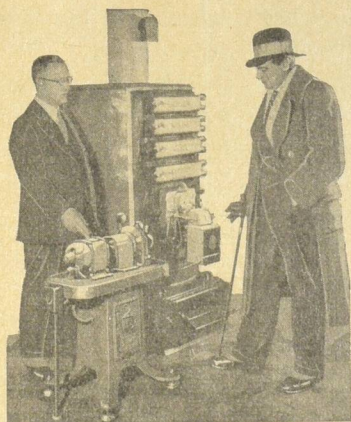
Ritz Carlton Hotel, Montréal
126 Bloor Street W., Toronto

LONDRES

PARIS

NEW-YORK

UN BRULEUR A L'HUILE NE S'ACHÈTE PAS AU HASARD!



Comme tout autre placement, l'achat d'un Brûleur à l'Huile doit être réfléchi. Le mieux est encore d'arrêter votre choix sur celui qui vous offre les garanties les plus sérieuses.

"Inutile de chercher, mon cher monsieur, vous ne trouverez rien de mieux que le Brûleur à l'huile FESS".

En choisissant le FESS, vous ne pouvez vous tromper!

Quelques-uns des avantages uniques du brûleur à l'huile FESS

- | | |
|-----------------------------|------------------------------|
| — Fonctionnement silencieux | — Propreté |
| — Sécurité | — Fabrication canadienne |
| — Economie | — Garantie |
| — Sauvegarde de la santé | — Sert à tous les chauffages |
| — Mécanisme précis | — S'achète à terme |

Pour plus de renseignements, écrivez à l'adresse suivante :

FESS OIL BURNERS OF CANADA
Limited

1405, rue Drummond, Montréal, P. Q.

L'AMOUR DES AUTRES

(Suite de la page 16)

Il n'est pas rare de voir des hommes qui épousent pour l'argent. Peut-être ont-ils le caractère qu'il faut, où ils l'acquièrent. Ou peut-être trouvent-ils des dédommagements dans l'esprit, la beauté ou le charme de la femme choisie.

Tel n'était pas mon cas.

Laura était laide, manquait de charme et de grâce. Je ne l'aimais pas et je sentais très bien que jamais je ne l'aimerais. Plusieurs de mes amis comprenaient. Ils me le laissaient entendre à demi mot. Ils m'enviaient d'avoir trouvé une telle occasion.

Moi je me plaignais et j'admirais leur cynisme. J'aurais voulu le posséder pour me mentir à moi-même, et ne pas analyser aussi sévèrement ma conduite.

Ainsi s'écoula ma dernière année d'étude.

Un soir, nous étions en examen. J'étais plus las que d'habitude et énervé par une chaleur qui nous était venue subitement, avant l'été. J'avais une thèse à finir et je m'étais réfugié dans mon cabinet de travail.

Je ne pus soudain réprimer un geste de mécontentement en voyant Laura surgir devant moi, entrée je ne sais comment. Je lui expliquai que j'avais un travail important, que je ne pouvais perdre une minute.

—Oh! vous en perdrez bien deux, dit-elle et ça n'aura pas plus d'importance.

—Je protestai. Elle s'obstina jusqu'à m'arracher mes livres des mains pour s'en emparer.

—Ça ne fait pas grand-chose, dit-elle, que vous sachiez ou non, puisque vous êtes mon fiancé, que je suis très riche et qu'avec mon argent on achète tous ces gens-là.

—Vous y allez! prononçai-je froidement, en lui laissant mes livres et en prenant mon chapeau pour passer la porte. Parce que vous m'avez acheté, moi, n'allez pas croire que tout le monde est aussi lâche que moi. Seulement, on n'est pas encore mariés. Et votre argent, vous pouvez très bien le garder.

Je sortis sans détourner la tête.

Nous restâmes plusieurs semaines sans nous voir. Elle ne m'appela même plus. J'étais soulagé et heureux. Mes examens avaient été brillants, j'étais reçu bon premier et tout l'avenir me souriait.

C'est alors que je vous rencontrai, ma Jeannine.

Vous souvenez-vous?

Il avait plu tout le jour. Les feuilles et les fleurs gardaient cet arôme mouillé qui nous pénètre après les orages d'été, quand la terre finit par se sécher au soleil.

J'avais presque complètement oublié notre amitié d'enfance, au temps où vous étiez une timide fillette blonde, jouant à la poupée.

C'est vous qui me l'avez rappelé dans l'allée embaumée du jardin. Nous nous étions perdus de vue après votre départ de Montréal pour Ottawa. J'avais douze ans. Vous en aviez huit. J'ignorais que je vous retrouverais un jour et que le cours de mon destin en serait changé.

Depuis que nous sommes voisins, je vous ai vue presque chaque jour. Je ne savais pas le nom de cette tendresse et de cette ferveur qui m'attiraient et me troublaient quand vous tourniez vers moi vos grands yeux bleus-de-mer.

Je me suis pris à mon rêve avant de songer qu'il pouvait bien n'être jamais qu'un rêve, ne jamais entrer dans le domaine de la réalité.

Vous voyez, ma Jeannine, je remets ma destinée entre vos mains. Je m'abandonne à vous comme à mon ange gardien. Je ne vous ai jamais parlé d'amour. Ou d'une façon indirecte et détournée. Vous eussiez invoqué le souvenir de ma fiancée pour vous détourner de moi et vous m'auriez méprisé peut-être.

Il fallait que je vous expliquasse toutes ces choses avant de vous dire: Je vous aime.

Mais je m'égare. Je ne vous ai pas tout dit. Il faut revenir en arrière, me pencher encore sur ces tristes souvenirs.

J'avais donc laissé Laura De Guire sous l'impression de mes paroles méchantes. J'étais parti sans un geste, sans remords: Plus d'un mois passa.

—Je ne sais pour quelle raison ou quel prétexte, j'avais obtenu que notre mariage ne fût célébré qu'à l'automne. J'espérais qu'il n'en serait plus question après cette algarade.

Je regrettais de l'avoir blessée parce qu'elle était bonne. Et pourtant... je la haïssais de ne pas comprendre, de me poursuivre de son accaparant amour.

Un soir, je me préparais à aller chez vous. Le téléphone m'arrêta. C'était elle. Elle parla. Je ne trouvais rien à répondre. J'étais glacé soudain, paralysé par cette voix qui disait:

—Vous avez été très méchant. Je vous pardonne quand même. Je sais bien que vous ne m'aimez pas

comme je vous aime. Un jour peut-être viendra... Et alors, je serai si heureuse que j'oublierai tout le reste.

Vous voyez, ma Jeannine, de quelle chaîne je suis entouré. Vous peut-être, vous comprendrez et ne me mépriserez pas. J'aurais dû tout rejeter, me libérer depuis longtemps. Mais j'étais trop faible. Votre amour seul me donnera ce courage et cette force.

J'ai mis mon âme à nu devant vous. Il fallait que vous puissiez sonder ce cœur, avant qu'il ne vous appartienne, que vous sachiez de quel profond amour vous l'avez rempli, sans le savoir peut-être.

Je dis sans le savoir. Je m'arrête et je tremble. Je ne vous ai jamais parlé d'amour. Tout à coup vous n'auriez pas compris, pas deviné que je vous aime. Ah! j'aurais dû vous crier mes serments, me jeter à vos pieds aux heures où je sentais brûler en moi ce brasier qui jeta Juliette sur le corps de Roméo.

Mais non. Il fallait attendre. Il fallait que vous sachiez ce que fut ma vie. Il fallait vous dire et vous convaincre que je n'ai jamais aimé Laura, que seule une fatalité nous a réunis.

Je suis las, ma Jeannine. Il est trois heures du matin. Je suis las et j'ai peur. Si vous rejetiez, vous aussi, mon amour! Si vous ne l'aviez pas compris et ne le partagiez pas!

Mais j'ai foi en la vie. J'ai foi en vous. Si vous n'aviez pas ressenti pour moi cette attirance qui m'immobilisait à vos côtés, muet et sans voix, vous m'auriez éloigné, sans doute, ou vous vous seriez dérobée vous-même.

Bonsoir, ma Jeannine. Encore une fois, avant d'aller dormir caressé par cette odeur marine qu'apporte le vent du fleuve et qui semble venir de très loin, de chez vous peut-être, laissez-moi vous redire les trois mots qui sont maintenant toute ma vie: je vous aime.

Louis Beaulieu.

II

—Sa lettre! Je voudrais voir sa lettre, s'exclame joyeusement Lucie Nantel, en tendant la main vers son amie.

Le jour mourant a des teintes de cendre et d'or. Par la fenêtre grande ouverte sur le lac des Sables, une brise fraîche pénètre dans le chalet pittoresque des Lefrancis dans une anse ombragée.

Jeannine Lefranc a reçu au tennis, cet après-midi. Les invités sont partis et Lucie Nantel seule est restée. Depuis une heure, elles causent de sujets qui sont tout l'univers pour les jeunes filles modernes: leurs flirts. Pas l'amour, le grand amour! C'est trop vieux jeu! Un flirt, c'est moins encombrant.

Devant la moue de son amie, Lucie Nantel a repris:

—Tu n'avais pas même compris qu'il t'aimait?

—Pas le moins du monde! s'exclame Jeannine. Il venait très souvent chez nous, son étude étant tout près. Mais il avait un air tellement timide, tu sais un de ces airs absents de poète! Ça m'amusa énormément. J'avais entendu dire qu'il était fiancé. Mais pour ce que ça me faisait!

—Il ne t'a jamais rien dit qui puisse te faire comprendre qu'il t'aimait?

—Jamais.

—Je gage qu'avec cet air-là, il n'a même jamais essayé de t'embrasser!

—Bien sûr que non, hein!

—C'est rigolo! s'exclame Lucie Nantel en riant.

—Une trainée blonde descend des fenêtres grandes ouvertes et se perd sous les meubles. La brise mouillée du lac a l'odeur des pivoines en fleurs. Le soir serait très beau pour aimer... et pour mourir. L'amour et la mort ne portent-ils pas en eux la même inexplicable fatalité...

D'un geste ennuyé, Jeannine Lefranc a remis au fond de sa poche la lettre volumineuse signée: Louis Beaulieu.

—Si nous allions jouer une autre partie, propose-t-elle, maintenant qu'il fait moins chaud.

—Lucie Nantel, en se levant a une dernière interrogation:

—Et sa lettre! Qu'est-ce que tu vas lui répondre?

—Rien, dit Jeannine Lefranc. Je ne l'aime pas, moi.

Dans un frou-frou, un éclat de rire, elles ont disparu. Le soleil s'engouffre, à l'horizon, dans une trainée de pourpre et d'or. Et, comme tous les jours, la nuit propice à l'amour va descendre.



Le Régime Alimentaire de l'Enfant

par le docteur Daniel LONGPRÉ

Chef de Service à la Crèche d'Youville et à l'hôpital Saint-Luc de Montréal

Il faut être sûr que l'enfant boit ou mange suffisamment. La diététique est devenue une science. Ce n'est plus un art. On se guide pour préparer les repas et pour apprécier le volume d'aliments que l'enfant doit ingérer non pas sur des hypothèses mais sur des calculs bien précis. La méthode la plus pratique de formuler une ration s'appelle la *méthode calorimétrique*.

Exemple: Etant donné un enfant de tel âge et de tel poids, il est facile de calculer, à l'aide des tables que l'on trouvera plus bas, quelle quantité d'aliments caloriques dont il a besoin chaque jour, et quelle quantité d'aliments caloriques on devra lui donner.

On sait, de plus, quelle quantité d'eau il doit boire par rapport à son poids et à son âge. Une fois la formule de la ration quotidienne fixée, on n'a qu'à la diviser par le nombre des repas de la journée, et la formule de la ration par repas se trouve également fixée. On s'assure en dernier lieu que la ration renferme tous les éléments nutritifs nécessaires à la vie: matières albuminoïdes, graisses, hydrates de carbone, métaux, eau, vitamines A, B, C, D.

EAU ENTRE LES REPAS

Il ne faut pas craindre de donner de l'eau sucrée, à la condition que ce ne soit pas durant l'heure qui précède un repas. Si l'enfant ne s'endort pas immédiatement après avoir bu, ou s'il pleure, on lui offre de l'eau sucrée:

Eau bouillie une minute 8 onces (240cc)

Sucre granulé Une c. à thé.

REGIME COMPLET

Il faut compléter la ration en y ajoutant des vitamines. Deux fois par jour, le plus tôt possible après

la naissance, mettons à 60 jours, on donne du jus d'orange ou du jus de tomates qui contiennent des vitamines C, et de l'huile de foie de morue, des vitamines A et D. On commence par de petites quantités que l'on augmente graduellement, avec l'âge de l'enfant.

REGIME POUR UN ENFANT D'UN AN

Déjeuner, à 7h.30:

Jus d'orange
Céréales cuites
Rôtie légèrement beurrée
Jaune d'oeuf légèrement cuit à la coque
Une demi-tranche de bacon maigre et bien cuit
Une tasse de lait.

Diner, à midi:

Soupe dégraissée et épaissie avec riz, pâtes alimentaires, légumes
Purée de légumes
Rôtie
Desserts: gélatine, compotes, un biscuit sec avec confitures, sirop ou mélasse, ou un fruit cru et bien mûri tel que pomme, banane, poire.
Tasse de lait.

Goûter, à 4 heures:

Une demi-banane mûre ou un biscuit sec.

Souper, à 6 heures:

Gruau épais ou pouding au riz ou au tapioca
Purée de navets
Rôtie
Gélatine
Tasse de lait — que l'on peut ne donner que lorsque l'enfant va se coucher

Ce chapitre est tiré d'un livre destiné aux mères: *L'Enfant Sain*, que vient de publier le docteur Longpré aux éditions Lévesque.



**"Il progressa
tout de suite,
grâce au
Lait
Eagle"**

"JE ne saurais trop louer le Lait Eagle," nous écrit Madame J. W. Bulger, R.R. No. 4, Brampton, Ont. "Mon bébé pesait 8 1/4 lbs. à sa naissance. A sept mois, il ne pesait que 9 1/2 lbs. A cet âge, après l'essai de plusieurs aliments infantiles ou formules d'allaitement, il fut mis au Lait Eagle. Au bout de quelques jours, nous constatons déjà une grande amélioration. Maintenant, âgé d'une année, mon petit pèse 19 1/2 lbs."

Si vous ne pouvez allaiter bébé, essayez le Lait Eagle. Le mode d'emploi se trouve sur chaque étiquette. Nous vous expédierons volontiers la nouvelle édition du "Bien-Être de Bébé," 84 pages. Il contient des renseignements pour l'alimentation et le soin des enfants, et des photographies accompagnées de l'historique de nombreux bébés élevés au Lait Eagle.

Lait CONDENSE
Marque Eagle

The Borden Co. Limited, 1106
Yardley House, Toronto, Ont.
Veuillez m'expédier la nouvelle édition du "Bien-Être de Bébé" contenant des tableaux d'alimentation, des portraits et l'historique de bébés élevés au Lait Eagle.

Nom
Adresse
Prov.

Intérêt composé

Seules les compagnies d'assurances peuvent donner une accumulation d'intérêt composé parfait, parce qu'il n'y a pas la perte d'un seul instant dans le maniement des fonds à placer. Le BON spécial de la Dominion Life vous donne un intérêt composé parfait, ce qui vous assure des intérêts exceptionnels.

Tous renseignements sur demande
D61

The DOMINION LIFE
ASSURANCE COMPANY
SIEGE SOCIAL: Waterloo, Ont.

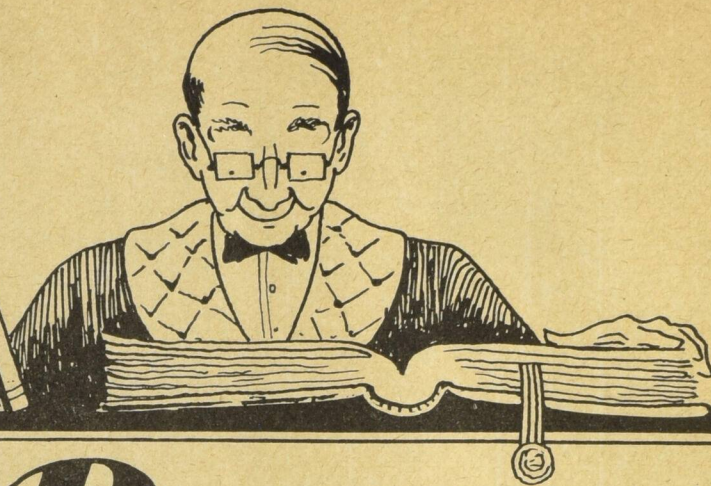
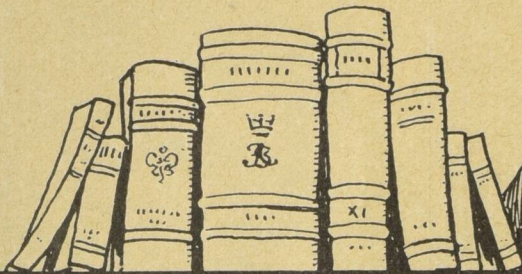


SUCCURSALE MONTRÉLAISE
Edifice Dominion Square
Tél. HARB. 9277 Suite 910
PAUL BABY,
ASS.-Gér. Prov. et Inst. des agents
RAOUL CARIGNAN, Gér. Prov.

COUPON D'ABONNEMENT Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom
Adresse Ville et Province
POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE., 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CANADA



Livres et Revues

GUSTAVE FLAUBERT

par René Dumesnil

L'ouvrage le plus important que nous connaissons sur Gustave Flaubert, sur l'œuvre et sur l'homme. Voici quelques extraits de l'article que Léon Daudet, de l'Académie Goncourt, vient de consacrer à ce livre:

"Le livre de M. René Dumesnil sur Flaubert était impatientement attendu. Il vient de paraître. Il est digne de l'attente. C'est un ouvrage de grande critique documentaire, semé de renseignements biographiques de premier ordre, tel qu'on pouvait l'espérer de celui qui est, à l'auteur de *l'Education sentimentale*, ce que M. Bouteron est à Balzac, ce que M. Sainéan est à Rabelais, ce que M. Gazier est à Pascal, ce que les Crépét (Eu-

littéraires m'ont paru faux et je me suis détaché de ses dogmes, sans me détacher de sa personne haute en couleur, généreuse, prenante. Aujourd'hui, je lui garde une reconnaissance émue pour les horizons qu'il m'a ouverts, l'amour de mon métier qu'il m'a inculqué, l'atmosphère d'un temps qu'il me restitue; et ses bévues même me sont devenues chères. Il fut l'"héautontimoroumenos", celui qui se châtie lui-même. Il s'imposa une cangue, des lisières, alors qu'il avait le génie spontané des grands prosateurs du XVI^e siècle. Son cas est absurde, touchant, étourdissant. Contemporain de Barbey d'Aurevilly, inférieur à lui pour l'ampleur des vues, le sens de la politique et de l'histoire, l'imagination foudroyante, égal à lui pour la dignité, le cœur et l'honneur, il cueille présentement une immortalité que Barbey n'aura que plus tard. Par un de ces paradoxes fréquents dans l'histoire littéraire, l'embouchure, l'invective, l'outrance et la cadence du Flaubert et de la correspondance du Flaubert débridé. Son don de magnifier le petit, ont passé en Léon Bloy, qui se crut disciple de Barbey. Léon Bloy, en effet, a passé sa gueuse de vie — c'est le cas de le dire — à fouailler Homais et Bournisien. Mais il y a de Bloy à Flaubert, la distance, de haut en bas, de la misère à la gêne et de la mystique à la biologie. L'enclos de Bloy est aéré et même ouvert aux intempéries. L'"engueuloir" de Bloy est plus direct que le "gueuloir" de Flaubert.

Sur cette dualité du Flaubert romancier et du Flaubert épistolier, M. Dumesnil n'insiste, à mon avis, pas assez. Le vrai Flaubert, c'est l'épistolier, avec sa familiarité fantaisiste, ses surnoms cocasses, sa variété de ton, ses trouvailles d'expression incessantes, sa verve incomparable. Il s'en est fallu de peu que le XIX^e siècle, avec Flaubert, eût son "Monsieur de Sévigné", débarrassé des histoires de Cour, ramené à quelques types d'hommes et de femmes presque aussi originaux qu'au XVII^e: Louise Colet, Mme Sand, Boufflet, Sainte-Beuve, Maxime du Camp, Tourguénief, etc. Telle quelle, et en dépit de ses longueurs, de ses absurdités politiques et autres, et ces raisons de ses humeurs, cette correspondance est un amusement délicieux, un régal de lettré, une féerie certes bien supérieure au malheureux *Château des coeurs* que M. Dumesnil essaie vainement d'arracher à un juste oubli. La personnalité de Flaubert était unique, d'une fertilité, d'un jaillissement continuel, et donnait du prix aux moindres épisodes de la vie courante. Or, ce cher homme a passé sa laborieuse et casanière existence à se cacher, à se travestir, à se limiter, à se gêner, pour obéir soit à des amis imbéciles, qui croyaient que l'art est une chose immobile et figée, soit à un Boileau intérieur et tyrannique, rempli de préceptes vains. Cent fois sur le métier il remettait son ouvrage. Sans se demander pourquoi la centième version eût été meilleure que la première! Il voulait laisser, lui, la chaleur solaire, une œuvre en marbre, comme disent les professeurs,

défiant le temps. Bref, il confondait le chef-d'œuvre avec le pensum et au lieu d'inscrire sa parole, son verbe bouillant, il laissait refroidir celui-ci, dans des phrases pesées et cadencées, habillées chez le premier grand couturier du siècle: Chateaubriand. Le roman de lui où il s'est peut-être le plus relâché de ses consignes passées à l'état de tics, et qu'il infligea au malheureux Maupassant, c'est *l'Education sentimentale*, considérée aujourd'hui par les plus audacieux de nos confrères, comme le sommet de la littérature d'imagination contemporaine, et placée au-dessus de *Madame Bovary*.

M. René Dumesnil insiste avec raison, dans son très beau livre, sur le côté médical d'une partie de l'œuvre de Flaubert fils d'un chirurgien célèbre lequel était, en même temps, un savant de haute conscience. J'ai souvent écrit, et ici-même, que le roman pouvait remplir tout l'espace, disons tout l'univers, qui va de la clinique à la féerie. Balzac, qui dépasse Flaubert par l'envergure, s'apprêtait, quand il est mort, à décrire la "pathologie des corps sociaux". Les nouvelles romanesques de Gérard de Nerval se meuvent en pleine féerie; et Mme Sand, pour qui Flaubert éprouva une profonde tendresse, est fort souvent, dans ses meilleures œuvres, tangente au conte de fée. A y regarder de près, *Salammbo* est bien plus un conte de fée qu'une œuvre historique.

Au pôle opposé, le professeur Charcot, grand lettré, avait bien raison de dire que *Madame Bovary* est une "observation". Quant au roman véritablement historique de Flaubert, il se trouve que c'est *l'Education sentimentale*, à laquelle les contemporains reprochaient de n'avoir pas de sujet, alors que les romans de Feytaud et de Feuillet en avaient un. Mais que reste-t-il de ces livres jadis à succès? Exactement rien. Alors que la renommée et la psychologie de Flaubert ont suscité toute une bibliothèque. Au premier rang de celle-ci, il faut mettre le consciencieux, le magistral ouvrage de M. René Dumesnil.

VOYAGES EN CANOT DANS LE QUEBEC

Les chemins de fer et les routes pour les automobiles ont rendu accessibles quelques régions excellentes de chasse et de pêche de la province de Québec, et au cours de ces dernières années, l'aéroplane est devenu un moyen de transport pour les sportsmen et autres vers des endroits considérés inaccessibles jusqu'à ces derniers temps. Le canot est un accessoire important pour ces excursions, car là où les moyens de transport modernes ne peuvent plus être utilisés, il reste encore des étendues d'eau sur lesquelles les canots légers des Indiens se sont promenés pendant des siècles. C'est là que le voyageur moderne peut rivaliser avec le Peau-Rouge dans sa vie nomade, suivre les traces des coureurs des bois, des trappeurs et des missionnaires qui ont parcouru en tous sens les cours d'eau

de la province. L'excursionniste qui emploie ses vacances à se servir de l'aviron, passant la nuit où il se trouve, et reprenant le lendemain son voyage en canot vers de nouveaux paysages et de nouvelles expériences, est largement récompensé en santé, plaisir et souvenirs ineffaçables.

Ce n'est pas un volume, mais plusieurs, qu'il faudrait pour décrire tous les voyages intéressants en canot dans le Québec; cependant, les "Voyages en canot dans le Québec", une brochure distribuée gratuitement par l'Office du Développement National, Ministère de l'Intérieur, Ottawa, décrit un certain nombre de routes qui serviront d'introduction à l'une des manières de passer des vacances agréables dans la province de Québec.

LA DELIVRANCE DE VERDUN

par Henry Bordeaux

Verdun, nul ne l'ignore, a pris d'emblée dans l'histoire le mystérieux halo



LUCIEN ROMIER

dont les conférences données à l'Ecole des Hautes Etudes de Montréal ont été réunies en un volume intitulé: *Problèmes économiques de l'heure présente*.

de la légende. Une matière épique est là rassemblée, qui formera plus tard, dans notre littérature, le cycle de Verdun, comme il y eut, au temps des Croisades, le cycle de Charlemagne.

En de grandes pages lyriques où passe aussi le douloureux détail d'une lutte contre la boue, le feu, le fer, le froid, il a écrit la magnifique épopée de notre offensive victorieuse sur un sol rendu sacré par les morts.

"A force d'engloutir, la terre s'est faite homme..."

La délivrance de Verdun (Collection "Hier et Aujourd'hui", Flammarion, éditeur, 1 volume, 3 fr. 75) est un livre de fond pour tous ceux à qui est cher l'aspect le plus sublime de la grandeur française.

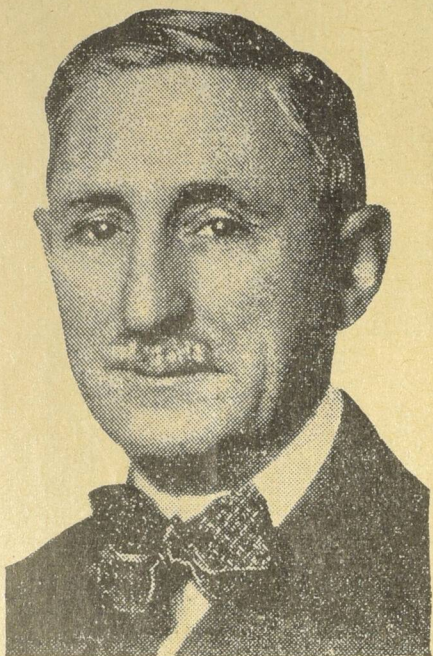


Photo Les Nouvelles Littéraires

RENE DUMESNIL

Auteur de *Gustave Flaubert, l'homme et l'œuvre*, et de plusieurs autres ouvrages sur Flaubert, Maupassant, etc. On lui doit encore deux essais sur Wagner, *le Monde des Musiciens*, la *Musique contemporaine, en France*, et divers ouvrages d'imagination.

gène et Jacques) sont à Baudelaire, ce que M. Daniel Halévy est à Proudhon, ce que René Martineau est à Bloy. Depuis quarante ans, la critique, sous l'influence de Sainte-Beuve, a fait des pas immenses, et ce n'est pas fini. Dans mon enfance, j'ai vu et entendu Flaubert. Mes parents l'admirèrent passionnément. Mes amis Céard, Gabriel Thébaut, Pol Neveux ne juraient que par lui. Je sais de lui une foule de récits, de traits inédits, de définitions, que j'ai transmis à mes enfants. Ses ouvrages ont bercé ma jeunesse. J'ai été fou de sa phrase, de son ironie, de sa mélancolie, de ses blagues, de sa correspondance. Puis ses préceptes

Chronique Culinaire

Par Germaine Taillefer

Directrice de la Chronique Culinaire de la *Revue Populaire*

SAUCE A LA VANILLE

1 tasse de sucre en poudre.
1/2 tasse de beurre.
1 c. à thé de vanille.
1 tasse de lait.

Faites crémier le beurre et le sucre, ajoutez vanille et graduellement le lait. Mettez dans un bain-marie et brassez jusqu'à ce que la sauce soit crémeuse—pas plus.

à soupe de poudre de lait au malt, Glace pilée. Mêler ces ingrédients dans l'ordre indiqué. Bien fouetter et verser sur la glace pilée. Cette recette suffit à 1 personne.

TARTE D'AGNEAU

2 tasses d'agneau haché et de sauce; 2 tasses de farine; 4 cuillerées à thé de "baking powder"; 1 cuil-



Photo General Foods Limited

Voici revenue la saison des beaux légumes frais de chez nous: choux-fleur, carottes, oignons, betteraves, céleri, pommes de terre, laitue, tomates, et combien d'autres! Les légumes sont le secret de la santé et de la longévité.

SAUCE AU CITRON

1 c. à thé de cornstarch.
1/2 tasse de sucre.
1 c. à thé de beurre.
1 tasse d'eau bouillante.
1 citron

Mêlez cornstarch et sucre. Ajoutez l'eau bouillante et la moitié de l'écorce râpée et le jus de citron. Cuisez durant 8 minutes. Juste avant de servir, mettez-y le beurre.

LAIT AU MALT ET AU CHOCOLAT

4 cuillerées à soupe de Sirop de Cacao. 1 verre de lait. 2 cuillerées

lerées à thé de sel; 3 cuillerées à soupe de graisse; 2/3 de tasse de lait.

Coupez la graisse dans la farine, la "baking powder" et le sel. Ajoutez le lait et roulez en 1/4 de pouce d'épaisseur. Alignez les terrines à muffins et remplissez de pâte, en en gardant suffisamment pour faire une croûte supérieure à chacune. Mêlez l'agneau haché, bien assaisonné avec de la sauce, et remplissez les terrines. Couvrez avec la croûte. Faites rôtir dans un four chaud jusqu'à ce que la pâte supérieure soit croustillante. Ceci pourra faire six tartes.



“Ma peau est plus douce, plus souple depuis que j'emploie ce savon d'HUILE d'OLIVE”

VOUS aussi, vous pouvez acquérir une peau douce — fraîche — jeune. Suivez ce traitement pour la toilette et le bain: massez votre peau délicatement avec une abondante mousse de Savon Palmolive et de l'eau chaude. Rincez à l'eau chaude, puis à l'eau froide.

Palmolive est plus qu'un simple savon. Pourquoi? Parce que les huiles d'olive et de palme dont il est composé forment un mélange parfait et efficace pour nettoyer la peau... pour faire ressortir cette beauté rayonnante que toute femme désire.

Les huiles de palme et d'olive sont reconnues depuis 3000 ans comme les plus efficaces détergents de la nature. Cléopâtre les employait, et aujourd'hui, vous aussi, vous pouvez les employer — parfaitement mélangées — dans le Savon Palmolive.

Achetez 3 pains de Palmolive aujourd'hui. Servez-vous-en fidèlement, régulièrement! Puis guettez le résultat. Cette peau de jeunesse — ce quelque chose qui vous **REND**, qui vous **GARDE** désirable, Palmolive vous le donnera.

Cette quantité d'**HUILE d'OLIVE** entre dans la composition de chaque Savon Palmolive →



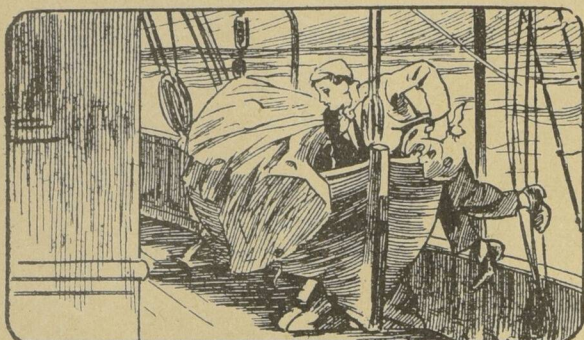
MAINTENANT ...
au plus bas prix de l'histoire

Conservez ce teint d'écolière

2753F

FABRIQUE
AU CANADA

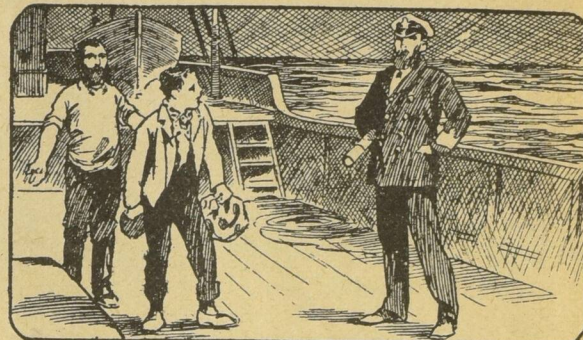
CONTE D'ENFANTS



1—Le cargo *Bastican* appareillait dans le port de Montréal. Les matelots étaient occupés à fermer les écoutilles et à mettre tout en ordre sur le pont. Une grande activité régnait à bord de tout le vaisseau.



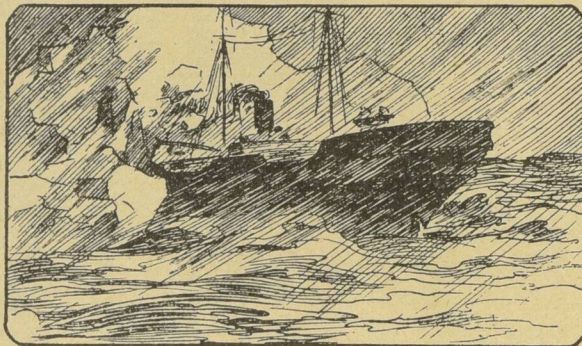
2—Profitant de ce désordre temporaire, un jeune homme réussit à grimper le long du bateau et à s'introduire dans une chaloupe de sauvetage. Quelques heures plus tard, il fut découvert par un marin.



3—Conduit devant le capitaine, le jeune aventurier dit s'appeler Lucien Martin. Il raconta que le désir des aventures l'avait poussé à embarquer sur le bateau. L'officier admira son courage.



4—Lucien dut rester sur le bateau où il aida les matelots à nettoyer le pont, ce qui est un travail très pénible. Mais il ne regrettait pas son escapade car il était heureux d'être sur l'eau.



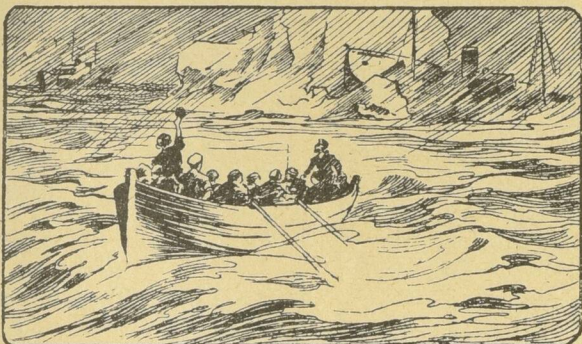
5—Le jeune homme put admirer le fleuve Saint-Laurent dans toute sa longueur. Soudain, dans le golfe, le navire fut entouré par une brume épaisse, et il ne put éviter une énorme banquise.



6—Des éclats de glace tombèrent sur le pont du vaisseau. L'un d'eux atteignit le télégraphiste qui fut gravement blessé. Qui s'occuperait de lancer les S. O. S. par le sans-fil ?



7—Tout l'équipage était occupé à mettre les chaloupes à la mer et à emporter des provisions. Lucien, malgré l'eau qui envahissait le *Bastican*, signala par sans-fil la situation périlleuse du malheureux navire.



8—Le Capitaine le força enfin à embarquer dans la dernière chaloupe qui quittait l'épave à la veille de couler. Il était temps car bientôt le cargo sombrait en produisant un grand remous.



9—Un transatlantique qui se trouvait à quelques milles de là, ayant capté l'appel lancé par Lucien, vint recueillir les naufragés. Le jeune homme fut vivement félicité et obtint un poste de confiance.

mière n'existe pas; dans le sens bien entendu d'éclairage ambiant et de propagation lumineuse comme je l'ai dit en commençant.

On voit clair cependant quand le soleil est caché par d'épais nuages, comme aussi dans les endroits où ses rayons ne pénètrent pas directement mais ceci est une autre affaire et dépend uniquement de la réflexion ou de la réfraction produites par notre atmosphère et les myriades de corpuscules qu'elle tient en suspens. Supprimons totalement cette atmosphère et il n'y aura plus que de la lumière brutale aux endroits directement frappés par les rayons, et de la nuit intense immédiatement à côté; entre eux, pas la moindre pénombre.

C'est ce qui a lieu sur la lune et que les astronomes admettent en nous en présentant des paysages

La lumière n'est qu'une illusion de nos yeux

(Suite de la page 9)

faits d'éclairages et d'ombres violemment alternés; toutefois, dans ces tableaux ils font encore une erreur d'appréciation car il est possible d'y estimer les distances. Or, un être humain qui se trouverait sur la lune n'y pourrait constater qu'un éclairage «de surface» pour le côté exposé au soleil; immédiatement au dessus de cette surface ce serait la nuit profonde puisqu'il n'y aurait pas la lumière diffuse. Le touriste lunaire, même en plein soleil, se déplacerait donc dans la nuit et il n'aurait aucune base intacte pour estimer les distances entre les objets incident-

ment éclairés. Ce serait un tableau fantastique et beaucoup plus étrange encore que ceux fournis à l'imagination par les déductions scientifiques actuelles.

D'ailleurs, qui peut affirmer que nous avons la vision vraie de ce que nous appelons lumière? Notre oeil nous induit souvent en erreur et l'on en peut juger par quelques gravures de simple démonstration qui accompagnent cet article. Nous ne voyons que bien peu de choses dans ce qui nous entoure et qui s'agit perpétuellement dans l'espace et, ce qui agit sur notre sens de la vision, nous le voyons peut-

être tout différent de ce qu'il est en réalité.

Comme conclusion, prenons-en notre parti, la lumière n'existe pas, c'est une simple chose sensorielle pour l'homme et la plupart des êtres vivants; c'est de l'énergie obscure, en déplacement perpétuel et dont le principal rôle est de déterminer des phénomènes physiques et des combinaisons chimiques qui varient selon la fréquence et la longueur de ses ondes. Formellement obscure dans son parcours, elle ne devient «lumineuse» que dans le seul cas de contact avec un obstacle, solide, fluide ou gazeux.

Et encore faut-il qu'il y ait l'oeil d'un être vivant pour le constater et opérer ainsi la dernière et principale partie de ce phénomène de luminosité.

POUR 10 SOUS

SEULEMENT

VOUS AVEZ MAINTENANT DANS

Le Samedi

Histoires sentimentales complètes

Feuilletons très choisis

Notes encyclopédiques très instructives

4 pages humoristiques

2 contes d'aventures

Les dernières nouveautés de la mode

LE SAMEDI est publié
chaque semaine, et il est
EN VENTE PARTOUT



Remplissez

ce

Coupon

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

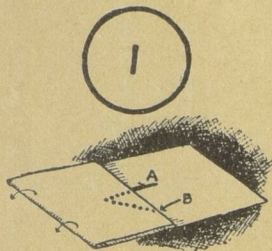
Adresse

Ville Province

POUR L'AMATEUR DE DESSINS

Demandez à un de vos amis qui prétend connaître le dessin, de faire ce jeu apparemment impossible. Il s'agit de tracer une courte ligne et de l'entourer d'un cercle sans soulever le crayon. Il faut évidemment que la ligne ne touche pas au cercle.

Si votre ami se déclare incapable, voici comment vous réussirez le jeu. Prenez



une feuille plus longue que large, de préférence. Pliez-en une extrémité comme l'indique le dessin ci-dessus. Tracez ensuite la ligne jusqu'au bord de la partie pliée. Suivant le pointillé du dessin, glissez votre crayon sur la partie repliée de la feuille et revenez ensuite sur la partie de la feuille où se trouve la ligne tracée. Il ne vous reste alors qu'à tracer la circonférence après avoir déplié la feuille. Vous avez alors sur la même feuille une ligne entourée d'un cercle faits d'un même tracé.

LA PIECE MYSTERIEUSE

Les instruments nécessaires à ce petit tour de magie sont: un verre d'eau pas trop rempli, deux pièces de monnaie et un chapeau "dur". Ajoutez un peu d'adresse et vous pourrez réussir aisément.

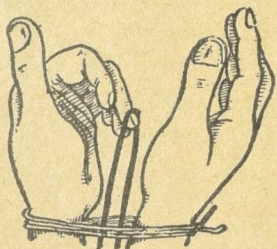
Placez le chapeau à l'envers sur le verre d'eau. Pendant que vous parlez à l'auditoire vous glissez sans qu'il y paraisse une pièce de monnaie sous le chapeau de façon à ce qu'elle soit prête de tomber dans le verre.



Vous affirmez ensuite que vous pouvez faire passer une pièce de monnaie à travers le chapeau. Vous jetez alors une pièce dans le chapeau. Cela le fera remuer un peu et la pièce entre le chapeau et le verre tombera dans l'eau. Vous enlevez vivement le chapeau et faites prestement disparaître la pièce de monnaie qu'il y a dedans, pendant que les spectateurs constatent votre habileté.

LA CORDE MAGIQUE

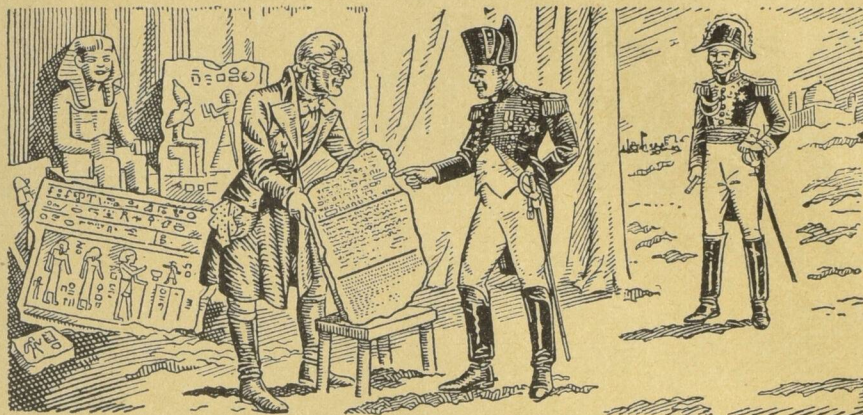
Voici un jeu très amusant. Faites-vous lier les poignets avec une ficelle — mais pas trop fermement. Demandez ensuite à votre assistant de passer une autre ficelle entre vos poignets et d'en attacher les extrémités au dos d'une chaise. Le jeu consiste à se libérer de la chaise. Cela est plus facile qu'il ne paraît. Vous n'avez qu'à tendre fortement la ficelle jus-



qu'à ce qu'elle soit arrêtée par celle qui lie vos poignets. Maintenez ensuite cette ficelle au moyen de vos poignets en même temps que vous la détendez. En frottant légèrement vos poignets ensemble, vous vous efforcez de passer un doigt dans la boucle. Il est ensuite assez facile de passer la boucle par-dessus chaque main, en tirant quelque peu pour vous libérer.

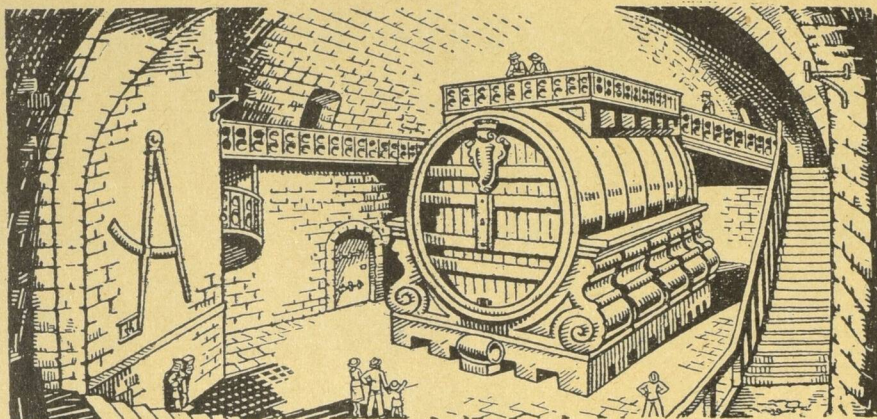
LA PAGE POUR TOUS

LA PIERRE REVELATRICE



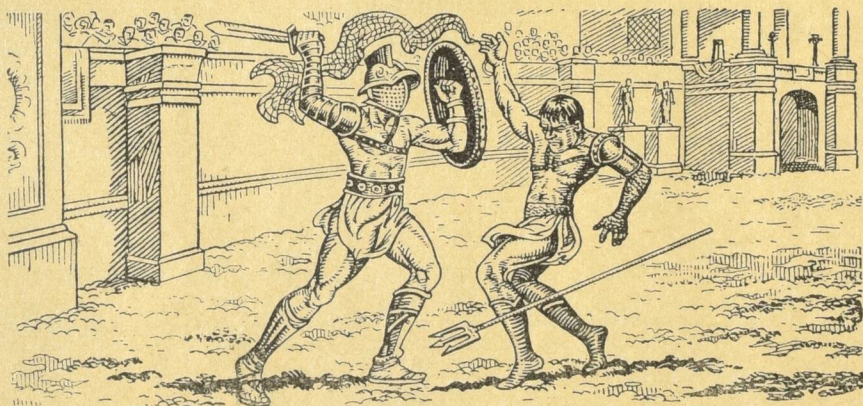
Jusqu'en 1800, personne ne pouvait lire les inscriptions des monuments des anciens Egyptiens. L'histoire plusieurs fois millénaire de ce pays restait donc ignorée. Mais lors de l'expédition de Napoléon en Egypte en 1799, des savants qui accompagnaient l'armée trouvèrent la pierre dite de Rosetta. Cette pierre portait la même inscription en trois caractères: en hiéroglyphes égyptiens, en caractères démotiques et en grec. Napoléon en fit graver plusieurs copies qu'il envoya à des savants. C'est ainsi que l'on put déchiffrer les signes de l'écriture égyptienne et lire comme dans un livre l'histoire entière des fastueux rois égyptiens qui construisirent tant de palais et de pyramides.

POUR LE RETOUR A LA BIERE AUX ETATS-UNIS



Voici un objet qui réjouirait de ce temps-ci le cœur de beaucoup d'Américains: la plus grosse barrique de vin qui existe. Elle est dans la vieille ville allemande de Heidelberg. Construite en 1664 elle peut contenir 49,000 gallons. Destinée à recevoir du vin produit dans la contrée, elle n'est plus en usage aujourd'hui. L'instrument que l'on voit sur le mur à droite servait à mesurer la quantité de vin qui restait dans la barrique.

UN EMPEREUR HARDI

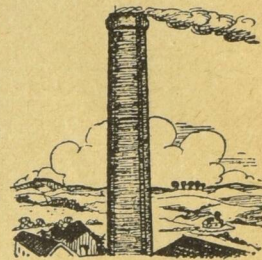


L'empereur romain Commode (A.D. 160-191) mesurait 7 pieds de hauteur et passait pour l'homme de plus fort de son temps. Il s'amusait souvent à combattre dans l'arène comme un simple gladiateur, sous un nom d'emprunt. Avant que cela ne fut connu, l'empereur devait lutter réellement pour défendre sa vie. Mais ce fut bien pis quand cette manie de l'empereur fut divulguée. Ses ennemis auraient certainement donné de fortes sommes d'argent au vainqueur de l'empereur-gladiateur. Notre dessin montre les armes portées par les combattants dans l'arène, à Rome.

L'OSCILLATION DES HAUTES CHEMINÉES

Savez-vous que les longues cheminées d'usines oscillent sous la poussée du vent? Le fait est facile à constater; ce balancement est même nécessaire pour que la cheminée résiste aux vents. Certaines cheminées ont une oscillation de plus de deux pieds!

Quand le vent souffle fortement, placez-vous au pied d'une haute cheminée.

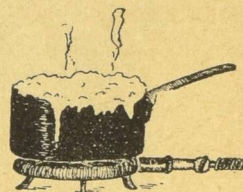


Vous verrez alors le sommet se balancer. Les hommes chargés de l'entretien de ces cheminées connaissent tous ce phénomène semblable au tangage d'un bateau.

Il est facile de comprendre que si les cheminées n'oscillaient pas ainsi elles ne pourraient pas résister à la violence du vent. Plus elles oscillent plus elles peuvent résister aux tempêtes.

POURQUOI LE LAIT QUI BOUT AUGMENTE-T-IL DE VOLUME?

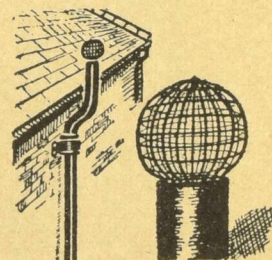
Vous vous êtes peut-être demandé pourquoi le lait qui bout augmente de volume. L'explication de ce phénomène est très simple comme vous le verrez. La plupart des liquides laissent échapper, en bouillant, des gaz ou vapeurs. Dans l'eau par exemple, les vapeurs viennent à la



surface et forment des bulles qui crèvent aussitôt. Mais, pour le lait il n'en va pas de même. Il se forme à la surface de ce liquide une "peau" qui empêche les vapeurs de s'évaporer. Elles s'accumulent donc sous cette couche plus ou moins résistante. La masse du liquide augmente donc jusqu'à ce que celui-ci déborde.

POURQUOI UN PANIER SUR CE TUYAU?

Vous avez sans doute remarqué, dans les campagnes, des tuyaux munis à leur extrémité d'une sorte de panier en fil de fer. Voici l'explication de cet appareil. D'abord, vous savez que ce tuyau fixé au flanc de la maison et se terminant un peu au-dessus du toit sert à l'é-



ventilation des drainages. On a remarqué que certains oiseaux trouvaient commode cet endroit pour construire leurs nids. Il arrivait donc que le tuyau était aussitôt obstrué par les débris de toutes sortes servant à la construction du nid. On imagina donc de poser un globe en fil de fer.

LA CHANSON FRANÇAISE

Le Samedi et Le Film publient également des textes de chansons françaises.

Qui m'aurait dit !...

(Millandy-Serpiéri)

Par Lucienne Boyer, Columbia No 34247. Disque, 75c; musique, 45c

I

Lorsque tu passas par un clair matin,
Le minois rieur, le regard mutin,
Attiré soudain par ton frais sourire,
Je pris malgré moi le même chemin...
Bientôt, gentiment, nous allions tous deux
Bras dessus dessous, en vrais amoureux.
Ah! ce matin-là, qui m'aurait pu dire.
Qu'un jour je serais, par toi, malheureux!

II

Ah! qu'ils étaient doux tes jolis grands yeux
Tes yeux si profonds et si langoureux!
Ton regard troublant comme une caresse,
Semblait refléter tout l'azur des cieux...
Ah! qu'il faisait bon dormir doucement,
Dans tes petits bras, dans tes bras d'enfant!
Pouvais-je penser que tant de tristesse
Si vite, suivrait, tant d'enchantement!...

III

Dans le vieux coffret, où naît amant,
Je les enfermais bien dévotement,
Je viens de trouver les jolis mensonges
Que tu m'écrivais si sincèrement.
Et j'ai parcouru les papiers mignons,
Billets parfumés, précieux chiffons;
Et j'ai cru rêver quelques très vieux songes
En retrouvant là mes illusions...

L'Épervier

(Harment-Dardang)

Par Georgel, Columbia E. No 289 D.F. Disque, \$1.25; musique, 45c

I

L'épervier plane au ciel
Danger sombre et mortel
Pour l'oiseau sans défense
Qui vers l'azur s'élance
Dans son rapide essor.
La bête dérapine,
Terrorise et fascine
Sa victime qu'il tord
Horriblement.

II

A la table de jeu
Il est dans son milieu,
Cet épervier du monde,
Sinistre, abject, immonde!
Les serr's gantées de blanc
Sur le tapis s'accrochent
Tandis que l'oeil décoche
De longs regards troublants
Et fascinants.

III

Mais voici qu'un beau jour
Il trouve son voutour,
Cet épervier sinistre.
Sous son teint blême ou bistre
Une fille à l'oeil noir,
A la lèvre écarlate,
Viendra, comme une chatte,
Le frôler certain soir,
Et le faire choir.

Ier REFRAIN

Lorsqu'en riant, je te jurais
Que je t'aimais à la folie,
Qui m'aurait dit que tu tiendrais
Autant de place dans ma vie!...
Je m'amusais de mon serment
Et ne pensais t'aimer qu'à peine.
Qui m'aurait dit qu'un jour pourtant
Tu me ferais tant de peine?...

IIe REFRAIN

Qui m'aurait dit que tes grands yeux
Au regard tendre et si candide,
Cachaient un coeur malicieux,
Un coeur de femme! un coeur perfide!...
Qui m'aurait dit que de ta main,
Ta main si douce et si fragile,
Tu briserais, sans un chagrin,
Ma pauvre âme trop docile!...

IIIe REFRAIN

Qui m'aurait dit qu'en les lisant,
Ces mots, pourtant pleins de tendresse,
Je resterais indifférent,
Tout étonné de ma sagesse!...
On souffre, on pleure... et puis, un jour,
De sa douleur le coeur se lasse...
Qui m'aurait dit que tant d'amour
Laisserait si peu de trace!...

Ier REFRAIN

Ah! prends bien garde au rapace
Fuis, voici la mort qui passe.
Crains les deux serres d'acier
De l'épervier, ce meurtrier,
Colombe!...

Mais voici qu'il se transforme,
Il grandit, devient énorme...
Le voilà, en habit noir,
Dans les salons, le soir.

IIe REFRAIN

Femme, prends bien garde au rapace,
Fuis le déshonneur qui passe.
Crains le regard bleu d'acier
De l'épervier, ce meurtrier,
Colombe!...

Son charme étrange t'attire,
Il prend ton coeur, le déchire...
Tu as beau pleurer, crier,
Il te tient, l'épervier.

IIIe REFRAIN

Ah! fini le dur rapace...
Gare, voici l'amour qui passe...
Ils pleurent les yeux d'acier
De l'épervier, ce meurtrier,
Il tombe!

Pour abattre cet infâme
Le sourire d'une femme
A suffi... Il peut crier,
Il est mort, l'épervier. [No 3R]



“Il me faut Colgate
— elle garde mes dents si blanches”

“DEPUIS que mon dentiste m'a dit qu'elle contenait le même poli détergent qu'il employait, j'ai toujours exigé la Crème Dentifrice Colgate. Elle garde mes dents propres et blanches. Sa saveur agréable purifie mon haleine.”

Les autorités sont d'accord qu'une pâte à dents ne peut faire plus que nettoyer les dents. Colgate les nettoie tout aussi bien, ou mieux, que les plus dispendieux dentifrices. Pourquoi, alors, payer plus de 25c — le prix d'un grand tube de Colgate ?

Achetez un tube aujourd'hui. Brossez vos dents matin et soir pendant une semaine. Puis constatez vous-même pourquoi plus de gens préfèrent la Colgate à tout autre dentifrice. Voyez comme elle garde les dents plus propres, plus blanches... comme elle rafraîchit la bouche et parfume l'haleine.

FABRIQUEE AU CANADA



25¢

2754F

N'ENDUREZ PAS

une
**VILAINE
PEAU**

**Fruit-a-tives
redonnent la
fraîcheur**



"J'étais épuisée et insouciant. Je me sentais tout le temps irritée. Ma figure faisait peine à voir à cause des boutons et des éruptions. J'avais honte de rencontrer les gens. 'Fruit-a-tives' furent justement ce qu'il me fallait. En moins de deux mois ma peau s'éclaircit, je me débarrassai d'une constipation opiniâtre et je me sentis pleine d'entrain."

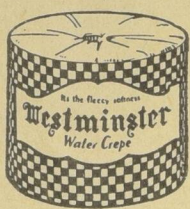
Fruit-a-tives . . . aux pharmacies



Protégez vos enfants! Prévenez l'inflammation rectale! Achetez pour eux les papiers de toilette WESTMINSTER et PUREX—doux, souples, stérilisés, complètement enveloppés. Ils coûtent moins de 1c par jour, par famille de 5. Aux épicerie et pharmacies.

Dépositaires

MacGregor Paper & Bag Company, Inc.
Montréal.



No 9

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 191, Toronto 8, Ont.



COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE Ltée
975, rue de Bullion
Montréal, . . . Canada

JE PRÉFÈRE QUÉBEC

(Suite de la page 11)

Québec ressemble aussi peu à la plupart des autres villes canadiennes que le jour à la nuit. La hauteur dédaigneuse de Toronto envers cette ville ne se justifie en rien; la supériorité de Montréal n'est pas si complète qu'on le croie; Winnipeg avec ses orgies de ciment et de cendres vaut infiniment moins que notre ville.

Ici, soyez vous-même. La suffisance n'y est pas acceptée.

Inutile de parler de la fierté du Québécois pour sa ville. C'est un point sur lequel il est très chatouilleux. Il est imprégné d'orgueil civique. Ayant entendu dès sa naissance les cloches de la Basilique, il ignore et désire encore moins le charme discutable de posséder dans les murs de sa ville le plus grand hôtel du monde, le pont le plus dispendieux ou la rue la plus large.

Toutefois, n'allez pas croire un instant que cette vieille dame se contente d'exister sans se préoccuper du reste du monde. Ce serait insulter gravement à la vérité et à la statistique. Bien que rempli de reliques du passé et à bon droit fier de son caractère historique, Québec ne néglige pas son expansion commerciale: notre ville inonde la terre de chaussures et de corsets, de fourrure et de papier, de colles et de briques. C'est ici que l'on trouve quelques-unes des plus importantes manufactures de chaussures du pays, le bureau-chef de plusieurs compagnies de pulpe et de papier, les fourneaux du plus important fabricant de brique de l'Est du Canada, la plus considérable manufacture de colle de l'Empire.

Chers amis, il fait bon vivre à Québec: chaque jour compte. En dehors des murs, dans les banlieues de Limoilou et de Belvédère, il y a un grand nombre de rues et de maisons modernes. Si vous désirez voir ce qui, avant la crise, était une marque de progrès, descendez la rue Ste-Famille et la Côte du Chien jusqu'au bassin. Nous avons ici le meilleur port de l'Amérique... malgré les médisances de Montréal à son égard. Il n'est jamais question de creuser le chenal à Québec; il n'est pas nécessaire non plus de draguer la vase pour amener un navire à quai. Des transatlantiques de quarante-cinq mille tonnes peuvent mouiller aux quais, tourner en tout temps leur proue vers la mer et démarrer sans gratter le fond du fleuve.

On ne peut nier que Québec dût paraître vieux-jeu quand le reste du pays voyait son salut dans l'Ouest et que des villes éphémères, effrayées de leurs difficultés toujours grandissantes, tentaient d'étendre leurs limites au moyen d'une population instable. Québec est depuis si longtemps fixé à son rocher, semble-t-il, avec les eaux tranquilles qui l'entourent, qu'il ne pouvait que rester indifférent aux récoltes phénoménales, au bruyant progrès de Vancouver, à l'ambition de Toronto, ou aux affirmations de toute-puissance de Montréal.

Après l'éclat de ce feu d'artifices, alors que les choses et les hommes ne se voyaient plus avec des verres grossissants, il était réconfortant de voir la vieille ville aussi calme et aussi confiante en face de l'avenir.

Oui, il fait bon vivre à Québec. Mais le Canadien de langue anglaise qui se croit d'une essence supérieure et refuse de traiter le Québécois comme son égal ne doit pas y venir. A moins de comprendre que Québec est une ville française par l'hérédité, l'entourage et les aspirations, le citoyen de Toronto doit rester chez lui et se contenter des désavantages d'une seule langue.

Plus de 95% des habitants descendent de Français — loyaux Canadiens quand même — tandis que les lois, les maisons, les rues étroites et leurs noms sont tous français dans le plein sens du mot.

Chaque dimanche matin, le Canadien français et sa famille vont à l'église gaiement. Bien que les lois permettent aux magasins de rafraîchissants et de tabac d'ouvrir leurs portes le dimanche, ils restent cependant fermés jusqu'après la grand-messe. Les autorités se font un devoir de protéger les enfants contre l'immoralité; elles leur inderdisent le cinéma.

Bien que cela puisse étonner, il n'existe ici presque aucune antipathie de race. Français et Anglais vivent ensemble dans un accord parfait et les amis de l'un sont les amis de l'autre.

C'est un devoir de civilité et d'amitié que d'assister à des funérailles. Rien de plus impressionnant que le cortège qui marche lentement derrière le corbillard tiré par des chevaux. Pour un Québécois, le *decorum* funéraire s'accommode difficilement d'un corbillard auto-

mobile. L'importance qu'il attache à une telle cérémonie est une preuve de sa bonté foncière.

Québec — la ville aux nombreux clochers — n'est pas un *bluff*. Fondée sous l'égide des prêtres, elle reste fidèle à des principes que les gens d'aujourd'hui ont accoutumé de mépriser et elle possède ce qu'on trouve très rarement dans une grande ville... une âme.

WILLIAM MacMILLAN

Note. — Cet article vient de paraître dans MacLean's Magazine qui nous a aimablement donné l'autorisation de le traduire pour nos lecteurs.

— o —

Le Canada est donné en exemple aux Etats-Unis

(Suite de la page 7)

La vente de la bière se fait de toute autre façon. Elle est distribuée dans les tavernes et les restaurants pour consommation immédiate, et dans des magasins licenciés pour la consommation à domicile. Le gouvernement garde un contrôle rigoureux sur les brasseries et surveille constamment les distributeurs. Les tavernes ne vendent que de la bière dans des appartements *ad hoc*. Il y a des tavernes plus ou moins luxueuses selon la classe de consommateurs qui les fréquente.

D'après la loi, chaque municipalité a pleine liberté d'autoriser ou non la vente des liqueurs alcooliques dans ses limites. Un très grand nombre de ces localités, dans les campagnes surtout, sont encore sous le régime sec. Toutefois, les citoyens ont le droit d'y apporter des spiritueux ou de la bière à condition de les consommer dans leurs demeures.

Le nombre des endroits licenciés n'a pas beaucoup augmenté. Il y a dix ans, Montréal ne possédait que trente tavernes de moins. Par contre les magasins licenciés sont deux fois plus nombreux et il y a trois fois plus de clubs. Ce dernier item fait partie de la lutte du gouvernement contre les vendeurs sans licence.

Le système de régie des liqueurs alcooliques est en opération depuis onze ans dans le Québec et il n'a pas suscité de critiques bien sérieuses. Les partisans de la «sécheresse» ne se trouvent que dans les campagnes, ce qui n'empêche nullement les citoyens de se désaltérer aisément, grâce aux facilités de transport.

LES MUETS PARLERONT

(Suite de la page 8)

Le principe de l'invention, qui est en même temps celui de la «sténophonie», est la suppression de l'épellation de toutes les lettres qui composent les syllabes, de tout ce que les organes vocaux n'articulent pas ou qui n'est point perçu par l'oreille; l'orthographe et la ponctuation disparaissent.

Nous décrivons ici, brièvement, le fonctionnement du STENOPHONE. Lorsque l'on appuie sur une touche quelconque celle-ci fait mouvoir une petite pièce «phonatrice», sur laquelle est enregistré un son syllabique élémentaire: dans son mouvement cette pièce vient à passer en regard d'un dispositif électrique qui reproduit le même son, définitivement amplifié par le haut parleur de l'appareil. Chaque son syllabique élémentaire enregistré se présente sur la pièce «phonatrice» sous la forme d'une minuscule ligne ondulée caractéristique. L'enregistrement des sons syllabiques est exécuté, au préalable, dans l'atelier ou le studio du fabricant par un spécialiste qui possède une diction parfaite et une voix sympathique, car les pièces «phonatrices» reproduiront fidèlement le timbre de voix de l'enregistreur. Une fois que la série des sons syllabiques élémentaire d'une langue quelconque est enregistrée sur les pièces «phonatrices», celles-ci sont fixées dans l'instrument. Le clavier comprend environ 36 touches, divisées en trois rangées. Il y a aussi une touche spéciale sur laquelle l'on pose le pouce de l'une ou l'autre main, pendant un court instant, ce qui a pour but de faire une pause ou repos, tout comme pour la pause ou la respiration dans le langage parlé. Il ne faut pas faire «prononcer» l'appareil tout d'une traite sans qu'il n'y ait d'arrêt de temps en temps entre les mots; l'on doit faire fonctionner l'instrument tout comme si l'on parlait soi-même. Avec un peu de pratique l'on peut faire «parler» le STENOPHONE

aussi facilement que l'on transcrit des notes au moyen de la machine à écrire.

Cette invention est destinée à servir à tous ceux qui sont privés de l'usage de la parole, soit muets de naissance ou qui sont devenus muets par maladie ou accident; il y a en outre les muets-sourds et les muets-aveugles. Evidemment, le fonctionnement du STENOPHONE par les muets de ces deux dernières catégories exige un peu plus d'entraînement.

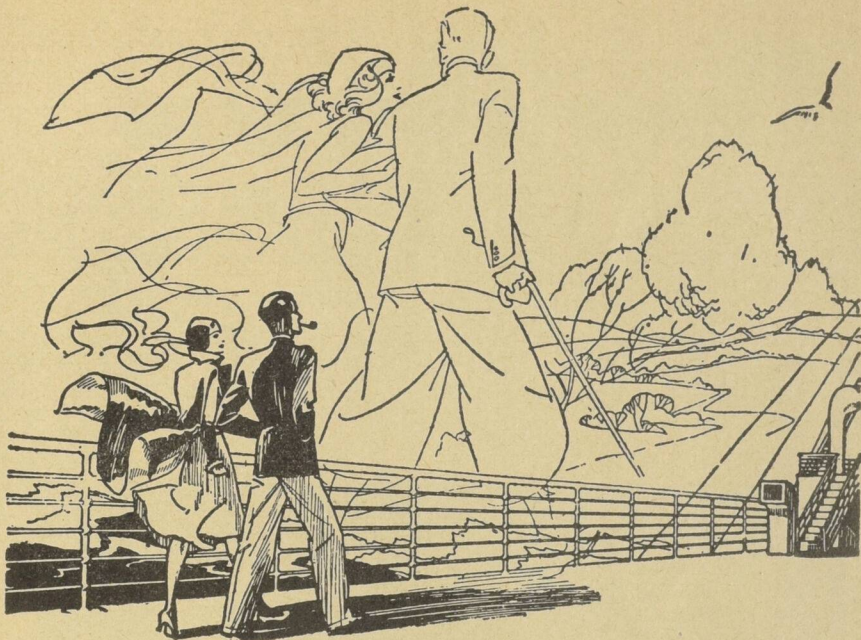
En plus des muets de la paix, il y a les muets de la guerre, les vétérans soldats qui, sur le champ de bataille, ont reçu de telles blessures ou commotions qui les ont rendus incapables de parler. Ne pouvoir s'exprimer que par des signes de la main ou par l'écriture, c'est d'être limité dans ses moyens d'expression mentale ou sentimentale. Quelle joie éprouveront les muets lorsqu'ils pourront enfin «dire» à leurs semblables un peu de leurs pensées, un peu de leurs sentiments, et ceci, grâce à un appareil qui «parlera» pour eux en tenant le rôle d'interprète; non pas que cette instrument reproduira la véritable voix qui s'est tu pour toujours, mais il servira tout de même d'organe vocal qui dira tout haut ce que le muet pense tout bas.

Les muets pourront désormais faire des conférences et même des discours avec le STENOPHONE, lequel est, en outre, susceptible d'applications pratiques dans d'autres domaines, par exemple, pour transmettre des messages parlés à de nombreux auditeurs réunis en de vastes lieux publics. Les sons émis par ce nouvel instrument vocal peuvent être transmis par les postes de radio. Cette invention est encore susceptible d'être combinée avec un appareil récepteur télégraphique qui fera dérouler une bande de papier perforée; celle-ci mettra alors en mouvement le STENOPHONE qui «lira» tout haut les messages télégraphiés.

POUR VOUS, MESDAMES . . .

LA REVUE POPULAIRE vient de s'assurer, à grands frais, l'exclusivité du service de photos Scaioni, de Paris. Les photos Scaioni adoptées par les plus élégantes revues féminines du monde: *Femina*, *Vogue*, *Harper's Bazar*, etc., ne peuvent être reproduites au Canada que dans trois revues: *La Revue Populaire*, de Montréal; *Mayfair* et *Saturday Night*, de Toronto. Elles représentent les dernières créations des plus grandes maisons de couture de Paris: Molyneux, Patou, Paquin, Worth, Maggy Rouff, etc. Aussitôt que sortent les créations de la mode, elles sont photographiées par le grand artiste qu'est Scaioni. Dix jours plus tard, ces photos arrivent au Canada. C'est vous dire que vous trouverez toujours dans *La Revue Populaire* ce qu'il y a de plus nouveau dans le Monde de la Mode.

Les deux premières photos signées Scaioni passent, ce mois-ci, à la page 55.



Cette Année . . .

vous obtenez meilleure valeur pour votre dollar en

Europe!

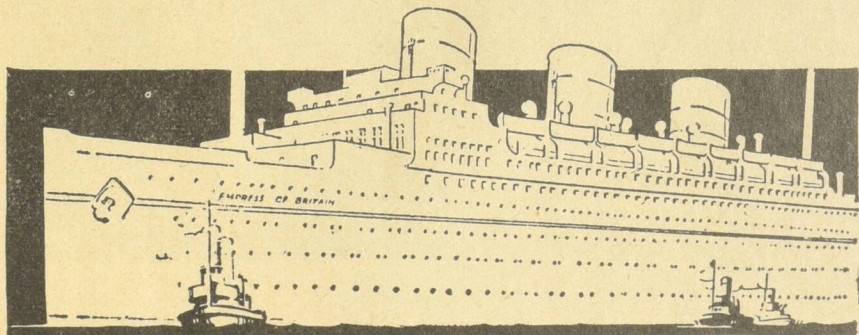
Multiples attractions chaque jour

Tournois internationaux de tennis et de golf — fêtes joyeuses — foires — courses — régates — célébration du centenaire de Wagner — cérémonies de l'Année Sainte à Rome — expositions d'art — plus de choses à voir que dans les années ordinaires — et vous obtenez beaucoup plus pour votre dollar. Aux taux actuels du change, vous pouvez vivre en Europe pour aussi peu que \$30 par mois.

Voyagez par le Pacifique Canadien. Vous arrivez plus vite en Europe par la route du St-Laurent — 3 ou 4 jours seulement de pleine mer, selon le paquebot que vous choisissez: le luxueux et spacieux "Empress of Britain", les princiers "Duchesses" ou les confortables "Mont". Excellentes classes Touriste et Troisième sur chacun de ces navires. Départs fréquents de Montréal et Québec à destination des ports britanniques et continentaux.

RENSEIGNEZ-VOUS SUR LES VOYAGES A FORFAIT EN EUROPE

Adressez-vous à votre agent local ou au plus proche bureau du Pacifique Canadien.



4 2,5 0 0
TONNES

Empress of Britain

CHAUFFAGE
AU MAZOUT

134F

PACIFIQUE CANADIEN

LA PLUS GRANDE ORGANISATION DE VOYAGES AU MONDE

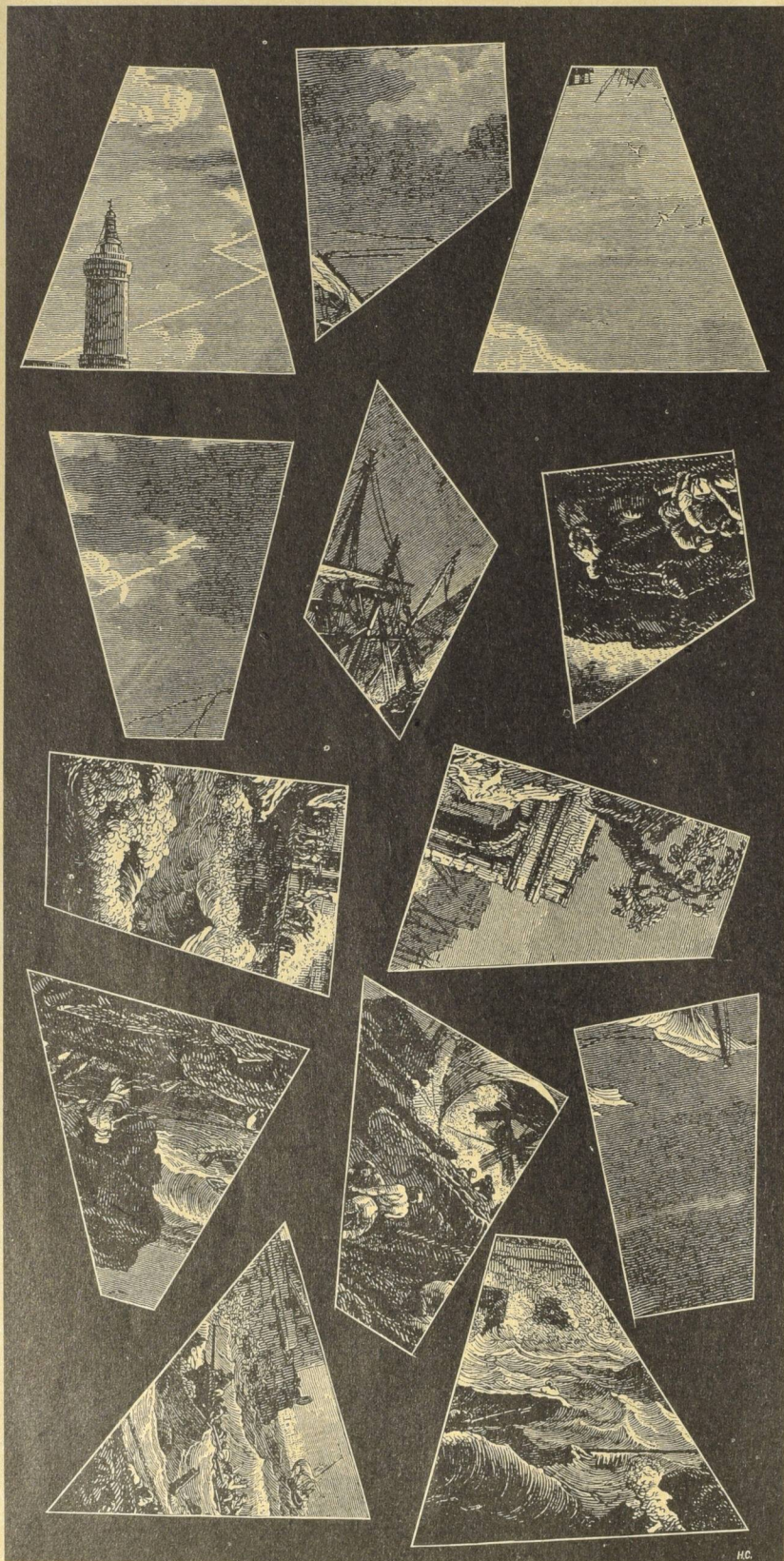
Le Casse-Tête de "La Revue Populaire"

\$5.00 DE PRIX EN ARGENT

Toutes les bonnes solutions reçues, d'ici le 15 juin, seront tirées au sort et les CINQ premières sortantes gagneront chacune un prix de \$1.00. Toutes les solutions doivent être accompagnées du bulletin ci-dessous et adressées exactement comme suit : Le Casse-Tête de La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal.

LES 5 GAGNANTS DU CONCOURS DE MAI

Mlle M. Nadeau, 48, Avenue Laurier, Québec. — Mlle Germaine Frigon, 157, Sherbrooke Est, Montréal, P. Q. — Mlle Marcelle De Gaspé, Matane, P. Q. — M. Napoléon Bourgeois, Gen. Del., Oneonta, N. Y. — M. Patrick Reid, 6736, Christophe Colomb, Montréal, P. Q.



LA TEMPETE

Bulletin du Casse-tête de LA REVUE POPULAIRE, No 3, Juin 1933

Nom

Adresse

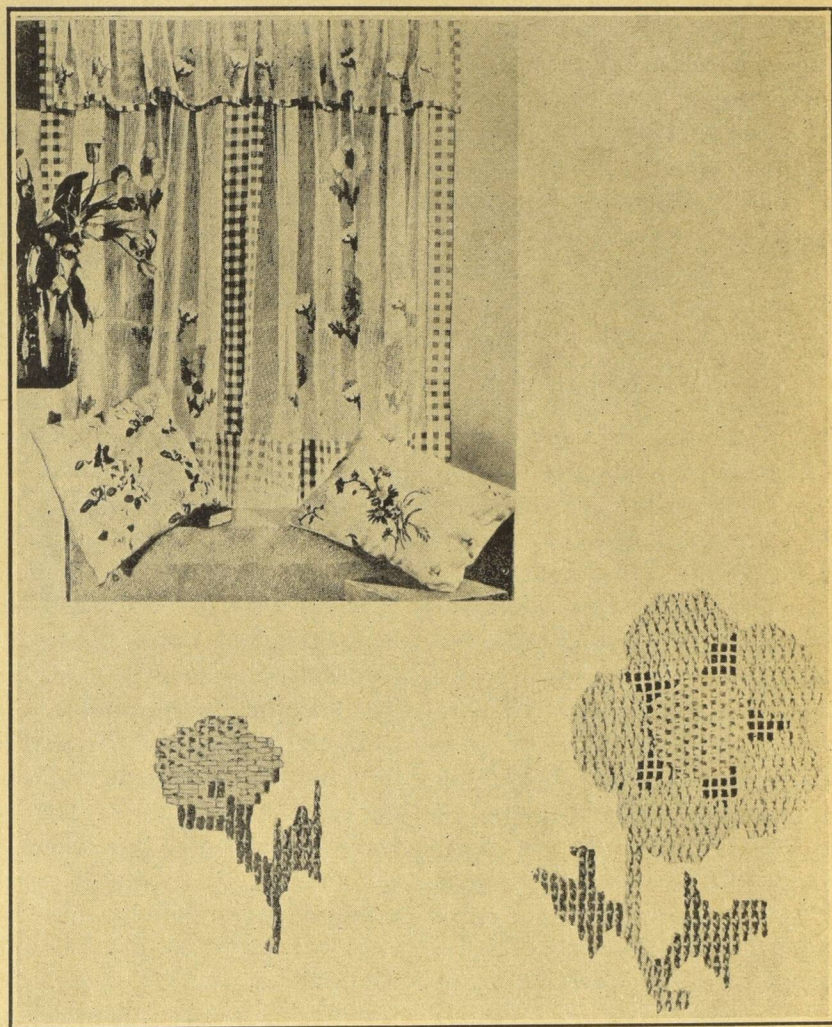
REPRISEZ vos RIDEAUX !

Ce n'est pas une exhortation à raccommorder vos rideaux, c'est simplement l'expression d'une idée nouvelle et charmante en matière de décoration, pour ce qui concerne particulièrement les rideaux de votre maison de campagne.

Vous pouvez constater par vous-même avec quel heureux effet le reprisage, cette variété de travaux à l'aiguille, naguère prosaïques et peu intéressants, a été effectué sur les jolis rideaux français illustrés ici. De jolies teintes ensoleillées de jaune et orange, en Strandsheen «Anchor» de Clark, furent insérés à points de reprise dans les rideaux de tulle crème pour former les

tes-le courir sur l'envers. Le reprisage du motif de la fleur est tout vertical, sauf pour le centre, lequel est horizontal, tandis que dans le motif du bouton, la feuille, la tige et le calice sont verticaux et que le bouton est horizontal.

Maintenant, faites un léger effort d'imagination et représentez-vous l'image de l'un des dessins fascinants que vous pourriez reprendre dans les rideaux de la chambre des enfants — une figuration conventionnelle de l'Arche de Noé avec toutes sortes d'animaux étranges qui en sortent, un clown hilarant qui laisse échapper jusqu'au support du rideau une quantité de



fleurs; des fils à broder jaunes et blancs, oranges et blancs constitueront le bouton, avec deux tons de vert pour les tiges et les feuilles. Si vous examinez bien le détail du dessin de la fleur et du bouton, vous verrez comme la réalisation en est simple. Le reprisage facile et rapide se fait et se finit sur l'envers. Vous relevez chaque barre alternative et travaillez deux rangs dans chaque carré. En tournant à l'extrémité du patron, il faut procéder diagonalement par-dessus ou par-dessous pour entrer dans le rang de carrés suivant, de façon à ce que le reprisage se maintienne alternatif. Quand il faut transporter le fil d'une partie à l'autre, fai-

ballons aux gaies couleurs, des personnages bizarres des légendes rimées pour enfants ou de fantastiques gobelins venant du pays de la Féerie.

Peut-être vous demandez-vous maintenant quoi faire quant aux patrons de vos dessins. Eh bien ! un moyen très économique de vous les procurer est de les prendre sur les couvertures de magazines. Placez l'image sous le rideau, dessinez-en les contours sur le tulle avec un fil noir simple puis fixez les couleurs avec le Coton en Brins «Anchor» de Clark, en éliminant tous les détails qui ne sont pas absolument nécessaires.

LA PETITE INDUSTRIE

par JEAN-MARIE GAUVREAU

Chef de la section du meuble à l'Ecole Technique de Montréal

L'exposition des arts domestiques organisée l'an dernier à la Palestre Nationale par l'Ecole Provinciale des arts domestiques sous les auspices de l'A. C. J. C. a eu des répercussions fort heureuses. Dans plusieurs régions des manifestations en faveur de la petite industrie ont prouvé que ce problème préoccupait non seulement les citadins mais également nos gens de la campagne. Dans son récent rapport, au Ministre de l'Agriculture, M. Bériau notait que des demandes de renseignements arrivaient nombreuses chaque semaine. Nos campagnards sont remplis de bonnes dispositions. Ils désirent qu'on leur vienne en aide. Il faut donc seconder de tous nos efforts les institutions qui ont pour mission d'aider à la petite industrie à se développer. Au cours de la dernière année l'A. C. J. C., qui a toujours été préoccupée de nos problèmes nationaux, a voulu donner une impulsion particulière au mouvement, pour faire une suite logique à l'Exposition de la Palestre.

M. Esdras Minville traçait au Congrès de Sherbrooke en juillet dernier les grandes lignes d'un projet d'études pour l'utilisation de nos matières premières.

L'A. C. J. C. a voulu également voir les possibilités présentes. Elle a voulu faire un inventaire de nos forces dans ce domaine; nous avons eu les expositions paroissiales de Notre-Dame de Grâce, de l'Immaculée Conception et de Sherbrooke qui ont été dans leurs milieux respectifs une véritable révélation tant pour les profanes que pour les connaisseurs. Nous nous méconnaissions ou plutôt nous ignorons toutes les possibilités qui s'offriraient à nous si toutes ces forces étaient centralisées, organisées pour donner les résultats que l'on est en droit d'attendre d'elles.

C'est dans ce but que l'A. C. J. C. toujours, organise pour juin le mois de la petite industrie. On veut intéresser le grand public à ce problème, lui prouver que point n'est besoin d'aller chercher ailleurs ce que nous avons ici.

Ce mois de la petite industrie groupera une série de manifestations consistant en conférences, expositions, et une large publicité dans nos revues et journaux et à la radio. Nous avons déjà formulé le désir d'une grande exposition de l'artisanat canadien-français. Si l'A. C. J. C. peut obtenir toute l'aide qu'elle attend nous pourrions en guise de clôture de ce mois de propagande voir cette belle manifestation mise sur pieds. On fait appel en ce moment à nos maisons d'éducation qui ont pour mission de former nos artisans et nos techniciens autant qu'à tous les petits

manufacturiers et industriels produisant dans le sens qu'on entend par petite industrie. Des personnalités éminentes ont promis leur concours et acceptent de faire partie d'un comité consultatif. D'autre part un comité d'études s'occupe de l'organisation matérielle. Il est temps que tous ensemble nous serions les coudes. Ceci s'adresse autant aux profanes qu'aux intéressés. Si nous réclamions plus souvent la fabrication canadienne du terroir quand on fait l'achat de tel ou tel article peut-être nos artisans seraient-ils plus nombreux. Que d'objets les plus divers nous viennent de l'étranger quand il serait si facile de les fabriquer ici.

La Malbaie possède de petites usines de meubles qui ont déjà attiré l'attention des amateurs. Nous avons d'excellentes tisseuses, des fabricants de tapis crochetés et de catalogne. Nous avons des sculpteurs sur bois, des ferronniers, etc.

Tous ces artisans enverront des spécimens à l'exposition et le public sera invité à acheter ces produits. Il est dans l'intention des organisateurs d'intéresser nos grands magasins à encourager notre petite industrie. A la suite de ce mois de la petite industrie on émettra des vœux pour qu'elle se popularise de plus en plus et qu'elle vienne en aide à nos gens de la campagne. L'idée n'est pas de faire gagner des millions. Mais nous croyons que la petite industrie telle que la préconisent les économistes et les techniciens sera un puissant moyen d'aider nos cultivateurs à traverser la crise avec plus de facilité et qu'elle leur apportera même une modeste aisance en temps de prospérité.

Il faudra qu'un jour ou l'autre on en revienne au bon sens et qu'on comprenne, quelle que soit notre condition de vie, que c'est encore par le travail que l'on édifiera le mieux notre avenir économique. La crise aura eu un heureux effet: celui de faire réfléchir et de faire comprendre qu'un pays ne vit pas, ne peut pas vivre d'une seule industrie. Si au lieu de gigantesques usines à papier nous avions eu un millier de petites industries disséminées à travers toute notre province avec des spécialités adéquates à chaque région, notre situation économique s'en porterait beaucoup mieux. Nous aurions moins des nôtres faisant appel aux secours directs qui vivraient paisiblement de l'artisanat. C'est ce qui fait le salut de plusieurs pays d'Europe; pourquoi ne serait-ce pas le nôtre? L'espace et le temps nous manquent pour traiter plus au long la question. Qu'on suive attentivement toute la publicité du mois de la petite industrie et sachons chacun pour notre part en tirer profit.

VISITEZ LES ENDROITS QUI VOUS
« ONT TOUJOURS ATTIRÉS »



Le CANADA ORIENTAL

QUEBEC - ONTARIO - LES PROVINCES MARITIMES

est l'endroit idéal pour y passer des vacances peu coûteuses

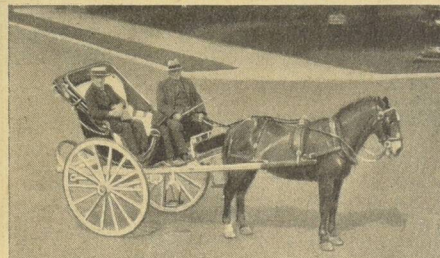
EN dehors des villes historiques comme Montréal, Québec, Ottawa, Halifax, Louisbourg, etc., — buts de voyages instructifs — on y trouve de nombreux endroits intéressants à visiter ou permettant de se livrer à ses sports favoris.

Les pêcheurs, surtout, ont l'embarras du choix entre des milliers de lacs et de rivières poissonneux. Les plages du Bas Saint-Laurent, de la Gaspésie et des Provinces Maritimes ont des attraits particuliers.

Partout un excellent service de trains vous conduit à des hôtels ou à des pensions bien situés et à la portée des bourses modestes.



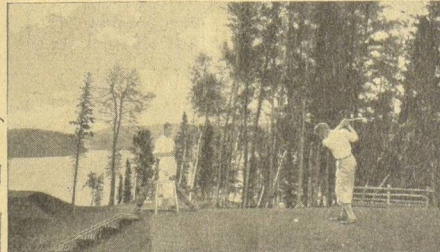
LE POISSON EST ABONDANT



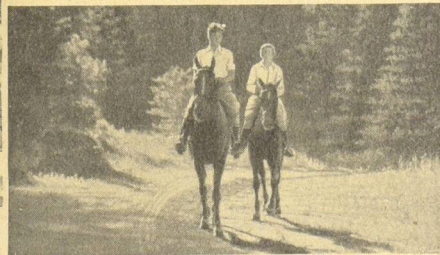
EN CALECHE, A QUEBEC



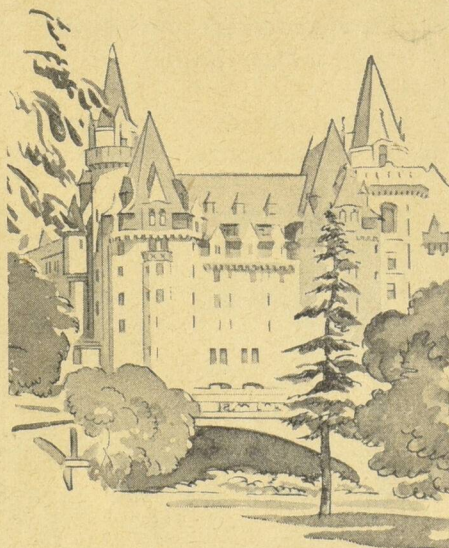
A LA VOILE, EN MER



LE GOLF DANS LE NORD



L'EQUITATION DANS LA FORET



LE CHATEAU LAURIER — un des plus beaux hôtels du continent américain. Le rendez-vous d'élite à Ottawa.

Demandez à l'agence du Canadien National la plus proche des brochures illustrées. Prix réduits pour aller et retour. Choix de routes. Arrêts facultatifs multiples.

CANADIEN NATIONAL
mène partout au Canada

Rajeunissez-vous avec un transformateur Pember



Un transformateur, ou un toupet, ou une perruque Pember, autant de choses qui vous embellissent et vous rajeunissent. Ces postiches de choix sont fabriqués sous la surveillance même de W. T. Pember, le plus grand spécialiste en cheveux du Canada. Ils s'harmonisent parfaitement à la couleur et à la texture de vos cheveux — ils sont confortables et hygiéniques.

Semi-transformateur, de \$25 en montant.
Transformateur complet, de \$40 en montant.
Toupet pour messieurs, de \$45 en montant.
Perruques, de \$65 en montant.

Renseignez-vous dès maintenant sur les articles en cheveux Pember. Ecrivez-nous pour les renseignements.

Remédiez aux cheveux gris avec INECTO-Rapid

Vous pouvez rendre à vos cheveux gris leur nuance naturelle, facilement et rapidement, en recourant à l'INECTO-Rapid, la teinture de cheveux scientifique et de confiance, réalisée par W. T. Pember Stores, Limited, seuls distributeurs au Canada. Grandeur d'essai, \$1.50. Grandeur moyenne, \$3.00. Grand format, \$5.25. A votre pharmacie, magasin à rayons ou salon de coiffure, ou en commandant directement, avec échantillon de vos cheveux.

THE W. T. PEMBER STORES LTD.
129 Yonge St. :—: Toronto

VOUS EN AVEZ POUR VOTRE ARGENT !...

DANS

Le Samedi

Deux feuilletons;
Quatre nouvelles complètes;
Chroniques pour tous;
\$20.00 de prix en argent par semaine, faciles à gagner, pour Casse-tête Chinois et Mots Croisés.

En vente partout

10 CENTS LE NUMERO

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE
LIMITEE975, rue de Bullion,
MONTREAL, CANADA

Radio

M. Roméo JOBIN

CE brillant ténor que les radiophiles ont le plaisir d'entendre dans de nombreux programmes irradiés de Montréal: programmes de la C.C.R., programme du Dr Noël Décarie, etc., est revenu voici quelques mois d'un long séjour à Paris où il chanta, à l'Opéra même, pendant une année.

Né à Québec, en 1906, il fit ses études musicales avec Zénon Paquin, Louis Grand et Emile Laroche. C'est après avoir suivi les cours d'harmonie de l'école de musique de l'Université Laval, avec M. Robert Talbot, qu'il s'embarqua pour l'Europe, en 1928. A Paris, il étudia le chant chez Mme d'Estainville. Par l'entremise de Henri Busser, chef d'orchestre à l'Opéra de Paris, M. Jobin put se faire entendre dans une audition officielle aux directeurs de l'Opéra. Il fut accepté et signa un engagement d'un an au cours duquel il chanta cent onze fois dans des opéras.

Il chanta également six fois aux concerts Colonne, de même qu'au théâtre des Champs-Élysées.

Depuis son retour au Canada, M. Roméo Jobin s'est fait entendre dans plusieurs récitals, à Ottawa, Québec et Montréal.

Les compositeurs réclament leurs droits

Les compositeurs de musique de danse et chansonniers américains

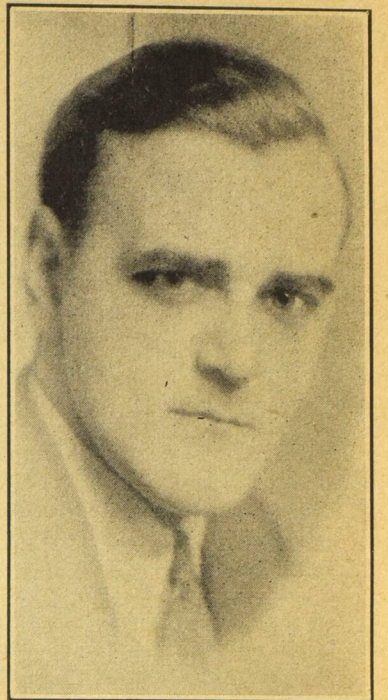
sont actuellement en lutte avec les grands réseaux radiophoniques. Le microphone, disent-ils, dévore plus rapidement leur musique que ne le faisait le phonographe, par exemple. Une chanson ou une danse trop souvent répétée à la radio perd vite de sa vogue et, pour cette raison, les compositeurs voudraient toucher des droits plus élevés et empêcher les postes de jouer leurs pièces aussi souvent qu'ils le voudraient.

Pour prouver que la vogue des chansons dure beaucoup moins longtemps qu'autrefois, à la suite de la vogue extraordinaire prise par la radio, ils rappellent qu'en 1927 on vendit 1,750,000 exemplaires de «Ramona» en feuilles, tandis que «Stein Song», en 1931, n'atteignit que 900,000 exemplaires. Aujourd'hui, il faut qu'une chanson connaisse une vogue extraordinaire pour qu'il s'en vende 100,000 exemplaires.

La Commission Canadienne de la Radiodiffusion

Notre réseau d'Etat tient jusqu'ici ses promesses. Il encourage les orchestres et les artistes canadiens; il ne fait aucune publicité à ses concerts et réduit au strict minimum celle des postes privés. Récapitulons très brièvement les activités de la C.C.R.

Tous les mardis soir, elle nous a permis d'entendre pendant une heure les meilleurs orchestres du



M. Roméo JOBIN
Ténor

Canada, ceux de Toronto, Québec, Hamilton, Winnipeg, Regina et Montréal. Le prochain sera donné, le 6 juin, par l'orchestre symphonique de Calgary.

La Commission transmet actuellement trois programmes réguliers par semaine. Le mardi, musique d'orchestre; le mercredi, de 9 à 10, le populaire programme français: *Une heure près de vous*. Le vendredi, fanfare.

La Commission procure en plus aux radiophiles des programmes régionaux irradiés les dimanches et lundis soir, d'Ottawa, Montréal et Québec.

Rubinoff et Eddie Cantor

Nous lisions dernièrement un article très amusant de Rubinoff, dans le *Radio Guide*, revue radiophonique canadienne, éditée à Toronto. Rubinoff, comme savent tous les radiophiles, est le chef d'orchestre des concerts Chase & Sanborn. Ils savent aussi que, pendant toute la saison dernière, Cantor s'est amusé à faire des blagues à ses dépens. Or Rubinoff raconte que des amis à lui lui conseillèrent de remettre Cantor à la raison et même de lui faire un procès pour l'empêcher de se moquer de lui à ce point. Rubinoff explique dans cet article que Cantor est le meilleur type du monde et que personne encore, par ses plaisanteries, ne lui a fait une aussi bonne publicité. Dans notre civilisation, l'important est qu'on parle de soi, qu'on en dise du bien ou du mal. Cantor et Rubinoff sont Américains 100% !

L'HOROSCOPE DU MOIS

L'inauguration de notre chronique de RADIO nous a obligés à sacrifier, pour ce mois-ci, notre page d'horoscope. Nous le regrettons, pour nos lecteurs et lectrices nés en juin. L'HOROSCOPE de juillet paraîtra sans faute dans notre prochain numéro.



Le Trio Lyrique et son accompagnateur. De gauche à droite: Allan McIver, pianiste; Lionel Daunais, baryton, Mlle Anna Malenfant, contralto et Ludovic Huot, ténor.



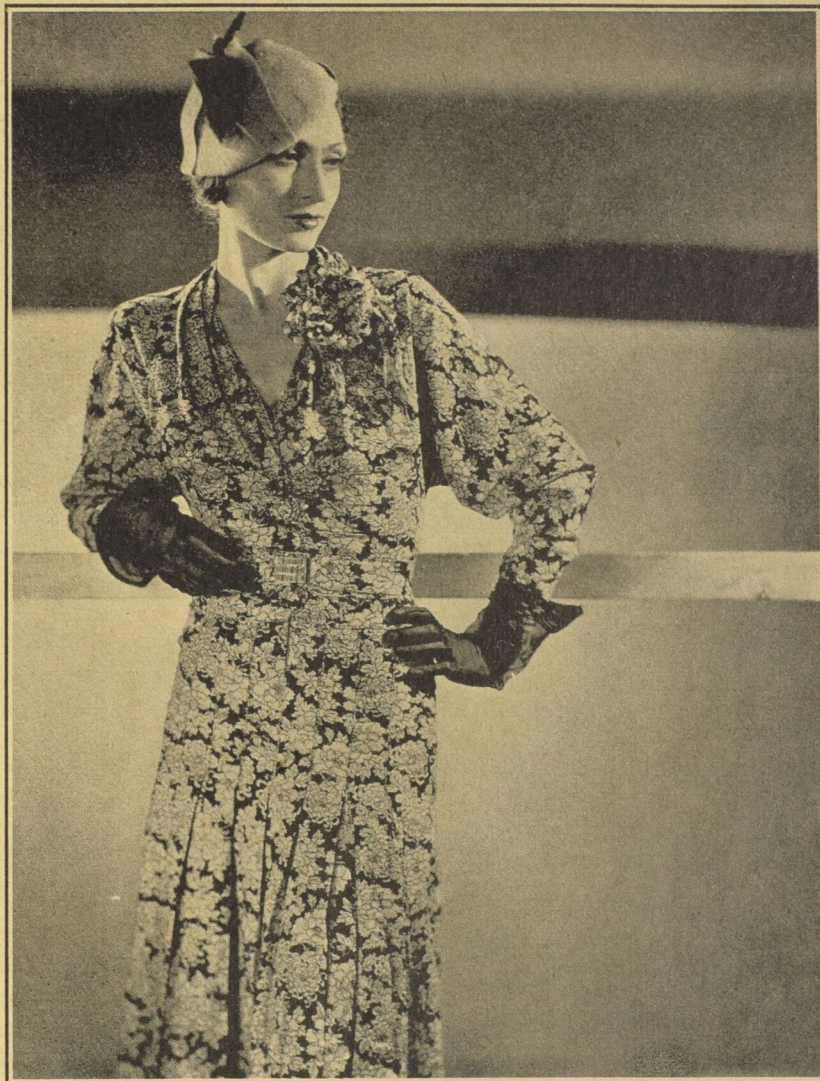
LA MODE

Pour les jours frais de juin



MAX — SPORT

Manteau $\frac{3}{4}$ en tricot bleu marine avec robe de couleur contrastante, blanche ou bleu pâle. Joli Chapeau canotier de paille bleue.



MAGGY ROUFF

Tissu imprimé écru et noir pour les visites d'après-midi et l'heure du thé. Gants noirs et chapeau écru garni d'un noeud de ruban noir.



PHOTOS SCAIONI, Paris,
exclusives à *La Revue Populaire*.

\$5.00 - A GAGNER CHAQUE MOIS - \$5.00

Toutes les bonnes solutions sont tirées au sort et les CINQ premières sortantes gagnent chacune un prix de \$1.00. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous, d'ici le 15 juin inclusivement. Adressez: LES MOTS CROISES, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 17

d o u e r l a l é v i s
o l o u t / l e v a i
i l s r e v u e a o r
t o t b a t i s s c e t c
t a b a c p e v i t é
a c m e a e r r
p a t e a m a t b e t e
o n p o p u l a i r e o s
d e m i p i t c o i t
e l e y u c i t e r e
u m o i n e s t u
e s t i m u a t u n e
t e s b o n n e e r i s
t o t a l y a t s
e l a r e v u e e l i c

PARU DANS
LA REVUE
POPULAIRE
DE MAI

Les CINQ gagnants du Concours No 17, paru dans LA REVUE POPULAIRE du mois de mai sont :—

Mme A. Valiquette, 11924, rue Persillier, Bordeaux, P. Q. — Mlle Rolande Dion, Waterville, P. Q. — Mlle E. Quenneville, 319, Boulevard St-Joseph Est, Montréal, P. Q. — M. J. Henri Belcourt, Nicolet, P. Q. — Mlle Yvonne Couët, Saint-Henri Lévis, P. Q.

LES MOTS CROISES DE LA REVUE POPULAIRE — PROBLEME No 18

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom

Adresse

HORIZONTALEMENT

- 1-Poisson de mer. — Vertu qui porte à régler la dépense.
- 2-Equivalent. — Métal.
- 3-Accompagnames. — Exprime le bruit d'une chose qui se rompt.
- 4-Philosophe qui progressa à Alexandrie. — Autre poisson de mer dont la chair est très estimée.
- 5-Etat des marchandises pêle-mêle sur un navire. — Prince hindou.
- 6-Infinitif. — Accueillit par des huées. — Article arabe. — Se dit des poissons qui ont des oeufs.
- 7-Masse de neige durcie. — Métier de vagabond au moyen-âge. — Métier de va-gabond des apôtres et des papes. — Siège en anglais.
- 8-Le premier des apôtres et des papes. — Accord. — Ville du Pérou. — Note.
- 9-Ce qui reste. — Habitant d'une péninsule à l'ouest de l'Asie.
- 10-Long bâton pour chasser. — Château des princes d'Orléans. — Un des Etats-Unis.
- 11-Pronom indéfini. — Equerre. — Ouvertures de la peau.
- 12-Poésie où l'auteur attaque les ridicules de son temps. — Certaine étendue de pays.
- 13-Rivière de France. — Fraude, tromperie. — Interjection.
- 14-Luttes à main armée. — Jeux que les Grecs célébraient en l'honneur de Zeus.

VERTICALEMENT

- 1-Accident. — Phonétiquement, vieux.
- 2-Instrument pour tracer des angles droits. — Empereur d'Occident.
- 3-Détruisit. — Rapports entre voisins.
- 4-Genre d'ombellifères aromatiques. — Sainte. — Art de lancer.
- 5-Boeuf sacré. — Grand chapelet à cinquante grains.
- 6>Action de nommer à un emploi. — Train, manière d'aller.
- 7-Mère de Castor et de Pollux. — Revenu annuel.
- 8-Ville du Danemark où Shakespeare place l'action de sa tragédie de Hamlet. — En Chaldée.
- 9-Démonstratif. — Fièvre paludéenne. — Préfixe.
- 10-Grands chats d'Asie et d'Afrique. — Ci-metière de grande ville.
- 11-Trois lettres de nature. — Juge d'Israël. — Frère de Moïse.
- 12-Nient l'existence de Dieu. — Mère de Charlemagne.
- 13-Excrément de mouches. — Nymphes dont le roi Numa recevait les conseils.
- 14-Génisse gardée par Argus. — Pris des mesures pour parer à un mal. — Audacieux.
- 15-L'Irlande. — Tué par Achille avec ses sept fils. — Genre de légumineuse.

La Chronique des Collectionneurs
de Timbres

par Léonide Jasmin

QUATRE TIMBRES POUR TROIS
MILLIONS DE FRANCS

C'est au cours du mois de juin que la Wipa, c'est-à-dire la plus grande exposition internationale de philatélie doit s'ouvrir à Vienne. Préparée depuis deux ans déjà, cette manifestation philatélique, la plus grandiose qui ait jamais eu lieu, est organisée par l'Union des Sociétés Philatéliques autrichiennes sous le patronage officiel de M. Wilhem Miklas, président de la République. Tous les grands amateurs et les principaux négociants en timbres-poste y prendront part et on verra dans les stands immenses du Casino militaire, des collections dont l'en-



semble atteindra une valeur de plusieurs centaines de millions de francs.

Cependant, il est fort douteux que les timbres les plus rares puissent y figurer. Celui qui les possédait, Arthur Hind, le riche industriel d'Utica, vient, en effet, de mourir à Miami et comme sa succession n'est pas de celles qui puissent se régler en quelques jours, il ne faut guère escompter que son vieux timbre de *One cent* qui vaut aujourd'hui près d'un million, exactement 900,000 francs, puisse être envoyé à Vienne pour occuper la place d'honneur à la Wipa. Ce sera d'autant plus regrettable que ce timbre, dont il n'existe que ce seul et unique spécimen est bien le timbre le plus cher de l'univers. C'est le 6 avril 1922 que le représentant en Europe d'Arthur Hind l'acheta 352,000 francs, lors de la vente de la fameuse collection Ferrari de la Renotiére, à l'Hôtel Drouot, qui produisit plus de 4 millions. Les enchères pour cette merveilleuse vignette émise en 1856, et qui est d'ailleurs en assez mauvais état, furent sensationnelles; ce fut après une lutte âpre et émouvante que M. Burns, l'actuel député du Haut-Rhin y renonça.

L'industriel américain qui avait débuté comme apprenti dessinateur dans la petite manufacture de velours de son père, était devenu philatéliste en 1896. Après avoir acquis quelques collections célèbres dont, pour 170,000 dollars, celle de M. Duveen, il avait trouvé à Honolulu la belle série des timbres hawaïens émis en 1851, ce qui le rendit possesseur du *Two Cents* qui, neuf, vaut 600,000 francs. Puis, montrant une véritable prédilection pour



les timbres de l'île Maurice, il eut la chance de trouver un jour l'enveloppe la plus précieuse, un pli affranchi avec le *One Penny* et le *Two Pence* du Post-Office, émis à Maurice en 1848, c'est-à-dire deux vignettes valant chacune 650,000 francs à l'état neuf et 500,000 francs oblitérées.

Qu'on s'imagine les yeux d'un potache habitué du marché aux timbres du carré Marigny, aux Champs-Élysées si, par hasard, il découvrait le pendant de l'un de ces quatre timbres qui sont incontestablement les plus rares qu'on puisse trouver dans le monde entier.

DEMANDE D'ECHANGES

Lionel Bourgault, Therford Mines, 109 rue Mailhot — Tous pays.

Mlle Lorette Lebeau, Sutton.
A. Bélanger, 4283 Fabre, Montréal.
M. J. Guetaud-Casilla 13—Valparaison, Chili, échange Amérique du Sud contre Amérique du Nord-Yvert.
M. Léon J. Bouchard, Neuville, Comté Portneuf-Univers.

A la Société Philatélique et Numismatique de Québec

Récemment eut lieu une des plus intéressantes réunions de la Société Philatélique et Numismatique de Québec. Comme il avait été annoncé, la réunion eut lieu dans une des spacieuses salles du nouveau Palais Montcalm à Québec. L'assistance était particulièrement nombreuse et se composait de collectionneurs de timbres et de monnaies de Québec et des environs, tels que de Lévis, Lotbinière, St-Henri, Ste-Anne de Beaupré, Beauport, etc. Mentionnons: MM. S. Tanner Green, P.-E. Blanchet, prés., A. Desaulniers, vice-prés., R.-O. Montambault, P.-S. Lefebvre, Fernando Ouellet, le major J.-E.-W. Beaumont, J.-F. Gurry, Miss E. Timmins, Ernest Verge, Gaston Fiset et René Audy, Fernand Godbout, Marcel Plamondon, Raymond Clavet, Claude Paquet, Rédempti Paradis, Eugène Gauthier, Mme René Matte, Mlle Géraldine Benoit, MM. Guy Robert, Albert Boucher, M. et Mme André Loiselle, M. J. Logan, etc., etc.

Il y eut vente à l'encan et échange, tous y prirent une part très active, si l'on en juge par la disparition des lots. De magnifiques prix furent tirés parmi les collectionneurs présents.



Voici les noms des nouveaux membres inscrits depuis un mois: MM. Harold Hooper, Lennoxville; H.-P. Morin, Ste-Anne de la Pocatière; E. Paquet, Québec; E. Verge, Québec; F. Godbout, Québec; H. Trudel, Québec; Mlle Gabrielle Hudon, Québec; MM. James Ruddick, Québec; Daniel-L. Pelletier, Québec; Otto Rupcke, Sturgeon Bay, Wisconsin; Alex. M. Murry, Griffin, Georgie; Alf. Gall, Ste-Foye; Alph. Côté, Montréal; Otto Schneider, Détroit, Mich.

La Société Philatélique et Numismatique de Québec ouvre maintenant ses portes à tous les cartophiles, soit les collectionneurs de cartes postales et par décision du bureau de direction, elle accepte aussi les amateurs de photographies. Il ne faut pas oublier que cette société est bilingue. Toutes les correspondances pour renseignements devront contenir un timbre de trois sous pour la réponse et être adressées au secrétaire, Casier 273, Québec.

Nouveautés

Afghanistan — 2 valeurs 40 jaune, 60 bleu (Monuments).
Brunei — 3 valeurs 2 vert, 5 sépia, 8 gris (Vues).
Belgique — 3 valeurs 10-10 (Cérès); 25-25 (Mercure); 75-75 (Albert 1er).
Canada — 1 valeur 5c en vente le 15 mai.
Etats-Unis — 2 valeurs 3c violet (Général Oglethorpe).
France — 3 valeurs 45c biste (Paix); 1 fr jaune (Paix); 2c vert (Semence).
Erythrée — 9 valeurs jusqu'au 10 lires (Allégories).
Terre-Neuve — 1 valeur 15c brun (Aviation) surcharge L et S Post.
Une nouvelle série lancée le 1er mai: 5-10-30-60-75 cents pour l'Aviation.
Une autre série commémorative annoncée pour août: 1-2-3-4-5-7-8-9-10-14-15-20-24 et 32 cents.

LE FILM

Magazine de Vues Animées

*La seule revue de langue française du genre
en Amérique*



Chaque numéro mensuel du "FILM" est un numéro de luxe
EN COULEUR, illustré de 75 photos au moins.

Dans chaque numéro on trouve de superbes gravures en pleine
page des grands favoris du public, un *roman d'amour complet* et
un CONCOURS avec cinq prix en argent.

EN JUIN

MONIQUE et le "SAUVAGE"

par MARCEL IDIERS

CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES - 10c LE NUMERO

POIRIER, BESSETTE & CIE
LIMITEE

975, rue de Bullion
Montréal, Can.



Vous recevrez ainsi, chaque mois
et sans trouble pour vous, un
Magazine qui vous procurera ainsi
qu'à votre famille de bons ins-
tants de lecture très intéressante.

COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au FILM,
50 cents pour six mois ou \$1.00 pour un an.

Nom

Adresse

Ville Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada



*"Voyez,
Grand-papa,
c'est
vous!"*



Un tout petit instantané peut devenir précieux; ces quelques pouces de papier sont sans prix. Vos photographies, vous les voudriez toutes expressives, naturelles. Vous y réussirez avec le nouveau film *Kodak Verichrome*. Il rend votre appareil beaucoup plus utile. Il vous permet de prendre des instantanés clairs et riches en tous temps. Pas besoin de pose, pas de grimace au soleil. Vous posez vos gens quand ils sont frais et dispos. Le Verichrome a deux couches qui égalisent les différences de lumière . . . et assurent doublement le succès d'instantanés qui deviendront des héritages. Essayez aujourd'hui dans votre appareil un rouleau du nouveau film Kodak Verichrome. Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

KODAK

VERICHROME
FILM